EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE
1908

RAPPORT
du
JURY

Groupe XIII, Classe 83

SOIES ET TISSUS DE SOIE

Albert RAIMON

Rapporteur de la Classe 83.

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
47, BOULEVARD DE CHATEAUDUN, 47

1909

TS

1646

G6L84

CHMEXRF

~~M~~
~~7474~~
~~R153E~~

DEC 26 1950
311457

A. Davis

SA PRODUCTION ET SA CONSOMMATION

James P. - 12/11/13 - 12/13/13

Exposition Franco-Britannique de Londres 1908

Section Française sous le Haut Patronage
de M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie,

M. JEAN CRUPPI

Commission Exécutive Française

M. Émile DUPONT, sénateur, *Président*.

MM. A. PINARD, A. VIGER, M. SAINT-GERMAIN, L. BONNAT, D. MÉRILLON,
premiers Vice-Présidents.

L. BELLAN, J. HETZEL, A. MAGUIN, G. Roger SANDOZ, Lucien LAYUS,
Vice-Présidents.

P. BOURGEOIS, Ch. JEANSELME, A. CHATENAY, J.-L. BRUNET, *Secré-
taires généraux*.

G. KESTER, G. LAMAILLE, *Trésoriers généraux*.

L. BARBIER, A. DAWANT, G. DUBUFE, G. SCHWOB, *Membres*.

SERVICES ADMINISTRATIFS

MM. Maurice ESTIEU, *Délégué général*; J. de MONTARNAL, *Architecte en
chef*; E. de BREVANS, *Secrétaire administratif*.

Comités d'Admission et d'Installation

BUREAUX DE GROUPES ET DE CLASSES

GROUPE XIII

GROUPE XIII-A

(Classes 80 à 85).

BUREAU DE GROUPE :

MM.

Président : PERDOUX.

Vice-Présidents : DAVID-MENNET,
P. KAHN.

Secrétaire : BEQUET.

GROUPE XIII-B

(Classes 52, 76, 77, 78, 79, 86).

BUREAU DE GROUPE :

MM.

Président : DONCKÈLE.

Vice-Présidents : G. DEHESDIN,
M. MAYER.

Secrétaire : V. RÉVILLON.

CLASSE 83

Soies et tissus de soie.

SOIERIE LYONNAISE

MM.

Président : DIEDERICHs.

Vice-Présidents : H. BERTRAND, L. CHAVENT, H. GENIN.

Secrétaire : F. TRONEL. — *Trésorier* : Al. ROSSET. — *Rapporteur* :
E. RICHARD.

SOIERIE STÉPHANOISE

MM.

Président : GIRON.

Vice-Présidents : A. COLCOMBET, G. FOREST.

Secrétaire : BALOUZET. — *Trésorier* : N. DEVILLE.

Assesseurs : J. GUINARD, L. VINSON.

SOIERIE PARISIENNE

MM.

Président : Ch. BOURGEOIS.

Vice-Présidents : A. BELLANGER, A. DREYFUS, Al. RAIMON, M. ROUBAUDI.

Membres : Ph. BÉNÉDICTUS, J.-F. DELSAL, Ch. HEYMANN, LEBRUN,
H. LÉGER, M. VERGNE. — *Trésorier* : H. KAHN.

Jury Franco-Anglais

CLASSE 83

MM.

Président : DIEDERICHs (*fr.*, *Lyon*).

Vice-Président : THOMAS WARDLE (*ang.*, *Londres*).

Rapporteurs : A. RAIMON (*fr.*, *Paris*), E. RICHARD (*fr.*, *Lyon*).

Membres : BALOUZET (*fr.*, *Saint-Étienne*), A. BRACH (*fr.*, *Paris*),
Ch. BOURGEOIS (*fr.*, *Paris*), J.-M. CAMPBELL (*ang.*, *Londres*),
F. COLCOMBET (*fr.*, *Saint-Étienne*), A.-B. COWTAN (*ang.*, *Londres*),
E.-W. COX (*ang.*, *Londres*), DESCHER (*fr.*, *Paris*), H. GENIN
(*fr.*, *Lyon*), E. GIRON (*fr.*, *Saint-Étienne*), PELLETIER (*fr.*, *Lyon*),
A. PICARD (*fr.*, *Londres*), W. TREMLETT (*ang.*, *Londres*),
F. TRONEL (*fr.*, *Lyon*). (1).

1. (*ang.*) indique juré anglais et (*fr.*) juré français.

Introduction

PRINCIPAL INTÉRÊT DES EXPOSITIONS

N dépit des critiques dirigées contre elles, les Expositions demeureront longtemps encore un des plus puissants agents de la civilisation et du progrès. Dans ces grandes assises où toutes les branches de l'activité humaine sont représentées, les industriels font connaître leurs produits et trouvent, grâce aux récompenses qui leur sont justement accordées, la consécration officielle de leur réputation. En dehors de ces avantages incontestables, mais particuliers à ceux qui y coopèrent, les Expositions ont surtout pour résultat de contribuer à l'éducation des masses. Jalons placés sur la route que suit l'humanité dans sa marche incessante vers un sort meilleur, elles permettent de mesurer le chemin parcouru et de dresser à chaque étape le bilan des conquêtes économiques.

Au moment où nous avons à apprécier les résultats de la brillante manifestation de Londres, dans laquelle les deux grandes nations ont montré qu'elles étaient toujours dignes de l'hégémonie industrielle qu'elles ont si longtemps exercée sur le monde, nous croirions manquer à la mission qui nous a été confiée si nous ne nous inspirions de ces considérations et ne nous efforcions de donner un aperçu général de ce qu'est l'industrie de la soie aujourd'hui et de ce qu'elle a été autrefois. Pour dégager, en effet, l'enseignement

que renferme une Exposition, si belle et si intéressante par elle-même qu'elle puisse être, il convient d'envisager, non point chaque industriel en particulier, mais l'ensemble de l'industrie qu'il représente, et, pour mieux comprendre le présent, de jeter un regard vers le passé.

Cette étude historique, dont peuvent se passer certaines industries nées d'hier, est de celles qui s'imposent quand il s'agit d'une industrie aussi ancienne que celle de la soie. Elle n'a pu se développer que par une suite ininterrompue de recherches et de transformations et demande chez ceux qui s'y adonnent non seulement l'habileté professionnelle, qui s'apprend, mais encore un ensemble de traditions, un affinement de goût qui ne peuvent s'acquérir en un jour, car ils sont la résultante de plusieurs siècles de labeur et d'efforts.

Fait bien digne de remarque, alors que l'âpre lutte économique entre les diverses nations faisait sortir de tous les coins de la terre de nouvelles usines, que certaines régions, jadis prospères, étaient complètement délaissées au profit d'autres contrées plus favorables, l'industrie de la soie, depuis près de quatre siècles, demeurerait cantonnée dans les mêmes centres, fixée pour ainsi dire au sol par des attaches profondes et indestructibles. Sans doute, les pays où le développement industriel est récent, comme les États-Unis, la Russie, l'Allemagne, ont vu se créer chez eux de nombreuses fabriques de tissus de soie ; mais cela n'a pas empêché les centres pour ainsi dire historiques de la soie : la Chine, la France, le Japon, les Indes, l'Italie, de maintenir leur antique réputation et de garder une indiscutable prééminence, en ce qui concerne les articles riches, dans lesquels peuvent le mieux s'affirmer l'habileté et le goût du fabricant.

La partie historique, à laquelle nous consacrerons, dans ce rapport, un certain développement, ne saurait être considérée comme une inutile digression ou comme un étalage superflu d'érudition : c'est, à notre avis, le commentaire nécessaire d'une étude sérieuse et vraie de l'industrie de la soie.

Chapitre premier

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR L'INDUSTRIE DE LA SOIE

AVANT d'étudier les origines de la soie et d'indiquer comment son industrie a pénétré en Europe et en France, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur son rôle économique, son importance et les diverses étapes qu'elle a parcourues avant de devenir le tissu luxueux et brillant qui a fait l'admiration des visiteurs de l'Exposition de Londres.

Quand on étudie les échanges, auxquels donnent lieu dans le monde les divers produits nécessaires à l'existence des hommes, on est frappé de l'importance considérable de la soie.

Bien qu'elle ne soit pas, comme les autres textiles, le lin, le coton, la laine, absolument indispensable pour la confection des vêtements et bien que son prix soit en général assez élevé, sa consommation est allée sans cesse en augmentant, suivant d'assez près celle de la laine.

Primitivement, objet de luxe réservé à un petit nombre de favoris de la fortune, la soie s'est peu à peu démocratisée de façon à devenir une de ces choses dont on ne saurait plus se passer. A mesure que le goût du bien-être pénétrait parmi les peuples, l'usage de la soie se répandait de plus en plus. C'est qu'en effet le bien-être ne consiste pas uniquement dans la satisfaction des

besoins matériels, il réside aussi dans le plein épanouissement de tous les sentiments que la nature a mis en nous. L'amour du beau, qui fait que nous recherchons l'harmonie de la forme et des couleurs dans tous les objets qui nous entourent, engendre chez certains d'entre nous des désirs auxquels il ne leur est pas possible de résister. Or, quelle étoffe est plus capable d'éveiller en l'esprit un sentiment esthétique et de satisfaire plus complètement le goût du beau, que ce merveilleux tissu, dont la souplesse voluptueuse et l'éclat incomparable sont une caresse pour le toucher, un charme pour les yeux!

Grâce à son pouvoir incontestable de séduction et aussi à son grand rôle utilitaire, la soie est donc devenue un objet de grosse consommation. On s'en rendra compte par le chiffre réellement colossal de matière première qui est employée chaque année par la fabrication : on estime, en effet, que la consommation mondiale de la soie n'est pas inférieure à 34.000.000 de kilos et qu'elle a depuis vingt ans plus que doublé.

En ce qui concerne spécialement la France, qui occupe dans la production et le commerce des tissus de soie une place éminente, dont elle a le droit d'être fière, la progression n'a pas été aussi rapide dans ces derniers temps. Mais cet effort, que certaines nations jeunes au point de vue industriel ont accompli tout récemment, elle l'avait elle-même réalisé auparavant. En tous cas, elle a su, en dépit de la concurrence la plus acharnée, demeurer pour les exportations à la tête de toutes les nations, et, sans vouloir se montrer trop optimiste, car il y a souvent dans la marche des événements économiques de brusques revirements qui déconcertent les plus sérieuses prévisions, on peut dire que l'industrie de la soie demeurera longtemps encore une des plus florissantes du pays, une de celles qui lui font le plus honneur.

S'il est impossible de comparer l'industrie de la soie d'aujourd'hui avec celle du ^{xvii}^e ou du ^{xviii}^e siècle, les documents statistiques sur la production d'autrefois faisant défaut ou étant trop peu sûrs et trop incomplets pour servir de base à un parallèle quelconque, il est facile, au contraire, de voir le chemin qui a été parcouru depuis le commencement du siècle dernier.

Statistiques comparées de production.

Chaptal, qui ne fut pas seulement un grand chimiste, auquel la teinture est redevable d'importantes innovations, mais aussi un

administrateur de premier ordre, en qui Napoléon I^{er} trouva un précieux collaborateur, est le premier qui ait présenté un travail d'ensemble digne de foi sur l'état de notre industrie nationale. Dans son ouvrage « *De l'Industrie Française* », publié en 1819, il estime le produit brut de notre soierie à 107.560.000 francs sur lesquels 30.000.000 s'en allaient à l'exportation et le reste était employé à la consommation intérieure (1).

Quels chiffres devons-nous aujourd'hui mettre en regard de ceux-ci ?

1. Chaptal. *De l'industrie française*, 1819, T. II, p. 120.

Aucune statistique officielle ne peut nous renseigner d'une façon tout à fait exacte sur la production totale des fabriques de soie. Néanmoins, nous ne pensons pas être bien loin de la vérité en estimant à plus de 600.000.000 de francs la valeur de notre production.

Lyon, en effet, en 1907.	446.000.000 fr.
et Saint-Étienne.	83.000.000 »
représentent à eux seuls.	529.000.000 »

Dans ce cas, notre production nationale aurait dans l'espace d'un siècle presque sextuplé.

Quant à l'exportation, au sujet de laquelle nous avons, grâce aux statistiques de la douane, des renseignements plus précis, elle a fait un bond plus énorme encore. De 30.000.000 de francs, chiffre qui correspond à l'année 1812, où Chaptal fit son enquête, elle a sauté à 355.580.965 francs, chiffre accusé pour 1907 par la plus récente statistique officielle de notre commerce extérieur. Et encore est-il nécessaire d'ajouter à cette somme les colis postaux, dont la valeur n'est pas inférieure à 40.000.000 de francs, et les articles confectionnés ne figurant pas au chapitre des tissus de soie, comme les vêtements féminins, les cravates et les chapeaux, dont l'importance dépasse 21.000.000 de francs ; ce qui fait qu'en portant à 400.000.000 de francs le chiffre total de nos exportations de soieries, on est au-dessous de la vérité. En l'espace d'un siècle, la valeur des tissus de soie que nous vendons à l'étranger a donc augmenté dans la proportion de 1 à 13. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que ces tissus viennent aujourd'hui à la tête de tous nos articles d'exportation et représentent à eux seuls environ le quatorzième des exportations totales.

Ces constatations peuvent se passer de commentaires et démontrent surabondamment la vitalité de l'industrie française de la soie.

Pour obtenir une pareille production, les fabricants ont dû forcément consommer des quantités de plus en plus grandes de matières premières. La France, qui employait au commencement du *xix^e* siècle 850.000 kilos environ de soies, en emploie maintenant plus de 4.000.000 de kilos.

Ici encore l'augmentation a été des plus fortes, puisqu'elle est passée de 1 à 5. Mais on aurait une idée inexacte de la progression, dans l'emploi des matières premières nécessaires à la soierie, si l'on n'envisageait que la soie. Obligés, pour tenir tête à la concurrence étrangère, de produire, eux aussi, des articles à bon marché, les fabricants ont été amenés à employer des matières de moindre valeur. C'est ainsi qu'ils consomment, à l'heure actuelle, de grosses quantités de fils de coton et de laine et aussi, mais en quantité moindre, de la ramie, du chanvre, du lin et de la soie artificielle.

Si l'on ajoute, qu'autour de la soierie proprement dite, rayonne toute une série d'industries annexes, comme la teinture, l'apprêt, l'impression, la broderie, la passementerie, le moirage, le gaufrage, etc., on aura une idée de l'importance du rôle économique joué chez nous par la soie et l'on comprendra la nécessité pour la France de conserver sa prépondérance dans une industrie qui maintient par le monde sa réputation de goût, qui assure l'existence d'innombrables travailleurs et qui est, par conséquent, un des principaux éléments de sa prospérité.

Les transformations de la Soie.

Sans vouloir entrer dans les détails techniques de la préparation de la soie, cette étude ne rentrant pas dans le cadre du présent rapport et devant faire l'objet de développements spéciaux dans celui de notre aimable collègue M. Richard, il est cependant nécessaire, si on veut avoir une idée d'ensemble de cette grande industrie, d'indiquer à larges traits les phases successives par lesquelles passe la matière filamenteuse produite par le ver à soie, avant de devenir le tissu merveilleux qui va parer la beauté de la femme ou orner de sa grâce opulente l'intérieur de nos maisons.

Nous passerons donc rapidement en revue la sériciculture, la filature, le moulinage et la fabrication.

LA SÉRICICULTURE

Depuis le jour où l'on s'est aperçu que l'on pouvait utiliser la fibre que secrètent certaines chenilles et dont elles forment un

cocon, où elles s'enferment avant de devenir chrysalides, on s'est ingénié à multiplier ces utiles insectes et à les mettre dans les meilleures conditions pour qu'ils filent leurs cocons. On a ainsi produit de la soie cultivée : c'est la plus importante et comme quantité et comme qualité. Mais il existe aussi de la soie sauvage, qui est le produit des larves de différentes espèces de papillons sauvages originaires de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Afrique, etc.

Soie cultivée : Ses origines.

La soie cultivée est obtenue par l'élevage rationnel de la chenille appelée *Bombyx Mori*. Cet élevage, qui a emprunté son nom de sériciculture aux Sères ou Chinois qui furent les premiers à élever le ver à soie, a varié suivant les contrées et les climats où il a été pratiqué. Bien que la Chine, son pays d'origine, soit demeurée le plus gros producteur de la soie, l'Europe est parvenue, à force de soins ingénieux, de recherches savantes et d'opiniâtreté, à en fournir aussi de grandes quantités; et, lorsqu'il s'agit de déterminer le mode réellement scientifique de culture du ver à soie, c'est aux méthodes européennes qu'il faut avoir recours.

La sériciculture n'a pu, comme en Chine, être pratiquée chez nous en plein air. On a dû employer un local spécial : une magnanerie (1). Les œufs du ver à soie sont, au printemps, placés dans une chambre d'incubation où, sous l'influence de la température qui doit être constante, on voit les chenilles se former. Celles-ci sont mises ensuite dans une chambre plus vaste, où on les nourrit de feuilles de mûrier pendant un mois environ. Après avoir changé quatre fois de peau, le ver à soie qui à chaque *mue* est pris d'une grande voracité, qu'on appelle *frêze*, cesse de se nourrir. C'est le moment où il va former son cocon et fournir la soie.

On dispose entre les claies où il a été nourri, des petites branches de bouleau dans lesquelles il monte pour filer son cocon, et, après avoir établi, avec des fils gommeux qu'il secrète, une sorte d'échafaudage limitant son habitation, il se met à dérouler son fil dont il

1. Les ouvrières se nomment magnanarelles. Mistral, dans son poème charmant *Miréio*, disait :

« Chantez ! chantez ! magnanarelles ! car la cueillette aime les chants. Beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment sur leur troisième somme ; les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu'un essaim d'abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux. »

est bientôt complètement entouré. Son travail terminé, le ver subit une nouvelle métamorphose : il devient chrysalide, état intermédiaire entre celui de ver et celui de papillon. On peut alors recueillir le cocon pour en extraire la soie, en détruisant purement et simplement la chrysalide sous l'influence du fournoyage ou de la vapeur d'eau. Mais si on veut avoir des œufs pour la reproduction, il faut laisser se continuer l'évolution et attendre que le papillon formé par la chrysalide soit sorti du cocon. Lorsque le papillon femelle aura déposé ses œufs, on n'aura qu'à les conserver dans des flacons de verre jusqu'au printemps suivant (').

Son introduction en France.

L'élevage du ver à soie étant le résultat de certains soins et d'une température qu'on peut donner artificiellement, il semble qu'elle devrait réussir dans tous les pays et sous tous les climats. Il n'en est pas ainsi, car la difficulté consiste à pouvoir lui fournir sa nourriture exclusive, la feuille de mûrier.

D'origine asiatique, le mûrier s'est assez facilement acclimaté en Europe : aussi bien le mûrier blanc, le plus répandu, qui vient de Chine, que le mûrier noir qui vient de Perse. Mais dans les contrées trop froides de l'Europe, par suite de l'obligation où on était de dépouiller l'arbuste de ses premières feuilles au printemps, puisque c'est au printemps que se fait l'élevage du ver à soie, les mûriers n'ont pas tardé à dépérir et à mourir. Il en est résulté, que l'on n'a pu pratiquer la sériciculture que dans les pays du sud de l'Europe, qui jouissent d'un climat suffisamment chaud pour permettre au mûrier, privé de ses feuilles et de ses bourgeons au printemps, d'en reconstituer de nouveaux assez forts avant l'arrivée des froids.

1. En parlant de la transformation du ver à soie en chrysalide et en papillon, Jules Lermina s'exprimait ainsi :

« Ces fils qui constituent le précieux cocon, c'est la soie ! Et voilà que sur ce fil d'une ténuité extrême, l'industrie humaine a égayé un édifice d'une énorme richesse. Cet infiniment petit de la création va devenir la source d'une prospérité toujours grandissante : pour lui et par lui on construira des villes immenses ; pour lui et par lui les hommes s'enrichiront et les femmes se perdront.

« Le cocon, c'est la boîte légendaire de Pandore d'où s'échappent et les biens et les maux. Et pendant que des milliers d'ouvriers se courbent sur leur métier, que les gros négociants alignent en inventaire des colonnes interminables de chiffres, que les femmes font craquer les plis épais de leurs robes orgueilleuses, le papillon aux ailes courtes et blanches donne ses œufs et meurt. » (Jules Lermina. *Le Tour de France*. Lyon, p. 379.)

L'art d'élever les vers à soie, introduit dans le Vieux Monde par Constantinople vers le vi^e siècle de notre ère, puis passé en Sicile, en Espagne, en Italie et en France, du xi^e au xvi^e siècle, est, depuis lors, demeuré dans ces diverses régions, où il constitue pour certaines populations rurales une source assez importante de revenus.

En France, les premiers essais de sériciculture paraissent dater du xiv^e siècle. Ils sont, croit-on, contemporains du transfert du Saint-Siège à Avignon par le pape Clément V. Ce pape fit, en effet, planter des mûriers autour de la ville et dans le Comtat Venaissin, et l'on vit, dès cette époque, l'élevage du ver à soie se répandre à Nîmes et dans la vallée du Rhône. Mais il ne s'agissait encore que d'essais isolés. La culture régulière du mûrier et la création véritable de la sériciculture en France est l'œuvre de Henri IV et de ses conseillers Laffémas et Olivier de Serres.

Laffémas, qui avait été *tailleur-valet de chambre* du Roi, était, en dépit de l'humilité de ces fonctions, un esprit fort distingué et plein d'idées neuves. Il présenta au Roi en 1596, lors de l'Assemblée des notables à Rouen, un mémoire intitulé « *Règlement général pour dresser des manufactures en ce royaume* » dans lequel, parmi plusieurs projets intéressants de réforme, il préconisait l'introduction en France de la sériciculture. Henri IV fut vite conquis à ses vues, car il songeait, lui aussi, à soustraire le royaume à la sujétion dans laquelle il se trouvait, quant aux étoffes de soie et d'or, vis-à-vis de l'Italie, de l'Espagne et du Levant, auxquels nous payions chaque année un tribut de 70.000.000 de livres. Pour réaliser les projets de Laffémas, il fit appel au célèbre agronome Olivier de Serres, auquel on devait déjà l'introduction en France de la garance et du houblon. Celui-ci, en 1599, résuma ses idées à ce sujet dans un travail intitulé : *Cueillette de la soye pour la nourriture des vers qui la font* », et, l'année suivante, il était chargé d'organiser la culture du mûrier.

Un édit du 21 juillet 1602 formula sur ce point, d'une façon formelle, la volonté royale : des mûriers devaient être plantés dans les généralités de Paris, de Lyon, d'Orléans et de Tours. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, et sur tous ces points, on mit en terre de jeunes plants qu'on avait achetés, soit en Languedoc, soit en Italie. On poussa même le zèle jusqu'à planter des mûriers dans le jardin des Tuileries. Mais si l'essai échoua en ce qui concerne Paris et sa région, il n'en fut pas de même ailleurs, où les efforts du Roi et de ses conseillers furent couronnés de succès. A Tours, la municipalité, qui avait acheté 20.000 plants de mûrier, créa sur les

1. Bossebœuf.
La Fabrique de Soierie de Tours.
Bulletin de la Société archéologique de Touraine, t. XLI, p. 251 et 407.

bastions du rempart une véritable pépinière, complétée bientôt par d'autres plantations faites aux alentours du château de Plessis (¹). Mais c'est surtout dans les provinces méridionales, le Languedoc, le Dauphiné, la Provence, que la culture du mûrier, qui existait déjà, il est vrai, mais en petit, reçut une vigoureuse impulsion et, depuis lors, l'élevage du ver à soie est demeuré le privilège de ces régions, qui fournissent encore à l'heure actuelle les plus belles qualités de soie.

Toutefois, il faut constater que jamais l'élevage français n'a été suffisant pour alimenter nos fabriques de soieries. Si on se reporte à l'article que l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, parue en 1767, consacre à la soie, on voit que sur 6.000 balles de soie, à 160 livres par balle, qui entraient chaque année à Lyon, il n'y en avait que. 1.200 balles

qui fussent d'origine française. Les autres provenaient : du Levant.	1.400	»
de Sicile.	1.600	»
d'Italie.	1.500	»
d'Espagne (²).	300	»
	<hr/> 6.000	»

2. Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers. V^o. Soie.

La maladie du ver à soie.

Quelque insuffisante qu'ait toujours été notre production, il n'en est pas moins intéressant de noter les fluctuations qu'elle a subies pendant le cours du dernier siècle. Après la Révolution, la récolte des cocons était de 5.000.000 de kilos, ce qui, à raison de 10 kilos de cocons pour un kilo de soie, représente 500.000 kilos de soie. Pendant la Restauration et jusqu'à l'avènement du Second Empire, la sériciculture a prospéré; en 1830, elle fournissait 1.000.000 de kilos, et en 1852, époque où elle a atteint son point culminant, 1.500.000 kilos. Mais, en 1855, la maladie décime les vers à soie et peu à peu la production tombe jusqu'à 400.000 kilos en 1865. C'est alors qu'on songe à introduire des œufs de vers à soie provenant du Japon, et presque aussitôt, un sérieux relèvement se produit : dans la période comprise entre 1866 et 1875, la sériciculture fournit à l'industrie de la soie une moyenne de 1.000.000 de kilos de matière première. Les races japonaises étant venues à dégénérer, la production tombe de nouveau jusqu'en 1884, où, grâce à l'application de la méthode pastorienne dans l'élevage du ver à soie, on obtient un meilleur rendement.

Les pays producteurs. — Statistiques.

Mais ainsi qu'on va le voir par le tableau suivant, depuis 1892, la situation est demeurée stationnaire, sans augmentation comme sans diminution sensible.

ANNÉES	NOMBRE de séricicultures.	QUANTITÉ de graines mises à l'éclosion.	QUANTITÉ de cocons frais produits.	SOIES produites environ.
—	—	Onces.	Kilos.	Kilos.
1892	141.487	227.156	7.680.169	768.000
1897	133.253	198.883	7.760.132	776.000
1902	128.199	198.427	7.287.541	728.000
1903	120.266	182.712	5.985.481	598.000
1904	125.244	183.443	7.825.485	782.000
1905	123.761	189.279	8.009.398	800.000
1906	122.045	178.303	7.520.477	752.000
1907	124.463	188.360	8.396.201	839.000

Pendant que nous avons toutes les peines du monde à maintenir à peu près au même chiffre notre production de soie, les autres pays producteurs voyaient croître leur récolte dans des proportions considérables.

C'est ainsi que l'Italie qui produisait en 1885, 2.700.000 kil. de soie en produit aujourd'hui (chiffre de 1907) 4.820.000 kil.; que l'Autriche est passée de 153.000 kilos à 300.000 kil.; que le Japon qui, en 1886, avait une production de 2.300.000 kil., est monté en 1900 à 4.064.000 kil. et à 5.000.000 de kil. en 1905, et que, durant cette période d'une vingtaine d'années, les pays du Levant (Brousse, Syrie, Perse) et la Chine ont triplé leur production. D'après la dernière statistique, la production pour ces pays a été, en effet, la suivante :

	Récolte 1907	Moyenne quinquennale. 1902-1906
	Kilos.	Kilos.
Brousse	602.000	545.000
Syrie.	535.000	496.000
Perse.	608.000	543.000
Chine (<i>export. de Shanghai et Canton</i>). .	6.375.000	6.158.000

Beaucoup de ceux qui, chez nous, s'adonnaient à la sériciculture l'ont délaissée, ne la trouvant pas suffisamment rémunératrice, pour cultiver la vigne qui devait leur réserver d'autres déboires, et aujourd'hui les mûriers, qui pourraient être d'un bon rapport, ont fait place à des plants de vigne qui laissent dans la misère leurs propriétaires. Cette grave erreur est rendue plus sensible encore par les résultats qu'ont obtenus nos voisins les Italiens en demeurant fidèles à l'élevage du ver à soie, qui fait la prospérité et la richesse des populations rurales de l'autre côté des Alpes.

Assurément, les pays manufacturiers sont souvent obligés d'emprunter à d'autres régions la matière première qui doit alimenter leurs usines, mais il est infiniment fâcheux qu'un pays comme la France, dont le climat, tout au moins dans les provinces méridionales, se prête à merveille à la culture du mûrier et par suite à l'élevage du ver à soie, demeure tributaire des autres nations et soit obligé, comme il l'a fait en 1907, d'importer pour les besoins de son industrie, pour 441.500.000 francs de soie. Ce n'est pas cependant que les encouragements aient manqué à la sériciculture française. En dehors des plants de mûrier qui, sous le règne de Henri IV, furent libéralement accordés aux cultivateurs, nous voyons que, sous le règne de Louis XV, en 1722, une somme annuelle de 3.000 livres fut retenue sur les impositions de la généralité de Tours pour l'entretien des mûriers blancs et que cette somme, jugée insuffisante, fut portée en 1735 à 5.000 livres ⁽¹⁾.

1. Giraudet, *Histoire de la ville de Tours*, 1873, T. II, p. 318. — Bossebœuf, *loc. cit.*, p. 408.

Plus près de nous, en 1891, lors de l'établissement des tarifs de douane, on décida — dans l'impossibilité où on était de frapper à l'entrée les soies étrangères indispensables à la fabrication — d'accorder aux sériciculteurs une prime de 0 fr. 50 par kilo de cocon frais. Cette prime a été portée par la loi du 2 avril 1898 à 0 fr. 60 et cet encouragement, qui ne devait être que temporaire, a été prorogé jusqu'au 31 mai 1909. Un vote tout récent de la Chambre vient de maintenir la prime de 0 fr. 60 pour une durée de vingt ans. C'est pour le budget une charge annuelle d'environ 5 millions de francs, qu'il n'y aurait pas lieu de regretter si elle pouvait contribuer à remettre en honneur chez nous l'élevage du ver à soie. Malheureusement, et sans désespérer encore de l'avenir réservé à cette intéressante industrie, le moment n'est pas encore venu où notre sol sera en mesure d'alimenter nos manufactures de soie et où les millions que nous donnons chaque année à l'étranger pourront aller à nos populations rurales.

Soies sauvages.

En dehors de la soie cultivée, qui forme de beaucoup le plus gros élément d'approvisionnement des fabriques de tissus de soie, nous avons dit qu'on employait aussi la soie sauvage. Celle-ci est le produit de chenilles sauvages, originaires de l'Inde, de la Chine, du Japon et de l'Afrique, et peut-être n'est-il pas inutile d'indiquer les diverses espèces qui font concurrence au *Bombyx Mori* et entrent maintenant dans la consommation courante.

La principale espèce est l'*Antheræa mylitia* qu'on trouve aux Indes et qui produit la soie Tussor — du mot hindou *tusuru* qui veut dire navette. Inconnue en Europe il y a vingt-cinq ans, cette soie s'est graduellement introduite sur le marché et est devenue populaire aussi bien en Europe qu'en Amérique ⁽¹⁾.

1. Thomas Wardle, *Divisibility of silk fibre*, p. 12.

On produit aussi le tussor avec la soie d'une autre espèce de papillon sauvage, l'*antheræa pernyi*, qui vient de Chine et dont le fil est plutôt supérieur à celui de l'espèce indienne.

Parmi les autres espèces sauvages, on peut encore citer :

L' <i>Attacus Ricini</i> ,	qui produit la soie Eria;
L' <i>Antheræa Assama</i> ,	qui produit la soie Muga;
L' <i>Antheræa Yamamaï</i> ,	qui produit la soie Yamamaï;
L' <i>Attacus Atlas</i> ,	qui produit la soie de l'Atlas.

Il en existe certainement beaucoup d'autres et M. Thomas Wardle ⁽²⁾, notre vénéré vice-président du jury ⁽³⁾, qui possède en cette matière une haute compétence, puisque c'est lui qui a introduit aux Indes la sériciculture scientifique, a eu à examiner plusieurs cocons sauvages provenant de l'Afrique, notamment de l'Uganda, de la Nigéria, du Lagos, et a reconnu qu'ils étaient parfaitement utilisables.

2. Thomas Wardle, *loc. cit.*, p. 15.

En présence des besoins toujours croissants de la fabrication, il ne faut pas s'étonner de voir jeter maintenant sur le marché certaines soies, qui eussent autrefois été dédaignées et qui, tout en étant de qualité certainement inférieure, et comme finesse et comme facilité d'emploi, aux soies cultivées, n'en sont pas moins, en raison de leur prix moindre, susceptibles d'un emploi industriel.

3. Nous avons eu à déplorer depuis peu la mort de M. Thomas Wardle. Ce sera pour son pays, et pour l'industrie entière de la soie, une perte des plus sensibles.

La soie artificielle.

Ce sont des raisons analogues qui ont poussé les chimistes à rechercher si on ne pourrait pas produire synthétiquement la soie.

La première idée est née des recherches que fit de Réaumur sur le produit du ver à soie et sur son appareil digestif et producteur. Il reconnut que cette matière n'était autre que le produit de l'assimilation de la sécrétion de ses glandes salivaires avec certaines parties des éléments de sa nourriture, et il écrivait même en 1734, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*, les lignes suivantes :

« Une autre vue que la nature semble nous donner ici, c'est que la soie n'étant qu'une gomme liquide qui se dessèche, ne pourrions-nous pas nous-mêmes faire de la soie avec nos gommes et nos résines ou avec leurs préparations ? Cette idée, qui pourrait paraître puérile, ne semblera pas telle lorsqu'on viendra à l'approfondir ⁽¹⁾ ».

1. De Réaumur.
*Mémoires pour
servir à l'histoire
des insectes.* Paris,
1734.

Réaumur citait, à l'appui de son dire, les filaments obtenus en étirant le verre. Ils peuvent être considérés comme les premiers types de soie artificielle, réellement fabriqués. M. Dumonthier, l'intelligent administrateur du Mobilier national, possède, du reste, dans ses nombreuses collections, des spécimens de ces tissus brochés en un lat dont le façonné est produit par ce filament de verre.

En 1855, Andermans, de Lausanne, prenait un brevet pour la production de la soie artificielle. L'idée de Réaumur ayant été abandonnée par son auteur et étant tombée dans l'oubli revenait au jour ; mais, pas plus que lui, Andermans ne put faire prévaloir ses idées. Il dut abandonner ce procédé, impraticable du reste, qui consistait à tremper une pointe d'acier dans un liquide préparé tout spécialement à cet effet et à la retirer vivement en entraînant la matière visqueuse qui se solidifiait à l'air.

En 1882, Crookes Weston, et, en 1884, Swinburn Wynne et Powel, reprirent tous deux sans succès cette même idée ; enfin, de Chardonnet, en 1884, eut l'heureuse bonne fortune de présenter à l'Académie des Sciences une note sur les résultats obtenus par son procédé. Voici en quoi il consiste :

La cellulose traitée dans un mélange spécial d'acide nitrique et d'acide sulfurique devient le pyroxyle soluble ou le collodion des photographes. Ce collodion (2), étendu d'alcool et d'éther, en pas-

2. La dissolution se compose de 3 grammes de cellulose nitrée dans 100 à 150 centimètres cubes d'un mélange à parties égales d'alcool et d'éther, on ajoute 2 ^{cmc} 5 d'une solution alcoolique filtrée au 1/10 de protochlorure de fer sec ou de protochlorure d'étain.

sant dans des tubes de verre capillaires sous une pression mécanique, sort du tube aussi fin que le fil produit par le ver à soie.

L'éther se volatilise alors immédiatement à l'air et le produit présente une matière assez résistante pour être mélangée malgré sa finesse, recueillie et séchée.

La découverte de Chardonnet a été longtemps sans pouvoir entrer dans le domaine de la pratique, par suite des difficultés que l'on a rencontrées dans l'emploi de ce nouveau produit. Son principal danger était l'inflammabilité. On y a remédié par la dénitrification obtenue par son passage dans un bain alcalin. Mais on n'a pu donner à la soie artificielle une résistance suffisante pour être tissée en étoffe, sauf en trames et encore avec bien des déboires. Son défaut d'élasticité est demeuré également un obstacle à son emploi industriel dans le tissage des étoffes de soieries.

Dans les articles où ces conditions ne sont pas indispensables, et où il est possible de remédier au manque de ténacité en réunissant un grand nombre de fils ensemble, on a, au contraire, pu avantageusement employer la soie artificielle. Il en a été ainsi pour certaines sortes de galons, pour les dentelles à la main, pour la passementerie, la broderie au passé, et surtout pour les soutaches et les tresses, dans la fabrication desquelles elle entre, spécialement à Saint-Chamond, maintenant d'une façon courante.

Depuis cette époque de transition jusqu'à nos jours, nombre de chimistes se sont occupés de cette matière et ont trouvé des améliorations sensibles au procédé employé dans le traitement de la cellulose. Nous citerons parmi ceux-là : le Dr Lehner, Bergier, Lumière, Serret, Plaissetty, C. Dow, Van den Bosch.

Quelques traitements ou brevets apportant des modifications dans la fabrication furent employés par différents inventeurs, dont les procédés consistaient à dissoudre du pyroxyle dans l'acétone. Parmi eux on peut citer Cazeneuve, Germain, Vittenet, Bouillier et Bouillot, Turgard, Cadoret, Bronnert, Huwart.

Il en existe d'autres ayant pour but de dissoudre la cellulose dans un réactif cupro-ammoniacal : ce sont ceux de Despeissis, de Fremery et Urban, de Pauly, de Foltzer, de Frederich, de Dreaper, de Prud'homme et Thiele.

Quelques brevets sont basés sur l'emploi de la viscose. Le procédé est, paraît-il, bien moins coûteux ; la préparation de la viscose demandant des réactifs bien inférieurs comme prix à ceux des colloïdes ou des solutions cupriques de cellulose ; tels sont ceux de Cross, Bevan et Beavel, Max Muller, S. W. Petit, E. Ernst, S. Pissarey.

D'autres emploient la gélatine, comme Gérard et Du Vivier (1886), Millar (soie vendura), H. Timpe (soie de caséine), et F. R. Todtenhautp.

Enfin, il a été fait différents essais de fabrication par Langham, Wynne et Powel, Bronnert et Cadoret pour dissoudre la cellulose.

De toutes ces inventions ou améliorations, quelques-unes seulement ont réussi et il n'existe qu'un petit nombre de Sociétés qui aient pu se former et exploiter avec succès leurs procédés. Le tableau suivant, extrait de l'ouvrage *Section de l'ingénieur*, de MM. A. Chapelet et H. Rousset, permettra de comparer leur importance. Toutefois, quelques chiffres diffèrent de ceux donnés par nous. MM. A. Chapelet et H. Rousset estimaient, en effet, la production annuelle du procédé alcool et éther à 2.200.000 kilos seulement; celle du procédé cupro-ammoniacale à 2.000.000 et celle de la viscosse à 800.000, alors que nous donnons des chiffres supérieurs. Ces rectifications nous ont été indiquées par le Vereinigte Glanzstoff Fabriken, qui a bien voulu répondre à notre demande de renseignements, — tandis que la Société Chardonnet et la Viscose ont désiré tenir secret le total de leur production.

SOCIÉTÉS et PROCÉDÉ	USINES	PRODUCTION ANNUELLE (kilos).	
Chardonnet. (alcool et éther).	France-Besançon. . . .	800.000	} cv. 2.760.000
	Belgique-Tubiŕe. . . .	800.000	
	Allemagne-Francfort- Boblingen	»	
	Hongrie-Sŕarwars. . . .	200.000	
	Italie-Padoue	80.000	
	Suisse-Sprinenbach- Glattburg. . . .	80.000	
La Soie artificielle (cupro-ammoniacale).	France-Givet-Iŕieux, etc.	500.000	} cv. 3.200.000
Vereinigte Glanzstoff Fabriken (cupro-ammoniacale).	Angleterre-Flint (En construction avec une production qui pourrait aller à 5.000.000).		
»	Allemagne-Oberbruck	1.200.000	
	— Mulhouse. . . .	1.500.000	
	Autriche-S ^t -Polten	500.000	
	Belgique-Aal.	liquidé.	
Linkmeyer et Thiele. (cupro-ammoniacale).	Angleterre-Yarmouth. . .	5.000	} cv. 860.000
Viscose. (viscosse).	Angleterre-Conventry. . .	200.000	
	France-Arques-la-Ba- taille	100.000	
	Allemagne-Stettin	60.000	
	Belgique-Arlon.	»	
	Espagne-Barcelone. . . .	»	
	Suisse-Emmenbrücke. . .	60.000	

La grande prospérité de la soie de Chardonnet date de 1903, et c'est à peu près vers cette époque que les autres usines et sociétés ont commencé également à s'installer et à produire. Depuis 1907, il y a eu un certain ralentissement; cependant ce textile est destiné à prendre une place importante dans l'industrie et n'a pas dit encore son dernier mot.

Voici quel est le prix de revient approximatif du kilogramme d'après :

M. BELZER

M. LAMY

15 fr. environ	13 fr. et 15 fr.	<i>Alcool et éther.</i>
12 fr. —	11 fr. et 13 fr.	<i>Cupro-ammoniacale.</i>
7 fr. —	9 fr. et 12 fr.	<i>Viscose.</i>

Au conditionnement des soies de Lyon, les moyennes de plusieurs essais ont donné :

ESSAIS DYNAMOMÉTRIQUES

	FINESSE	ÉLASTICITÉ		TÉNACITÉ	
		soie sèche p. 0/0	soie mouillée	soie sèche en gr.	soie mouillée en gr.
Chardonnet.	90	9,8	7,6	144	39,6
Givet.	120	14,4	9,2	130,5	39,5
Viscose.	130	10,2	12,6	146,6	38

RÉSISTANCE EN KILOGRAMMES

	Soie sèche	Soie mouillée
Chardonnet.. . . .	15	2
Givet.. . . .	19	3
Viscose.. . . .	22	3,5

Au point de vue économique, les fils de soie artificielle, simples, retors, écrus ou teints, sont protégés par un droit de douane de 5 o/o *ad valorem*.

LA FILATURE

Ce qu'on appelle la filature de la soie n'offre qu'un rapport éloigné avec la filature des autres textiles comme le coton, la laine et le chanvre. Elle consiste uniquement à défaire le travail du ver à soie, à dévider le fil qu'il a enroulé autour de lui pour en former le cocon.

Nous n'entrerons pas dans la description des opérations par lesquelles on transforme les cocons en soie grège ou écrue. Il nous suffira de dire que les deux éléments de l'appareil grâce auquel ce résultat est obtenu, sont une bassine remplie d'eau chaude dans laquelle on jette les cocons, afin de ramollir l'enveloppe gommeuse et en séparer les fils, et un dévidoir autour duquel les fils de soie sont enroulés et réunis. De même que l'importance des filatures de coton est calculée d'après le nombre de broches qu'elles emploient, celle des filatures de soie résulte du nombre de bassines en service.

Les filatures de soie sont assurément mieux placées dans les pays producteurs. C'est pourquoi nombre de filateurs ont, depuis une vingtaine d'années, installé dans ces pays des usines avec tous les derniers perfectionnements, en emmenant avec eux tout un personnel de Français et d'Italiens. Chez nous, les filateurs à court de cocons ont été obligés de faire entrer surtout des cocons du Levant⁽¹⁾ pour occuper leurs usines : ils ont pu ainsi conserver à l'industrie de la filature sa raison d'être, et lui éviter de disparaître.

Contemporaine de la fabrication de la soie, elle a des origines fort anciennes. Dans la région de Saint-Étienne, à Rive-de-Gier, il y avait, dès le milieu du xvi^e siècle, et avant même que l'industrie rubanière se fût installée dans le pays, une limarre ou filature de soie qui existait encore au commencement du xix^e siècle⁽²⁾.

A Tours, on voit, en 1748, un industriel du Midi nommé Jubié créer une manufacture pour le tirage et le dévidage de la soie, qui réussit si bien, que deux ans plus tard un arrêt du Conseil du Roi, du 17 août 1750, établit une manufacture publique pour le tirage des soies à la croisade et dont la direction est confiée à un sieur Châtelier⁽³⁾.

2. Gras. *Histoire de la rubanerie à Saint-Étienne*, 1906, p. 3.

3. Bossebœuf, *loc. cit.*, p. 410.

1. Quantité de cocons frais produits en 1907 : 8.396.201 kilos. Soies en cocons importées en 1907 : 554.821 kilos.

La vapeur devait transformer la filature de la soie comme elle a transformé les autres industries. C'est un Lyonnais, Gensoul, qui, en 1805, appliqua le premier la vapeur à cette manipulation de la soie. Pendant tout le temps où, au siècle dernier, la sériciculture française a donné de bons résultats, la filature a également été prospère. A partir du moment où la maladie du ver à soie et l'épuisement des races importées ont fait péricliter la culture, la filature a souffert, elle aussi.

Lors de l'établissement des tarifs de douane, en 1891, on a voulu protéger la filature comme on avait protégé la sériciculture, c'est-à-dire sans gêner la fabrication par des droits sur la matière première.

On a donc employé le système des primes. La prime est de 400 francs par bassine à plus de trois bouts ou à accessoires primés et de 200 francs par bassine à un bout, quand les cocons sont d'origine française. Pour les cocons étrangers la prime est réduite dans le premier cas à 340 francs, dans le second à 170 francs.

Ces primes ont été maintenues pour vingt ans par un vote tout récent du Parlement.

Centres où se trouvent les filatures en France.

L'organisation de ce système permet d'avoir des renseignements très exacts sur le nombre des filatures de soie, ainsi que sur leur importance évaluée d'après leur nombre de bassines. Voici quel était, en 1905, l'état de cette industrie par département.

DÉPARTEMENTS	NOMBRE de filatures.	NOMBRE DE BASSINES	
		à plus de 3 bouts.	à accessoires primés.
Ardèche.	46	2.413	661
Bouches-du-Rhône	2	115	38
Drôme	21	1.232	259
Gard	108	5.239	785
Hérault.	16	861	70
Isère	1	41	
Lozère.	4	159	49
Tarn-et-Garonne.	2	102	14
Var	1	81	27
Vaucluse	22	636	207
	223	10.879	2.110

La filature de la soie est cantonnée dans dix départements, mais il est facile de voir qu'il n'y en a que cinq qui aient une réelle importance. C'est d'abord le Gard où le principal centre de filature est *Alais*, qui livre au commerce des fils de soie depuis longtemps célèbres par leur finesse et leur force; l'Ardèche, avec *Aubenas*, un des gros marchés de la soie grège, *Amouay*, *Tournon*, *Chomerac*, *Saint-Julien-en-Saint-Alban*, *Ollières*, *Vals* et *Viviers*; la Drôme, avec *Romans*, *Bourg-de-Péage*, *Livron*, *Allex*, *Mont-Boucher* et *Paulignon*; l'Hérault, avec *Ganges*; le Vaucluse, avec *Bollène*.

En 1905, les dix départements que nous avons indiqués plus haut ont filé 758.415 kilos de soie, sur lesquels 598.165 kilos étaient d'origine française contre 160.250 kilos seulement de provenance étrangère, et les primes qui leur ont été payées par l'État sont montées à la somme de 4.064.518 francs.

Malgré l'encouragement officiel qui est ainsi donné à la filature, celle-ci ne s'est qu'assez peu développée. Dans le rapport qu'il présentait au nom du Jury de la Classe 83 à l'Exposition de 1889, M. Marius Morand évaluait le nombre de bassines à 10.612 (1). Il est aujourd'hui de 12.996. Le système des primes n'a donc amené qu'une augmentation d'environ 2.000 bassines dans l'espace de vingt années.

La cause de cette situation stationnaire réside dans le peu de développement de la sériciculture française. Absorbant facilement la production indigène, la filature n'a point cherché à étendre son champ d'action. Le jour où l'élevage du ver à soie, trop abandonné par les populations du Midi, sera revenu en honneur, et où la France, suivant l'exemple de l'Italie, aura doublé sa production de cocons, on verra la filature suivre un mouvement parallèle. Peut-être alors jouera-t-elle dans notre commerce d'exportation un rôle un peu moins effacé que celui qui jusqu'ici a été le sien. Les marchés ne lui manquent pas, quand ce ne serait que le marché américain, qui absorbe à lui seul plus de 8.000.000 de kilos de soies grèges. La qualité de nos soies, due non seulement à leur valeur intrinsèque, depuis longtemps reconnue, mais aussi au soin avec lequel elles sont traitées, assure par avance le succès de la filature française.

Schappe.

À côté de la filature normale de la soie, consistant dans le dévidage des cocons, il existe une autre filature qui ne peut être passée

1. Exposition Universelle de 1889. Classe 83, Soies et Tissus de Soie. Rapport de M. Marius Morand, p. 17.

USINES DE FILATURE ET MOULINAGE
M. V. BUREAU

sous silence, celle de la schappe. Tous les cocons ne se dévident pas avec la même facilité; il arrive souvent que des fils s'emmêlent et ne peuvent être séparés par les moyens habituellement employés. De là, des déchets que l'on recueille. En outre, certains cocons sont tout à fait défectueux, soit qu'ils aient été en partie détruits par les insectes, soit que la chrysalide ne meure avant sa transformation en papillon : il y a là encore une quantité appréciable de soie qu'il convient de ne pas perdre. Les fils les meilleurs constituent ce qu'on appelle la fantaisie; les fils inférieurs forment la schappe proprement dite.

Pour transformer ces différents déchets en fils susceptibles d'être tissés, on emploie à peu près les mêmes moyens que pour la laine et pour le coton. On débarrasse la soie de son *grès*, c'est-à-dire des matières gommeuses dont elle est imprégnée, puis, après avoir cardé et peigné la fibre, on en réunit les filaments à l'aide du métier à filer.

La filature de la schappe transforme, d'après M. *Johanny Pey* ⁽¹⁾, environ 8.000.000 de kilos de déchets de toutes sortes, dont on tire environ 1.900.000 kilos de matière. Ces chiffres, qui correspondent à la situation industrielle à la fin du XIX^e siècle, sont certainement beaucoup plus élevés aujourd'hui, en raison des augmentations que l'on a constatées dans les importations de déchets et de bourres de soie, ces huit dernières années.

1. Yves Guyot et Raffalovitch. *Dictionnaire du Commerce*, V^o Soie, article de M. Johanny Pey.

Principaux centres de la filature.

Comme nous l'avons dit déjà, les filatures de soie ont surtout leur place sur les lieux mêmes de production de la soie. C'est pourquoy la filature française, qui n'a à filer qu'une quantité restreinte de cocons indigènes, occupe une toute petite place à côté des pays gros producteurs de soie, comme la *Chine*, le *Japon* et l'*Italie*.

Chine.

Bien que la Chine, dont la production est évaluée à 14.000.000 de kilos, tienne certainement le premier rang sous ce rapport, il est à peu près impossible de donner, sur la situation exacte de sa filature, des renseignements précis.

Japon.

Il n'en est pas de même du Japon, qui, depuis une vingtaine d'années, a pris un développement industriel formidable et qui, à

1. Edmond Théry. *La situation économique et financière du Japon*, 1907, p. 91.

2. Exposition de Saint-Louis. Groupe 57. *Soies et Tissus de soie*. Rapport de M. Emile Carrière, p. 20.

l'heure actuelle, fournit presque exclusivement de soie grège le marché américain. Il y avait, en 1905, 4.719 filatures contre 4.275 en 1895 ⁽¹⁾. Les cent cinquante maisons qui avaient exposé à Saint-Louis, en 1904, représentaient, à elles seules, un total de 145.510 bassines ⁽²⁾. Nos 13.000 bassines sont, on le voit, bien peu de chose à côté d'un pareil outillage.

Italie.

L'Italie, dont nous avons indiqué les progrès au point de vue de la sériciculture, a suivi, quant à la filature, un mouvement parallèle : elle a produit en effet, en 1907, en y comprenant la soie tirée des cocons étrangers, un total de 6.173.000 kilos de soie grège.

Indes.

Il faudra aussi, à un moment donné, tenir compte de certains pays où il s'est créé récemment des filatures de soie dont la production est susceptible d'une rapide augmentation. Tel est le cas de l'Inde. On y a introduit, il y a une dizaine d'années, dans la province de *Kashmir*, la culture européenne du ver à soie et construit plusieurs filatures qui représentent environ 1.000 bassines. La production de soie brute, qui n'était en 1899 que de 10.192 kilos, est passée en 1906 à 86.403 kilos ⁽³⁾. C'est évidemment infime à côté des quantités que nous avons indiquées plus haut, mais, avec un pays où la main-d'œuvre est pour rien, et où les capitaux, grâce aux Anglais, ne manquent pas, il faut s'attendre à des surprises.

3. Thomas Wardle. *Divisibility of Silk Fibre*, loc. cit. p. 14.

LE MOULINAGE

Le complément de la filature de la soie est le moulinage. Il consiste à réunir plusieurs fils de soie grège et à leur donner les qualités nécessaires pour pouvoir être transformés en tissus.

La soie grège, telle qu'on l'obtient par le dévidage des cocons, peut assurément être employée par le tissage, puisque c'est ainsi qu'on obtient les tissus écrus, mais c'est à une condition essentielle, à savoir : qu'elle n'ait pas subi au préalable l'opération de la teinture.

Les teintures et les manipulations préparatoires, qui exigent des bains prolongés dans des mélanges acides et dans des préparations à températures élevées, enlèvent à la fibre sa résistance et la rendent intissable. Le moulinage, ou ouvraison, a pour but de remédier à

MOULINAGE, DEVIDAGE, OURDISSAGE

ancien atelier lyonnais

M. Henry Bertrand

M. Henry Bertrand

M. H. C. F. & Co

M. H. C. F. & Co

M. H. C. F. & Co

ces inconvénients. La réunion de plusieurs brins de soie grège et la torsion qu'on leur imprime donnent en effet, au fil, les qualités qui lui manquent lorsqu'il a perdu son grès.

Telle est la principale raison d'être de cette industrie. Ce n'est pas la seule. A mesure que le tissage de la soie se perfectionnait et qu'on produisait un plus grand nombre de genres d'étoffes, il devenait nécessaire pour les fabricants d'avoir à leur disposition toutes sortes de fils : les uns extrêmement fins, les autres plus résistants, ceux-ci brillants et lisses, ceux-là tordus mats ou crêpés, afin de pouvoir varier l'aspect des tissus. C'est grâce au moulinage, à la façon dont les fils de soie grège sont réunis et tordus qu'on arrive à cette diversité dans la nature des fils livrés à la fabrication.

La réunion et la torsion du fil de soie grège sont combinées de façon différente, suivant qu'il s'agit d'obtenir une trame, un organsin, un poil, une grenadine ou un crêpe. Les torsions diverses que l'on imprime au fil sont indiquées dans le tableau ci-dessous :

100/120 tours. — Pour une trame, on se sert de la soie grège ordinaire : on réunit deux ou plusieurs fils non tordus et on les tord ensemble légèrement.

500/600 tours. — Pour l'organsin, on emploie généralement les meilleurs fils : un ou plusieurs sont tordus séparément, on en réunit un certain nombre et on les tord à nouveau ensemble en sens inverse.

1200/1500 tours. — Pour le poil, on tord un fil simple.

1500/2000 tours. — La grenadine est un organsin tordu à 1500/2000 tours.

2000/4000 tours. — Quant au crêpe, c'est la torsion la plus excessive, elle peut varier de 2.000 à 4.000 tours suivant la grosseur du fil, c'est-à-dire le nombre de bouts.

L'industrie du moulinage est souvent jointe à celle de la filature, mais elle en est parfois aussi indépendante. Ses conditions économiques sont d'ailleurs différentes. Alors que le filateur doit supporter la concurrence des soies grèges importées de l'étranger, le moulinier est protégé par un droit de 300 francs les 100 kilos, sur les soies ouvrées et moulinées, qui exclut presque les produits étrangers du marché français.

Le moulinage est établi à peu près dans la même région que la filature. Bien qu'on ne puisse avoir, sur son importance, des renseignements aussi précis que sur la sériciculture et la filature, qui sont soumises au régime des primes, on estime qu'il existe chez nous environ 550.000 fuseaux. Quant à la production des soies ouvrées, elle est évaluée de 3.000.000 à 3.500.000 kilos.

Comme on estime la consommation de notre fabrication à 4.000.000 de kilos, et comme, d'autre part, les soies ouvrées étrangères ne peuvent entrer en France par suite des droits de douane, on est amené à se demander d'où vient cet écart entre les besoins du tissage et la production du moulinage, écart d'autant plus sensible qu'il convient de déduire de cette production le montant de nos exportations. On pouvait estimer, il y a quelques années, que cette cause venait de l'usage, qui s'est de plus en plus répandu, de teindre la soie en pièce au lieu de la teindre en flotte. Car le fil de grège (ne devant pas être soumis à la teinture) était et est actuellement, souvent encore, directement tissé sans avoir au préalable été mouliné. La teinture en pièce, qui a révolutionné l'industrie de la soie en diminuant fortement le prix de revient, a donc eu, à un moment donné, une conséquence déplorable pour le moulinage et l'a privé d'un chiffre d'affaires important.

Cependant, il faudrait aujourd'hui chercher cette cause ailleurs, car depuis que les tissus souples sont entrés dans la grande consommation et que la Mode les a mis en faveur, le moulinage a trouvé dans cette vogue une nouvelle source d'affaires, ces articles se fabriquant généralement avec des fils écrus tordus ou montés.

Malgré les difficultés graves auxquelles cette industrie a été exposée, elle a pu non seulement résister, mais encore augmenter. On aura toujours besoin pour les belles étoffes, qui sont un des éléments de prospérité de la fabrication française, de fils soigneusement ouvrés; et l'évolution de la fabrique vers le teint en pièce, qui représente aujourd'hui les *trois cinquièmes* de la production, a eu une influence considérable sur le développement du moulinage, développement qui s'est traduit surtout par l'augmentation de la vitesse, plutôt d'ailleurs que par l'augmentation de l'outillage.

LA FABRICATION

Il y a deux façons de fabriquer les tissus de soie : soit en employant des fils préalablement teints (c'est ce qu'on appelle le teint en fil), soit en se servant de fils écrus et en ajournant l'opération

de la teinture (c'est ce qu'on appelle le teint en pièce); cette dernière méthode est actuellement la plus en usage.

Avant de remettre au tisseur les fils pour fabriquer son tissu suivant cette première manière, on décreusera au préalable le fil, c'est-à-dire qu'on le débarrassera de toutes les matières gommeuses dont il sera imprégné; on transformera ainsi la soie en soie cuite ou souple, suivant que l'opération a été plus ou moins complète. Puis, la teinture viendra lui donner cet éclat chatoyant dont aucune autre matière textile ne saurait approcher.

Pour le teint en pièce, au contraire, on emploie la soie écrue telle qu'elle vient de la filature ou du moulinage.

Nous n'examinerons pas les opérations préliminaires consistant dans le dévidage, l'ourdissage, le bobinage, etc..., que nous signalons simplement en passant.

Quant au tissage par lui-même, il ne diffère guère de celui des autres textiles. Aussi n'entrerons-nous ni dans la description des différents métiers à tisser — métiers à bras, métiers mécaniques, métiers à tulles et dentelles — employés pour la fabrication, ni dans l'énumération des diverses combinaisons de fils, des armures qui font varier l'aspect du tissu, désirant laisser ce soin à notre collègue, si compétent en la matière.

Nous nous contenterons d'indiquer, rapidement, les principaux genres de tissus de soie et les centres qui les produisent, en insistant surtout sur la fabrication française.

Diverses étoffes de soie.

Les étoffes de soie peuvent être divisées en deux grandes catégories : celles de soie pure et celles de soie mélangée de coton ou de laine.

Les étoffes de soie pure, qui étaient autrefois à peu près les seules employées, se subdivisent elles-mêmes en étoffes unies et en étoffes façonnées.

Les étoffes unies comprennent les failles, taffetas, satins et velours noirs et de couleur, les étoffes pour doublures, serges, marcelines, les florences, les foulards, les lustrines, les tussors, etc...

Les étoffes façonnées sont les damas, les brochés et brocart, les velours lattés, à poils, etc., pour vêtements et aussi pour ameublement.

Il y a dans les *étoffes mélangées* également de l'uni et du façonné. En uni, on fait des satins noirs et de couleur, des velours, des

peluches, des serges mélangées de coton, et dans les armures tramées en laine ou en coton, des popelines, bengalines, siciliennes, gros grain, gros de Tours, etc...

Les façonnés de cette catégorie comprennent les étoffes pour robes et pour confection, les gazes façonnées, les velours lattés, les foulards, cravates, châles, cols, etc.

A côté de ces articles, il faut indiquer toute la série des tissus divers qui sont devenus d'une extrême importance : les crêpes ou armures de crêpe unies ou façonnées, produits du teint en pièces qui leur donne une souplesse réellement exquise au porter ; les gazes, soit unies, soit façonnées, et brochées de soie, de coton, d'or et d'argent, les mousselines et grenadines, les crêpes crêpés ou lisses, de soie pure ou mélangée de coton, les tulles unis et façonnés, les dentelles, guipures, tissus perlés, les ornements d'église et la passementerie.

Ajoutons à ces articles, qui sont produits surtout par la fabrication européenne, les tissus de provenance asiatique : les pongées du Japon, les corahs et tussahs de l'Inde, qui sont devenus d'une grosse consommation, par suite des besoins toujours croissants de l'Europe et de l'Amérique.

Principaux centres de fabrication.

On fabrique la soierie un peu sur tous les points du globe, mais les divers centres de fabrication sont loin d'avoir partout la même importance. En se basant sur leur consommation de soie, on peut classer les principaux pays qui tissent la soie dans l'ordre suivant :

La Chine, les États-Unis, la France, l'Allemagne, l'Inde, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre.

Nous les passerons très rapidement en revue, en terminant par la France.

Chine.

En Chine, le tissage existe dans presque toutes les provinces, mais les points où on trouve de grosses manufactures sont : Shangai, Canton, Nanking et Hong-Tcheou qui, avec Hou-Tcheou, Kiehing et les bourgades avoisinantes, occupent près de 200.000 ouvriers. On ne possède aucune statistique pouvant faire connaître exactement la production des fabriques chinoises.

M. Rondot, en 1883, a évalué le nombre des métiers à *trois cent cinquante mille* et la production à plus de 300.000.000 ⁽¹⁾. Mais cette évaluation est tout à fait inférieure à la réalité.

1. Pariset. *L'Industrie de la Soie*, p. 407.

États-Unis.

Les États-Unis, qui figurent aujourd'hui au second rang dans la production des tissus de soie, ne sont pas, comme la Chine, un pays où cette industrie soit traditionnelle. Les premières fabriques ne datent pas de plus de cinquante ans; mais on y a marché à pas de géant, puisque la valeur des étoffes de soie produite est estimée à plus de 750.000.000 de francs. Les principaux établissements se trouvent dans l'Est de la Confédération, dans les *États de New-York*, de *New-Jersey* et de *Pennsylvania*, à *New-York*, à *Brooklyn*, à *Patterson*, à *Carbondale*, à *Phoenixville*, à *York*, à *Carlisle*, à *Petersburg*, à *Pawtucket*, à *Bohy*, etc. Il n'existe pas moins de 500 fabricants dont la production est très variée, bien qu'ils se soient plutôt adonnés aux articles bon marché qu'aux riches façonnés, et principalement à ceux qu'ils appellent « Domestic goods ».

Allemagne.

L'Allemagne tisse la soie depuis plus de *deux siècles*. Cette industrie, comme beaucoup d'autres, fut importée par des Français que la révocation de l'Édit de Nantes avait forcés à s'expatrier. Son centre est dans les provinces rhénanes, principalement à *Crefeld*, qui, avec les villes avoisinantes, *Fischel*, *Viersen*, *Dulken*, *Munchen-Gladbach*, *Lobberich*, fabrique de grandes quantités de velours et de peluches, généralement de basse qualité, et encore à *Elbertfeld*, à *Bremen*, à *Langerberg*, à *Mulheim*, et à *Chemnitz* en Saxe. Il y a en Allemagne huit à neuf mille métiers à bras et environ dix mille métiers mécaniques. La production de la soie a suivi, comme celle de toutes les autres industries, une marche ascendante. On exporte pour plus de 150.000.000 de francs de soieries, principalement en Angleterre et aux États-Unis.

Inde.

L'Inde, qui eut naguère une indiscutable notoriété pour tous les textiles, a vu tomber ses industries locales sous les coups de la

concurrence anglaise. La soie n'a pas échappé au sort du coton. Mais on doit constater que la fabrication des tissus de soie tend à y revenir en honneur. Il y a maintenant des régions comme le *Bengale* et le *Pendjab* où l'on recommence à tisser les étoffes de soie. La plus grosse production du pays consiste dans les tissus écrus, les corahs et les tussors, dont on expédie des *quantités considérables* en Europe et en Amérique. Le grand entrepôt de soieries de l'Inde est *Calcutta*.

Japon.

Le Japon, qui est, presque au même titre que la Chine, le pays de la soie, a donné à cette industrie, comme à toutes les autres, un développement considérable. La production des pongées (*habutaye* et *kaiki*) et des crêpes qui était en 1895 de 71.000.000 de francs est montée en 1904, année pourtant défavorable puisque le Japon était en guerre avec la Russie, à 103.000.000 de francs. L'exportation des produits fabriqués : pongées et mouchoirs de soie, a suivi également une marche ascendante extrêmement rapide; elle était en 1896 de 30.000.000 de francs; en 1900, de 58.000.000 de francs. Au lendemain de la guerre russo-japonaise elle atteint 109.000.000 de francs, ayant, dans l'espace de dix ans, plus que doublé ⁽¹⁾. Les principales fabriques de tissus de soie sont à *Yokohama*, à *Kyoto*, à *Kanazawa*, à *Fukushima*, à *Osaka*, à *Gunma-Ken*, à *Gunmaken*, à *Yamataga-Ken*. Là encore, on fabrique surtout des tissus écrus, des pongées.

1. Edmond Théry. *Situation économique et financière du Japon*, loc. cit., p. 91-92.

Suisse.

La Suisse, pays actif et industriel, travaille la soie depuis longtemps déjà. Les deux villes qui ont monopolisé cette industrie sont *Zurich* et *Bâle*, qui font une vive concurrence à *Lyon*, en ce qui concerne principalement les tissus unis et les petites fantaisies, et à *Saint-Étienne*, en ce qui concerne les rubans.

Italie.

L'Italie ne tient pas, au point de vue de la fabrication de la soie, le rang qu'elle occupe dans la sériciculture. Elle a, néanmoins, conservé les traditions d'une industrie qu'elle a été la première à prati-

M. Henry Berland Lyon

Intérieur
de
Carbur yonnais

M. M. Davenière & C^{ie} L^{re} Caais

M. M. Davenière & C^{ie} L^{re} Caais

M. M. Davenière & C^{ie} L^{re} Caais

INTÉRIEUR A REAS DE TISSAGE MÉCANIQUE

Industrie textile

quer en grand en Europe, et les produits des manufactures de *Milan*, de *Côme*, de *Gênes*, de *Turin* jouissent encore dans le monde d'une réputation méritée.

Autriche.

En Autriche on fabrique des soieries depuis longtemps déjà. Les principaux centres sont *Brünn*, *Saint-Polten*, *Reichemberg*, pour les tissus et les velours; *Goritz* et *Inspruck*, pour les rubans.

Angleterre.

Quant à l'Angleterre, elle n'a plus le rang qu'elle avait autrefois. Sans doute, elle manufacture encore la soie, mais pour maintenir ses usines, elle a été obligée de modifier sa fabrication et d'abandonner la soie pure pour les articles mélangés. Elle continue cependant certains petits tissus légers et les crêpes anglais, dont elle a en partie le monopole. Contentons-nous pour le moment d'indiquer cette situation, dont nous ferons connaître les causes quand nous examinerons les rapports de la France et du Royaume-Uni.

France.

Reste la France, dont nous avons déjà indiqué le rôle dans le développement général des transactions auxquelles donne lieu la soie, et dont il convient, en ce moment, d'énumérer les différents centres de fabrication, quitte à y revenir ensuite plus en détail.

Si, comme chiffre, notre pays se trouve primé par la Chine et par les États-Unis, cela n'empêche pas qu'il ne soit à la tête de la fabrication de la soie. La valeur industrielle d'une nation ne se mesure pas toujours au chiffre de sa production. Elle est bien plutôt déterminée par la qualité de ses produits, par l'influence qu'ils exercent sur le marché, enfin, par le chiffre de ses exportations.

A ce triple point de vue, la Chine et les États-Unis ne sauraient un instant être comparés avec la France. Non seulement ses tissus de soie ont, sur les articles chinois et américains, une incontestable supériorité comme goût et comme fini, mais encore, son commerce d'exportation dépasse de beaucoup celui de la Chine et des États-Unis, qui consomment sur place la presque totalité de

leur production et, par suite, n'exercent aucune influence sur les autres fabriques.

Il est à peine besoin d'indiquer que le centre de l'industrie soyeuse en France est à *Lyon*. C'est, en effet, la vieille cité fondée par les Romains qui personnifie cette fabrication, non seulement à nos yeux, mais aussi à ceux de l'étranger.

Cette réputation est d'ailleurs justifiée, puisque Lyon tisse à lui seul près des trois quarts de la production française. Mais l'espace occupé par la fabrique lyonnaise n'est pas restreint à la *Croix-Rousse* et à *Villeurbannes*; elle a installé ses usines et ses comptoirs dans le département du *Rhône* et les départements voisins : *Isère*, *Loire*, *Ain*, *Ardèche*, *Drôme*, *Saône-et-Loire*. Quant à la production, elle est aussi complète et aussi variée qu'il est possible de l'imaginer. Tous les tissus de soie, des plus riches aux plus communs, des plus simples aux plus façonnés, sont fabriqués à *Lyon* avec le même goût et la même maîtrise.

Au groupe lyonnais se rattache très intimement *Saint-Étienne*, dont l'industrie spécialisée dans le ruban est également considérable. *La Fouilleuse*, qui fait aussi des rubans, et *Saint-Chamond*, où l'on fabrique des tresses et des lacets, en forment les annexes.

Ce sont là les deux grands centres de la fabrication des tissus de soie, mais il est cependant nécessaire d'énumérer les autres villes, dont la production, quoique moindre, est digne d'attention.

Parmi les autres centres, on peut citer *Calais*, *Saint-Pierre-les-Calais*, *Caudry*, *Saint-Quentin* qui font des tulles et dentelles de soie; *Roubaix* et *Bohain*, qui fabriquent des soies mélangées; *Amiens*, qui fait également des velours mélangés et des satins pour chaussures; *Tours*, qui rivalisa naguère avec Lyon, et qui fabrique encore des soieries pour ameublements; *Troyes*, encore célèbre pour sa bonneterie de soie; *Nîmes*, qui eut aussi très longtemps une grande réputation pour les riches tapis et qui produit maintenant de la bonneterie; *Le Puy*, et ses remarquables dentelles; enfin *Paris*, qui n'est pas seulement l'énorme marché de tissus de soie et soieries que l'on sait, mais qui fabrique aussi de la passementerie, des soies à coudre, des tissus façonnés, des broderies, des chenillages, etc.

Chapitre II

ORIGINES DE L'INDUSTRIE DE LA SOIE

L'INDUSTRIE de la soie est des plus anciennes. On admet généralement que les Chinois, qui sont d'ailleurs demeurés les plus gros producteurs de soie, ont été les premiers à utiliser les cocons du *Bombyx Mori* pour en faire des tissus et des vêtements. Certains auteurs affirment que les Fils du Ciel possédaient le secret de cette fabrication vingt-six siècles avant notre ère; d'autres, plus modestes, parlent seulement d'un millier d'années. Ils auraient été initiés à l'art de préparer et de tisser la soie par un fils de *Japhet* nommé *Tchin* ou *Sin*.

Toutefois, il faut noter que les Grecs, eux aussi, ont revendiqué l'honneur d'avoir, dès la plus haute antiquité, connu et travaillé le fil précieux du ver à soie. Homère et plus tard Aristote ⁽¹⁾, font l'éloge des tissus de soie fabriqués en Grèce. Il est probable que le ver utilisé en Grèce, qui se nourrissait sur le chêne et sur le frêne et non sur le mûrier comme le ver chinois, ne devait produire qu'une soie de qualité inférieure, bonne tout au plus pour des

1. Dictionnaire de Bonnetière (1776). Aristote (VI^e siècle av. J.-C.) parle du Βομβύξ comme d'un grand ver qui a trois métamorphoses.

étoffes communes. Les tissus chinois, au contraire, étaient remarquables par leur finesse, leur goût et la perfection de leur fabrication.

Ils n'avaient pour les peuples de l'Occident qu'un inconvénient, c'est de coûter un prix excessif.

Pour se les procurer, les Occidentaux devaient avoir recours à l'intermédiaire des *Parthes*, à la fois courtiers et transporteurs, qui faisaient payer très cher leur intervention aux riches patriciens romains, leurs principaux clients. Des relations plus directes vinrent à se nouer par la suite entre la Chine et l'Empire romain. L'historien *Florus* raconte, en effet, qu'à l'époque d'*Auguste* une ambassade chinoise fut envoyée à Rome ⁽¹⁾. L'usage de la soie paraît avoir coïncidé avec cette mission, dont le but n'avait point été purement politique.

1. Noël. *Histoire du Commerce du Monde*, T. I, p. 313.

Cependant, malgré le luxe qui s'était répandu dans le monde romain, on y regardait à deux fois avant d'acquérir ces précieuses étoffes. L'empereur *Aurélien*, qui vivait au troisième siècle, se serait vu, au dire de son biographe *Flavius Vopiscus*, dans la cruelle nécessité de refuser à l'impératrice, son épouse, une robe de soie qu'elle lui demandait avec beaucoup d'insistance, par la raison qu'elle lui coûterait trop cher. Heureusement pour le développement du commerce de la soie, tous les Romains ne se montrèrent pas aussi inflexibles, devant les caprices féminins, que ce peu prodigue empereur.

L'industrie de la soie, qui était longtemps restée le privilège de la *Chine*, finit en effet par gagner la partie occidentale de l'Asie, pour venir enfin s'établir en *Europe*. Les *Indes*, la *Perse*, *Constantinople*, telles sont les trois étapes principales de cette marche de l'Est à l'Ouest, qui dura plusieurs siècles, puisque l'introduction de la culture du ver à soie dans le bassin méditerranéen date seulement du VI^e siècle.

Pour expliquer comment on connut le secret des Chinois, les annalistes ne se sont pas contentés d'indications aussi simples : ils ont cru devoir entourer les origines de la soie de récits légendaires, qui lui donnent un caractère mystérieux. D'après *Plin* l'ancien, ce serait une femme de l'île de *Cos*, *Pamphile*, fille de *Lutain*, qui serait la première parvenue à tisser la soie. D'après un autre récit, cet art aurait été dérobé aux Chinois par une princesse de ce pays, fiancée à un roi du *Khotan* (le *Turkestan* actuel), qui aurait emporté en cachette des œufs de ver à soie et des feuilles de mûrier, et révélé ainsi à ses nouveaux sujets le secret de ses

ART ÉGYPTIEN VI^e S^{IE}CL^E

Fragmente de peintures découvertes aux tombes d'Antinoë par M. Gayet
Musée Guimet

pères. Enfin, au dire des chroniqueurs du Moyen-Age, *deux moines* auraient apporté de Chine à Constantinople, en 555, des œufs de ver à soie qu'ils avaient eu la précaution de cacher dans des cannes de bambou.

Quelle que soit la valeur de ces récits, qui prouvent tout au moins que les Chinois gardaient leur secret de fabrication avec un soin jaloux, il est établi que *c'est au vi^e siècle, sous le règne de Justinien*, que l'on commença, en Europe, à cultiver le mûrier et à élever le ver à soie. Les découvertes, si intéressantes, faites par M. Gayet dans les fouilles d'Antinoë, ont montré que l'on ne trouve pas de traces de soie dans les costumes et les coussins funéraires antérieurs au vi^e siècle, alors que, dans les périodes postérieures, l'emploi de la soie pour les tissus est devenu courant. Une autre constatation résulte de l'examen de ces étoffes : c'est que, dès le principe, on dut connaître en Europe le secret de fabrication des Chinois. On n'y remarque, en effet, aucune de ces imperfections qui indiquent les tâtonnements de l'ouvrier. Il faut en conclure qu'on ne dut pas se borner à *dérober aux Chinois des feuilles de mûrier et des œufs de ver à soie, mais qu'on leur prit également un de leurs métiers à tisser*, qui fut plus tard recopié en Europe.

Cette fabrication paraît s'être, de suite, répandue; car, en dehors de *Byzance*, qui en fut le berceau européen, d'autres villes, comme *Thèbes, Athènes et Corinthe*, ne tardèrent pas à s'y adonner.

Les Coptes.

Mais il y avait alors un peuple, remarquablement intelligent, d'une extrême habileté pour tout ce qui touchait à l'industrie textile : c'étaient les Coptes, descendants des anciens Égyptiens, qui tissaient, pour l'empire romain, le lin, le chanvre et la laine. Ils ne manquèrent pas d'ajouter à leur industrie celle de la soie; et, bien qu'ils n'aient pas été les seuls à fabriquer du vi^e au vii^e siècle des étoffes de soie, bien qu'à côté d'eux il y eût d'autres foyers industriels, comme la Grèce et la Phénicie, ce sont leurs articles qui paraissent avoir été les plus répandus et auxquels on s'est reporté, lorsqu'on a voulu étudier l'art de la décoration des tissus d'autrefois. On pourra voir un spécimen de leur fabrication dans la pl. I, qui reproduit plusieurs étoffes de soie provenant des fouilles d'Antinoë et qui sont conservées au musée Guimet. Le motif principal représentant des figures symboliques d'hommes ou d'animaux (fig. 1 et 2) est inscrit dans un rectangle et les bordures

épousent des formes géométriques mélangées de détails ornementaux empruntés à la flore, comme on le voit aussi dans les bandes (fig. 3 et 4).

M. Cox, qui a décrit avec tant d'érudition et de sens critique les évolutions de cet art spécial, et qui fut chargé, à l'Exposition de 1900, du Rapport sur l'inoubliable Musée rétrospectif de la classe 83, a cru pouvoir diviser en quatre périodes les inspirations auxquelles ont obéi les Coptes : l'*Antique*, la *Byzantine*, la *Persane* et l'*Arabe* (1).

1. Raymond Cox.
Le Musée historique des tissus
1902, p. 39 et suiv.

Malgré tout l'intérêt qu'il y aurait à suivre un pareil guide, nous ne parlerons pas des deux premières périodes, parce qu'elles se rapportent aux quatre premiers siècles de notre ère, pendant lesquels le tissage de la soie était encore ignoré en Europe.

Les premiers ouvrages de soie dus aux Coptes sont, comme décoration, aussi bien d'inspiration byzantine que d'inspiration persane.

Au style byzantin, ils empruntent sa composition décorative avec son ordonnance de roues et son vif coloris. La pl. II, qui est prise dans des documents appartenant au musée de Berlin, montre ce qu'était la décoration chez les Byzantins. L'ornementation des différents tissus de soie qu'elle représente, indique bien qu'elle a été inspirée de ce style vers le VII^e siècle; on y voit, en effet, des animaux (fig. 2 et 3) entourés d'une décoration circulaire dont les éléments sont des fleurs et des roues; parfois aussi la composition forme un genre de mosaïque dans les motifs principaux de la quelle les fleurs palmées jaillissent de leurs tiges et prennent souvent une importance décorative capitale (fig. 1 et 4).

Mais ce style, produit dégénéré de l'art des Grecs et des Asiatiques, n'offre pas généralement d'ornements proprement dits d'un caractère symbolique, à l'exception de la croix. On y voit fréquemment des animaux apocalyptiques, des figures humaines ou célestes qui ont un sens religieux, comme on le remarquera dans la pl. V, où nous reproduisons des tissus qui, bien que fabriqués à Sienne et à Lucques au XV^e siècle, sont inspirés également du byzantin.

Au style persan, les Coptes ont pris ses lignes horizontales avec ses répétitions de motifs, et ses dessins silhouettant des profils géométraux rehaussés de colorations conventionnelles sur un fond dominant et générateur. Les colorations dominantes sont des fonds noir et rouge rehaussés d'or, agrémentation capitale de tous les types persans. — Voir pl. III (fig. 2, 3, 4, 5).

ART BYZANTIN VI^e ET VII^e SIÈCLE
Musée de Berlin

On y remarquera en outre que la nature du sol et du climat a exercé une influence évidente sur la façon plus riante dont les dessinateurs interprètent la flore. Ils mettent souvent aussi dans leurs compositions des oiseaux, et surtout un *Rossignol* qu'on retrouve dans de nombreux tissus persans — figure allégorique inspirée de la fable du fameux poète Sadi : *Le Rossignol perdant son temps à chanter à la Rose*. Ce sont les caractères qu'on retrouve dans la pl. III (fig. 1), qui est empruntée à la collection de la Bibliothèque des Arts Décoratifs.

Dans cette alliance de deux styles créés par des civilisations différentes qui avaient leurs centres, l'une à *Byzance*, où, depuis la division en deux moitiés du monde romain, siégeait le puissant Empereur d'Orient, l'autre en *Perse* où la dynastie des Sassanides jetait un nouvel éclat sur l'empire de Cyrus et de Cambyse, il faut voir la manifestation de l'esprit essentiellement commercial des Coptes, qui les poussait à satisfaire les goûts de leur clientèle. Ils étaient d'ailleurs servis par leur merveilleux talent de tisseurs qui fait encore notre admiration (1).

Les Coptes fournissaient les riches étoffes de soie aussi bien aux Empereurs chrétiens de Constantinople, qui en faisaient don aux églises et aux monastères, qu'aux souverains de la Perse, fervents adeptes de la religion de Zoroastre et du Culte du Feu.

L'art arabe.

Lorsque, au VII^e siècle, les successeurs de Mahomet eurent peu à peu envahi et soumis à leur domination la Syrie, l'Arménie et l'Égypte, les *Coptes*, prompts à flatter les goûts de leurs nouveaux maîtres, n'hésitèrent pas à modifier profondément le style de leurs tissus de soie; le décor consista alors essentiellement dans les figures géométriques.

Mais les *Arabes*, dont l'influence allait grandissante et qui, après avoir envahi les pays avoisinants, avaient poussé leurs conquêtes, à l'Est jusqu'aux frontières de l'Inde, à l'Ouest, jusqu'en Italie, en Sicile et en Espagne, n'étaient pas un peuple à rester tributaire des Coptes. Habiles à s'assimiler les connaissances de ceux qu'ils avaient vaincus, ils eurent, eux aussi, leurs fabriques de soieries,

1. On peut voir de nombreux spécimens de leur fabrication au Musée de Lyon, aux Arts Décoratifs, et au Musée Guimet.

et leur art propre dans la façon de décorer les tissus. Ils ne se contentèrent pas de reprendre et de perfectionner les manufactures qui existaient en Syrie et en Égypte, ils importèrent l'art de tisser la soie dans les contrées lointaines qu'ils avaient soumises à leur domination. C'est par les Arabes, qui, il ne faut pas l'oublier, ont été les agents les plus actifs de la civilisation à cette époque, que l'industrie soyeuse fut introduite en *Sicile* et en *Espagne*.

La production arabe a trois origines distinctes, qui se reconnaissent à des différences dans la composition : *l'Égypte*, *la Perse*, *l'Espagne*.

Les étoffes confectionnées en *Égypte* ⁽¹⁾ offrent une grande similitude avec celles des Coptes; l'ornementation formée de roues ou de cercles et de lignes horizontales est la même, mais le caractère arabe est marqué par le semis et par l'usage d'inscriptions empruntées au Coran, ainsi qu'on le verra dans la pl. IV (fig. 1-2-6).

Les tissus de soie fabriqués à *Damas* et à *Bagdad* sont ceux qui apparaissent les plus conformes à l'esprit oriental. D'un coloris brillant, d'une composition compliquée et ordonnée, ces étoffes ont plus particulièrement séduit les populations occidentales par leur richesse et leur éclat. Les trésors de nos vieilles églises renferment un certain nombre de spécimens de ces précieuses soieries, qui furent soit rapportées par des pèlerins, soit achetées à des marchands italiens de Venise et données à des couvents ou à des églises. La fig. 3 de cette même pl. IV donne un aperçu de l'influence exercée par la Perse sur l'art décoratif des Arabes ⁽²⁾.

Quant à *l'Espagne*, où les Arabes ont marqué si fortement la trace de leur passage par de nombreux et remarquables monuments, elle eut aussi, à l'époque de la domination musulmane, des fabriques de tissus de soie, dont la perfection égalait celle des étoffes orientales. La décoration de ces tissus est même d'un art plus original, car il est dégagé complètement des influences auxquelles n'avaient pu se soustraire les ouvriers de *l'Égypte* et de *l'Asie Mineure*. Ce

1. M. Jacquemart, dans ses *Merveilles de la Céramique*, disait : « Il est facile de montrer le rôle important que joue une plante que nous retrouvons dans toutes les théories orientales. Le lotus divinisé, c'est l'hommage rendu à l'action bienfaisante des eaux et du soleil sur la terre endormie, c'est la symbolisation de l'évolution annuelle des saisons faisant succéder les générations aux générations et ramenant la vie où semblait être l'immobilité de la mort. »

2. M. Schofer, membre de l'Institut de France, déclare en parlant de l'art arabe : « L'art arabe n'existe pas; les artistes de l'Orient, ce sont les Persans; tous les architectes qui ont édifié les merveilles du Caire portent des noms persans. Quant à l'Espagne c'est une enquête à poursuivre et que l'on peut présumer devoir donner des résultats analogues. »

ART PERSAN VII^e SIECLE.

Tracée du Musée des Arts et Métiers.

sont de savantes combinaisons de figures géométriques mêlées d'arabesques, d'entrelacs et d'inscriptions en lettres arabes, bien conformes au goût musulman qui proscrivait soigneusement la représentation des êtres animés. Voir pl. IV (fig. 6).

La Sicile.

A une époque postérieure d'un siècle environ à celle où ils avaient conquis l'Espagne, les Arabes s'étaient installés en Sicile. Leur occupation date de 829. Ils ne manquèrent pas, comme ils l'avaient fait en Espagne, de créer dans ce pays, dont le climat se prêtait à l'élevage du ver à soie, des fabriques de soieries qui produisirent des étoffes analogues à celles de l'Égypte.

Quand, au bout de deux siècles de domination, les musulmans furent chassés de Sicile par de nouveaux envahisseurs qui n'étaient autres que les Normands, ils laissèrent dans le pays une industrie qui était déjà florissante. Les *Normands* se gardèrent bien de détruire les fabriques de soie qui étaient en plein fonctionnement. Elles prirent au contraire avec eux un grand développement, notamment sous le règne de Roger II, qui avait adjoint à la Sicile la Pouille, puis Capoue, et fait de *Palerme* le siège d'une Cour brillante, où se trouvaient réunis les principaux savants et artistes de l'époque. On a dit que c'était à Roger que la Sicile était redevable de l'industrie de la soie, qu'il avait « rapportée comme un butin » d'une expédition en Grèce ⁽¹⁾. Il y a certainement là une erreur ; tout au plus peut-on supposer que le roi normand amena dans l'île des ouvriers habiles, originaires de la Grèce. Mais il n'est pas douteux que Palerme devint alors un centre de fabrication de soieries des plus considérables, qui fit une vive concurrence aux tissus orientaux que Constantinople importait en Europe. De même richesse et de même style que les étoffes fabriquées à Damas ou à Bagdad, les produits de la manufacture palermitaine avaient l'avantage d'être plus à proximité et de laisser par conséquent aux intermédiaires qui les écoulaient en France ou en Allemagne de plus gros bénéfices. Les fig. 4 et 5 de la pl. IV donneront une idée de l'art arabe pendant la prospérité des fabriques de Palerme.

Le grand développement de l'industrie de la soierie, aussi bien en Sicile qu'en Orient, est contemporain des Croisades. On sait quelle a été la répercussion considérable sur les relations commerciales de ces expéditions, entreprises pourtant dans un but exclusivement religieux. Bien qu'il existât déjà des rapports entre l'Orient

¹. *Encyclopédie*,
loc. cit. V^o Soie.

et l'Occident, ces rapports étaient restreints aux ports de la Méditerranée. Cet exode de millions d'hommes, qui n'avaient jusqu'alors jamais quitté leur village, vers des pays lointains, où régnait une toute autre civilisation, eut pour effet de faire connaître les produits de l'Orient et d'en répandre par la suite l'usage dans des contrées où ils étaient complètement ignorés. En *Sicile*, à *Chypre*, où ils firent escale, dans les ports de la côte d'Asie, à *Antioche*, à *Saint-Jean d'Acre* où ils débarquèrent, les croisés admirèrent les étoffes précieuses qu'on fabriquait, et plus d'un, parmi eux, n'hésita pas à échanger son or contre quelques belles pièces de soie, dont il se proposait de faire présent, au retour, soit à une église, soit à sa fidèle épouse.

Ainsi se répandit dans l'Europe occidentale le goût pour la soie, qui, jusqu'alors, avait été l'apanage exclusif de quelques rares privilégiés, et qui commença, au cours des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, à servir couramment pour les vêtements des princes, des prélats et des grandes dames.

Mais on ignorait encore l'art de filer et de tisser le produit du *Bombyx*. Aussi, est-ce certainement par un de ces anachronismes, qui sont fréquents chez les poètes du Moyen-Age, que le trouvère Adenez, l'auteur de *Berte aus grans piés*, nous représente la mère de Charlemagne filant la soie avec tant d'habileté qu'il n'y avait « *meillor ouvrière de Tours jusqu'à Cambrai* ». Au ^{viii}^e siècle, nous ne pouvions pas connaître une industrie qui ne devait s'installer en France que bien des siècles plus tard.

L'Italie.

Après la mort de Roger II, ses successeurs continuèrent à encourager les ouvriers qui fabriquaient la soie. L'anarchie, qui régna en Sicile lorsque se fut éteinte la descendance mâle des rois normands, et la conquête du pays par Charles d'Anjou, n'enlevèrent rien à la vitalité de cette industrie qui avait même passé le détroit et était venue s'installer en *Calabre*. Il fallut le sanglant épisode des Vêpres Siciliennes (1282), à la suite duquel les Français qui accompagnaient Charles d'Anjou furent égorgés ou forcés de fuir, pour que la fabrique de Palerme périclitât. Un grand nombre d'ouvriers, chassés par la persécution, se réfugièrent sur la côte italienne. *Lucques* et *Amalfi* virent bientôt s'élever des manufactures de soie rivales de celles de *Palerme*, et d'autres villes, comme *Sienn*e, *Florence*, *Venise* et *Gênes*, les imitèrent peu après.

ART ARABE ET EGYPTIEN IX^e SIÈCLE

Musée de Berlin fig 1 2, 3, 5, 6

" " " " fig 4

La persécution, nous aurons plus d'une fois à le constater au cours de ces notes historiques, est un facteur important de la prospérité industrielle des nations. La décadence de la fabrique de Palerme et la prospérité des villes italiennes où les exilés étaient venus s'installer, en offrent un premier et décisif exemple.

Tous les tissus fabriqués en Italie furent d'abord les mêmes, comme genre et comme décoration, que ceux de la Sicile. Mais, après une période d'attente qui dura environ un siècle, la production italienne se spécialisa, suivant les villes, dans un certain nombre d'articles qui attestaient aussi bien l'habileté professionnelle de ses ouvriers, les progrès qu'ils avaient su réaliser dans le tissage de la soie, que le goût et l'originalité qui présidaient à la décoration des tissus.

Sans doute *Venise* continua à fabriquer des étoffes semblables à celles de l'*Orient*, mais il faut voir dans ce fait, non point l'esprit d'imitation ou le défaut d'originalité, mais uniquement la nécessité de satisfaire une clientèle qu'elle avait longtemps fournie de tissus de soie importés par ses marins et ses commerçants de l'Asie Mineure. Cette imitation ne devait d'ailleurs pas empêcher les fabricants vénitiens de créer le velours coupé ⁽¹⁾ qui porte le nom de l'illustre république, et plus tard, le velours à feronneries; on pourra voir un des plus beaux spécimens de cette fabrication dans la pl. V (fig. 7) qui représente un velours à feronneries, ajouté dernièrement par le Musée des Arts décoratifs à sa belle collection de tissus anciens. Ce velours est en fond satin avec deux hauteurs de poil, et un effet de velours *frisé* en métal qui forme un autre corps et enrichit de façon somptueuse ce majestueux tissu.

A *Florence*, on fabriquait des damas à petits décors dont la composition, surtout empruntée à la flore et à la faune, ne rappelait en rien ce qui avait été fait jusqu'alors.

A *Sienna* et à *Lucques*, on travaillait presque exclusivement pour les églises. C'est à *Sienna* que l'on faisait les vêtements liturgiques sur lesquels des scènes empruntées au Nouveau Testament étaient représentées principalement en broderies. A *Lucques*, on tissait des damas à décor de personnages saints. Dans la pl. V

1. Pour fabriquer ce velours coupé, on opérait de la façon suivante : le velours fabriqué spécialement avec un poil très haut (*genre peluche*) était placé sur une surface unie; on appliquait fortement dessus une plaque en carton découpé formant un dessin; dans les vides, le poil dépassant était alors rasé au ciseau, et, une fois l'opération finie, les parties recouvertes par le carton, laissées intactes, formaient un dessin en relief sur un fond plus court.

(fig. 3-8-9) on pourra voir trois spécimens de cette belle fabrication ; mais les plus beaux tissus façonnés, que faisait surtout *Sienne*, étaient rehaussés de broderies en soie et métal précieux. — Voir même planche, fig. 5 et 2.

Enfin, *Gênes* s'était bien vite créé une célébrité dans la confection de ses velours ciselés, dans lesquels la partie frisée est soit camaïeu, soit d'un autre ton que la partie coupée, et auxquels elle a laissé son nom. — Voir pl. V (fig. 4 et 6), le spécimen d'un velours cramoi et or, ainsi que ceux de la pl. VI, fig. 2-4-5, f^o 48, appartenant à la collection du Musée des Arts décoratifs.

Les Italiens qui travaillaient la soie s'étaient, comme tous les ouvriers de cette époque, groupés en corporations et devaient se soumettre à des réglemens extrêmement rigoureux, suivant leur métier. Avant de parvenir à la maîtrise, c'est-à-dire de travailler pour son propre compte, il fallait subir différentes épreuves — *apprentissage, compagnonnage, chef-d'œuvre* — qui avaient pour but d'établir que le postulant connaissait à fond son métier. Ces formalités, fort strictement observées, avaient eu pour résultat d'assurer à la fabrication italienne une perfection dans ses produits, dont elle était justement fière ; elles empêchèrent aussi, pendant longtemps, la divulgation des secrets de fabrication et maintinrent la localisation de certaines spécialités. Mais, par contre, le régime corporatif, qui supprimait toute initiative chez l'ouvrier, a immobilisé l'industrie dans certains types d'étoffes et l'a fait verser dans l'habileté manuelle, dans le tour de force de métier, au détriment de l'originalité et du goût. — Voir pl. V (fig. 1).

Malgré ces défauts qui devaient amener sa *décadence*, la fabrique italienne n'en a pas moins occupé, pendant plus de trois siècles, la première place, en Europe, dans le tissage des soies, distançant facilement la production *espagnole* et *allemande*, qui n'était qu'une imitation de ses propres soieries, et luttant avec avantage contre l'importation des articles orientaux.

Mais cette supériorité, l'industrie italienne ne l'a pas due uniquement au savoir-faire de ses ouvriers et à l'influence exercée, sur l'éducation artistique de ses dessinateurs par les maîtres glorieux de la Renaissance, elle en est aussi redevable à l'esprit d'initiative et à l'activité de ses commerçants. Les fabricants de *Gênes*, de *Venise*, de *Florence* et des autres villes de la péninsule ne se contentaient pas de fournir d'étoffes de soie les nombreux petits États qui constituaient alors l'Italie ; ils rayonnaient sur les pays voisins et c'est grâce à leur habileté dans le négoce que leurs

FABRICATION DE SIENNE ET DE LUCQUES, XVI^e SIECLE
Musée des Arts Décoratifs

produits pénétraient en France, en Suisse et en Allemagne. Des marchands italiens étaient établis dans les villes du midi de la France : à *Marseille*, à *Avignon*, à *Montpellier*, à *Nîmes* ⁽¹⁾. Dans ces grandes foires comme celle de *Beaucaire* ou comme celle de *Champagne*, où se rencontraient producteurs et consommateurs, on les voyait apporter, avec d'autres étoffes, des tissus de soie, d'or et d'argent qu'achetaient, pour les besoins de leur riche clientèle, les gros merciers de Paris et des principales grandes villes.

Les rapports entre la France et l'Italie, en ce qui concerne le commerce de la soierie, étaient trop fréquents et trop intimes pour qu'à un moment donné les Français, qui étaient pour la fabrique italienne les meilleurs clients, ne songeassent pas à fabriquer eux-mêmes ces tissus qu'on leur vendait si cher. C'est ainsi que nous allons voir se fonder de l'autre côté des Alpes la fabrique lyonnaise, qui devait éclipser définitivement l'industrie soyeuse de nos voisins et dont nous avons maintenant à retracer l'histoire glorieuse.

1. Ménard. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*. 1750.

Chapitre III

LA FABRIQUE LYONNAISE

*Ville heureuse qui fait l'ornement de la France,
Trésor de l'univers, source de l'abondance,
Lyon, séjour charmant des enfants de Plutus !*

*De mille éclats divers tu brilles à la fois,
Et ton peuple opulent semble un peuple de rois !*

J.-B. ROUSSEAU.

LACÉE dans une situation géographique de premier ordre, au confluent de deux grands cours d'eau, en un point qui sert de jonction entre le Nord et le Midi de la France, à proximité de la Suisse et de l'Italie, la ville de Lyon était destinée à devenir le centre des échanges entre ces diverses régions.

Aussi, n'est-ce pas sans raison que les Romains, dont on connaît le profond sens pratique, avaient choisi l'endroit où les eaux de la Saône se réunissent à celles du Rhône, pour y établir une colonie qui devait donner naissance à cette grande cité.

Disons-le tout de suite, c'est à son commerce, à l'afflux incessamment renouvelé de visiteurs appartenant à des races et à des pays différents et venant y échanger leurs produits, que Lyon doit sa prospérité. Son importance politique et administrative, qui en a fait la capitale d'une province, n'en est que la conséquence. Quant à son industrie, sans vouloir en rien diminuer son mérite et ses

qualités qui lui ont acquis une juste célébrité, on peut affirmer — et l'histoire le démontrera — qu'elle n'a pu se créer, grandir, et maintenir sa réputation, que grâce à l'important marché qui, de toute antiquité, a existé à Lyon, et grâce surtout à « *l'esprit marchand* » de ses habitants.

Au Moyen-Age, alors que les transports étaient longs, difficiles, coûteux, les habitants d'une région s'approvisionnaient de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin dans les foires où, à certaines époques de l'année, se réunissaient les marchands de tous pays, venant offrir aux acheteurs les produits les plus divers. La foire la plus célèbre de l'Est de la France, était la foire de *Champagne*, qui avait lieu six fois par an : une fois à *Lagny*, une fois à *Bar-sur-Aube*, deux fois à *Provins*, deux fois à *Troyes*. Nous avons dit précédemment que les Italiens y étaient fort assidus et qu'ils y écoulaient de grandes quantités d'étoffes de lin et de soie. *Lyon* était aussi le siège d'une foire très fréquentée, qui se tenait quatre fois par an. Aussi, vers la fin du *xiii^e* siècle, les Italiens, et particulièrement les Florentins, délaissèrent-ils la foire de *Champagne* pour venir à *Lyon*, qui était plus près d'eux et qui leur offrait un marché tout aussi actif. Grâce à ses foires, *Lyon* devint, pour les fabriques italiennes de tissus de soie, qui étaient déjà à cette époque fort prospères, un centre d'exportation, où les autres villes de France venaient chercher les étoffes dont elles avaient besoin.

Bientôt, d'entrepôtsitaires qu'ils étaient, certains négociants plus hardis se hasardèrent à devenir fabricants ; des ouvriers venus d'Italie ou d'Avignon, où les papes, pendant le temps où ils y résidèrent, avaient introduit la culture du mûrier et le tissage de la soie, leur apportèrent l'appoint de leurs connaissances techniques, et c'est ainsi qu'à côté du commerce de la soie, on vit s'établir, vers la fin du *xiv^e* siècle et le commencement du *xv^e*, une industrie, d'abord fort restreinte, mais qui ne demandait qu'à grandir.

Création de la fabrique par Louis XI.

Louis XI, avec ses conseillers Olivier le Daim et Tristan l'Hermite, rendit, en date du 8 mars 1462, une ordonnance en faveur des foires de *Lyon*, au préjudice de la foire de *Genève*, en interdisant le transit par ses États des marchandises de cette dernière. Cette ordonnance contenait *autorisation de se servir de tout argent ou de tout or et de toutes voies possibles d'échange.*

Promesses, en outre, étaient faites aux marchands, *de pouvoir faire entrer et sortir leurs marchandises sous ce règne et les suivants :*

« Désirant, dit-il, de tout son pouvoir augmenter et attirer les marchands à icelles, il octroye de grâce spéciale aux échevins pouvoir et autorité d'élire et de commettre aucun prud'homme, suffisant et idoine, toutes les fois que besoin sera, pour empêcher qu'aucun agent de la force publique ne fasse aux marchands aucune vexation, ni extorsion : afin que les dits commis les accordent amiablement ou qu'ils nomment pour arbitres chargés de les accommoder deux marchands non suspects ; enfin, que si ces derniers ne peuvent les mettre d'accord, il les renvoie devant le juge à qui il appartiendra d'en connaître. »

Louis XI, qui avait une si claire compréhension de tout ce qui pouvait contribuer à l'unité et à la grandeur nationales, ne se borna pas à favoriser la foire de Lyon : il résolut d'y créer une fabrique de soie, et en 1466, il réalisait son dessein par un décret, qui porte la date du 14 novembre et qui instituait une manufacture royale de draps d'or et de soies.

Il enjoignit au Sénéchal de Lyon et aux élus sur le fait des aides « de donner ordre que l'art de faire drap d'or et de soye soit introduit dans la ville de Lyon, où déjà il en est quelques commencements, de faire venir au dit lieu maîtres, ouvriers, appareilleurs et autres expérimentés, tant au fait de l'ouvrage de ladite soye, que ès-teintures et autres choses à ce propres. »

En même temps, et pour subvenir aux frais d'installation, le Roi imposait à cette ville une contribution extraordinaire de 2.000 livres.

Cette création, il faut le reconnaître, ne fut pas très bien accueillie. Les Lyonnais, qui craignaient de voir porter atteinte à leurs privilèges en laissant diriger la manufacture royale par des gens étrangers à leur cité, se montrèrent peu sensibles au cadeau que leur faisait Louis XI et firent entendre des plaintes au sujet de la charge que le décret royal allait leur imposer. En outre, les marchands, habitués, depuis longtemps déjà, à faire venir d'Italie les étoffes de soie qui leur rapportaient de beaux bénéfices, virent d'un assez mauvais œil ce qu'ils considéraient comme une concurrence.

Néanmoins, ils s'inclinèrent, dans la crainte de mécontenter un souverain qui n'admettait pas beaucoup qu'on lui résistât, et de se voir enlever leurs quatre foires annuelles, qui jouissaient d'un véritable privilège, et qui étaient pour la ville une grosse source de profits.

La manufacture de soieries commença donc à fonctionner, mais dans des conditions aussi peu favorables que possible. Le Consulat ⁽¹⁾, qui avait été forcé d'accepter la taxe de 2.000 livres imposée par le Roi, la recouvra avec une lenteur voulue, de telle sorte que la manufacture, manquant des ressources indispensables, ne put que végéter. Nombre d'ouvriers, attirés à Lyon par l'espoir d'y gagner leur vie, se trouvèrent bientôt, faute d'emplois, dans la misère la plus complète et en butte à la malveillance de la population.

C'est pourquoi, quatre ans plus tard, Louis XI qui était venu s'installer au château de Plessis, aux portes de Tours, et qui rêvait de faire de ce beau pays, qu'il aimait, un centre industriel, n'hésita pas à transférer à Tours la manufacture de Lyon. Le 12 mars 1469 ou 1470, car on n'est pas d'accord sur la date ⁽²⁾, il adressait d'Amboise aux Consuls lyonnais une lettre où il leur disait :

« Nous désirons fort que le mestier des draps de soye soit fait et continué en nostre ville de Tours, envoyons présentement par delà nostre dit trésorier pour faire conduire et admener en nostre dite ville de Tours les ouvriers dudit mestier avec les molins, mestiers, chaudières et autres choses nécessaires ⁽³⁾. »

3. Bossebœuf, *loc. cit.*, p. 206.

Le Roi avait fait payer à Lyon les frais d'installation de la manufacture; il lui fit également payer les frais de déménagement. Le Consulat et surtout les marchands s'acquittèrent d'assez bonne grâce de cette nouvelle charge, estimant que la ville n'avait rien à gagner en conservant une manufacture dont elle n'avait pas la direction.

François I^{er} fondateur de la Fabrique.

Néanmoins, le germe était jeté et le terrain tout préparé pour l'installation définitive, à Lyon, de l'industrie de la soie. Il appartenait à François I^{er} de reprendre et de réaliser l'œuvre de Louis XI; non pas que le Roi-Chevalier ait, comme on l'a dit souvent par erreur, organisé une manufacture royale, mais parce qu'il a, par une série de mesures, d'ordre plutôt fiscal qu'adminis-

1. Consulat ou municipalité de Lyon : emploi des officiers municipaux qui portaient le nom de *consuls*.

2. Bossebœuf (*La fabrique de Soierie de Tours, loc. cit.*, p. 206) donne la date de 1470; Godart (*L'ouvrier en soie*, p. 8) donne celle de 1469.

tratif, favorisé l'établissement de cette industrie sur les bords du Rhône. Il obéissait ainsi moins à une intuition de génie, qu'à une pensée d'ordre stratégique : il voulait ruiner Gênes.

Peu après sa brillante campagne du Milanais, et pour compléter, par une victoire économique, la victoire de Marignan, il rendait, en 1517, un édit qui prohibait l'introduction en France du drap d'or et d'argent.

Plus tard, pour attirer les ouvriers étrangers, par des lettres-patentes du 2 septembre 1536, il promulgua une ordonnance libellée en ces termes :

« Les ouvriers qui viendront se fixer à Lyon pour faire des draps d'or et d'argent, velours, satin, damas, soie, auront la facilité d'acquérir dans le Royaume tels biens, meubles et immeubles, que bon leur semble, tester et succéder comme s'ils étaient natifs du Royaume et ce sans prendre lettre de naturalisation ni d'aubaine. »

En outre, pour encourager l'industrie française, il exemptait de toute taille et impôts, sauf des droits locaux, les tisseurs du royaume. Il n'y avait là rien de spécial à la ville de Lyon. Mais deux Florentins, établis dans cette ville, Turquet et Naris, conseillés par Mathieu Vauzelle, dans le but de bénéficier de cette exemption, obtinrent du Consulat l'autorisation de monter des métiers et se firent confirmer par le Roi dans leur privilège.

C'est de cette époque que date réellement la fabrique lyonnaise. L'exemple de Turquet et de Naris fut, en effet, bientôt suivi et l'on vit fonctionner dans la ville de nombreux ateliers, où l'on fabriquait le velours en concurrence avec Gênes.

Cette fabrique allait prendre un essor d'autant plus rapide qu'elle jouissait d'une complète indépendance, et que Lyon, qui était déjà, en vertu d'un édit de Charles VII, de 1450, investi du monopole de la vente des étoffes de soie pour tout le royaume, allait se voir octroyer un autre monopole pour l'achat de la matière première.

Le 15 juillet 1540, le Roi rendait un édit d'après lequel :

« Tous les draps d'or et d'argent et de soye, les passements, rubans, ceintures, franges, ornements venant de l'étranger et introduits dans le Royaume devront obligatoirement passer par Lyon, après être entrés par Suse, s'ils viennent d'Italie; par Montélimart, s'ils viennent d'Avignon ou du Comté de Venise; par Bayonne, s'ils viennent d'Espagne. »

Cette obligation de passer par Lyon, d'abord limitée aux mar-

chandises en provenance de l'Italie, de l'Espagne et du Comtat Venaissin, fut par la suite étendue à celles importées de Flandre, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse, et même des autres provinces du Royaume.

De plus, et c'est là le point très important, la soie non encore manufacturée était astreinte à la même obligation, qu'elle eût été récoltée en Italie, en Espagne, dans le Levant ou même dans le midi de la France. Les soies payaient un droit « *ad valorem* » de 5 o/o, qui était réduit de moitié pour les soies indigènes.

Ce droit était en même temps fiscal, puisqu'il frappait les soies indigènes d'un impôt, et protecteur, puisque les soies étrangères étaient soumises à une surtaxe de 2 1/2 o/o.

Les différentes mesures prises par François I^{er}, qui marquent le point de départ d'une industrie qui devait par la suite devenir si considérable, méritent qu'on s'y arrête un instant.

Elles prouvent, tout d'abord, qu'en matière économique il n'y a pas de règles absolues et immuables, puisque Lyon, qui professe aujourd'hui le libre échange, a dû sa fortune à une mesure de protection caractérisée et à un véritable monopole. « *C'est, a écrit un auteur lyonnais, M. Justin Godart, à coups d'ordonnances, de privilèges, de règlements que la royauté parvint à faire sortir ce qu'on appellera la Grande Fabrique* (1). »

1. J. Godart.
L'Ouvrier en soie,
loc. cit., p. 3.

Elles mettent, surtout, en évidence le lien intime qui rattache le commerce à l'industrie. C'est, en effet, en favorisant le marché des soies que François I^{er} a rendu possible la création d'une industrie des tissus. Ni l'abondance de la matière première, ni le climat ne désignaient Lyon pour devenir le centre de la fabrication des soieries, puisque le mûrier n'a poussé que difficilement dans cette région, qu'on y a fort peu cultivé le ver à soie, et que son ciel brumeux semblait peu favorable à la réussite d'un travail délicat comme le tissage de la soie. Son commerce a suffi pour donner la vie et l'activité à une industrie qui, sans cette aide puissante, eût forcément végété et disparu, comme ont à peu près disparu les fabriques, naguère réputées, de Tours, de Nîmes et d'Avignon.

Grâce à ces divers avantages, que ne possédaient pas d'autres villes où pourtant la fabrication était plus ancienne — Tours, par exemple, dont la fabrique date de 1470 et Nîmes où elle fut établie en 1498 —, la fabrique lyonnaise ne fut pas longtemps à prendre une place prépondérante.

FABRICATION DE GÈNES ET DE TOURS XV^e ET XVI^e SIÈCLE

Musée des Arts Décoratifs fig 2 7.5

Collection de M M Combe & Delafosse fig 3 1

Imp Ch Weismann

Premiers statuts des Tissutiers.

La forte organisation de ses corporations n'y fut pas étrangère. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ce qu'ont été les corporations dans l'ancien régime. Néanmoins, on nous permettra d'en donner un très rapide aperçu, ne fût-ce que pour signaler en quoi les corporations lyonnaises se différenciaient des diverses corporations, dont nous connaissons les statuts, par le *Livre des Métiers* d'Estienne Boileau.

Chaque corps de métier comprenait quatre classes distinctes : les *apprentis*, les *compagnons*, les *maîtres* et les *jurés*. L'apprenti ne pouvait passer compagnon, qu'après avoir étudié son métier pendant un certain nombre d'années, qui variait suivant les corporations. Après un nouveau stage comme compagnon, on pouvait parvenir à la maîtrise, mais à la condition d'avoir accompli un « *chef-d'œuvre* », c'est-à-dire un travail démontrant qu'on connaissait à fond la profession, et d'avoir payé à la *corporation*, aux *jurés* et à l'*État*, des droits assez élevés. Les jurés, qu'on appelait aussi gardes et prud'hommes, étaient chargés de faire respecter les règlements, de surveiller les ateliers et d'aplanir les difficultés qui pouvaient survenir entre les membres de la corporation.

Ces quatre classes vont se retrouver dans les corporations lyonnaises, mais avec une différence qu'il importe de noter. Les maîtres, qui étaient autant de petits patrons, se subdivisèrent par la suite en trois catégories :

- 1° ceux qui travaillaient pour leur compte et qu'on appelait *maîtres-fabricants* ;
- 2° ceux qui, n'ayant pas assez de capitaux pour acheter la matière première, devaient accepter du travail à façon et qui étaient désignés sous le nom de *maîtres-ouvriers* ;
- 3° enfin, les *négociants* en soierie qui fournissaient de la soie aux *maîtres-ouvriers* et leur faisaient fabriquer des tissus pour leur compte.

Cette division, qui devait être la cause de longs et multiples conflits, fait voir quelle influence les négociants ont, dès l'origine, exercée sur l'industrie lyonnaise.

Les premiers statuts des fabricants de draps d'or, d'argent et de soie, datent de 1554. C'est le Consulat qui les avait lui-même réclamés de Henri II. Ils ne contenaient qu'une vingtaine d'articles et étaient assez libéraux. Pour devenir *apprenti*, il n'y avait aucune condition de naissance ni de nationalité ; la durée de l'apprentissage n'était pas fixée ; enfin, pour l'accession à la *maîtrise*, la confection d'un « *chef-d'œuvre* » n'était pas exigée. Plus tard, en 1596, ce premier règlement fut révisé, et diverses dispositions furent ajoutées pour soumettre l'*apprentissage* et le *compagnonnage* à des règles obligatoires.

A ses débuts, la fabrication lyonnaise a produit surtout de petites étoffes, des doucettes, des marcelines, des tissus mélangés, filatrices, popelines, ferrandines ; les brocards et les tissus consistants ne sont venus qu'un peu après.

En ce qui concerne les soieries, les velours, les étoffes façonnées, elle a commencé par copier l'Italie. Il ne faut pas s'en étonner, puisque les premiers ouvriers qui aient tissé la soie étaient des Italiens qui avaient appris leur métier à Gênes, à Florence et à Venise. Quand on parcourt la liste des ouvriers que Louis XI vint prendre à Lyon pour les envoyer à Tours, lorsqu'il y transféra la manufacture royale de soie, on voit qu'ils étaient originaires de Terri, de Bologne, de Venise, de Lanigi, et autres villes d'Italie. Les premiers ouvriers français furent des enfants de l'Aumône — l'Assistance Publique d'alors — que le Consulat avait placés comme apprentis chez des maîtres italiens et qui, de retour dans leur pays, y avaient apporté les procédés et les goûts de nos voisins.

Mais si les produits de l'industrie lyonnaise n'ont pas eu, à la fin du *xvi^e* siècle et au commencement du *xvii^e*, cette originalité qui fut, par la suite, leur marque caractéristique, il ne faut pas en conclure que leur succès ait été moindre pour cela. Bien au contraire ; les Italiens passaient alors pour des maîtres incontestés dans la fabrication des tissus de soie : les imiter, aussi parfaitement que possible, c'était, par avance, s'assurer un gros débouché.

Si l'on veut comparer les tissus reproduits dans la pl. VI, (fig. 3, 4 et 5), qui sont d'origine italienne, et ceux que nous reproduisons dans la pl. VII, provenant de la collection de MM. Combé et Delaforge, et qui furent fabriqués soit à Tours, (fig. 1 et 2), soit à Lyon, (fig. 3, 4, 5 et 6), et la pl. V, (fig. 1, 4, 6 et 7), on ne manquera pas de remarquer les analogies frappantes qui existent

FABRIQUE DE LYON ET DE TOURS. XVII^e SIÈCLE
Collection de M M Combe & Delaforge

entre la production italienne et la production française à ses origines ⁽¹⁾.

D'après le rôle, dressé en 1575, des ouvriers en soie, l'industrie lyonnaise n'était pas encore très développée, puisqu'il y avait en tout 224 personnes employées à la manufacture ⁽²⁾, et cependant déjà Tours s'était plaint de la concurrence qui lui était faite par Lyon, dans une requête adressée à François 1^{er} en 1544, où il était parlé « *d'aucuns advertissements qu'ilz dient avoir eu de Lyon que les marchands estrangers de ladite ville de Lyon veuillaient supprimer la manufacture de draps de soye en cette ville de Tours* ⁽³⁾ », ce qui indique que l'industrie et le commerce lyonnais commençaient à menacer sérieusement les autres centres de production.

La prospérité de la ville est d'ailleurs attestée par Antoine Dupinet, l'auteur du *Plant, pourtraict et description de la ville de Lyon*, qui, lors d'un voyage en 1564, y signalait l'abus des draps de soie, « *lequel, écrit-il, j'ai vu si grand en cette ville que les tailleurs y étaient princes, tant étaient superflues les façons des habillements* ⁽⁴⁾. »

Les guerres de religion n'eurent pas, à Lyon, les mêmes conséquences néfastes pour l'industrie que dans d'autres régions. En dépit des querelles intestines et des conflits sanglants qui marquèrent la fin du xvi^e siècle et les règnes des derniers Valois, le luxe, que ne réussissaient pas à enrayer les édits somptuaires, était trop général pour ne pas favoriser la consommation des étoffes de soie et pour aider, par conséquent, à la réussite de la fabrique lyonnaise. Ce n'est pourtant qu'avec le xvii^e siècle que sa production va distancer celle de l'Italie et acquérir cette maîtrise qu'elle devait conserver jusqu'à nos jours.

2. Godart. *L'Ouvrier en soie*, loc. cit., p. 17.

3. Bossebœuf. *Loc. cit.*, p. 232.

4. D'Avenel. *Le Mécanisme de la vie moderne*. T. II, p. 218.

Sous Henri IV et sous Louis XIII.

Henri IV, si soucieux de développer le commerce et l'industrie du pays, s'est surtout attaché à fournir à la fabrique de Lyon la matière première qui lui manquait, et qu'elle devait faire venir

1. Dans les diverses reproductions que nous donnons, on ne s'étonnera pas de voir parfois réunis sur la même planche, des tissus de fabrication et d'époques différentes. Nous avons été obligés de procéder ainsi, par suite des nécessités du tirage photographique, qui exigeait le groupement des étoffes par coloris et valeurs de nuances.

d'Italie, de Sicile et d'Orient, en organisant la sériciculture sur divers points de la France. Il estimait, en effet, que le jour où les fabricants ne seraient plus tributaires de l'étranger, leur situation ne pourrait que grandir. C'est sous son règne qu'un maître-ouvrier de Lyon, *Dangon*, inventa le métier à grande tire qui permit de tisser les dessins les plus compliqués et pour lequel il obtint un privilège d'exploitation. Cette heureuse invention donna à la fabrique une nouvelle et vive impulsion dont elle devait bientôt recueillir les fruits.

Toutefois, avant de connaître le succès, elle allait passer par maintes périodes critiques. Sous le règne de Louis XIII, notamment, il y eut d'assez fréquents chômages, dont la population ouvrière eut vivement à souffrir.

On s'efforça d'y remédier, soit par de nouveaux règlements, soit en demandant des droits protecteurs.

En 1619, fut promulgué un règlement, qui modifiait profondément les anciens statuts dont nous avons parlé. La crainte de la concurrence, qui caractérise l'organisation des anciennes corporations et qui a fait édicter tant de mesures mesquines et vexatoires, dont nous nous étonnons aujourd'hui, y apparaît dans toute son évidence. *L'apprentissage est fixé à cinq ans et le compagnonnage à deux ans*. L'accès de la maîtrise était de la sorte rendu plus difficile et les fabricants, en limitant indirectement le nombre des maîtres, croyaient mettre le secret de leur métier mieux à l'abri des indiscretions.

Certains fabricants, à l'époque de Richelieu, eurent même l'idée d'appeler l'attention du tout puissant ministre sur la concurrence que faisait à l'industrie française l'importation des soieries étrangères, notamment celles d'Italie, et n'hésitèrent pas à réclamer des droits prohibitifs. Mais leur démarche demeura vaine. Les marchands merciers de Paris, qui auraient été atteints par ces droits, car c'étaient eux qui faisaient principalement venir du dehors des étoffes de soie, se défendirent énergiquement et répondirent à cette demande de protection par une profession de foi nettement libre-échangiste :

« Il faut, dirent-ils, considérer la Providence de Dieu, qui veut que tout le monde vive et que nous ne puissions nous passer les uns des autres. » Ils ajoutèrent, « que s'ils étaient obligés de s'approvisionner en Italie, c'est que la fabrique de Lyon n'était pas parvenue à produire d'articles aussi parfaits, bien qu'elle eût fait venir des ouvriers de ce pays ⁽¹⁾. »

1. D'Avenel, *Le Mécanisme de la Vie moderne*, loc. cit., T. II, p. 219.

Cette appréciation des merciers parisiens visait surtout les produits de grand luxe ; jusqu'alors, en effet, Lyon n'avait fabriqué que des étoffes de prix moyens. Mais bientôt, ses artistes et ses fabricants allaient montrer qu'ils n'étaient en aucun genre inférieurs à nos voisins. Avec le xvii^e siècle commence, en effet, la fabrication de tissus réservés jusqu'alors aux Italiens, comme les brocarts, les brocatelles, les crêpes.

Colbert et la Fabrique.

Le règne de Louis XIV a marqué, sinon l'apogée, du moins une des périodes les plus brillantes de l'industrie lyonnaise. C'est celle où son originalité se dégage des influences italiennes, et où elle donne à ses produits ce cachet de fini et de goût parfait, qui est la caractéristique de tous les articles français.

Mais, avant de parler de l'art de la décoration des tissus de soie au grand siècle, il est nécessaire de dire un mot des conditions économiques auxquelles a été soumise la fabrique lyonnaise pendant la durée de ce long règne.

On ne peut parler du commerce et de l'industrie sous Louis XIV sans évoquer aussitôt le nom de *Colbert*. Le grand ministre a exercé son influence sur l'industrie de Lyon d'une double façon : par les mesures générales qu'il a édictées relativement au commerce français et par le règlement de la fabrique auquel il a attaché son nom.

On sait qu'une des réformes les plus considérables accomplie par Colbert, au point de vue économique, a été la suppression des douanes intérieures et l'établissement de droits protecteurs. Ces barrières multiples, établies à l'entrée de chaque province, ces taxes diverses et répétées, qu'il fallait payer chaque fois qu'on passait d'une province dans une autre, étaient autant d'entraves apportées au trafic. Le commerce des soies profita largement de la réforme contenue dans l'édit de 1664. Mais Lyon, qui devait en grande partie sa prospérité à son bureau de douane, institué par François I^{er}, n'aurait pas vu le changement d'un œil aussi favorable si la suppression des douanes intérieures avait dû l'atteindre. Il n'en fut rien : *la généralité de Lyon resta en dehors des cinq grandes fermes — sorte d'union douanière — créées par Colbert, et le privilège de sa douane, par laquelle toutes les soies devaient passer, fut maintenu.*

Les autres réformes apportées par le ministre de Louis XIV ne

furent pas moins favorables à la cause du commerce lyonnais. L'ordonnance de 1673 sur le commerce de terre, qui a servi de modèle à notre Code du Commerce; l'édit de 1674, qui facilitait le transit par la création des acquits-à-caution; enfin la fameuse ordonnance de 1681, qui rendait plus sûres et plus faciles les relations avec l'étranger, en fixant les règles du droit maritime et en organisant les consuls, ne pouvaient que servir les intérêts de tous ceux qui vivaient du trafic des étoffes de soie.

Nous avons parlé plus haut de la division des fabricants de soie en trois classes et des rivalités qui devaient les mettre aux prises les unes avec les autres. Au moment où Colbert arriva aux affaires, le conflit était à l'état aigu. La lutte existait surtout entre les maîtres-fabricants et les maîtres-marchands qui, sans avoir acquis la maîtrise, leur faisaient une âpre concurrence. Les marchands avaient en cette circonstance, pour alliés, les maîtres-ouvriers, auxquels ils fournissaient la soie et donnaient du travail. Le grand reproche adressé aux marchands et aux maîtres-ouvriers était de négliger leur façon, afin de produire à bon marché. Le grief était-il fondé? Il est permis d'en douter. Dans une lettre qu'il adressait à Colbert le 6 janvier 1665, le Prévôt des marchands de Lyon faisait, en effet, un vif éloge de l'habileté des ouvriers lyonnais et déclarait qu'ils étaient bien supérieurs aux Italiens : « *Je vous assure, dit-il, et je m'offre à vous en faire voir les preuves, qu'il n'y a point d'ouvrage de soie, d'or et d'argent, de quelque endroit de l'Italie qu'il vienne, que nos ouvriers n'égalent et même ne surpassent. Et cela est si vrai que la plus grande partie des étoffes que vous voyez à Paris et qui s'y débitent, ont été fabriquées en cette ville; mais comme les peuples ont été prévenus par la suite des temps, qu'il faut que ces étoffes, pour être bonnes, viennent de Gènes, de Milan, de Florence et de Venise, les marchands de Paris en gros ou destailleurs, qu'ils s'appellent, obligent nos ouvriers à mettre sur leurs étoffes les planches et les marques des pays étrangers* (1). »

1. Pariset. *Histoire de la fabrique lyonnaise*, p. 83.

Quoi qu'il en fût, le ministre pensa que le meilleur moyen de maintenir le bon renom de la fabrique lyonnaise, était de la doter d'un nouveau règlement, qui fut enregistré le 19 avril 1667.

Ce règlement surenchérisait sur ceux qui avaient été jusqu'ici en vigueur et sur les règlements des autres corporations; il était très étendu et ne contenait pas moins de soixante-sept articles. Nous n'entrerons pas dans le détail des prescriptions, d'ordre technique, relatives soit à la contexture des étoffes, soit à la dimen-

sion des laizes, que renfermait le règlement. Nous indiquerons seulement qu'il prévoyait d'étroites mesures de surveillance pour empêcher les fraudes et les malfaçons, et qu'il contenait certaines dispositions nouvelles sur les marchands et les maîtres-ouvriers. Les marchands qui travaillaient eux-mêmes ou, ce qui était le cas le plus répandu, qui faisaient travailler pour leur compte, étaient autorisés à se faire inscrire comme maîtres. Quant aux ouvriers, quand ils louaient leur main-d'œuvre, ils perdaient leurs droits de maîtres et étaient assimilés aux simples compagnons.

Ces diverses mesures suscitèrent de violentes protestations et occasionnèrent dans Lyon une véritable émeute, qui obligea les autorités à surseoir à l'application de certains articles contestés.

Colbert, pourtant, n'était pas homme à céder, même devant l'émeute. Après avoir patienté quelque temps, il exigea, en 1671, que le bureau de visite, institué par le nouveau règlement, fonctionnât sans retard. On s'inclina, mais nous verrons bientôt que le conflit entre ouvriers et fabricants n'était pas apaisé et allait, après la mort de Colbert, renaître plus âpre et plus violent que jamais.

Pendant une douzaine d'années, qui correspondent d'ailleurs à la période la plus brillante du règne de Louis XIV, l'industrie de Lyon connut une grande prospérité, qui faisait taire les haines et les rivalités. Mais elle reçut plus tard le contre-coup des événements politiques.

La fin du règne de Louis XIV.

Ce fut d'abord, en 1685, la révocation de l'Édit de Nantes. Les suites, désastreuses pour l'industrie française, de la mesure prise par Louis XIV contre les protestants, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. En ce qui concerne Lyon, ce fut sans doute moins l'émigration des ouvriers vers l'étranger que l'exode des capitaux protestants, qui vint porter atteinte à la prospérité générale. Toutefois, il y eut un certain nombre de compagnons et d'ouvriers qui durent prendre le chemin de l'exil, principalement vers l'Angleterre, la Hollande et la Suisse. Londres, qui s'approvisionnait chaque année à Lyon pour environ 200.000 livres d'étoffes de soie et principalement de taffetas, se mit à fabriquer des taffetas qui bientôt se substituèrent aux nôtres. Pour donner une idée de la répercussion funeste de la révocation de l'Édit de Nantes sur la fabrique de soie, il nous suffira d'indiquer

que le chiffre des métiers passa de 13.000 à 4.000, diminuant ainsi de plus des deux tiers.

Malgré leur énergie, les fabricants ne purent se relever facilement d'un coup aussi rude. Pour parer à la crise qu'ils subissaient, ils demandèrent, en 1692, à être autorisés à fabriquer des étoffes bon marché et, notamment, des tissus mélangés, dans lesquels entraient des poils de chèvre, de la laine et du coton. Cela n'empêcha pas le malaise de subsister. En 1693, les affaires étaient si mauvaises, que presque partout le travail avait dû être abandonné et que les ouvriers se trouvaient dans la plus complète misère.

Les dernières années du règne de Louis XIV se ressentirent de l'état précaire dans lequel le pays tout entier était plongé. Cette situation, sur laquelle de grands esprits comme *Vauban*, comme *Fénelon*, comme *Racine* et comme *Labruyère*, avaient — inutilement d'ailleurs — essayé d'attirer l'attention du vieux roi, fut plus douloureuse à Lyon que partout ailleurs. La fabrique lutta désespérément, et le meilleur éloge qu'on puisse en faire, est de constater qu'elle parvint à survivre aux désastres qui, sur tant de points, affligeaient l'industrie française.

Avec les années difficiles, les querelles et les récriminations entre marchands et ouvriers avaient repris de plus belle. Les ouvriers supportaient mal la situation que leur avait faite le règlement de 1667 et en demandaient avec insistance la révision. En 1700, ils obtinrent gain de cause; un nouveau règlement fut promulgué, qui était favorable à leurs revendications. Notamment, on leur accorda d'avoir dans le *bureau des maîtres-gardes*, qui était composé de huit personnes, quatre de leurs représentants. Ce triomphe fut de courte durée. En 1702, en effet, un nouveau règlement venait tout changer et ne donnait plus aux ouvriers que *deux maîtres-gardes sur six*, laissant le champ libre aux mêmes rivalités que par le passé.

L'art décoratif sous Louis XIV.

Malgré les phases difficiles qu'a dû traverser la fabrique lyonnaise pendant le règne de Louis XIV, on peut dire que c'est à cette époque, qu'elle s'est véritablement révélée et qu'elle a établi sa suprématie. Dans cette œuvre, une place égale doit être attribuée à ses ouvriers, dont l'habileté savait varier l'aspect des tissus unis et réaliser les combinaisons les plus compliquées dans la confection des étoffes façonnées, et à ses dessinateurs qui,

rompant avec les réminiscences italiennes, surent créer un art réellement nouveau et digne, en tous points, de l'époque à laquelle nous devons tant de chefs-d'œuvre.

Colbert, dont le constant souci fut d'allier l'art avec l'industrie, avait soumis tous les travaux artistiques à la direction savante, mais quelque peu despotique, de Le Brun. Le style Louis XIV est entièrement l'œuvre de Le Brun, de même que plus tard, le style Empire devait être l'œuvre de David. C'est le peintre officiel du Roi-Soleil, le directeur des travaux d'art de la Couronne, qui a donné à toutes les créations de cette époque, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, d'architecture ou d'ornementation, cet aspect pompeux et théâtral qui leur est propre et qui correspondait si bien aux préoccupations du Maître. L'influence de Le Brun s'est exercée sur la fabrique lyonnaise, comme elle s'était exercée sur les manufactures de tapisseries des Gobelins et de la Savonnerie. La décoration des tissus de soie reflète ce désir de faire grand, qui est particulier à l'auteur des plafonds de la Galerie des Glaces. C'est dans cet esprit que les dessinateurs interprètent la flore : les fruits, les fleurs, les bouquets, qui forment l'ornement décoratif des étoffes d'alors, sont de vaste dimension, parfois plus grands que nature ; ils occupent presque toute la surface de la composition et laissent à peine apparaître le fond. Le goût pour les jardins aux lignes architecturales, tels que les a conçus Le Nôtre, se reconnaît à certains détails que l'on retrouve souvent, comme les treilles, les ifs, les arbres, les fragments d'architecture.

Un peintre, élève de Le Brun, qui s'était établi à Lyon vers le commencement du XVIII^e siècle, Jean Revel, contribua pour une large part à répandre ce genre d'ornementation. Il apporta dans la décoration habituelle une intéressante innovation, en donnant une place dans ses dessins, aux ombres et aux lumières, et en mettant ainsi les motifs plus en relief. Par l'usage des points rentrés, il avait trouvé le moyen de rendre matériellement le modelé et les gradations de nuances de ses compositions. Ces procédés furent employés non seulement pour les étoffes destinées à l'ameublement, qui étaient d'une somptuosité sans pareille, mais aussi pour celles des costumes d'hommes et de femmes, dont les teintes très chaudes étaient rehaussées de broderies d'or et d'argent.

D'autres dessinateurs que Jean Revel contribuèrent à reprendre les idées de Le Brun dans la décoration de la soierie. Parmi eux,

nous citerons Ringuet et Courtois, qui ont joui d'une grande et légitime réputation.

Nous donnons, dans les pl. VIII et IX, plusieurs reproductions d'étoffes de soie, de l'époque Louis XIV, qui font partie des collections de MM. Combé et Delaforge. On y verra notamment pl. VIII (fig. 1), un velours façonné à trois corps sur fond crème, coloris de jardin, qui fut fabriqué à Lyon sur les dessins de Revel, et (fig. 4) un damas cramoisi, ton sur ton, commandé à Tours pour la pièce de réception du château de Saint-Germain, dont la composition est de Le Brun et où l'on retrouve les diverses particularités du style de cette époque : fleurs de grandes dimensions placées avec symétrie et occupant la presque totalité du tissu.

Les fragments d'étoffes qui proviennent de la même collection et qui sont reproduits dans la planche IX, sont inspirés de tendances diverses. Les uns, comme ceux qu'on verra sous les fig. 1 et 5, accusent toujours dans leur composition l'influence de Le Brun, mais avec un coloris plus tendre et plus léger, et avec des effets nouveaux de mélange de broché métal et soie. D'autres, comme ceux des fig. 4-6-7, nous montrent des fruits, des arbustes taillés, des balustrades, des péristyles circulaires, qui rappellent le goût des décorateurs du Parc de Versailles. D'autres, enfin, (fig. 2-3-8), sont d'un dessin plus léger, écrasant moins le fond : ce sont des fleurs détachées ou des guirlandes faites de rocailles et de fleurs, qui ne ressemblent plus du tout aux compositions de Revel et de Le Brun, et qui annoncent nettement le style qui va devenir en vogue sous Louis XV.

L'impulsion donnée par Colbert à la manufacture de Lyon, aussi bien au point de vue matériel et technique qu'au point de vue artistique, devait lui être largement profitable ; car il n'est pas douteux, que ce ne soit en grande partie à cette forte direction, que nous ayons dû, au XVIII^e siècle, le complet et définitif épanouissement de cet art, à la fois savant et délicat, que nous étudierons dans un instant.

La Régence et Louis XV.

Après les années de chômage et de misère, qu'avait connues Lyon dans les dernières années de Louis XIV, on assista à une sorte de réveil de l'industrie, lorsque le Régent prit en main le pouvoir.

FABRICATION ESPAGNOLE XV^e DE LYON ET DE TOURS XVII^e SIECLE
Collection de M. M. Combe & Delaforge

. Il faut le dire à la louange des fabricants lyonnais, jamais, au milieu des crises, si nombreuses, hélas, qu'ils ont traversées, ils n'ont désespéré de l'avenir de leur industrie. Bien que les brusques revirements de la fortune, auxquels ils sont plus que d'autres exposés, leur aient, à la longue, donné l'habitude de toujours se plaindre, même sans motifs, ils n'en ont pas moins toujours fait preuve d'une énergie et d'un esprit d'initiative, qui leur ont permis de sortir, à leur honneur, des situations les plus critiques.

La période de plaisirs et de fêtes qui succéda aux années moroses qui précédèrent la fin du Grand-Roi, fut forcément favorable à une industrie de luxe comme celle de la soie, et ramena dans la cité le bien-être et la richesse. Il régna, pendant quelque temps à Lyon, une activité fébrile motivée par la reprise des affaires, et cette prospérité fut à peine atteinte par la crise monétaire dont toutes les places eurent à souffrir après la débâcle du système de Law.

Il convient de noter que c'est à l'époque de la Régence qu'un premier essai fut tenté, dans le but d'affranchir de droits les soies étrangères nécessaires à la fabrication. *Un arrêt du Conseil, du 18 mai 1720, réduisit le droit à percevoir à 20 sols par quintal.* Mais ce nouveau régime, qui eût été des plus favorables au développement de la manufacture, n'eut qu'une durée éphémère. Le Consulat, qui avait gagé des dettes importantes sur les droits que lui rapportaient les soies étrangères, fut forcé de demander le retour à l'ancien état de choses, et, en 1722, les droits furent rétablis.

Avec le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, nous allons assister au triomphe de la fabrique lyonnaise. C'est, en effet, dans la période qui s'étend de 1725 à 1789, que les progrès les plus notables ont été accomplis dans le tissage et que l'art décoratif a atteint sa perfection.

Il ne faudrait pas en conclure que, semblable aux peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, Lyon n'ait eu, pendant plus d'un demi-siècle, aucun fait notable à inscrire dans ses annales. Bien au contraire, aucune période ne fut plus agitée, plus violente, plus remplie de querelles et de troubles que celle-là. Une vingtaine de cessations de travail ou de crises, deux émeutes, dont une suivie de la mise en état de siège de la ville et d'une sévère répression, quatre changements de règlement : tel est à peu près le bilan de ces soixante-quatre années.

Nous avons indiqué plus haut les deux règlements contradictoires qui avaient successivement été appliqués en 1700 et en 1702. Ce dernier règlement, qui consacrait la prépondérance des

marchands, n'avait cessé d'être l'objet des réclamations des maîtres-ouvriers. En 1737, ces derniers obtinrent de M. de Lafosse, qui avait été envoyé à Lyon par le Roi, un nouveau règlement qui leur donnait satisfaction, en les *mettant sur le pied d'égalité avec les maîtres-marchands*. Désormais, il devait y avoir *huit maîtres-gardes*, dont *quatre choisis parmi les marchands et quatre parmi les ouvriers*. En outre, il était permis aux *maîtres-ouvriers d'entreprendre du travail pour plusieurs marchands à la fois*.

Ces diverses dispositions, qui donnaient aux ouvriers une certaine indépendance et ne les laissaient plus à la merci de leurs employeurs, ne furent pas du goût des maîtres-marchands. Ils entendaient tenir le premier rang dans la communauté et commander sans contrôle aux ouvriers qui travaillaient pour eux. Aussi, agirent-ils si bien en haut lieu que Vaucanson, le célèbre inventeur, fut chargé par le Roi de préparer un nouveau règlement conforme à leurs désirs. Le 19 juin 1744, paraissait un édit qui promulguait les nouveaux statuts de la communauté.

Le règlement de 1744 est le plus complet qui ait été rédigé ; il ne compte pas moins de cent quatre-vingt-trois articles et est logiquement divisé en quatorze titres qui traitent successivement de *l'élection des maîtres-gardes et de leurs fonctions, de la situation des apprentis et compagnons, de la maîtrise et des rapports entre maîtres-marchands et maîtres-ouvriers, des prescriptions à observer dans la fabrication des étoffes, de la police de la fabrique et des sanctions à infliger pour manquements au règlement, enfin des faillites et banqueroutes*. Ce qui le caractérise, ce n'est pas tant la réglementation minutieuse des procédés de fabrication dont il était défendu de s'éloigner sans une autorisation spéciale, que la subordination dans laquelle étaient tenus les maîtres-ouvriers vis-à-vis des maîtres-marchands. Depuis déjà longtemps, une des catégories de maîtres, celle des ouvriers travaillant pour leur compte, avait disparu, rejetée dans la classe des ouvriers. La lutte restait engagée entre les marchands, qui n'étaient pas très nombreux mais qui disposaient de gros capitaux, et les ouvriers, qui formaient le nombre, mais que les crises et les chômages avaient maintenus dans une situation misérable. Le règlement de 1744, tient peu de compte de l'égalité qui eût dû exister entre tous les maîtres. Le Bureau des Gardes est composé de telle sorte que la *majorité appartient aux marchands ; quatre places leur sont réservées*, alors que *les ouvriers n'en ont plus que deux*. *Lorsqu'un ouvrier a reçu d'un marchand des avances, il ne peut cesser de*

FABRICATION DE LYON, XVIII^e SIECLE
Collection de M.M.Combe & Delaforge

travailler pour lui avant de s'être entièrement acquitté ; s'il ne doit rien, il ne lui en faut pas moins, avant d'accepter d'autre travail, obtenir un acquit.

Les maîtres-ouvriers voyaient dans ces dispositions — principalement dans les dernières — un véritable esclavage. « *Rien de plus funeste à la société, disaient-ils, que d'asservir des personnes qui sont libres.* »

Ils engagèrent donc contre le nouveau règlement une lutte ardente. Mais, cette fois-ci, ce ne fut pas par de simples protestations, adressées aux autorités, par des mémoires et des démarches qu'ils défendirent leurs droits, ils n'hésitèrent pas à employer la violence. Les ouvriers, après avoir abandonné leurs métiers et déclaré la grève, vinrent en foule assiéger l'hôtel du Prévôt des marchands et celui de l'Intendant, réclamant à grands cris l'abrogation du règlement du 19 juin. Le Prévôt, voyant qu'il ne pouvait résister, se résigna à donner satisfaction aux émeutiers, et, d'accord avec l'Intendant, à remettre en vigueur l'ancien règlement de 1737. Tout cela ne se passa pas sans scènes de violence ; différentes personnes soupçonnées de sympathie pour la cause des marchands, entre autres Vaucanson et Montessuy, furent brutalisées et pourchassées. Le Roi, par son arrêt du 10 août, sembla d'abord ratifier la décision de son représentant à Lyon ; mais, quand tout fut rentré dans l'ordre, il dirigea sur la ville un corps de troupes commandé par le comte de Lautrec, qui vint occuper les principaux quartiers habités par les ouvriers. Sans souci de la parole donnée, le Roi, par un nouvel arrêt du 25 février 1745, annula son arrêt du 10 août précédent, et rétablit le régime institué par le règlement de 1744. En outre, la répression qui avait été différée pendant plus de six mois commença.

Elle fut cruelle. Un ouvrier fut pendu, cinq autres condamnés aux galères et exposés au pilori, d'autres enfin, qui avaient pris la fuite, condamnés par contumace.

Les maîtres-ouvriers, à quelque temps de là, essayèrent bien de reprendre, sur le terrain du droit, la campagne contre les marchands, qui, sur le terrain de la force, leur avait si mal réussi. En 1746, ils attaquèrent devant le Parlement le règlement de 1744, et, après une assez longue procédure, la haute Assemblée, qui s'entendait à merveille à distribuer, quand il le fallait, de l'eau bénite de cour aux parties qui s'adressaient à elle, accorda gain de cause aux marchands, tout en promettant aux ouvriers de leur donner satisfaction dans un prochain règlement destiné à remplacer celui qui

avait occasionné ces luttes violentes. Promesse vaine ; le règlement annoncé ne vint jamais et les ouvriers durent, jusqu'à la Révolution, subir la situation qui leur était faite.

Turgot et les Corporations.

Ils avaient, un moment, pu croire que leur émancipation allait se réaliser. Mais les fameux édits, du 22 février 1776, par lesquels *Turgot supprimait les jurandes et les maîtrises*, ne furent jamais appliqués à Lyon. Le jour même où on allait les mettre en vigueur, le ministre réformateur était obligé de donner sa démission, et le résultat immédiat de ce grave événement fut de faire surseoir à l'exécution des mesures qu'il avait ordonnées. Si, dans certaines villes comme Paris, la tentative de Turgot, pour assurer la liberté du commerce et de l'industrie, aboutit tout au moins à une réorganisation des corporations, il n'en fut pas de même à Lyon, où les nouvelles communautés érigées continuèrent purement et simplement les anciennes. La fabrique de Lyon dut attendre la loi du 17 juin 1791, avant de connaître le régime de la liberté qu'elle semblait redouter comme un fléau et qui a pourtant été un des facteurs de sa prospérité et de sa grandeur.

Une autre émeute, moins grave que celle de 1744, mais qui donna lieu également à de sévères répressions, éclata en 1786. Elle était motivée par une question de salaires. Renouvelant la tactique précédemment employée, le Consulat, accorda d'abord aux ouvriers le relèvement de tarifs qu'ils réclamaient, puis, lorsqu'il disposa de forces suffisantes, revint sur sa décision et fit pendre trois ouvriers qui avaient été pris dans une bagarre.

Au cours du XVIII^e siècle, la population lyonnaise n'eut pas à souffrir seulement des querelles et des émeutes suscitées par l'antagonisme qui existait entre les membres de la communauté, elle fut encore à maintes reprises durement éprouvée par les crises et par les chômages.

Nous avons déjà signalé la cruelle misère qui sévit dans les dernières années du règne de Louis XIV. Sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, le travail fut bien des fois interrompu par suite du malaise éprouvé par l'industrie de la soie. Nous nous bornerons à signaler les principales de ces crises. En 1725, c'est une crise d'ordre plutôt commercial, causée par la rareté du numéraire ; en 1733, un chômage momentané est occasionné par la guerre de la Succession de Pologne ; en 1750, à la suite d'une mauvaise récolte de la soie en Piémont, il survient une longue

FABRICATION DE LYON XVIII^E SIÈCLE

C. Decuën du Garde Meuble National fig 1 2 3 6

J. M. M. Claude frères fig 4 5 7 8

cessation de travail — elle dura près de trois ans — qui jette sur le pavé cinq mille ouvriers, auxquels la Communauté et l'Aumône Générale s'efforcent en vain de venir en aide; en 1756, la guerre de Sept Ans amène un nouvel arrêt dans la fabrication des soieries dont les principaux débouchés sont fermés; enfin, d'autres crises se produisent qui sont causées : en 1766, par la stagnation des affaires; en 1771, par la guerre en Allemagne, et en 1787 par la mauvaise récolte.

Toutes ces crises périodiques furent surtout sensibles aux ouvriers, qui, n'ayant rien devant eux, étaient de suite réduits à la misère quand le travail venait à manquer. Les marchands, qui avaient su, pendant les périodes florissantes, mettre de côté d'assez importantes ressources, purent généralement attendre sans trop de dommages la reprise des affaires. C'est à cette circonstance que l'industrie lyonnaise doit d'avoir résisté aux coups de la fortune dont elle fut si souvent frappée.

L'art lyonnais au XVIII^e siècle.

Malgré ces hauts et ces bas, l'industrie lyonnaise n'a cessé pendant tout le cours du XVIII^e siècle d'améliorer son outillage et de progresser. Nombreux sont les inventeurs qui ont contribué à perfectionner les procédés de fabrication. La plupart d'entre eux étaient des enfants de Lyon, et l'on doit reconnaître que le Consulat récompensa leurs efforts par tous les moyens dont il disposait. Qu'on nous permette de citer quelques-uns d'entre eux : Genin, qui, en 1749, combine un métier sans tireuse de lats; Falcon, qui trouve la machine à découper les cartons; Ponson, qui, en 1766, invente un métier à surcharges pouvant faire plusieurs armures à la fois; Galantier et Blache, qui, en 1767, montent le métier à la petite tire, qui permet de tisser cent cinquante-neuf étoffes nouvelles; Gacon, Vaucanson, qui simplifient le métier en usage et rendent moins pénible son maniement; Quinson et Jean Girard, qui perfectionnent la fabrication des velours façonnés et ciselés; Granjon et Perret, qui arrivent à produire des étoffes mélangées de soie et de coton.

Toutefois, s'il est juste de rappeler les noms de tous ces esprits novateurs, qui ont préparé la voie à l'industrie moderne, il faut faire une place à part aux dessinateurs, qui, par leur sens profond de l'art décoratif, par leur goût impeccable, ont donné aux productions de la fabrique lyonnaise au XVIII^e siècle, une supériorité incontestable sur toutes les autres et nous ont laissé des chefs-d'œuvre que nous pouvons égaler mais que nous n'avons pas surpassés.

A leur tête on doit mettre Philippe de la Salle, à la fois technicien habile et dessinateur de premier ordre, dont les œuvres, tout à fait personnelles, présentent cette appropriation parfaite de la composition à la matière employée, qui est le but suprême de l'art décoratif. « *Par le jeu des soies de couleur, a écrit M. Raymond Cox, un des auteurs qui ont étudié avec le plus de science et d'érudition la décoration des tissus, par le mélange du lancé au broché, par un emploi judicieux de la chenille, qu'il fut un des premiers à mettre en œuvre, Philippe de la Salle obtenait à l'exécution les effets à la fois les plus puissants et les plus délicats* ⁽¹⁾. » Lyon est justement fier de ce grand artiste, car c'est lui qui a donné à la fabrication ce cachet inimitable de goût qui demeure son meilleur titre de gloire.

1. Raymond Cox. *Le Musée Historique des Tissus*, p. 112.

On a bien souvent reproduit les œuvres du maître lyonnais, dont le Musée de Lyon conserve avec un juste orgueil les plus belles créations. Nous donnons dans la pl. XII, fig. 1, et dans la pl. XIII, fig. 1, deux fragments de tissus qui furent exécutés sur les dessins de Philippe de la Salle et qui proviennent : le premier, des collections de MM. Combé et Delaforge, de MM. Tassinari et Chatel et du Musée des Arts Décoratifs, en fond satin blanc broché chenille et soie cordonnet polychromes, et le second, de même fabrication sur fond satin crème, de celle du Garde-Meuble National. Ils montreront quelle était la richesse d'imagination, la grâce et la souplesse de ce maître incomparable.

A côté de ce nom illustre, il faut cependant placer ceux d'autres artistes également remarquables qui contribuèrent à la réputation de la fabrique, réputation si solidement établie que c'est à Lyon que toutes les cours d'Europe venaient alors chercher les étoffes dont elles avaient besoin pour la décoration de leurs palais ; à Lyon, que venaient puiser leur inspiration, tous ceux qui, à l'étranger, prétendaient travailler la soie. Parmi eux, on peut citer : Deschamps, Dacier, Joubert de l'Hiberderie (1715-1770), Pillement ⁽²⁾ (1728-1808), Donat-Nonotte (1707-1785), Gillot, Douet, Galien, Dutilleu (1718-1777), Bourd, Picard (1748-1808), Bournes (1740-1808), Desvarenne (1743-1806), Rivet, qui furent aussi des dessinateurs pleins d'imagination, de savoir et d'originalité ⁽³⁾.

2. Pillement, qu'on peut appeler l'incohérent de l'époque.

3. Voir sur les différents dessinateurs lyonnais de cette époque l'intéressante monographie de M. Émile Leroudier : *Les Dessinateurs de la fabrique lyonnaise au XVIII^e siècle*. Lyon, 1908.

L'ABRICATION DE LYON, XVIII^E SIÈCLE

Reproduction de M. M. C. m. b. & Delaforge

Le style du XVIII^e siècle est trop connu, il a été trop imité de nos jours pour qu'il soit nécessaire de s'étendre bien longuement sur ses caractères. Sous Louis XV, c'est la flore qui forme, comme à l'époque précédente, l'élément décoratif principal. Mais la fleur n'a plus cette disproportion avec la nature que nous avons signalée au XVII^e siècle ; elle est devenue plus petite, moins encombrante et se détache maintenant avec netteté sur le fond. L'ordonnance est formée de lignes verticales sinueuses, coupées parfois de rubans ou de petits détails floraux, (voir pl. IX fig. 2, 3, 8). A côté des bouquets, des branches et des fruits, on rencontre d'autres détails caractéristiques : ce sont les rocailles, si à la mode dans le meuble, et les fourrures introduites dans la décoration pour rappeler à la reine Marie Leckzinska son pays d'origine ; ce sont aussi les chinoiseries, qui plaisaient fort à la marquise de Pompadour, actionnaire de la Compagnie des Indes, et dont on trouvera un exemple dans la pl. XIX ; ce sont enfin des paysages champêtres dans le genre de Watteau et de Lancret, des bosquets et des fontaines qui rappellent le Parc de Versailles.

Les tissus décorés de l'époque de Louis XV sont ceux qui ont le plus souvent inspiré les dessinateurs modernes. Aussi, est-il nécessaire d'en reproduire un certain nombre. En dehors des pièces que nous venons de citer, nous signalerons, dans la pl. VIII (fig. 6), une brocatelle cramoisie ton sur ton, de la collection de MM. Combé et Delaforge, qui doit dater de la fin de la Régence et où se sentent encore quelques réminiscences du style Louis XIV ; dans la pl. IX, trois lampas (fig. 6-4-7), rehaussés de lames d'or et d'argent, qui montrent la façon dont les dessinateurs avaient profité des innovations diverses apportées dans le tissage, en faisant ressortir à l'aide de fonds clairs, à armure spéciale, des ornements et des effets de broché soie et métal ; dans la pl. X (fig. 3), une étoffe fabriquée spécialement pour la reine Marie Leczinska, et dont le dessin fort gracieux est de Dutilleu, et une autre étoffe (fig. 6) destinée au Pavillon de Louveciennes ou Lucienne, résidence de la Du Barry, où l'on remarque les paniers et les fleurs particulièrement chers à la favorite de Louis XV.

Sous Louis XVI, la disposition du décor change ; c'est toujours l'ordonnance de lignes verticales, mais celles-ci sont devenues rigides. Les ornements aussi sont différents : pipeaux rustiques, nœuds de rubans, instruments de musique, corbeilles, vases fleuris, on y retrouve la plupart des accessoires qui amusaient tant Marie-Antoinette lorsqu'elle jouait à la fermière au Petit Trianon.

Tous ces caractères du style Louis XVI apparaissent dans les divers fragments d'étoffes que l'on verra reproduits dans les pl. XI, XII, XIII. La pl. XI renferme trois étoffes de tenture, appartenant à MM. Combé et Delaforge, qui sont très curieuses à observer, parce qu'elles empruntent leur décoration non seulement à la flore, mais aussi à la figure humaine ; elles sont tout à fait conformes au goût de cette époque où la plupart des dessins étaient empruntés à la mythologie. Dans la fig. 1, on voit Hercule tuant des serpents et enlevant Alceste pour la transporter au séjour des vivants, après s'être rendu victorieux des obstacles que Pluton lui avait opposés. Dans la fig. 2, sont représentées sous des formes allégoriques l'Europe victorieuse, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique ; enfin, dans la fig. 3, l'Amour, si cher aux peintres, sculpteurs et dessinateurs du XVIII^e siècle, apparaît versant le philtre enchanteur auprès d'une fontaine et dans une attitude triomphale au milieu d'un temple de verdure.

La pl. XII contient une étoffe (fig. 4), dont le dessin est attribué à Joubert de l'Hiberderie, qui se trouve en même temps dans la collection du Garde-Meuble National et dans celle de MM. Combé et Delaforge, et dont le décor est composé de figures allégoriques entourant une fontaine ornementale, d'oiseaux, de fleurs, de guirlandes et de rubans, sur fond de taffetas broché satin.

Quant à la pl. XIII, on y verra (fig. 3-4), deux échantillons d'étoffes pour robe, sur fond taffetas tramé métal dont le dessin, dû à Desvarenne, présente l'ordonnance de lignes verticales et rigides, propre au style de l'époque, où la France venant de perdre ses colonies cherchait en tout l'économie et où les dessinateurs remplaçaient d'une façon toute logique les grands dessins par des petits dessins entrecoupés de pékins ou rayures ; enfin (fig. 2), une broderie sur tulle au crochet, dont le dessin reproduit un panneau décoratif peint par Van Spaendonck pour le boudoir de la Duthé.

Cet art du XVIII^e siècle, si joli, si pimpant, si gracieux, ne pouvait trouver un moyen d'expression qui lui convînt mieux que la soie, tissu privilégié qui est par lui-même éclat, souplesse, élégance. Aussi, est-ce dans les merveilleuses étoffes de cette époque que l'on a le mieux étudié la décoration en couleurs ; est-ce dans les chefs-d'œuvre, conservés dans les Musées, que nos dessinateurs modernes, dont l'imagination, il faut en convenir, est un peu à court, sont venus puiser leurs inspirations pour la création de leurs compositions.

La fabrique de Lyon avait établi sa réputation dans le monde

FABRICATION DE LYON ET DE TOURS, XVIII^e SIÈCLE

Collection de M. M Combe & Delaforge, fig. 1, 2, 4

" du Garde Meuble National, fig. 2, 3

" de M. M Tassinari & Chatel, fig. 1

Musée des Arts Décoratifs fig. 1

Imp. Ch. Wittmann

avec les riches façonnés, mais n'avait pas cru devoir se cantonner, comme naguère l'Italie, dans ce genre d'articles dont la vente est naturellement restreinte. Elle s'est efforcée de créer des articles moins coûteux, à la portée des nombreux consommateurs, qui aiment le luxe, mais qui n'ont pour satisfaire leur goût que des moyens assez restreints. De cette recherche du bon marché sont nées toutes sortes d'étoffes, parmi lesquelles une des plus répandues a été le droguet, dans lequel la chaîne concourt au même titre que la trame à la formation du dessin. (Voir la planche X, fig. 4, 5, 7, 8, dont les originaux font partie de la collection de MM. Claude frères et qui donnent un aperçu des droguets fabriqués à Lyon sous le règne de Louis XVI) ⁽¹⁾.

Cette aptitude à se soumettre à l'évolution qui s'était produite dans les mœurs a permis aux fabricants de lutter victorieusement contre la concurrence de la Suisse, de la Hollande ⁽²⁾ et de l'Italie, tout en conservant le monopole des tissus de grand luxe.

Au nombre des maisons qui contribuèrent à la prospérité et au renom de l'industrie lyonnaise pendant le XVIII^e siècle, on peut citer : Dutilleu, Gally-Gallien, Mathevon et surtout Pernon qui eut l'habileté de s'associer le plus grand artiste de l'époque, Philippe de la Salle.

Grâce à la ténacité et à l'esprit d'initiative de ces diverses maisons, le nombre de métiers n'avait pas cessé d'augmenter. En effet, en 1739, il était de 8.381; en 1752, de 9.404; et enfin, en 1785, date de la plus grande prospérité, de 14.777, avec une population de 30.000 ouvriers.

La Révolution et l'Empire.

La Révolution vient porter un coup terrible à l'industrie de Lyon. Les événements politiques d'alors arrêtent net la production de la soie, et le *nombre des métiers tombe brusquement à 2.000*. De plus, les tisseurs, depuis longtemps habitués au régime corpo-

1. Le droguet se faisait primitivement, et spécialement sous le règne de François I^{er}, en étoffe commune, soit en coton et laine, ou en coton et métal. Son nom, du reste, vient du mot drogue et quand on parlait de cette étoffe, on disait mauvaise drogue ou droguet. (Voir *Dictionnaire universel*, A. Furetière 1676). Sous Louis XVI, comme on peut le voir, ces tissus « droguets » ont été faits tout en soie et en belle marchandise; la composition seule du dessin en faisait ressembler l'aspect à l'ancien droguet, d'où le nom qui lui est resté.

2. L'industrie de la soie était excessivement florissante à cette époque dans ce pays, où nombre de protestants s'étaient exilés et avaient implanté cette fabrication.

ratif, s'accommodent mal de la liberté que leur a donnée la loi de 1791. Ils vont même jusqu'à se figurer que la crise qu'ils subissent a pour cause l'abolition des corporations, et n'hésitent pas à en demander le rétablissement.

Le travail ne reprit guère dans la manufacture qu'à la fin du Directoire et au commencement du Consulat.

On verra dans la planche X (fig. 1-2), une reproduction de dessus de chaises de l'époque du Directoire, appartenant au Garde-Meuble National, qui prouve que, malgré la crise terrible qu'elle avait eu à subir, l'industrie lyonnaise n'avait pas perdu le goût des beaux tissus. La composition de ces étoffes qui est due à Bournes est, en effet, des plus heureuses et rappelle, avec un peu moins d'ampleur cependant, les créations de l'époque Louis XVI.

Nous donnons dans la pl. XII (fig. 3-2), deux reproductions de tenture fabriquées au moment du Directoire, qui font partie de la collection de MM. Combé et Delaforge, et du Garde-Meuble National. La fig. 2 est visiblement inspirée du pur style Louis XVI; mais la fig. 3 montre une composition plus sévère, où se sent déjà l'influence de l'antique, une orientation nouvelle qui va bientôt aboutir au style Empire.

En 1801, le nombre des métiers en marche à Lyon a légèrement remonté; *il y en a 5.000 environ*. La tourmente révolutionnaire passée, les goûts de luxe et de bien-être se manifestent de nouveau, et c'est pour les satisfaire que la fabrique doit augmenter de plus en plus sa production.

Mais, au profond changement qui s'est opéré dans la condition des personnes et dans les idées sociales, va correspondre une modification analogue dans le genre des tissus fabriqués. Ce qu'il va falloir pour servir la nouvelle clientèle, ce Tiers-État qui hier n'était rien et qui maintenant est tout, ce ne sont plus les riches étoffes façonnées comme celles qui étaient recherchées par l'ancienne noblesse, ce sont des articles à bon marché, des tissus unis ou imprimés. L'évolution commencée au siècle précédent va donc s'accentuer. L'industrie lyonnaise, qui s'était rendu compte, dès le premier moment, que, si elle voulait lutter avantageusement contre la concurrence étrangère, il était indispensable de modifier sa fabrication, était toute préparée à cette transformation qu'elle accepta de bonne grâce et avec une très exacte compréhension des exigences de la nouvelle clientèle.

De même qu'au xvii^e siècle l'art décoratif avait subi l'impérieuse direction de Le Brun, de même, sous la Révolution et sous

FABRICATION DE LYON XVIII^E ET XIX^E SIÈCLE.

Collection du Garde Meuble National fig 1

„ de M M Combe & Delaforge fig 3. 4

„ de M A R fig 2

l'Empire, le peintre David lui a imposé le retour à la tradition antique. Le style Empire est indiscutablement l'œuvre de cet ancien conventionnel, organisateur de la plupart des fêtes révolutionnaires, devenu plus tard le peintre officiel de Napoléon I^{er}, qui a imposé ses idées et ses goûts aux peintres, sculpteurs, architectes, et aussi aux ébénistes, tapissiers et dessinateurs de tissus.

Les caractéristiques de ce style robuste et viril, longtemps décrié, qui, par un de ces brusques revirements auxquels nous sommes habitués, est redevenu à la Mode, quant à la forme des toilettes, dans ces temps derniers, sont bien connues : lignes architecturales, inspirées des monuments gréco-romains, guirlandes de laurier, de chêne ou de lierre, abeilles, papillons, étoiles, couronnes impériales, aigles, faisceaux de licteurs, tels sont les principaux éléments qui entrent dans la composition des tissus de l'époque impériale. On peut ne pas aimer ce style un peu froid et conventionnel, qui sent trop l'étude et pas assez la fantaisie, mais il est impossible de lui dénier une tenue, un caractère, une harmonie que l'on ne retrouvera plus dans les productions de tout le restant du XIX^e siècle.

Les étoffes de soie, façonnées ou surtout brodées, fabriquées sous le Premier Empire et pour la plupart destinées à la décoration des palais impériaux, sont au nombre des plus belles qui soient sorties des ateliers lyonnais. Parmi les artistes qui les composèrent, il faut citer l'incomparable brodeur Bony, Berjon, Dechazelle, Artaud, qui furent les dignes continuateurs des maîtres du siècle précédent.

Napoléon I^{er} a été pour l'industrie lyonnaise de cette époque un client de premier ordre et, par ses commandes répétées, n'a pas peu contribué à son relèvement définitif.

La plupart des belles étoffes d'ameublement destinées aux Tuileries, à Saint-Cloud, à la Malmaison, à Fontainebleau ont disparu, détruites par le temps ou par l'incendie. Le Musée des tissus de Lyon en possède bien quelques spécimens, mais en nombre assez restreint. Heureusement, il en avait été conservé dans les Magasins du Mobilier National, différents coupons d'une certaine dimension destinés à servir aux réparations ultérieures.

C'est au fond de quelque armoire ignorée, où ils étaient demeurés pendant un siècle, que M. Dumonthier, l'actif et érudit administrateur du Mobilier National, vient tout récemment de les découvrir. Nous avons pu, grâce à son aimable complaisance, admirer ces magnifiques tissus, qui sont dans un état

parfait de conservation, et juger à sa valeur la production de la fabrique lyonnaise au commencement du XIX^e siècle.

En même temps, M. Dumonthier, qui a publié sur ces étoffes d'ameublement un bel ouvrage (1) orné de 72 planches, dont plusieurs en couleurs, voulait bien nous communiquer les épreuves de son étude, qui renferme sur les rapports du Gouvernement Impérial et des fabricants de Lyon des détails inédits et tout à fait intéressants.

Il résulte de la correspondance et des registres de l'Administration du Mobilier Impérial que, depuis 1802, année où il fut nommé Consul à vie, jusqu'en 1813, Napoléon, n'a cessé de s'occuper de l'aménagement intérieur des palais que la Révolution avait laissés dans un état complet de délabrement.

Les étoffes d'ameublement nécessaires à la décoration des principales pièces des palais de Saint-Cloud et des Tuileries où il résidait, furent commandées à Lyon, à la maison Pernon, qui était alors la plus en renom et qui demeura, de 1802 à 1807, le seul fournisseur du Mobilier Impérial. Pendant ces cinq années, les commandes de soieries se chiffèrent par plus d'un million et demi de francs. A partir de 1807, on fit appel à d'autres fabricants, comme Bissardon et Bony, Dutilleu et Théodeleyre, Seguin, Corderier et Lemire, Seriziat, Fournel, Lacostat, Monterra, Maillié, Chuard, Guérin-Philippon et Grand frères, les successeurs de Pernon. On peut estimer le total des fournitures faites pendant la période qui va de 1807 à 1813 à environ quatre millions.

M. Dumonthier a révélé ce fait, ignoré des historiens les mieux informés sur l'époque napoléonienne, que l'Empereur avait un moment voulu habiter le château de Versailles et qu'il avait, pour la décoration de l'ancienne demeure de Louis XIV, commandé à Lyon pour 1.746.027 francs d'étoffes de soie. Peut-être n'est-il pas inutile d'indiquer les fabricants auxquels échurent les plus fortes commandes. Dutilleu et Théodeleyre fournirent, tant en velours ciselé, qu'en étoffe cannetillée et qu'en moire, pour 87.562 francs; Chuard, pour 88.166 francs de damas et de velours ciselés; Corderier et Lemire, pour 94.111 francs de damas et de brocards d'or; Maillié, pour 117.387 francs de taffetas, de satins

1. *Étoffes d'ameublement de l'époque napoléonienne*, par Ernest Dumonthier, avec préface de Frédéric Masson, de l'Académie française. Ouvrage documentaire in-quarto colombier, édité par la librairie Ch. Schmid, 51, rue des Ecoles.

EPOQUE 1^{re} EMPIRE
Collection du Garde Meuble National

et de velours unis; Monterra, pour 120.375 francs de velours unis et de moires; Seguin, pour 170.042 francs de tissus façonnés, de brocarts d'or et de velours ciselés; Bissardon et Bony, pour 189.996 francs de tissus façonnés, de brocarts d'or et de satins brodés; enfin Grand frères, auxquels avait été réservé le plus gros lot, pour 439.269 francs, de tissus façonnés, de brocarts d'or, de velours ciselés et de satins.

Les commandes passées à Lyon par Napoléon I^{er} n'ont pas eu pour seul effet, en raison de leur importance, d'assurer à la population ouvrière du travail pendant plusieurs années, elles ont eu en même temps cet avantage de maintenir parmi les fabricants et les dessinateurs le goût des belles et riches étoffes qui ont tant fait pour leur réputation.

Aussi, avons-nous cru intéressant de reproduire dans les pl. XIV et XV les plus belles et les plus caractéristiques des pièces que possède le Garde-Meuble National. L'exposition récente organisée par les soins de M. Dumonthier et de M. Ajalbert, le brillant écrivain, aujourd'hui conservateur de la Malmaison, a permis au public de juger, dans le cadre approprié de l'ancienne demeure de Joséphine, ces remarquables échantillons de la production lyonnaise sous le Premier Empire. Mais pour ceux qui n'ont pu les voir, il était utile de montrer ce que fut alors la décoration des tissus de soie.

La pl. XIV renferme diverses étoffes et bandes, qui furent fabriquées à Lyon pour la décoration des Palais de Meudon, de Compiègne, des Tuileries, et de Versailles. On y remarquera principalement la tenture en satin blanc brodé au crochet soie et chenille qui fut composée par Bony pour le petit salon de Marie-Louise à Versailles (fig. 3). Avec ses vases, de couleurs rouge et bleu alternées, reposant sur une colonne jaune canari, ses corbillons remplis de fleurs et de fruits, sa bordure de fleurs rouges et de feuillage, son semis de fleurs, d'oiseaux et de papillons, cette belle pièce exécutée par la maison Bissardon, Bony et C^{ie} qui est encore intacte, car elle ne fut jamais placée, est un modèle de grâce, d'harmonie et de goût, qui fait autant d'honneur à l'artiste qui la composa qu'à la maison qui en assura la parfaite exécution. Les autres étoffes, comme celles qui tapissaient l'appartement de réception de l'Empereur à Meudon (fig. 4); la tenture de la chambre à coucher de ce même palais (fig. 5); les bandes de tenture pour la chambre à coucher de Joséphine à Compiègne (fig. 1 bis); pour le cabinet de travail de l'Empereur aux Tuileries (fig. 2), qui furent

fournies par Pernon, et la tenture de la chambre à coucher de Napoléon I^{er} à Versailles (fig. 6), qui a été exécutée par Grand frères, montrent des applications diverses du style Empire à la décoration des tissus de soie.

Dans la pl. XV, nous reproduisons les étoffes pour les sièges et la tenture de la chambre à coucher de l'Empereur aux palais de Meudon et de Versailles (fig. 1-4-5); la bordure de la tenture de la salle du trône à Saint-Cloud (fig. 2); la tenture du quatrième petit salon de l'Empereur au palais de Versailles (fig. 6); où l'on retrouvera les qualités de tenue, de sobriété, de caractère des compositions de cette époque. Une place à part doit être faite à la tenture du grand salon du Roi de Rome aux Tuileries (fig. 3), exécutée par Grand frères, dont le dessin, formé de grandes couronnes de chêne qui entourent un bouquet de fleurs stylisées et de cornes d'abondance garnies de fleurs, présente une véritable noblesse.

Il est impossible de parler de la fabrication lyonnaise à l'époque de Napoléon I^{er} sans mentionner une sorte d'étoffe de soie qui eut alors une vogue justement méritée et qui n'a, depuis, jamais pu être imitée; nous voulons parler du velours Grégoire, si recherché aujourd'hui des artistes et des collectionneurs. Ces velours, dont nous admirons le charme, la fraîcheur, la légèreté, étaient l'œuvre d'un infatigable chercheur qui connut tous les déboires des artistes et des innovateurs.

Grâce au procédé dont il a emporté le secret dans la tombe et qui semble avoir consisté à peindre les fils de chaîne de soie avant de les tisser, Grégoire parvenait à reproduire sur le velours une fois tissé les sujets les plus variés et les plus compliqués : composition décorative, figures, fleurs, portraits, avec un fini, une sûreté de dessin et une variété de coloris qui n'avaient rien à envier aux peintres les plus réputés. Les essais de cet artiste original, qui était en même temps un technicien incomparable, remontent aux dernières années de Louis XVI, mais c'est surtout sous le Premier Empire et au commencement de la Restauration qu'il produisit ses œuvres les plus parfaites.

Quelque intérêt qu'ait présenté le velours créé par Grégoire, l'ingénieuse combinaison de ce chercheur merveilleux n'est rien à côté d'une autre découverte qui vit le jour à peu près dans le même temps; le fait qui a eu, au commencement du siècle dernier, l'influence la plus considérable sur l'avenir de l'industrie lyonnaise, a été en effet l'invention de Jacquard.

EPOQUE 1^{ER} EMPIRE
Collection du Grand Meuble National

Fils d'un maître ouvrier de Lyon, ayant appris tout seul ce qu'il savait, Jacquard offre un exemple remarquable de ce que peuvent, chez un esprit intelligent, le travail et la volonté. C'est à force de recherches inlassables et d'essais opiniâtres, qu'il est parvenu, par un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, à supprimer tout l'attirail de cordages et de pédales sans lequel les métiers alors en usage ne pouvaient fonctionner. En même temps qu'il épargnait à ceux qui travaillaient au tissage les fatigues excessives imposées par le maniement du métier, Jacquard révolutionnait l'industrie tout entière des tissus, en diminuant la main-d'œuvre dans des proportions insoupçonnées jusqu'alors.

Pour qu'une invention, si géniale qu'elle soit, puisse produire tous ses effets, il faut qu'elle arrive en son temps. Le métier de Jacquard est survenu à une époque de transition, au moment même où l'industrie cherchait le moyen de produire rapidement et à bon marché : il s'est donc trouvé remplir merveilleusement le but, puisque son emploi devait réaliser une économie énorme de main-d'œuvre et permettre d'exécuter les dessins les plus compliqués sans difficulté. Son succès fut donc rapide, et bien que la transformation complète de leur outillage constituât pour les fabricants une grosse dépense, ceux-ci ne reculèrent pas devant ce sacrifice nécessaire. En 1813, cinq ans environ après que Jacquard eut mis la dernière main à son invention, il y avait déjà un grand nombre de métiers nouveaux ; *en 1824, on en comptait 10.000 ; en 1832, 42.000.* Cette énorme progression montre le développement industriel dont la ville de Lyon était redevable à son glorieux enfant.

Depuis le commencement du dernier siècle, et sans abandonner pour cela les façonnés, la fabrique lyonnaise s'est mise avec courage à produire des articles de prix moyens et même tout à fait bas, afin de lutter contre la concurrence étrangère. N'étant plus arrêtés constamment dans leur initiative par les règlements corporatifs, les industriels ont pu, à leur gré, livrer à la consommation des articles comme les mélangés et les imprimés qui naguère étaient prohibés. A cet égard, la liberté fut un bienfait pour Lyon ; car, en étendant sa production à des articles d'usage courant, dont la vente n'est pas influencée comme celle des soieries de luxe par les moindres événements politiques, elle lui a épargné les crises constantes et désastreuses que nous avons signalées au siècle précédent. •

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne soit rien resté de l'ancienne organisation du travail, telle qu'elle existait avant la

suppression des jurandes et des maîtrises. La loi de 1806 établit, en effet, une véritable hiérarchie dans le personnel de la fabrique : on y voit mentionner les apprentis, les compagnons, les tisseurs, qui travaillent pour le compte d'autrui et sont propriétaires de leur métier, et enfin les patrons. Le patron n'est que le successeur de l'ancien maître-marchand ; le tisseur prend la place du maître-ouvrier. Il n'est pas jusqu'au Conseil des Prud'hommes, institué par cette loi et d'abord spécial à Lyon (1), qui ne ressemble étrangement à l'ancien bureau des maîtres-gardes chargé de juger les différends corporatifs.

La Restauration et la Monarchie de Juillet.

Le régime économique, au commencement du xix^e siècle, n'a point non plus différé beaucoup de celui du siècle précédent. Il est nettement protectionniste, non seulement pour les tissus fabriqués, qui sont protégés contre la concurrence étrangère par un droit de 16 o/o *ad valorem*, mais encore pour la matière première, pour la soie, sous ses différentes formes : grège, ouvrée, en cocons, en bourre, qui, malgré l'insuffisance de la production indigène, est frappée d'une taxe variant de 1 franc à 1 fr. 40. En outre, la sortie des soies françaises est absolument prohibée. Ce n'est qu'en 1833 que la franchise, depuis si longtemps réclamée par Lyon, est définitivement accordée. Et encore, cette franchise n'est-elle pas complète, puisque les soies grèges doivent payer 0 fr. 05 par kilo et les soies moulinées 0 fr. 10. La prohibition d'exporter des soies est également levée à cette époque et remplacée par un droit de sortie de 3 fr. 30 qui devait être maintenu jusqu'en 1852. Néanmoins, telle qu'elle était, l'ordonnance de 1833 marquait un pas décisif dans la voie de la liberté économique, si indispensable à une industrie comme celle de la soie, qui exporte beaucoup et qui, sur les marchés étrangers, est obligée de lutter contre des concurrents qui ne supportent pas les mêmes droits sur la matière première.

La Restauration a été une période de prospérité pour la fabrique lyonnaise. Si, en effet, au point de vue artistique, elle n'a rien produit d'original, si ses tissus n'ont présenté qu'une reconstitution maladroite et déformée des chefs-d'œuvre du xviii^e siècle, il faut reconnaître qu'au point de vue matériel, elle a été très favorisée et a vu augmenter ses bénéfices dans de larges proportions.

1. L'institution des Prud'hommes a été étendue à toute la France par simple décret.

EPOQUE 1840 1850
 Collection de M M Claude freres
 Collection du Garde Meuble National, fig. 5

C'est, en effet, le moment où ont été introduits dans la production des tissus nouveaux comme les crêpes de Chine, le tulle uni et façonné, la popeline, le foulard.

Pas plus que celle de la Restauration, l'époque de Louis-Philippe ne laissera dans l'histoire de l'art décoratif une trace très brillante. Il est difficile de concevoir quelque chose de plus laid, de plus dépourvu de grâce que les objets et les meubles qui nous sont restés de l'époque du Roi-Citoyen. La soierie n'a pas échappé à ce mauvais sort : les dessins des étoffes tissées alors sont d'une composition lourde et commune. On en verra quelques échantillons dans la pl. XVI, qui est empruntée à la collection de MM. Claude frères et du Garde-Meuble National : si nous avons cru devoir les reproduire, c'est moins à cause de leur intérêt que dans le but de permettre la comparaison entre les anciens styles et l'imitation maladroite qui en fut faite alors.

Cette décadence artistique n'a pas été — fort heureusement pour Lyon — accompagnée d'une décadence industrielle. En dépit des grèves qu'ils eurent à supporter en 1831, en 1834 et en 1848, les fabricants surent mettre à profit le célèbre mot de Guizot : « *Enrichissez-vous !* »

Le développement de l'industrie pendant la période qui suit la Révolution de 1830, est attesté par l'augmentation du nombre des métiers en usage à Lyon qui, en 1847, est monté à 66.000, alors qu'en 1832, il n'y en avait que 42.000.

Le Second Empire.

Le règne de Napoléon III va marquer une des époques les plus prospères de l'industrie lyonnaise. Cette ère de développement matériel et financier, a pour cause le régime économique qui fut inauguré en 1860. Au système protectionniste, exclusivement en vigueur jusqu'alors, Napoléon III, imprégné des doctrines libre-échangistes de l'école de Manchester, substitua celui des traités de commerce. Le 23 janvier 1860, était signé avec l'Angleterre un traité en vertu duquel la franchise était accordée aux tissus de soie exportés par nous dans le Royaume-Uni; et ce traité, le plus important, en raison des rapports commerciaux constants que nous entretenons avec nos voisins, fut suivi d'autres traités qui accordaient aux tissus de soie de larges réductions sur les tarifs jusqu'ici en usage.

Voici les nations avec lesquelles intervint une entente commerciale et les dates auxquelles furent signés ces accords :

Belgique,	1 ^{er} mai 1861
Zolverein allemand,	2 avril 1862
Italie,	14 janvier 1863
Suède,	14 février 1865
Autriche,	11 juillet 1866

La conclusion de ces diverses ententes commerciales eut, comme corollaire, une mesure également inspirée du principe de la liberté économique : par décret du 24 décembre 1862, *les droits d'entrée sur la soie furent supprimés complètement.*

Quelque opinion que l'on ait sur la politique économique du Second Empire et sur les résultats qu'elle a eus pour l'industrie française, il faut reconnaître, qu'en ce qui concerne Lyon, cette politique a été des plus heureuses et qu'elle a contribué, pour une bonne part, à l'épanouissement de sa fabrique. Elle a eu ce double résultat de faire progresser notre commerce d'exportation et d'attirer à Lyon le marché des soies.

Assurés d'avoir pour un temps déterminé certains débouchés, et n'ayant pas à redouter de se voir d'un moment à l'autre fermer des marchés importants par l'établissement de droits de douane souvent élevés, parfois prohibitifs, les fabricants augmentèrent leur outillage et donnèrent à l'industrie de la soie un essor merveilleux. Le nombre des métiers qui, en 1848, après la crise grave qui suivit la *Révolution*, était tombé à 50.000, passa, en 1861, à 114.000 (1).

Les quantités de soie consommées suivirent également une marche ascendante : on employait 2.500.000 kilos en 1858, il en fallut, en 1861, 4.000.000 de kilos.

1. Le tisseur lyonnais est connu sous le nom de *Canut*, qui provient probablement du mot canette. M. Jules Lermina le dépeint avec beaucoup d'esprit dans son ouvrage sur Lyon :

« La célèbre devise révolutionnaire du Lyonnais : « Vivre en travaillant », ces trois mots résument le Canut : il travaille pour vivre ; mais ce mot « vivre » il l'entend dans son acception véritablement pratique et large. Gagne-t-il 80 francs pour une semaine ? Il les dépense. L'économie, l'épargne sont mots morts pour lui. Cet argent, acquis au prix d'un labeur opiniâtre, surmené, représente pour lui une certaine somme de jouissance, dont il n'entend pas se priver en vue de l'avenir. Il n'est point de ceux qui renoncent au superflu sans se réserver même le nécessaire, il rêve la vie relativement complète, satisfaite.

« Type curieux, qui est un enseignement.

« Se fatiguer volontiers, mais se réparer.

« L'ouvrier lyonnais a la franchise de sa théorie. S'il n'a rien, il accepte toutes les privations, s'il a, il les rejette toutes. Il entend se payer ce que son argent peut lui donner. »

ÉPOQUE 1850-1860
Collection de M.M. Claude frères.

Sous l'influence des traités de commerce, l'exportation des tissus de soie prenait un énorme développement. Ce résultat a surtout été sensible pour l'Angleterre et pour les États-Unis.

Au moment où Rouher et Cobden entamaient les pourparlers qui devaient aboutir à la conclusion d'un traité de commerce, nos importations en Angleterre étaient d'environ 40.000.000 de francs. Presque aussitôt après l'établissement du nouveau régime, elles montaient à 70.000.000 de francs pour atteindre bientôt 100.000.000.

En 1860, l'industrie soyeuse était très brillante de l'autre côté de la Manche et nous avions à lutter sérieusement pour placer nos articles dans la clientèle anglaise.

Depuis lors, cette industrie n'a fait que décliner, voyant peu à peu ses produits délaissés pour les nôtres et ceux de l'Allemagne. Cette situation, sur laquelle, d'ailleurs, nous reviendrons quand nous examinerons les rapports de la France et de l'Angleterre, a eu pour effet d'assurer à la fabrique de Lyon, un vaste débouché qu'elle a su conserver jusqu'à nos jours.

Avec les États-Unis, il ne fut pas conclu de traité de commerce, mais malgré les droits de 25 o/o *ad valorem* que les tissus de soie devaient acquitter — on était encore loin à cette époque de la taxe de 50 o/o du Bill Dingley (1) — les fabricants lyonnais écoulèrent sur le marché américain, dont les besoins étaient sans cesse plus grands, d'énormes quantités de marchandises.

Les traités de 1860 ont eu pour Lyon une autre conséquence peut-être moins immédiate, mais tout aussi profitable que le développement de ses exportations : nous voulons parler du transfert à Lyon du marché des soies, qui jusqu'alors avait été à Londres.

Depuis l'époque où François I^{er} avait déclaré Lyon entrepôt unique de toutes les soies employées en France, il s'était toujours fait sur la place un grand trafic de soies provenant de France, d'Italie, d'Espagne, et du Levant.

Mais du jour où la production européenne est devenue insuffisante pour alimenter les fabriques, et où on a dû faire appel aux soies asiatiques, principalement à celles de la Chine, il s'est créé en Europe un centre d'importation. C'est Londres, qui, grâce aux nombreuses relations du commerce britannique et aux facilités de

1. Vis-à-vis des exigences toujours croissantes des Américains et de leurs tarifs qui augmentent constamment comme droits de douane, il y aurait un réel intérêt à réagir et à leur demander également en France des droits importants pour les produits qu'ils nous envoient, dont l'importance est environ trois fois plus forte que le montant de ceux que nous leur expédions.

transports qu'offrait à nos voisins leur puissante marine marchande, est devenue le siège de ce marché. Les fabricants de Lyon étaient donc dans la nécessité de venir acheter à Londres, la soie dont ils avaient besoin, pour compléter leurs approvisionnements. Quelques maisons françaises traitaient bien directement avec les pays d'Extrême Orient; mais leurs achats représentaient à peine 1/2 o/o des envois. Cette vassalité avait pour les Lyonnais un double inconvénient : ils devaient se contenter des soies dont n'avait pas voulu la fabrique anglaise : ils étaient en outre à chaque instant exposés à supporter des hausses imprévues dues à la spéculation.

La France avait conclu, *le 25 juin 1858, un traité avec la Chine*. Dès que le nouveau régime économique eut donné à l'industrie lyonnaise l'essor et la sécurité qui sont nécessaires pour entreprendre des affaires de longue haleine, on songea à établir des rapports commerciaux suivis avec la Chine. En 1861, le Gouvernement passa un traité avec la Compagnie des Messageries Maritimes pour l'établissement d'une ligne directe entre Marseille et l'Indo-Chine. Toutefois il fallut attendre l'ouverture du canal de Suez pour qu'un sérieux mouvement d'importation s'établît et que Lyon pût enfin supplanter Londres.

Comme on le voit, cet important résultat n'a pas été obtenu en un jour, puisque ce n'est qu'à la fin du Second Empire que nos achats directs de soies asiatiques ont dépassé ceux des Anglais. Il est également certain que les commerçants lyonnais n'ont pu ainsi détourner, au profit de leur ville, le marché des soies, sans une lutte ardente dans laquelle les capitaux ont joué un grand rôle. Mais il n'en faut pas moins constater que, sans le régime économique qui a été inauguré dans la seconde moitié du xix^e siècle, cet élément de prépondérance nous eût longtemps encore échappé.

Le style des étoffes décorées qui sont sorties des ateliers de Lyon sous le règne de Napoléon III est certainement supérieur à celui de l'époque de Louis-Philippe. L'imitation des siècles passés y est encore flagrante, mais elle est plus habile. Les dessinateurs, quoique manquant toujours d'originalité et de fantaisie, ont une connaissance plus approfondie des chefs-d'œuvre dont ils s'inspirent et savent éviter les lourdes erreurs, les fautes de goût qu'on a justement reprochées à leurs prédécesseurs. La mise en carte redevient ce qu'elle était autrefois. La pl. XVI (fig. 5) empruntée à la collection du Garde-Meuble National et la pl. XVII empruntée à la collection de MM. Claude frères (fig. 1-2-3-4) reproduisent plusieurs tissus de la fabrication de Lyon dans la période qui va

ART CHINOIS
MUSEUM J. M. A.

W. J. M. A.

1000 A. 1000

de 1850 à 1860 et permettront de se rendre compte de l'art décoratif appliqué aux étoffes dans la première moitié du second empire.

L'Industrie lyonnaise depuis 1870.

Depuis la chute du second empire, la fabrique de Lyon a connu sans doute des moments difficiles; elle a eu à lutter contre une concurrence étrangère de plus en plus acharnée, mais sa vitalité merveilleuse, son opiniâtreté, et aussi, il faut le dire, sa connaissance approfondie d'un art qu'elle pratique depuis plusieurs siècles, lui ont permis de triompher de tous les obstacles et de se maintenir au premier rang.

Depuis 1870, une véritable révolution s'est opérée dans la fabrication, et, sans vouloir dresser l'inventaire de toutes les améliorations qui ont successivement été apportées dans le tissage et dans la préparation des tissus de soie, il nous paraît utile d'indiquer en même temps que les transformations les causes diverses qui les ont amenées.

La plus importante a été la *substitution progressive du métier automatique au métier à la main*. Ce développement date de 1843 : à cette époque, sur 120.000 métiers, il y avait 5.000 métiers mécaniques; en 1880, on en comptait 30.000; il y en a aujourd'hui 40.000 environ.

En même temps que l'outillage subissait une transformation complète, l'organisation du travail se modifiait profondément aussi. Les grèves souvent violentes qui ont éclaté en 1848, en 1868, et en 1885 ont décidé les fabricants lyonnais à s'adresser à une main-d'œuvre éloignée de la ville, à des tisseurs habitant la campagne, et c'est ainsi que le nombre des métiers urbains a été sans cesse en diminuant. Sur 50 à 60.000 métiers à bras qui existent encore, il n'y en a plus que 34.000 dans Lyon.

Cette dispersion du travail n'était pas sans inconvénient, car elle s'opposait à une production rapide, telle que l'exigent aujourd'hui les caprices de la consommation. Aussi a-t-elle eu pour conséquence logique, et en quelque sorte pour correctif, l'établissement de grandes usines où sont réunis un grand nombre de métiers. L'ouvrier lyonnais, indépendant par nature et habitué de longue date à être son maître, s'est d'abord montré réfractaire au travail en commun, mais il a bien fallu que peu à peu il s'accoutumât à une organisation qui est imposée par les nécessités industrielles de la concurrence.

Si la fabrique lyonnaise s'est ainsi renouvelée de fond en comble, c'est qu'elle a senti à temps combien il serait dangereux pour elle de s'attarder dans les modes de production, qui avaient pu suffire autrefois à tous les besoins, mais qui ne répondaient plus aux exigences de la clientèle moderne. Pour arriver à livrer des articles à bas prix, il était nécessaire d'obtenir une fabrication extrêmement rapide : on a créé des métiers battant, pour les soieries de prix moyens, *cent coups à la minute*, et pour les soieries tout à fait bon marché, jusqu'à *deux cents coups à la minute*. En outre, l'emploi des matières étrangères à la soie, comme le coton, la laine, le chanvre, le lin, emploi dont les débuts assez restreints remontent au xvii^e siècle, et comme la soie artificielle, qui est d'invention récente, a été généralisé à ce point, que les tissus mélangés forment aujourd'hui les deux cinquièmes de la production lyonnaise. Enfin, l'usage de la teinture en pièce, dont nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot à propos du moulinage, a contribué également à l'établissement de ces articles à bon marché que réclame de plus en plus la clientèle.

Au régime des traités de commerce dont nous avons fait ressortir les effets bienfaisants pour Lyon, a succédé, depuis quinze ans, celui d'un tarif général.

Les idées de protection, qui ont présidé à l'élaboration du tarif de 1892, ont conduit à frapper d'un droit les tissus étrangers. Ces droits sont : *pour les tissus de soie pure en couleur, de 2 fr. 40 par kilo, et de 2 francs pour les soieries noires; pour les tissus mélangés, de 3 francs; pour les crêpes et tulles, de 4 francs.*

Il y a évidemment, dans ces droits, une protection efficace contre la concurrence que les produits étrangers peuvent faire aux nôtres sur le marché français. Mais l'industrie lyonnaise s'est généralement moins préoccupée de fermer la frontière aux articles des autres fabriques que de maintenir son exportation, en ayant la faculté de produire à un prix qui ne soit pas supérieur à celui des industries concurrentes.

C'est pourquoi elle a réclamé, avant tout, *la franchise des matières premières qui lui sont nécessaires*. Sur ce point, les tarifs de 1892 lui ont accordé satisfaction sur les principales matières premières, comme les soies en cocons frais ou secs, les soies grèges et les bourres de soie en masse. Mais les bourres peignées, les soies moulinées, les filés de bourre de soie, les filés de coton, produits qui ont moins d'importance pour la fabrication, ont été frappés de légers droits d'entrée.

Malgré les vives protestations que la région lyonnaise fit entendre au moment de la discussion des tarifs, par l'organe de sa Chambre de Commerce et de ses représentants au Parlement, elle ne put sur ces derniers points avoir gain de cause. Elle avait surtout porté son effort sur les filés de bourre de soie et sur les filés de coton. Les fils de schappe furent frappés, suivant leur nature, de droits divers équivalents à environ 5 o/o. Quant aux filés de coton, ils ne purent non plus échapper à une taxe, qui varie suivant les numéros : pour les fils simples, de 15 à 310 francs les 100 kilos au tarif minimum, et pour les fils retors de 19 fr. 50 à 403 francs. La seule concession accordée à Lyon consista dans l'établissement d'un drawback, comportant le remboursement de 60 o/o des droits payés, lorsque les tissus de soie mélangée s'en vont à l'exportation.

En dépit des difficultés contre lesquelles la fabrique de Lyon a eu à lutter depuis près de quarante ans, et des obstacles que le régime douanier a opposés à son commerce d'exportation, sa prospérité n'a pas été atteinte, ainsi qu'on en pourra juger par ce tableau résumé de sa production :

1871-1875	400.000.000 de francs.
1889	401.000.000 —
1899	450.000.000 —
1904	379.000.000 —
1905	392.000.000 —
1906	426.000.000 —
1907	446.000.000 —

En effet, bien que les chiffres des quatre dernières années n'atteignent pas ceux qui ont été constatés antérieurement, il faut tenir compte de ce fait que la valeur moyenne des tissus a, depuis quarante ans, subi, par suite de la baisse de prix des matières premières et des diminutions de façon, en raison de l'emploi des métiers mécaniques, une dépréciation d'environ 50 o/o. Les 446.000.000 de francs auxquels on évalue la production de 1907, représenteraient donc de 8 à 900.000.000 de francs en 1871-1875.

D'ailleurs, le nombre des métiers, qui est aussi un étalon de la force productive d'une fabrique, prouve que l'industrie lyonnaise a livré à la consommation une quantité toujours croissante de tissus. En tenant compte de ce qu'un métier mécanique représente environ trois métiers à bras ⁽¹⁾, on constate qu'en 1873, il y avait à *Lyon 105.000 métiers à bras et 5.000 métiers mécaniques, soit un*

1. Aujourd'hui, les nouveaux métiers mécaniques représentent presque cinq métiers à bras.

équivalent total de 120.000 métiers, alors qu'on en retrouve, en 1899, 150.000, représentés par 60.000 métiers à bras et 30.000 métiers mécaniques, et qu'on en compte, à l'heure actuelle, 180.000, représentés par 50 à 60.000 métiers à bras et 40.000 métiers mécaniques.

La fabrique de Lyon n'a donc pas périclité au point de vue matériel. Quant à la supériorité de ses produits sur ceux de la fabrique étrangère, elle est hors de contestation et s'est clairement manifestée dans les diverses expositions qui ont eu lieu depuis 1870. A Vienne en 1873, à Philadelphie en 1876, à Amsterdam en 1882, à Anvers en 1885, à Chicago en 1893, à Bruxelles en 1897, à Paris en 1878, 1889 et 1900, à Saint-Louis en 1904, à Milan en 1907, les fabricants de Lyon ont exposé des soieries dont les merveilleuses qualités l'emportaient de beaucoup sur celles des autres nations.

En ce qui concerne la décoration des étoffes, il faut aussi reconnaître qu'il y a eu, dans ces dernières années, un très sérieux effort pour arriver à créer quelque chose d'original et de nouveau.

Sommes-nous parvenus à faire œuvre créatrice et les essais tentés par les artistes assez nombreux qui ont cherché à sortir de l'imitation perpétuelle des styles précédents, ont-ils complètement réussi? Il serait téméraire de l'affirmer, car nous manquons encore du recul nécessaire pour pouvoir juger avec impartialité nos contemporains. En dépit de certaines exagérations, souvent voulues, l'art nouveau, le *modern-style*, comme on l'appelle, qui a ses fanatiques et aussi ses détracteurs systématiques, marque une recherche des tonalités claires qui n'est pas sans charme et un honorable souci de se soustraire à la banalité conventionnelle. Ce n'est malheureusement pas suffisant pour faire oublier les siècles passés, et on peut craindre qu'il ne reste rien des productions de notre époque.

Le marché des Soies.

Le marché des soies qui, vers la fin du Second Empire, est passé de Londres à Lyon, est demeuré jusqu'à ces dernières années dans cette ville, sans que nos voisins aient tenté de nous reprendre cette suprématie. A cet égard, les changements qui se sont opérés dans la vente des soies asiatiques sont indiqués avec netteté par un tableau comparatif des expéditions de soie faites, dans les périodes 1862-67 et 1892-97, des trois grands ports d'Extrême-Orient : Shangaï, Canton et Yokohama.

Platement par

ART FRANÇAIS INSPIRÉ DU CHINOIS

Collection du Musée National du Musée des Arts Décoratifs et de MM. Lecomte et Leforge

179, 241 -

179, 241 -

	1862-67	1892-97
De Shanghai :		
pour l'Angleterre	32.000 balles	3.250 balles
» la France	9.200 »	50,000 »
» l'Amérique	1.339 »	8.571 »
De Canton :		
pour l'Angleterre	9.000 balles	510 balles
» la France		18.345 »
» l'Amérique	5.200 »	7.780 »
De Yokohama :		
pour l'Angleterre	8,300 balles	681 balles
» la France	3.600 »	22.375 »
» l'Amérique	90 »	26.205 »

Malheureusement, Lyon, tout en conservant un marché très actif, s'est laissé, dans ces dernières années, distancer par Milan, comme cela ressort des quantités de soie qui ont été enregistrées en 1906 et en 1907 à la condition de Lyon et à celle de Milan.

	1906	1907
Lyon	7.171.857 kilos	7.653.616 kilos
Milan	10.148.360 »	10.101.465 »

La cause principale du développement du marché de Milan réside dans l'extension de la sériciculture qu'on a constatée de l'autre côté des Alpes depuis une dizaine d'années. Mais, comme la production italienne de soie n'a pas dépassé, en 1906 et en 1907, 4.820.000 kilos, et comme, d'autre part, les conditions établies dans les autres villes d'Italie : Turin, Lecco, Côme, Bergame, Urdine, Florence et Ancône ont enregistré environ 1.200.000 kilos, il faut en conclure que nos voisins ont importé, tant de Chine que du Japon et des autres pays producteurs, de grosses quantités de soies. Il y a là une situation à laquelle on ne saurait trop porter attention. La prospérité industrielle de Lyon est intimement liée à son alimentation en matières premières et à son expansion commerciale, et le jour où le marché européen des soies serait passé entièrement à Milan, il n'est pas douteux que la fabrique lyonnaise en ressentirait les fâcheux effets.

Principales Maisons.

Nous pensons utile, avant de terminer cet historique de la fabrique lyonnaise, d'indiquer les principales maisons ayant existé à Lyon depuis près d'un siècle et celles qui existent actuellement.

Nous prions de vouloir bien excuser les erreurs qui auraient pu se glisser dans le tableau ci-dessous, que nous avons obtenu avec les plus grandes difficultés.

ANCIENNES RAISONS SOCIALES	DURÉE	MAISONS EXISTANT ACTUELLEMENT SOUS LA RAISON SOCIALE :	depuis
<i>Algoud frères.</i>	1850-1903	Algoud et Cie. (fondée en 1850).	1853
—	—	—	—
<i>Bonnevay aîné et A. Mietton.</i>	1855-1878	E. Anselme.	1899
<i>A. Mietton.</i>	1878-1888	(fondée en 1855).	—
<i>A. Mietton et Cie.</i>	1888-1899	—	—
—	—	Atuyer, Bianchini, Fèrier et Cie.	1889
<i>Breband, Salomon et Cie.</i>	1846-1869	—	—
<i>Audibert et Monin.</i>	1869-1876	Audibert, Combet et Cie.	1902
<i>L. Audibert et Cie.</i>	1876-1902	(fondée en 1846).	—
—	—	—	—
<i>Aimé Baboin.</i>	1830-1870	Auriard et Cie.	1895
—	—	—	—
<i>Micolon et Chatelard.</i>	1873-1879	Aimé Baboin et Cie.	1870
<i>J.-F. Micolon.</i>	1879-1883	(fondée en 1830).	—
<i>Micolon frères.</i>	1883-1908	—	—
—	—	N. Balley et Cie.	1908
<i>C. Mehier et Cie.</i>	1848-1897	(fondée en 1873).	—
—	—	Bargillat frères.	1897
<i>Sevène, Barral et Cie.</i>	1857-1882	(fondée en 1848).	—
<i>Barral, Gacogne et Cie.</i>	1882-1896	—	—
<i>Barral et Cie.</i>	1896-1906	Barral, Eigenschenk et Cie.	1906
—	—	(fondée en 1857).	—
<i>Mayet et Reynier.</i>	1866-1878	—	—
<i>X. Morand, Reynier et Vourloud.</i>	1878-1879	Barrel, Aures et Damiron.	1906
<i>X. Morand et Vourloud.</i>	1879-1881	(fondée en 1866).	—
<i>X. Morand et Barret.</i>	1881-1906	—	—
—	—	Basaldella et Pascal.	1897
<i>Reynier, Cousin et Drevet.</i>	1830-1864	(fondée en 1830).	—
<i>Reynier et Dosson.</i>	1864-1872	—	—
<i>A. Bosson.</i>	1872-1876	Bayle, Coindre et Bogot.	1899
<i>Guinard et Combier.</i>	1876-1892	(fondée en 1896).	—
<i>Combier et Dufourt.</i>	1892-1897	—	—
—	—	J. Bayzelon et L. Porte.	1904
<i>Bayle, Coindre et Cie.</i>	1896-1899	(fondée en 1790).	—
—	—	—	—
<i>Antoine Bayzelon.</i>	1790-1859	Benoit Tabard et Cie.	1870
<i>Amédée Bayzelon et Cie.</i>	1859-1904	(fondée en 1852).	—
—	—	—	—
<i>Pascal, Rouget et Tabard.</i>	1852-1855	H. Berger.	1899
<i>Pascal et Tabard.</i>	1855-1870	(fondée en 1855).	—
—	—	—	—
<i>J.-B. Berger.</i>	1855-1856	Vve Berger et Cie.	—
<i>Berger frères.</i>	1856-1899	(fondée en 1832).	—
—	—	—	—
<i>Delosme.</i>	1850-1874	Berliet et Bellet.	1874
—	—	(fondée en 1850).	—
—	—	—	—
<i>J.-P. Million,</i>	1811-1848	J. Beraud et Cie.	1876
<i>Million et Servier.</i>	1848-1882	—	—
<i>Devaux et Bachelard.</i>	1882-1893	—	—
<i>Bachelard et Cie.</i>	1893-1904	—	—
<i>Bernard et Champagne.</i>	1904-1907	—	—

A. Richard.	1856-1873	Bernardin frères.	1909
A. Richard et Gelly.	1873-1879	(fondée en 1856).	—
P. Charvet et Cie.	1879-1886	—	—
V. Perdrix et Bernardin.	1886-1909	—	—
—	—	—	—
Perrin, Rapou et Pealat.	1843-1863	Henry Bertrand.	1895
Perrin et Pealat.	1863-1872	(fondée en 1843).	—
L. Pealat.	1872-1885	—	—
H. Bertrand et Volatier.	1885-1895	Bertrand et Besson.	1889
—	—	(fondée en 1856).	—
Lachard et Besson.	1856-1870	—	—
J. Besson.	1870-1889	Bertrand, Van Doren et Cie.	1899
—	—	(fondée en 1892).	—
Nemoz, Bertrand et Van Doren.	1892-1899	—	—
—	—	J. Bessière et Cie.	1901
Flandrin et Cie.	1815-1884	(fondée en 1815).	—
Jaillet, Leplatenier et Cie.	1884-1892	—	—
J. Leplatenier et Cie.	1892-1893	Besson père et fils	1896
Ponchon, Bonvalot et Bessière.	1893-1901	—	—
—	—	—	—
Blache.	av. 1848	—	—
Blache, Lemaitre et André.	—	—	—
Lemaitre et André.	—	Bickert et fils.	1896
Lemaitre et Cie.	—	(fondée en 1880).	—
Guigue et Bethenod.	-1905	—	—
Bethenod.	—	F. Blachier.	1907
—	—	(fondée en 1865).	—
Bickert et Besson.	1880-1896	—	—
—	—	Boisson et Gerin.	1905
Gay, Lafollay et Giraud.	1865-1875	(fondée en 1904).	—
Gay père et fils et Giraud.	1875-1896	—	—
Gay et Blachier.	1896-1902	Constant Borgé.	—
Blachier et Treppoz.	1902-1907	(fondée en 1865).	—
—	—	—	—
F. Boisson.	1904-1905	Boucharlat frères et Pellet.	1888
—	—	(fondée en 1852).	—
—	—	—	—
Pierre Fortoul.	1852-1872	—	—
Pierre Fortoul et fils.	1872-1877	J. Bouget et Cie.	1907
A. Boucharlat et H. Pellet.	1877-1888	(fondée en 1824).	—
—	—	—	—
Geay père.	1824-1850	—	—
Claude Geay.	1850-1880	—	—
Geay et Guillemet.	1880-1894	—	—
Geay et Cie.	1894-1902	—	—
F. Geay et Bouget.	1902-1907	—	—
—	—	—	—
J. Brosset.	av. 1848	—	—
Brosset aîné et De Boissieu.	—	—	—
Brosset-Eckel.	-1903/4	—	—
—	—	—	—
Vve Riboud.	1781-1820	Bouffier frères.	1907
Vve Riboud et fils.	1820-1830	(fondée en 1781).	—
Antoine Riboud.	1830-1850	—	—
Antoine Riboud et fils.	1850-1854	—	—
Jules Riboud.	1854-1858	—	—
Jules Riboud, H. Pravaz et Cie.	1858-1865	—	—
Hippolyte Pravaz et Cie.	1865-1869	—	—
Hippolyte Pravaz et Bouffier.	1869-1892	C. Bouvard et Cie.	1901
Bouffier et Pravaz fils.	1892-1907	(fondée en 1853).	—
—	—	—	—
T. Morel et Cie.	1858-1882	—	—
Bouvard et Deville.	1882-1901	—	—
—	—	—	—
Boyriven et Cie.	1832-1856	Boyriven fils et Després.	1906
Boyriven frères.	1856-1906	(fondée en 1832).	—
(Paris), Boyriven et Cret.	1906-	—	—
(Lyon), Boyriven fils et Després.	1906-	—	—
—	—	—	—
Sauvage et Camel frères.	1850-1865	Camel et Pahud.	1898
Camel frères.	1865-1888	(fondée en 1850).	—
Camel fils et Cie.	1888-1898	—	—

Garnier, Carrabin et Cie.	1854-1860	Carrabin et Cie.	1894
Carrabin et Cie.	1860-1869	(fondée en 1854).	—
Carrabin et Canaval.	1869-1874	—	—
—	—	—	—
M. Strauss.	1860-1873	P. Cerclier, ses fils et Cie.	1903
Fustier, Regensburger et Cie.	1873-1890	(fondée en 1860).	—
P. Cerclier.	1890-1903	—	—
—	—	Chanay et Papat.	1893
Challiol et Charmetant.	1874-1887	—	—
—	—	C. Charmetant.	1887
—	—	(fondée en 1874).	—
Jaillard père et fils.	1768-1896	—	—
—	—	G. Charvet.	1896
—	—	(fondée en 1768).	—
Camille Pernon.	1762-1811	—	—
Grand frères.	1811-1866	Chatel, Tassinari et Cie.	1906
Tassinari et Chatel.	1866-1885	(fondée en 1762).	—
Chatel et Tassinari.	1885-1906	—	—
—	—	Vve Chatillon, fils et Cie.	1901
V. Chatillon.	1886-1901	(fondée en 1886).	—
—	—	—	—
—	—	Chatillon et Rivoire.	1904
—	—	—	—
J. Richard.	1860-1867	H. Chavanis.	1894
E. Chevillard.	1867-1899	—	—
—	—	L. Chaverot.	1888
—	—	—	—
—	—	J. Cherblanc.	1899
—	—	(fondée en 1860).	—
—	—	—	—
Arquillière et Clerc.	1850-1863	A. de Clavière et Cie.	—
Ambroise Clerc.	1863-1900	(fondée en 1808).	—
—	—	—	—
Raginel.	av. 1840	Joannès Clerc.	1900
Brunet et Cochaud.	1840-1855	(fondée avant 1850).	—
Cochaud et Adam.	1855-1865	—	—
Brosset frères.	av. 1839	—	—
Brosset, de Boissieu, fusion.	1865	P. Cochaud et Cie.	1903
De Boissieu et Cochaud.	1865-1871	(fondée avant 1839).	—
Cochaud, de Boissieu et Cie.	1871-1880	—	—
Cochaud et Marduel.	1880-1893	—	—
Cochaud, Gay et Chalencou.	1893-1903	—	—
—	—	—	—
Cocogne et Fillion.	1897-1899	B. Cocogne.	1899
—	—	(fondée en 1897).	—
—	—	—	—
Ch. Larue.	1890-1899	N. Combe.	1904
Ch. Larue et Combe.	1899-1900	(fondée en 1890).	—
Combe et Jacquet.	1900-1904	—	—
—	—	G. Combier et Cie.	1903
Giraud et Combier.	1894-1903	(fondée en 1894).	—
—	—	—	—
Ollagnier, Fructus et Descher.	1896-1905	Couturier, Fructus et Descher.	1905
—	—	(fondée en 1896).	—
—	—	—	—
Crépaux et Roy.	1900-1902	Crepaux et Wydemans.	1902
—	—	(fondée en 1900).	—
—	—	—	—
Michel frères et Megnier.	1835-1858	L. Crochet et Cie.	1906
Michel frères.	1858-1880	(fondée en 1835).	—
J. et P. Michel et Cie.	1880-1906	—	—
—	—	—	—
Frinzine.	1859-1864	J. Dalger et Cie.	1905
Frinzine et Duviard-Dime.	1864-1868	(fondée en 1859).	—
Duviard-Dime et Cie.	1868-1902	—	—
Emile Duviard, Dalger et Cie.	1902-1905	—	—
—	—	—	—
Jarsuel et Eininger.	1896-1897	Debrabant et Mollard.	1904
Jarsuel et Mollard.	1897-1904	(fondée en 1896).	—
—	—	—	—
Gérard oncle et neveu.	1870-1886	Denis et Chenevière.	1906
Denis et Marion.	1886-1897	(fondée en 1870).	—
Denis et Cie.	1897-1906	—	—
—	—	Drung frères.	1885

—	—	Descours, Genthon et Cie.	1892
Roux frères.	1846-1856	—	—
Lempereur et Despiney.	1856-1884	Despiney, Paturle et Cie.	1902
Despiney et Bajard.	1884-1896	(fondée en 1846).	—
Bajard et Despiney.	1896-1902	—	—
—	—	—	—
Brunet-Lecomte et Guichard.	1844-1858	Devay et Paule.	1908
Brunet-Lecomte, Devillaine et Cie.	1858-1886	(fondée en 1844).	—
Brunet-Lecomte, Moïse et Cie.	1886-1888	—	—
Brunet-Lecomte, Moïse et Devay.	1888-1893	Diederichs et Cie.	1903
Brunet-Lecomte et Devay.	1893-1900	(fondée en 1862).	—
Brunet-Lecomte, Devay, Gerin et Paule.	1900-1905	—	—
Brunet-Lecomte, Devay et Paule.	1905-1908	Digonnet.	1906
—	—	(fondée en 1899).	—
Mermet et Mouly.	1862-1879	Dognin et Cie.	1805
Mouly et Lafute.	1879-1897	—	—
Lafute et Diederichs.	1897-1903	Melchior Drut.	1870
—	—	—	—
Simmonot et Digonnet.	1899-1906	A. Dubois.	1905
—	—	(fondée en 1848).	—
Dubois jeune.	1848-1884	—	—
Dubois frères.	1884-1905	Dubost et Barret.	1908
—	—	(fondée en 1836).	—
Gelot.	1836-1865	—	—
Gelot et Vermorel.	1865-1881	E. Duchamp.	1886
S. Vermorel et Cie.	1881-1890	(fondée en 1850).	—
A. Mazel et Cie.	1890-1902	—	—
Mazel et Dubost.	1902-1908	Ducoté et Côte.	1893
—	—	(fondée en 1773).	—
Philippon et Cie.	1850-1868	—	—
Philippon, Blanc et Cie.	1868-1875	Dufour, Thomas et Galland.	1904
Phillippon et Cie.	1875-1886	(fondée en 1892).	—
—	—	—	—
Vve Monterrat.	1778-1802	Dupuy et Sibille.	1897
Vve Monterrat et Fils.	1802-1824	(fondée en 1798).	—
Monterrat.	1824-1850	—	—
Caquet-Vauzelle et Devienne.	1850-1851	C. Dutel et Cie.	1882
Caquet-Vauzelle, Neyme et Côte.	1851-1860	(fondée en 1825).	—
Caquet-Vauzelle et Côte.	1860-1873	—	—
Côte et Ducoté.	1873-1879	J. Escoffier et Cie.	1894
Ducoté, Caquet-Vauzelle et Côte.	1879-1893	(fondée en 1850).	—
—	—	—	—
Galland, Dufour et Cie.	1892-1904	C. Eyraud.	1888
—	—	(fondée en 1840).	—
Thevenet-Monnet père.	1798-1849	A. Fichet et fils.	1905
Thevenet-Monnet fils.	1849-1894	(fondée en 1785).	—
Dupuy, Balança et Sibille.	1894-1897	Fougères frères.	1907
—	—	(fondée en 1893).	—
—	—	—	—
Escoffier et Desalla.	1850-1865	Frachon, Boissonnet et Cie.	1889
P. Escoffier et Cie.	1865-1882	(fondée en 1833).	—
—	—	—	—
A. Araud.	1840-1855	Frachon, Gormand-Tibaut	1907
Araud frères.	1855-1880	et Ressicaud.	—
Araud neveu et Eyraud.	1880-1894	—	—
—	—	—	—
Fichet frères, Muraour et Cie.	1785-1888	—	—
—	—	—	—
Richard et Fougères.	1893-1898	—	—
A. Fougères.	1898-1905	—	—
—	—	—	—
Valuy, Genevrier et Canonville.	1838-1845	—	—
Genevrier et Canonville.	1845-1858	—	—
Valuy et Framinet frères.	1858-1864	—	—
Framinet frères.	1864-1880	—	—
A. Framinet.	1880-1883	—	—
Framinet, Delafay et Frachon.	1883-1886	—	—
Framinet, Frachon et Boissonnet.	1886-1889	—	—
—	—	—	—

Giraud frères.	1810-1880	Frachon et Queras.	1899
—	—	Galy et Melon. (fondée en 1810).	1880
Dufetie et Richard.	1850-1881	—	—
G. Dufetie et Cie.	1881-1906	Laurent Gauthier.	1897
—	—	—	—
Martin.	1852-1879	A. Gay et Cie. (fondée en 1850).	1906
Genin père et fils.	1879-1899	—	—
—	—	H. Genin fils. (fondée en 1852).	1899
F. Gillet.	1868-1896	—	—
—	—	Vve F. Gillet. (fondée en 1868).	1896
—	—	—	—
A. Girodon.	1840-1870	Gindre et Cie. (fondée en 1828).	—
—	—	—	—
Gourd.	av. 1848	Girard frères. (fondée en 1815).	—
A. Gourd, Croizat fils et Dubost.	—	—	—
Gourd et Cie.	-1900	A. Girodon et fils. (fondée en 1840).	—
—	—	—	—
Blein et Corcelette.	1896-1902	R. Gourdon. (fondée en 1896).	1905
Blein et Gourdon.	1902-1905	—	—
—	—	A. Goutaland et fils. (fondée en 1883).	1896
A. Goutaland.	1883-1896	—	—
—	—	J. Grassy. (fondée en 1897).	1902
Tavel et Grassy.	1897-1899	—	—
Grassy et Guillard.	1899-1902	Grataloup et Vergoin.	1890
—	—	—	—
Lapeyre et Dolbeau.	1820-1855	P. Guéneau et Cie. (fondée en 1820).	1903
Guinet et Gueneau.	1855-1859	—	—
C. Gueneau.	1859-1883	Dominique Guérin.	1902
C. Gueneau et Cie.	1883-1889	—	—
Viallard, Gueneau et Chartron.	1889-1893	P. Guibout. (fondée en 1800).	—
P. Gueneau.	1893-1903	—	—
—	—	Guigon père et fils. (fondée en 1836).	1896
Mollard et Michoud.	—	—	—
Mollard et Guigou.	1836-1866	Antoine Guinet et Cie. (fondée en 1834).	—
—	1866-1896	—	—
—	—	Guise et Cie. (fondée en 1828).	1864
J. B. Guise.	1828-1830	—	—
Martin Guise.	1830-1838	L. Guivet, Regaud et Cie. (fondée en 1863).	1907
Guise et Cie.	1838-1850	—	—
Guise et Rollet.	1850-1857	—	—
Guise frères.	1857-1864	—	—
—	—	—	—
Guivet Lhérisse.	1863	—	—
Guivet Delaroche.	—	—	—
J. Guivet.	1907	—	—
—	—	—	—
Cl. Ponson.	av. 1848	—	—
Gustelle et Ponson.	—	C. Gustelle, Dufour et Cie. (fondée en 1888).	1907
Gustelle.	—	—	—
—	—	—	—
J.-B. Bonnet.	1888-1894	Hopital frères.	1888
J.-B. Bonnet et Cie.	1894-1900	—	—
Bonnet, Guy et Algoud.	1900-1907	Laurent Jacquet.	1895
Bonnet et Guy.	—	—	—
—	—	Jaillet, Bouchard et Bonnard. (fondée en 1893).	—
Jaillet et Bouchard.	1893-1896	—	—

<i>J. Kergusson et Cie.</i>	1838-1850	<i>E. Jallade et J. Gendre.</i>	1898
<i>Cinier et Gaillard.</i>	1850-1860	<i>(fondée en 1838).</i>	
<i>J. Gaillard.</i>	1860-1868	—	
<i>Michel Jallade.</i>	1868-1898	—	
—	—	—	
<i>Vignon et Jarroson.</i>	1865-1867	<i>Jarrosson, Laval et Bornet.</i>	1907
<i>M. Jarrosson et Cie.</i>	1867-1882	<i>(fondée en 1865).</i>	
<i>Jarrosson et Monnier.</i>	1882-1888	—	
<i>Jarrosson et Laval.</i>	1888-1907	—	
—	—	—	
<i>Furnion frères..</i>	av. 1848	—	
<i>Furnion aîné.</i>	—	—	
<i>Jullien.</i>	—	—	
—	—	—	
<i>Charles Kiemlé Jeune et Cie.</i>	1886-1898	<i>Ch. Kiemlé et L. Marcet.</i>	1898
—	—	<i>(fondée en 1886).</i>	
<i>Didier et Cottet.</i>	1898-1904	—	
<i>Didier, Cottet et Lablanche.</i>	1904-1905	<i>P. Lablanche et Cie.</i>	1905
—	—	<i>(fondée en 1898).</i>	
<i>Lachard et Cie.</i>	1860-1886	—	
<i>Lachard frères et Cie.</i>	1886-1893	<i>Lachard et Cognard.</i>	1893
—	—	<i>(fondée en 1860).</i>	
<i>Germain et Deehazelle.</i>	1774-1808	—	—
<i>Corderier et Lemire.</i>	1808-1833	—	
<i>A. Lemire.</i>	1833-1836	<i>Lamy et Gauthier.</i>	1900
<i>Lemire et Danguin.</i>	1836-1865	<i>(fondée en 1774).</i>	
<i>Lamy et Giraud.</i>	1865-1896	—	
<i>Lamy et Bornet.</i>	1896-1900	—	
—	—	—	
<i>Devaux frères.</i>	1828-1842	—	
<i>Chenevier et Duressy.</i>	1842-1860	<i>F. Lancelot.</i>	1899
<i>Duressy, Bianchini et Cie.</i>	1860-1868	<i>(fondée en 1828).</i>	
<i>Bianchini et Bernard.</i>	1868-1890	—	
<i>Bianchini, Bernard et Lancelot.</i>	1890-1896	—	
<i>Bernard et Lancelot.</i>	1896-1899	—	
—	—	—	
<i>J. Manger.</i>	1881-1890	<i>Laval et Manger père et fils.</i>	1908
<i>Laval et Manger.</i>	1890-1908	<i>(fondée en 1881).</i>	
—	—	—	
—	—	<i>Lerocher et fils.</i>	—
—	—	<i>(fondée en 1850).</i>	
—	—	—	
—	—	<i>Les fils de G. Hirsch.</i>	1895
—	1850-1857	—	
<i>Perrachon.</i>	1857-1897	<i>Les fils de L. Jarrosson.</i>	1897
<i>Louis Jarrosson.</i>	—	<i>(fondée en 1850).</i>	
—	—	—	
—	—	<i>Les petits-fils de</i>	
<i>Cl.-J. Bonnet.</i>	1810-1867	<i>Cl.-J. Bonnet.</i>	1867
—	—	<i>(fondée en 1810).</i>	
—	—	—	
<i>Pierre Dumay.</i>	1780-1830	—	
<i>Pierre Dumay et fils.</i>	1830-1845	<i>Les Successeurs de</i>	
<i>Dumay et Montessuy.</i>	1845-1848	<i>G. Montessuy.</i>	1900
<i>Dumay, Montessuy et Chomer.</i>	1848-1850	<i>(fondée en 1780).</i>	
<i>A. Montessuy et A. Chomer.</i>	1850-1892	—	
<i>G. Montessuy.</i>	1892-1900	—	
—	—	—	
—	—	<i>Lobre frères.</i>	1881
—	—	—	
—	—	<i>Ch. Lyonnet.</i>	—
—	—	<i>(fondée en 1850).</i>	
—	—	—	
<i>J. Magnillat.</i>	1844-1877	<i>F. et G. Magnillat.</i>	1877
—	—	<i>(fondée en 1844).</i>	
—	—	—	
—	—	<i>Magnin et Thevenin.</i>	1897
—	—	—	
—	—	<i>Ch. Mangé et Fabregoule.</i>	1902
—	—	—	
<i>Gondre et Cie.</i>	1860-1863	<i>Mantellier et Cie.</i>	1891
<i>Clayette et Mantellier Jeune.</i>	1863-1891	<i>(fondée en 1860).</i>	
—	—	—	
—	—	<i>Philippe Marion.</i>	1879
—	—	—	
—	—	—	
<i>Marion.</i>	1814-1835	—	
<i>Vve Marion.</i>	1835-1837	<i>Marion aîné et Cie.</i>	1907
<i>Villard Marion.</i>	1837-1852	<i>(fondée en 1814).</i>	
<i>V. Vallard.</i>	1852-1856	—	
<i>Cl. Marion aîné.</i>	1856-1860	—	
<i>Marion frères.</i>	1860-1879	—	
<i>Marion aîné et fils.</i>	1879-1907	—	

J. Mathieu. Moras. Lançon et Emery. Léon Emery. L. et A. Emery.	1791-1821 1821-1859 1859-1862 1862-1866 1866-1896	Albert Martin. (fondée en 1791).	1826
—	—	Vve Mathieu et Cie.	1881
Poncet Vermorel et Cie. Vermorel, Fayolle, et Maurel. Vermorel, Maurel et Chabert. Maurel et Vermorel fils.	1849-1857 1857-1868 1868-1879 1879-1897	Maurel et Chabert. (fondée en 1849).	1897
—	—	A. Mayer.	1900
M.-J. Louis. Charles Condamin et Cie.	1835-1884 1884-1905	Henri Meyrieux. (fondée en 1835).	1905
—	—	Micoud et Rigollier. (fondée en 1850).	1883
Lelarge et Cie. Micoud et Bermond.	1850-1872 1872-1883	—	—
—	—	Montaland et Mizgier. (fondée en 1820).	1902
Ruby et Cie.	1820-1902	—	—
—	—	Montant, Latreille et Cie. (fondée en 1840).	1902
Champagne et Rougier. Champagne oncle et neveu. Champagne et Cie. Champagne, Humbert et Cie. Champagne, Range et Vernay. Vernay et Giraud. Figuier, Montant et Cie.	1840-1865 1865-1867 1867-1872 1872-1884 1884-1890 1890-1895 1895-1902	—	—
—	—	Morel, Dumenil et Villaret.	1899
Berard et Ferrand. Ferrand et Mouly.	1845-1900 1900-1901	Mouly et Schulz. (fondée en 1845).	1901
—	—	Nouvellet et Moyne. (fondée en 1849).	1891
Botton et Chavant. Chavant frères.	1849-1884 1884-1891	—	—
—	—	Noyer, Durand et Collon.	1887
Gourd et Pelet. Pelet, Bompia et Fabre. Bompia Brasseur et Pelletier. Bompia, Brasseur et les frères Pelletier.	1867-1885 1885-1891 1891-1901 1901-1905	Pelletier frères et Cie. (fondée en 1867).	1905
—	—	Penet, Guillard et Cie.	1903
L. Permezel et Cie.	—	L. Permezel et Cie. (fondée en 1870).	—
—	—	L. Perrat. (fondée en 1850).	1883
Perrat et Debanhet. Perrat.	1850-1853 1853-1883	—	—
Nouveau et Carrero. Perret, Charpenel et Dupont.	1850-1879 1879-1899	Victor Perret. (fondée en 1850).	1899
—	—	Perret, Gros et Million.	1879
Yemeniz. Lacombe et J.-M. Piotet. J.-M. Piotet.	1820-1864 1864-1875 1875-1885	J.-M. Piotet et Roque. (fondée en 1820).	1885
—	—	—	—
Pommet et Debrabant.	1896-1904	G. Pommet et Cie. (fondée en 1896).	1904
—	—	—	—
Poneet et Vermorel. Poncet et Lenoire. Poneet père et fils.	1850-1860 1860-1869 1869-1904	—	—
—	—	Porte et Chavassieux. (fondée en 1860).	1900
J.-M. Bidon.	1860-1900	—	—
—	—	Pouget et Poncet. (fondée en 1883).	1905
C. Pouget.	1883-1905	—	—
—	—	E. Prud'hon.	1884
—	—	H.-C. Prylli et Cie.	1894

Girard et Neveu. Girard neveu fils et Quinson.	1820-1851 1851-1857	F. Quinson et Cie. (fondée en 1820).	1857
—	—	—	—
Sandas et Cie. Perrin, Revol et Sandas. J. Perrin.	1830-1860 1860-1885 1885-1898	Reboux, Berthéas et Cie. (fondée en 1830).	1898
—	—	—	—
Charbonnet et fils. Charbonnet et Roche. Roche, Perlay et Cie.	1858-1866 1866-1875 1875-1880	Revel père et fils. (fondée en 1851).	—
—	—	Rihoud frères. (fondée en 1779).	—
—	—	—	—
—	—	Roche et Cie. (fondée en 1858).	1880
—	—	—	—
—	—	E. Rousseau et Cie.	1876
—	—	—	—
—	—	Roussel, Pelletier et Gervesie.	1894
—	—	—	—
Pulliat, et Cie. Routier et Crozet. Routier et Cie.	1856-1871 1871-1882 1882-1888	Routier et Chavent. (fondée en 1856).	1888
—	—	—	—
Thevenet, Raffin et Roux. Thevenet et Roux. Roux père et fils.	av. 1848 — -1907	—	—
—	—	Sabran et Cie.	1903
—	—	—	—
Granger et Cie. Schulz, Granger et Cie. Schulz et Beraud. E. Schulz et Cie. Schulz, Gourdon et Cie.	1825-1833 1833-1850 1850-1865 1865-1880 1880-1889	Schulz et Cie. (fondée en 1825).	1889
—	—	—	—
Schiwch, Fortoul et Flaneur.	1894-1900	Schwich et Fortoul. (fondée en 1894).	1900
—	—	—	—
Noyer et Ogier. Duplau et Ogier. Duplan et Cie.	1881-1890 1890-1900 1900-1906	Société Anonyme "Alliance Textile". (fondée en 1881).	1906
—	—	—	—
Rosset et Rendu. A. Rosset. A. Rosset fils.	1859-1869 1869-1896 1896-1900	Société anonyme A. Rosset. (fondée en 1859).	1900
—	—	—	—
Alex. Giraud et Cie.	1810-1905	Société des Anciens Etablissements Alex. Giraud. (fondée en 1810).	1905
—	—	—	—
J.-B. Martin.	1841-1898	Société des Velours et Peluches. (fondée en 1841).	1898
—	—	—	—
Tapissier et Debry.	1854-1880	Tapissier frères. (fondée en 1854).	1880
—	—	—	—
J. Bellon et Cie. Bellon frères et Conti. Jaubert, Lions, Audraz et Cie. Tresca frères.	av. 1848 — -1907	—	—
—	—	F. Tronel et Cie. (fondée en 1876).	1890
J. Laval et P. Tronel.	1876-1890	—	—
—	—	A. Truchet.	1895
—	—	—	—
Teste. Henry frères et Jouve. A. Henry et Jouve. J.-A. Henry et Jouve. J.-A. Henry. J.-A. Henry et Cie.	1754-1834 1834-1859 1859-1861 1861-1866 1866-1900 1900-1906	Truchot et Grassis. (fondée en 1754).	1906
—	—	—	—
Joannès Chavanne et Cie. J. Chavanne et Xavier Brun, E. Doux et Cie. Charvet, Vautheret et Cie. Vautheret, Vibert et Cie.	1857-1865 1865-1868 1868-1877 1877-1894 1894-1904	Vautheret et Carron. (fondée en 1857).	1904

—	—	E. Vial et Cie. (fondée en 1845).	—
Villard et Audry.	1860-1862	Villard et Cie.	1866
Villard et Jakson.	1862-1866	(fondée en 1860).	—
—	—	Aug. Villy et Cie. (fondée en 1847).	—
François Bouvard.	1750-1780	—	—
Yve Bouvard et Cie.	1780-1810	Volay, Biguet et Cie.	1905
Mathevon et Bouvard.	1810-1895	(fondée en 1750).	—
Bouvard et Mathevon fils.	1895-1896	—	—
Bouvard et Burel.	1896-1898	—	—
E. Bouvard et Cie.	1898-1905	—	—

LA TEINTURE

Les anciens règlements.

Nous avons résumé l'historique de la fabrique de Lyon en nous plaçant principalement au point de vue du tissage de la soie, mais nous avons négligé une industrie annexe du tissage : la teinture.

La fabrication de la soie ne peut se comprendre et n'existe pour ainsi dire pas sans la teinture, qui vient donner à la soie ce coloris particulier, cet aspect chatoyant qui fait son charme incomparable. Il est donc nécessaire de dire un mot de l'art de teindre, qui est contemporain du tissage et qui a fait dans ces derniers temps de tels progrès qu'il a renouvelé l'industrie tout entière de la soie.

Dès l'établissement, à Lyon, de la manufacture de soie, il y avait des teinturiers. L'ordonnance de Louis XI parle, en effet, des « *maistres et ouvriers appareilleurs et autres expérimentez tant au fait de l'ouvraige de la dicte soye comme es tainctures et autres choses à ce propres et convenables.* »

D'ailleurs, lorsqu'en 1470, les ouvriers furent transférés à Tours, on constate qu'il y avait parmi eux, non seulement des tisseurs et des appareilleurs, mais aussi un teinturier, et qu'ils emportèrent avec eux les cuves et ustensiles nécessaires pour teindre la soie (1).

Les premières couleurs employées ont été celles qui étaient en usage dans l'antiquité, principalement chez les Phéniciens, ces grands maîtres en l'art de teindre les étoffes : notamment le kermès, le fucus, le genêt, l'indigo, la garance, la noix de galle, auxquelles étaient venues se joindre au ^{xiv}^e siècle, après la découverte de l'Amérique, les teintures extraites soit de bois originaires du Nouveau Monde comme le rocou, le campêche, le bois du Brésil, le bois jaune, soit de certains insectes comme la cochenille.

Si les teinturiers, qui n'étaient pas aussi nombreux que les autres ouvriers en soie, ont fait moins parler d'eux, il ne s'ensuit pas que

1. Bossebœuf.
Loc. cit., p. 207.

leur métier ait, sous l'ancien régime, été l'objet d'une surveillance moindre et ait échappé aux multiples réglementations dont toutes les professions étaient l'objet.

Il apparaîtrait, au contraire, que les autorités, fort préoccupées de la bonne teinture des étoffes, eurent constamment l'œil sur eux. On voit notamment dans les édits de Louis XIII que le roi se plaignait de certains fabricants qui gâtaient les étoffes par « *leurs méchantes drogues* ». Pour éviter tout mécompte de la part des acheteurs qui ne pouvaient prévoir ce que deviendraient à l'usage les tissus qu'ils choisissaient, on avait établi la liste des *bonnes et loyales teintures* et celle des *fausses et défendues*. La couleur particulièrement recommandée était le *pastel*; l'*indigo*, au contraire, était proscrit.

Les premiers teinturiers lyonnais ont été confondus dans la communauté des ouvriers en soie. Ils n'ont formé une corporation distincte qu'au commencement du XVII^e siècle, en 1603. Dès lors, ils eurent leurs statuts, qui confiaient à deux maîtres-jurés le soin de s'assurer que les règles de l'art de teindre étaient bien observées.

Règlements des teinturiers.

Colbert, en même temps qu'il donnait un nouveau Règlement à la Grande Fabrique de Lyon, rendait, en août 1667, une ordonnance, par laquelle il réunissait en une même corporation les teinturiers en laine, en soie et en fil. Cette ordonnance était applicable aux villes de Paris, de Lyon et de Tours. Elle est encore aujourd'hui très intéressante à lire, parce qu'elle ne se borne pas à faire connaître l'organisation de la corporation, mais qu'elle contient en outre un véritable traité de teinture, dans lequel les procédés en usage sont minutieusement décrits.

Les règles relatives à l'accession à la maîtrise et à la surveillance à exercer par les maîtres-gardes ne diffèrent guère de celles qui étaient appliquées dans les autres corps de métiers. *La durée de l'apprentissage était de quatre ans, celle du compagnonnage, de deux ans.* Pour être reçu maître, il fallait faire un *chef-d'œuvre* consistant à « *asseoir une cuve d'inde ou fleurée, la bien user et tirer jusqu'à ce que le dit chef-d'œuvre soit entièrement accompli* ⁽¹⁾ »,

1. Recueil des Règlements généraux et particuliers concernant les manufactures et fabriques de ce Royaume. Paris, 1730. T. I. p. 380.

et à payer un droit qui variait suivant les localités». Il était défendu à chaque maître d'avoir plus de deux apprentis et d'occuper plus d'une boutique.

Quant aux dispositions relatives à l'art de teindre, elles étaient fort détaillées. Il n'y avait pas moins de trente-cinq articles spécialement consacrés à la teinture de la soie : on y indiquait la façon d'obtenir toutes sortes de tons depuis les rouges et écarlates cramoisis jusqu'aux noirs, en passant par les *violet cramoisis*, les *cannelles*, les *bleus pâles*, les *bleus célestes*, les *gris de lin*, les *citrons*, les *jaunes pâles*, les *aurores*, les *isabelles*, les *orangés*, les *rattines*, les *feuilles-mortes*, les *olives*, les *roses sèches*, les *gris de maure*.

Les principales teintures recommandées étaient la *cochenille*, l'*inde* ou *indigo*, l'*orseille*, le *rocou*, le *fustet*, la *gaude*, le *brésil*, la *noix de galle*.

On s'occupait surtout d'éviter la surcharge frauduleuse des étoffes ; c'est pourquoi il était interdit de passer la soie plus de deux fois dans un bain de galle et ce « à peine de cinquante livres d'amende pour chacune contravention, attendu que la dite surcharge appesantit les soyes, ce qui cause une notable perte à ceux qui les achètent et emploient ».

En dehors de ce règlement général, les teinturiers de Lyon élaborèrent deux règlements particuliers qui furent mis en vigueur, le premier en 1683, le second en 1708 ⁽¹⁾. On y réitérait les défenses relatives à la surcharge provenant du passage au bain de galle. Les conditions d'accession à la maîtrise étaient des plus strictes, de façon à monopoliser l'exercice de la profession dans la main des teinturiers d'origine lyonnaise, appartenant en outre à la religion catholique.

Pour donner une idée de ce qu'était la teinture autrefois, il serait curieux d'indiquer les produits tinctoriaux qui ont été successivement recommandés et proscrits, et notamment de retracer la lutte épique de l'*indigo* et du *pastel*, de la *garance* et de la *cochenille*. Mais cela nous éloignerait un peu du programme que nous nous sommes tracé. Qu'on sache seulement qu'après un combat qui avait duré plus d'un siècle, l'*indigo*, en 1730, parut triompher définitivement du *pastel*. Mais en 1811, Napoléon fit de nouveau pencher la balance en faveur du pastel, en prohibant l'importation de l'*indigo*. Road, chimiste des Gobelins, fut alors chargé de rechercher un produit tinctorial analogue à l'*indigo* et découvrit bientôt un autre bleu qu'on appela le *Pastel français* et qui fut

1. Voir Gras. *Histoire de la Rubanerie*, loc. cit., p. 92.

USINES DE TEINTURES ET APPRÊTS

M. M. Montegu & Donati

M. Henry Bertrand

M. M. Montegu & Donati

M. M. Montegu & Donati

M. Henry Bertrand

Imp. Ch. Wittrich

employé pendant quelque temps avec succès dans la teinture de la soie (1).

Malgré toutes ces réglementations, qui témoignaient tout au moins du désir d'obtenir des teintures parfaites ; malgré les soins dont les maîtres-teinturiers d'autrefois entouraient leur travail, on peut dire que la teinture est, jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, demeurée dans l'enfance. C'était un art empirique, constitué par des recettes qu'on se transmettait de père en fils et grâce auxquelles on obtenait de plus ou moins bons résultats suivant l'habileté ou le tour de main de l'opérateur. Ce n'était pas, comme aujourd'hui, une véritable science.

1. Dumonthier.
*Étoffes d'ameu-
blement de l'épo-
que Napoléo-
nienne, loc. cit.*

La Teinture moderne.

La révolution qui s'est opérée dans la teinture et qui a exercé sur l'industrie entière de la soie une influence décisive, a eu pour point de départ la découverte des composés de la houille : l'*aniline* et la *fuchsine*.

L'aniline qui, sous d'autres noms, avait été reconnue en 1826 par Unverdorben, en 1834 par Runge et en 1842 par Fritzsche, a été, pour la première fois, produite industriellement par le chimiste anglais Perkin, en 1856. Quant à la fuchsine, elle a été extraite de l'aniline par un chimiste lyonnais, Verguin, qui en a, vers 1858, cédé l'exploitation aux frères Renard, également de Lyon.

La découverte de l'aniline et de la fuchsine n'a pas eu seulement pour effet de fournir à la teinture deux colorants nouveaux — cela n'eût eu qu'une importance relative — elle a encore, elle a surtout ouvert à la chimie un champ immense, en lui permettant de produire artificiellement toutes les gammes de tons imaginables, des plus pâles aux plus éclatants, et cela avec une rigueur mathématique. Elle a aussi doté l'industrie de la soie de coloris qu'elle ignorait et lui a donné le moyen de varier à l'infini l'aspect de ses étoffes.

En même temps que cette grande découverte transformait si heureusement la teinture, d'importants perfectionnements étaient apportés dans le *mordantage*, cette opération qui permet aux principes colorants de se fixer dans la fibre. Le mordantage, scientifiquement pratiqué, a eu comme résultat de développer à Lyon une industrie, qui, venue d'Angleterre au XVIII^e siècle, n'avait fait depuis lors qu'assez peu de progrès, celle de l'impression.

L'impression a pris, dans ces derniers temps, une extension con-

sidérable, et c'est par elle que Lyon est arrivé à produire, à des prix relativement bas, des étoffes merveilleuses.

S'il est juste d'indiquer le pas immense que la chimie a fait accomplir à la teinture et aussi à l'industrie de la soie, il faut bien également signaler qu'elle a été pour la fraude un auxiliaire trop complaisant. Grâce à elle, on a pu user et abuser de la charge, qui donne artificiellement à l'étoffe un aspect et un poids qu'elle n'a pas réellement.

La recherche incessante du bon marché a conduit à employer pour la charge des soies certains produits, comme les sels d'étain, qui sous l'influence de la lumière et de l'air brûlent la soie et la rendent bientôt inutilisable. Il y a eu de ce côté certains abus, contre lesquels il faudra réagir, mais qui, hâtons-nous de le dire, n'atteignent en rien le bon renom de l'industrie lyonnaise.

Cette industrie, dont nous nous sommes efforcé, bien imparfaitement, de résumer l'histoire, est restée digne de son antique réputation et fera honneur longtemps encore au génie français.

Principaux teinturiers de Lyon.

A Lyon ou ses environs, nous citerons parmi les principaux teinturiers, apprêteurs et imprimeurs les maisons suivantes :

ANCIENNES RAISONS SOCIALES	DURÉE	MAISONS EXISTANT ACTUELLEMENT SOUS LA RAISON SOCIALE :	depuis
Baboin.	1850-1885	Ch. Allard	1895
Allard Frères.	1885-1895	(fondée en 1850).	—
Guillin.	1868-1877	Charlin.	1908
Charlin et Guillin.	1877-1908	(fondée en 1868).	—
Pitrat et Cornu.	1850-1874	J.-B. Cornu.	1874
Corron Mathieu.	1830-1848	(fondée en 1850).	—
Paray Corron et Bouchard.	1848-1884	Corron Bunand.	1901
Joseph Corron, Toussaint et Baudoin.	1884-1894	(fondée en 1830).	—
Joseph Corron et Baudoin.	1894-1900	Furnion.	1888
Joseph Corron, Christophe et Bunand.	1900-1901	(fondée en 1865).	—
Micou.	1865-1888	Gillet et Fils.	—
—	—	(fondée en 1838).	—
Dalaisin.	1829-1864	Latruffe, Nesme et Cie.	1909
Culet et Blanc.	1864-1869	(fondée en 1829).	—
Culet.	1869-1881	—	—
A. Blanc.	1881-1892	—	—
L. Bertrand et J. Latruffe.	1892-1893	—	—
L. Bertrand et Cie.	1893-1899	—	—
Anciens Établissements F. Bertrand	1904-1909	—	—
Latruffe Nesme et Cie.	—	—	—

<i>Paceally frères.</i>	1857-1903	<i>A. Lullion.</i> (fondée en 1857).	1903
—	—	—	—
<i>Tavernier.</i>	1840-1867	<i>Maire neveu.</i>	1908
<i>Maire, gendre.</i>	1867-1908	(fondée en 1840).	—
—	—	—	—
—	—	<i>Marchand.</i>	1894
<i>Jaques Thomas frère.</i>	1871-1895	—	—
—	—	<i>Montégu et Donati.</i>	1895
<i>Deresse et Nombret.</i>	1897-1906	(fondée en 1871).	—
—	—	—	—
<i>Pegont et Charpy.</i>	1850-1875	<i>Nombret frères.</i>	1906
<i>L. Pegont</i>	1875-1905	(fondée en 1897).	—
—	—	—	—
<i>Buyat.</i>	1872-1892	<i>J. Pegont.</i>	1905
—	—	(fondée en 1850).	—
<i>Robin.</i>	—	—	—
<i>Robin, Saroyat et Ranaud.</i>	1890-1894	<i>Reverchon-Buyat.</i>	1892
—	1894-1908	(fondée en 1872).	—
—	—	—	—
<i>Pierron.</i>	—	<i>Robin.</i>	1908
<i>Pierron et Rossignol.</i>	1860-1898	(fondée en 1890).	—
—	1898-1908	—	—
—	—	<i>Rossignol.</i>	1908
<i>Vve Garnier.</i>	—	(fondée en 1860).	—
<i>Dumont-Garnier.</i>	1834-1840	—	—
<i>C. Garnier</i>	1840-1854	<i>Société Anonyme des Anciens</i>	—
<i>C. Garnier et Cie.</i>	1854-1868	<i>Etablissements C. Garnier.</i>	1905
—	1868-1905	(fondée en 1834).	—
—	—	—	—
<i>Wagner.</i>	—	<i>Société Anonyme des Anciens</i>	—
<i>J.-H. Rivat.</i>	1874-1878	<i>Etablissements J. Rivat.</i>	1899
—	1878-1899	(fondée en 1874).	—
—	—	—	—
<i>Sena et Tardy.</i>	—	<i>Société des Teintures et Apprêts</i>	—
<i>Tardy et Durand.</i>	1872-1877	<i>de Lyon.</i>	1892
<i>Camus, Tardy et Durand.</i>	1877-1882	(fondée en 1872).	—
—	1882-1892	—	—
—	—	<i>Société Lyonnaise</i>	—
<i>Grobon et Cie.</i>	—	<i>de Teinture, Apprêt, Impression</i>	—
<i>Ego, Gauthier et Cie.</i>	1849-1880	<i>et Gaufrage Grobon et Cie.</i>	1886
—	1880-1886	(fondée en 1849).	—
—	—	—	—
<i>Vignet.</i>	—	<i>Société Lyonnaise</i>	—
<i>Vignet.</i>	1780-1810	<i>de Teinture, Apprêt, Impression</i>	—
<i>Vignet frères.</i>	1810-1847	(usine Vignet).	1886
<i>Ch. Vignet, ses fils et Cie.</i>	1847-1877	(fondée en 1780).	—
—	1877-1886	—	—
—	—	<i>Société Nouvelle d'Impression,</i>	—
<i>P. Du Clozel et Blanc.</i>	—	<i>Apprêt et Teinture.</i>	—
—	—	<i>Anc. Maison Duclozel et Blanc.</i>	1905
—	—	(fondée en 1890).	—
<i>H. Pervilhac.</i>	—	—	—
—	—	<i>Société H. Pervilhac et Cie.</i>	1900
<i>Louvier, Bonnet et Arnaud.</i>	1882-1900	(fondée en 1882).	—
<i>Guillon et Robin.</i>	—	—	—
<i>Guillon oncle, neveu et Vignet.</i>	1850-1863	<i>Jean Vignet.</i>	1908
<i>Guillon et Vignet.</i>	1863-1876	(fondée en 1850).	—
—	1876-1879	—	—
—	1879-1908	—	—
—	—	—	—
<i>Renard-Renard Frères.</i>	1780	<i>Vulliod, Ancel et Cie.</i>	1897
<i>Renard, Serrières-Vergoin.</i>	à	(fondée en 1780).	—
<i>Renard, Villet.</i>	1865	—	—
<i>Renard, Villet et Bunand.</i>	1865-1874	—	—
<i>Renard, Villet et Cie.</i>	1874-1897	—	—

La belle industrie de l'impression est souvent annexée aux maisons de teinturerie et d'apprêt, et nous avons vu leurs noms dans la liste de ces derniers. Mais pour les seuls imprimeurs dont les établissements remontent au commencement du XIX^e siècle, nous devons citer :

M. Brunet-Lecomte, à *Bourgoin*, qui est universellement

connu pour ses belles productions d'art et dont les ateliers existent depuis près d'un siècle; MM. Wissel et C^{ie}, de *Neuville*; MM. Pugin et C^{ie}, de *Tournon*; qui sont de précieux collaborateurs de la fabrique lyonnaise.

Chapitre IV

LES AUTRES CENTRES DE L'INDUSTRIE DES SOIERIES

BIEN que la production de Lyon représente à elle seule environ les trois quarts des soieries qui sont fabriquées en France et que son industrie ait, presque dès l'origine, dépassé de beaucoup celle des autres villes, il n'en est pas moins nécessaire de passer en revue les autres centres où l'on travaille la soie. Certaines de ces villes ont eu naguère une manufacture célèbre, comme *Avignon, Tours, Nîmes* et *Paris*; d'autres se sont adonnées de bonne heure à la fabrication des articles de soieries, telles que *Saint-Chamond, Saint-Étienne, Le Puy, Chambéry, Amiens*, et *Troyes*; d'autres enfin, quoique plus jeunes au point de vue industriel, n'en ont pas moins, comme *Calais, Roubaix* et *Tourcoing*, pris, dans la fabrication d'articles spéciaux, un notable développement. Toutes méritent donc qu'on s'y arrête un instant.

Nous nous bornerons à parler des centres qui existent encore à l'heure actuelle, en laissant de côté diverses villes, où on trouve la trace d'anciennes communautés d'ouvriers en soie, mais d'où cette industrie a, depuis, totalement disparu. Telles sont les villes de : *Rouen*, qui, dès la fin du ^{xiii}^e siècle, avait une corporation de tisseurs; d'*Orléans*, où, au ^{xv}^e siècle, existaient quelques métiers à

tisser la soie; de *Toulouse*, qui posséda au xvi^e siècle une manufacture; de *Marseille*, où on faisait tisser la soie aux galériens et dont la Bibliothèque Nationale (1) possède avec annotations spéciales de nombreux échantillons de fabrication; d'*Aix-en-Provence*, de *Vienne*, de *Caen*, de *Saint-Lô*, de *Châlons-sur-Marne*, de *Meaux*, où diverses corporations de tissutiers, de rubaniers et de passementiers sont mentionnées au xvii^e siècle.

Bien que l'importance respective des différentes villes où on manufacture la soie ait subi, depuis plusieurs siècles, de nombreuses modifications et que la vitalité industrielle de chacune d'elles ne soit pas en rapport avec l'ancienneté de sa fabrique, nous les examinerons dans leur ordre chronologique. Cependant, nous laisserons pour le moment de côté Paris, estimant que son rôle *séculaire de marché des tissus de soie et d'initiateur de la Mode*, lui donne une place tout à fait à part dans l'histoire de l'industrie de la soie, rôle qui ne peut être expliqué et mis en valeur que dans un chapitre spécial.

1. Collections laissées à la Bibliothèque Nationale par le maréchal de Richelieu.

Avignon

LA ville d'*Avignon* qui, au temps de la domination romaine, était déjà un des centres importants du Midi, n'a cessé, pendant tout le Moyen Age, d'être un lieu d'échange et de négoce, entre les vallées du Rhône et de la Durance.

Mais c'est surtout pendant la période qui s'étend de 1309 à 1377, alors qu'elle servait de résidence aux Papes, que sa prospérité a été grande. Clément V ne s'était pas contenté de transférer sur les bords du Rhône le siège pontifical et d'en faire la capitale du monde chrétien, il avait aussi voulu que la cité qu'il avait choisie jouît de la richesse matérielle que donnent l'agriculture et l'industrie. C'est à lui, nous l'avons vu, qu'on attribue l'introduction de la sériciculture en France. S'il n'organisa pas l'élevage du ver à soie d'une façon aussi complète que Henri IV, tout au moins eut-il l'idée de planter les premiers mûriers dans cette région. Un pays qui produisait la soie ne devait point tarder à la tisser. La création d'une manufacture fut chose d'autant plus facile qu'à la suite des papes, nombre d'artisans italiens qui connaissaient le tissage de la soie, étaient venus se fixer à Avignon. Le luxe qui régnait à la Cour Pontificale fut en outre un stimulant pour une industrie comme celle-là, qui était sûre d'avoir sur place un important débouché. La manufacture d'Avignon date donc du commencement du xiv^e siècle, et, bien qu'alors le Comtat fût plus italien que français, il n'est pas sans intérêt de constater que c'est par cette ville que l'industrie de la soie, jusqu'alors pratiquée exclusivement en Italie, a pénétré chez nous.

Quand, en 1377, Grégoire XI reporta à Rome sa résidence, la manufacture ressentit, comme toute la ville, le contre-coup de cet événement. Beaucoup d'ouvriers en soie quittèrent Avignon et vinrent s'installer soit à Vienne, soit à Lyon. Nous avons même indiqué, que, suivant toute vraisemblance, ces émigrants initièrent les Lyonnais à la fabrication des tissus de soie. Néanmoins, la fabrique ne disparut pas et demeura longtemps encore très florissante. On faisait surtout, à Avignon, des satins : c'est ainsi qu'en 1399, *on voit les Consuls de Lyon acheter dans cette ville six pièces de satin rouge destinées à confectionner leurs robes d'apparat* (1).

Ce détail est assez curieux, parce qu'il montre qu'à la fin du

1. Godard. *L'ouvrier en soie*, loc. cit., p. 4.

royale de Tours commençait à fournir d'étoffes de soie, satins, velours, damas, les nobles assez nombreux qui habitaient les châteaux de la Touraine et enlevait ainsi aux étrangers, principalement aux Italiens, une clientèle qui dépensait beaucoup.

Dans la pl. VI, qui reproduit divers velours anciens, on verra (fig. 2) un exemple de ce qu'était la production de Tours au xv^e siècle. L'influence italienne s'y fait certainement sentir, mais à certains détails on reconnaît une manifestation de l'art gothique, dont les formes avaient été suivies par les décorateurs aussi bien que par les architectes.

Dès l'origine, les ouvriers de la fabrique ont été constitués en corporation, et les règles auxquelles ils étaient soumis apparaissent comme infiniment plus étroites et plus strictes, que celles qui furent édictées par les premiers statuts des ouvriers lyonnais. *La durée de l'apprentissage était de cinq ans, celle du compagnonnage de cinq ans également. Pour être reçu maître, il fallait appartenir à la religion catholique et avoir fait un chef-d'œuvre sur « l'un des quatre draps, savoir : le satin plain, le velours plain, le damas ou le brocart d'or ou d'argent »* (1). »

1. Bossebœuf.
*La fabrique de
Soieries de Tours,*
loc. cit. p. 218.

La direction de la communauté appartenait à quatre maîtres-gardes-jurés, parmi lesquels deux étaient chargés d'inspecter les ateliers et de signaler les contraventions aux règlements. Comme dans les autres corporations, les maîtres-gardes se réunissaient périodiquement en Conseil de Prud'hommes pour régler les différends survenus entre maîtres et ouvriers. Dans cette organisation, du moins au commencement, on ne trouve pas trace de la classe des *marchands* qui eut, dès le principe, à Lyon une influence prépondérante.

Les privilèges et statuts de la Communauté des ouvriers en soie de Tours, accordés par Louis XI, furent confirmés, en 1498, par Louis XII, et, dès lors, la fabrique, sortie de la période des tâtonnements, prit rapidement une brillante extension. Au commencement du xvi^e siècle, sa réputation égalait déjà celle des manufactures italiennes. Dans les comptes relatifs à la construction du château de Gaillon, qui sont si intéressants par les détails qu'ils contiennent sur l'architecture et sur l'art de la Renaissance, on relève de nombreuses commandes faites par le cardinal Georges d'Amboise à la fabrique de Tours, notamment des draps et toiles d'or et d'argent, des satins, des taffetas et des velours qui étaient destinés à l'ameublement de son merveilleux château. Un habile brodeur de Tours, Galle, fut en outre chargé, avec l'aide d'autres

ouvriers de cette ville : Lefflament, Lepage, Levallois et Moireau, *d'enrichir un velours vert brodé qui avait été commandé à Milan, pour la décoration d'une chambre*, et qui n'avait pas été trouvé assez splendide⁽¹⁾.

Ces choix suffisent à indiquer quelle était déjà la valeur artistique des tissus fabriqués à Tours et l'adresse des artisans tourangeaux !

Nous donnons dans la pl. VI (fig. 1) la reproduction d'un velours faisant partie de la collection de MM. Combé et Delaforge, qui avait été fabriqué à Tours pour le château de Gaillon.

Il semble que la période la plus brillante de la manufacture ait été atteinte sous le règne de François I^{er}. Les guerres d'Italie avaient développé chez les gentilhommes le goût des tissus aux couleurs éclatantes, et comme la fabrique de Lyon commençait à peine à produire quelques étoffes unies, c'est à Tours que l'on s'adressait pour les articles riches réclamés par les luxueux costumes de cette époque. Un écrivain du temps, Thibault le Pleigney, écrit en 1541 : *« Il n'y a ville pour le jourd'hui en crestienté où il se fait tant de de draps de soye que en la ville et faubourgs de Tours, pareillement se faict grande quantité de fustaine, serges demye oustades, tapisserie, rubans, broderie, et tant d'autres choses qu'il n'est possible d'en escrire la moitié »*⁽²⁾.

Les Tourangeaux avaient, en effet, abordé presque tous les genres de tissus de soie alors en usage : les satins, les taffetas unis, les grosses failles appelées aussi gros de Tours, les taffetas rayés, les damas, les velours et aussi les rubans. D'après l'ambassadeur vénitien Marino Cavalli, qui à son retour dans son pays rédigea une curieuse relation de ce qu'il avait vu en France, il y aurait eu, *en 1546, à Tours huit mille métiers*⁽³⁾, ce qui dénote une grande prospérité, puisque Lyon ne devait atteindre ce nombre de métiers qu'un siècle environ plus tard.

Déjà, cependant, les fabricants de Tours commençaient à redouter la concurrence de Lyon, qui avait trouvé en François I^{er} un puissant protecteur. L'édit de 1540, en vertu duquel *toutes les soies étrangères ou indigènes devaient préalablement passer par le bureau de douane de Lyon*, ce qui constituait un véritable monopole de vente au profit de cette ville, fut tout spécialement l'objet de leurs réclamations, comme étant susceptible de leur occasionner un grave préjudice. En 1544, ils adressèrent au roi une requête pressante et celui-ci, sans supprimer pour cela la douane de Lyon, leur donna partiellement satisfaction, *en établissant à Tours deux*

1. Deville.
Comptes des dépenses de la construction du château de Gaillon, pp. 342-344.

2. Bossebœuf.
Loc. cit., p. 230.

3. Godart.
L'Ouvrier en soie, *loc. cit.*, p. 16.

foires franches, pendant lesquelles ils avaient la liberté d'acheter les soies qui leur étaient nécessaires.

Ces facilités données à la fabrication eurent aussi des effets favorables sur la vente des étoffes. Malheureusement, les guerres de religion, dont la Touraine eut, plus que toute autre région, à souffrir, vinrent porter un coup désastreux à l'industrie de la soie. On en trouve la preuve dans le cahier des remontrances que les délégués de Tours présentèrent à l'Assemblée des Notables réunie à Rouen, en 1596, sur l'ordre de Henri IV.

Voici, en effet, en quels termes ils s'expriment :

« La ville de Tours estoit, il y a trente ans, grandement peuplée et remplie de plusieurs estaz de mestiers, entre lesquelz celui de l'art de la soye estoit sy grand qu'il y avoit plus de huit cens maistres ouvriers et six mil compagnons, et douze mil personnes qui vivoient de l'art de la soye, tant pour esmonder, dévider, moulliner, que teindre en toutes couleurs les dictes soyes qui donnoient à vivre à tous les autres estaz de la dicte ville, qui leur vendoient et débitoient tant vivre que marchandises pour leur entretenement et de leur famille; et maintenant par le malheur des guerres cruelles et des banques et associations que quelques particuliers marchants ont faictz avecques les estrangers pour arrester toutes les soyes en Italie, il a esté impossible aux dicts maistres ouvriers de pouvoir avoir des soyes en sorte qu'ilz ont esté contrainctz pour la plupart de quitter leur maîtrise et ne se trouvent que environ deux cens maîtres et point de compagnons, tellement que à ce moien la dicte ville est fort dépeuplée et appauvrie voire de plus des deux tiers ⁽¹⁾. »

1. Bossebœuf.
Loc. cit., p. 246.

Tout en faisant la part de l'exagération qu'on rencontre toujours dans les doléances relatives à l'état de l'industrie, il est certain que la ville de Tours traversait alors une crise grave, qui avait pour cause, en dehors des guerres intestines, l'accaparement des soies italiennes par certaines banques et certains marchands.

Le rétablissement de la paix religieuse et la sollicitude dont Henri IV entoura toutes les industries, et particulièrement celle de la soie, améliorèrent bientôt la situation.

Nous avons déjà dit les mesures qui furent prises, par le premier des Bourbons, pour développer en France la sériciculture, ainsi que les plantations de mûriers qui furent faites, sur son ordre, dans la généralité de Tours. Là ne se borna pas son intervention en faveur de la fabrique. Par une ordonnance de janvier 1599, il autorisait les ouvriers en draps d'or, d'argent et de soie, à fabriquer certains tissus qui avaient été le privilège jusque là de l'industrie étrangère, tels que les façons de Milan,

Gênes, de Genève, de Lucques, de Florence, de Venise, de Naples, de Bologne, de Reggio, de Modène, de Chambéry et d'Avignon.

Ces innovations contribuèrent au relèvement de la fabrique, relèvement qui se continua sous le règne de Louis XIII, par suite de l'heureuse intervention de Richelieu. Le grand cardinal fit, en effet, pour l'ameublement des palais royaux, de nombreuses commandes de soieries, qui donnèrent à la fabrique un regain d'activité. Sous son ministère, il y avait à Tours *8.000 métiers en marche pour les tissus de soie et 3.000 pour les rubans*.

Nous donnons un échantillon de la production de la fabrique de Tours à l'époque de Louis XIII, dans la pl. VII (fig. 6), qui est empruntée à la riche collection de MM. Combé et Delaforge. C'est une brocatelle à fond cramoisi tramé jaune, qui fait ressortir un effet de glacé dans les contours du dessin.

Voici d'ailleurs en quels termes Richelieu, dans son *Testament Politique*, s'exprimait sur le compte de la manufacture : « *On fait à Tours des pannes si belles qu'on les envoie en Espagne et autres pays étrangers. Les taffetas unis qu'on y fabrique ont un si grand débit par toute la France qu'il n'est point besoin d'en chercher ailleurs. Les velours rouges, violets et tannés y sont plus beaux qu'à Gênes ; c'est aussi le seul endroit où il se fait des serges de soie ; la moire s'y fait plus belle qu'en Angleterre, les meilleures toiles d'or plus belles et à meilleur marché qu'en Italie.* » Il est, on le voit, difficile de se montrer plus élogieux à l'égard des fabricants tourangeaux de son époque que ne l'était le puissant ministre de Louis XIII.

Cette situation subsista pendant la première moitié du XVII^e siècle. Sous le règne de Louis XIV, Colbert, dont le principal souci était d'imprimer à notre industrie nationale la plus grande expansion, ne pouvait négliger la fabrique de Tours. En 1667, il lui donna, en même temps qu'à celle de Lyon, un nouveau règlement, dont le but principal était de proscrire les fraudes et les malfaçons, afin de maintenir le bon renom de la production française. Mais parmi les nombreuses dispositions relatives à la fabrication que contenait le règlement de Colbert, il en est une qui souleva de vives réclamations de la part des maîtres-ouvriers : celle *qui ordonnait d'élargir les laiïes des étoffes*. Pour s'y conformer, il leur fallait, disaient-ils, un délai d'une année au moins, à cause des pièces en train qu'il fallait terminer et du temps que devait demander l'installation des métiers modifiés d'après les nouvelles

mesures. Le délai qu'ils obtinrent ne fut que de quelques mois ; après quoi, ils durent obéir aux prescriptions du règlement.

Ce n'était là, pour les fabricants de Tours, qu'un ennui bien minime à côté des épreuves qu'ils allaient avoir à traverser à la fin du xvii^e siècle.

De bonne heure, Tours avait travaillé pour l'exportation : beaucoup de ses étoffes étaient destinées à l'Allemagne et à la Hollande. C'est surtout avec ce dernier pays que les relations étaient suivies. Or, la guerre que Louis XIV entreprit, en 1668, contre la Triple Alliance de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande et qui fut suivie d'une longue période d'hostilités, eut pour résultat de fermer aux fabricants de soieries l'entrée des Pays-Bas. Cette situation fut d'autant plus fâcheuse pour l'industrie tourangelles que la Hollande n'était pas seulement un centre de consommation, mais que, grâce à son innombrable flotte marchande, elle transportait les produits achetés par ses négociants sur tous les points du globe. Tours perdit ainsi un débouché d'environ 10.000.000 de livres.

D'autres causes vinrent s'ajouter à celle-ci pour précipiter la décadence d'une industrie qui avait été si florissante et qui allait maintenant être exposée à des crises constantes. Parmi elles, il faut citer l'ardente concurrence de Lyon, dont le développement s'était considérablement accru, la vogue des toiles peintes provenant des Indes qui faisaient un tort énorme au commerce des soies ; enfin, et surtout, la révocation de l'Édit de Nantes qui, en forçant à s'exiler un certain nombre d'ouvriers habiles, vint priver la fabrique de collaborateurs indispensables.

Sous ces diverses influences fâcheuses, la manufacture tomba, à la fin du xvii^e siècle, à 1.200 métiers et la fabrique de rubans à 60. La situation ne fit que s'aggraver avec les désastreuses années qui marquèrent la fin du règne de Louis XIV et, bien que la Régence et le commencement du règne de Louis XV aient été un peu plus favorables au commerce et à l'industrie, jamais la fabrique de Tours ne put reconquérir sa vitalité d'autrefois. Tout au plus le nombre des métiers remonta-t-il, en 1746, à 14 ou 1500. Malgré leurs efforts — car ils avaient presque entièrement renouvelé leur production — les fabricants ne parvinrent pas à conjurer ce mauvais sort. Les enquêtes qui furent faites à cette époque pour rechercher les causes de cette décadence, révèlent qu'elle fut principalement attribuée à la concurrence des étoffes importées en France par la Compagnie des Indes et à l'obligation pour les fabricants de s'approvisionner de soie à Lyon, mais la raison vraie

de cette situation nous paraît avoir résidé dans le défaut de lien entre le commerce et l'industrie et dans l'absence « *d'esprit marchand* » des négociants en soieries de Tours.

On essaya de donner à la manufacture une impulsion nouvelle et de ramener ses beaux jours, en introduisant à Tours la fabrication des velours et des damas pour meubles à la façon de ceux de Gênes. En 1739, le Gouvernement accorda à certains fabricants l'autorisation privilégiée de tisser ces velours et ces damas. Pendant cinq ans environ, différentes maisons, parmi lesquelles on peut citer Gasnier, Soulas, Girolet père et fils, Viot, produisirent une appréciable quantité de damas et de velours de Gênes. L'appui du Gouvernement se manifesta par des commandes royales et par des exemptions d'impôts. Mais en présence des imperfections qui avaient été constatées dans la fabrication, le contrôleur général des manufactures, Orry, prit le parti, en 1744, de confier à un seul fabricant de Tours le privilège précédemment octroyé à plusieurs. Ce fut Hardion qui fut choisi comme « *entrepreneur de la manufacture royale de damas, façon de Gênes.* » Il en conserva la direction jusqu'en 1750 et s'efforça, pendant ce temps, de perfectionner la fabrication en faisant appel à des ouvriers italiens. Il eut pour successeurs les frères Soulas, qui abandonnèrent leur exploitation particulière pour se consacrer uniquement à la manufacture royale. Le gendre d'un des frères Soulas, Papion, devint à son tour directeur de 1770 à 1775 et, depuis lors, l'entreprise ne cessa de péricliter, jusqu'à ce que la Révolution l'emportât définitivement.

En dehors de la manufacture royale de damas, dont la fortune ne répondit pas aux espérances de ses fondateurs, Tours posséda, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, des fabriques d'où sortirent un grand nombre de tissus de soie, mais sans pouvoir lutter contre la concurrence de Lyon, qui accaparait de plus en plus toute la clientèle. D'après un tableau officiel de la province de Touraine, dressé en 1766, les soieries fabriquées à cette époque consistaient en *étoffes de soie brochées, lisérées, façonnées et unies*, représentant annuellement 18.000 pièces d'une valeur de 4.000.000 de livres. Il y avait environ 1.700 métiers, occupant douze mille ouvriers. Les étoffes fabriquées étaient vendues principalement à Paris ; mais un certain nombre étaient exportées en Allemagne, en Prusse et en Hollande. Bien qu'elle vécût encore, la fabrique avait donc fortement baissé.

Le régime corporatif subsista jusqu'aux édits de 1766, par

lesquels Turgot supprima les jurandes et les maîtrises. Mais à Tours comme à Lyon se produisit un conflit entre les maîtres-ouvriers et les marchands, qui motiva l'intervention du pouvoir royal. S'appuyant sur les anciens règlements, *les maîtres-ouvriers prétendaient avoir les mêmes droits que les marchands*. Une ordonnance du 6 septembre 1765 *établit une distinction entre les deux classes et maintint la subordination des maîtres-ouvriers*, qui conservèrent seulement le droit de choisir leurs apprentis. Tout cela se passa sans l'effusion de sang qu'on a dû constater à Lyon dans des circonstances analogues.

Nous avons parlé plus haut des édits de Turgot, supprimant les corporations ; ces édits furent exécutés à Tours et ne soulevèrent aucun incident. On constata, au moment de l'inventaire des biens et papiers de la communauté, que la manufacture comptait *soixante-deux maîtres, possédant 975 métiers*, ce qui accusait une nouvelle diminution sur le chiffre constaté dix ans auparavant.

1. Bossebœuf,
loc. cit., p. 467.

Après la Révolution, la fabrique de Tours était complètement ruinée. Les fabricants avaient fermé leurs ateliers et la plupart des ouvriers étaient dispersés. Le travail ne reprit un peu qu'avec le Consulat. Napoléon I^{er}, qui était désireux d'aider au relèvement de la manufacture, aurait fait, au dire de Bossebœuf⁽¹⁾, d'assez nombreuses commandes à l'occasion de son sacre.

Toutefois, M. Dumonthier, administrateur du Mobilier National, qui a retrouvé les diverses commandes faites par Napoléon I^{er} aux fabricants de Lyon, n'a pas constaté que la manufacture de Tours ait été, elle aussi, appelée à fournir les étoffes pour la Cour Impériale. Bien plus : *une demande adressée, en 1812, au Préfet d'Indre-et-Loire, par les fabricants, dans le but d'être admis à bénéficier des commandes impériales* — demande qui n'eut aucune suite — semble prouver que Tours n'eut pas, comme Lyon, à se louer de la munificence de Napoléon I^{er}.

En 1804, *on comptait 211 métiers*, qui avaient employé 10.500 kilos de soie : c'était bien peu et cependant l'industrie de Tours demeura dans cette situation jusqu'en 1834. C'est à peine si l'invention de Jacquard put lui donner un peu de vie nouvelle : en 1840, *il n'y avait encore que 200 métiers*.

Depuis lors, l'industrie de la soie s'est un peu relevée sur les bords de la Loire. Elle a abandonné définitivement à Lyon et à Saint-Étienne la production des soieries courantes et des rubans, en se spécialisant dans les étoffes d'ameublement qu'elle traite avec le plus grand soin. Certaines maisons, parmi lesquelles nous

citerons MM. Combé et Delaforge, ont su maintenir une réputation qui est restée digne de celle d'autrefois.

Pour terminer, nous avons cru intéressant de donner les noms des principaux ouvriers et fabricants de Tours qui figurent dans les documents que nous avons eu l'occasion de consulter.

NOMS DES PRINCIPAUX TISSEURS MAÎTRES OU FABRICANTS
DE SOIERIES A TOURS

Dix-sept Ouvriers Italiens parmi lesquels :

En 1462. — Baptiste de Terri ;
Bastiano de Lanigi ;
Hilario de Facio ;
Marco de Mecotti ;
Nalatesta Antonio de Bologne ;
Naufria de Carmiquola.

Premier Patron Tourangeau :

En 1473. — Jehan Briconnet.

Maîtres-Marchands :

En 1491. — André Parisot, *marchand de soieries* ;
Jehan Duhanel, *marchand de rubans* ;
1497. — Guillaume Mesnager, *marchand de velours* ;
1500. — Michelet Pelé, *marchand de taffetas de Florence* ;
1534. — Jehan de Beaume, *marchand de soie et soieries* ;
1570. — Jehan Beaugendre, *marchand ouvrier*.

Les Corporations de 1570 à 1730, parmi lesquelles :

En 1667. — « Communauté des Marchands-Maîtres-Ouvriers en draps d'or, d'argent et de soie. »

Fabricants de 1731 à 1780 :

En 1731. — Claude Couhé ;
Rose Girollet ;
Milliard Lyon ;
Segnier père ;
1741. — Beyret l'Aîné ;
Rose Billaut ;
Cartier Guérin ;
Girollet ;
Letort Robin ;

1750. — Gasnier ;
Girollet père et fils ;
Hardion ;
Papion ;
Soulas.

Maîtres-Fabricants :

En 1783. — Cartier Cuisinier (70 métiers) ;
Cartier Roze (80 métiers) ;
Eaissole (104 métiers) ;
Miot Bodichon (51 métiers) ;
Simon du Petit-Bois et Vauquer (75 métiers).

Maisons :

De 1855 à 1900 { Louis Roze ;
Louis Roze fils ;
Louis Roze fils et Cie.

De 1855 à 1900 { Croué père ;
Croué père et fils ;
Croué fils.

De 1855 à ce jour { Fay et Martin ;
Dumonté et Poirier ;
Combé et Delaforge.

Nîmes

DÈS le Moyen Age, Nîmes comptait dans ses murs un grand nombre d'Italiens qui étaient venus s'y installer pour faire le négoce, et qui avaient dû être attirés par le voisinage de *Beaucaire*, où se tenaient les foires les plus célèbres de tout le midi de la France. C'est certainement à cette circonstance qu'il faut attribuer la création dans la ville d'une *manufacture de soieries*. Il est à remarquer, en effet, que presque partout le commerce de la soierie a précédé l'établissement d'une industrie, et que les différents rois, qui ont fondé ou encouragé des fabriques d'étoffes, ne l'ont jamais fait que dans des villes où le commerce de ces étoffes était déjà actif.

On a attribué la création de la manufacture de Nîmes à Louis XI, qui en aurait doté cette ville à la même époque que Tours et cela dans le but de concurrencer Avignon, demeurée ville italienne sous la puissance des papes⁽¹⁾. Mais il paraît certain que l'origine de la soie à Nîmes remonte un peu moins loin et que c'est, non pas Louis XI, mais Louis XII, qui accorda aux habitants le privilège de fabriquer des tissus de soie.

Voici en effet ce qu'écrivit à ce sujet Ménard, un historien très sérieux du XVIII^e siècle, dans son *Histoire Ecclésiastique et Littéraire de la Ville de Nîmes* : « Cette ville était depuis longtemps
« appauvrie par les mortalités dont elle avait été affligée par les
« guerres de Catalogne et par les charges immenses qu'elle avait
« supportées. Elle était presque déserte et la plus grande partie
« des maisons inhabitées. Les murailles menaçaient même ruine. De
« manière que Louis XII, voulant lui donner les moyens de se rele-
« ver, accorda aux habitants de Nîmes, par des lettres du mois de
« juillet de cette année 1498, la permission d'établir dans cette ville
« une manufacture de toutes sortes de draps et d'étoffes de soie⁽¹⁾. »

C'est donc près de vingt ans après Tours, que Nîmes a commencé à tisser la soie. Nous possédons peu de renseignements sur les débuts de la manufacture. Ménard, après avoir indiqué la date de sa fondation, ajoute en effet : « Nous ignorons les suites et les progrès de cet établissement. » Toutefois, il semble que cette fabrique devint assez rapidement prospère, grâce aux nombreux Italiens, Lombards et Toscans, fort habiles dans le tissage de la soie, qui étaient réfugiés à Nîmes, et grâce aussi aux encouragements de la

1. Pariset. *Histoire de la Fabrique Lyonnaise*, loc. cit., p. 13.

1. Ménard. *Histoire Ecclésiastique et Littéraire de la Ville de Nîmes*, T. IV, p. 58.

municipalité. En 1557, en effet, la ville faisait venir de Ferrare, un ouvrier, *Antoine Bonfas*, avec lequel elle passait un traité pour l'établissement d'une fabrique de velours. Elle lui fournissait gratuitement une maison pour qu'il y installât son atelier et lui accordait une allocation de 25 livres tournois pour les frais d'appropriation. La même année, le conseil de ville, désirant développer la production de la soie, décidait de faire apprendre l'art de dévider les cocons aux filles bâtardes de l'hôpital (¹).

Non contente de l'encouragement qu'elle avait donné à Bonfas, la municipalité, en 1558, consentait un *prêt de 300 livres à un nommé Pierre Dupont, qui désirait monter à Nîmes la fabrication du velours, du damas, du satin et des tapisseries...* Il était dispensé du cappage, sorte de droit de patente, et avait pendant cinq ans la jouissance gratuite d'une maison.

Les étoffes fabriquées pendant le xvi^e siècle ne différaient guère des produits italiens; il s'agissait, en effet, de concurrencer les tissus achetés jusqu'ici à Gênes, à Lucques, à Florence, et aussi à Avignon; mais, dès la fin de ce siècle, on vit apparaître une industrie nouvelle, celle des bas fabriquées au métier, qui précédemment étaient tricotés à la main et que l'on confectionnait presque exclusivement avec de la soie. Les premiers bas qui furent portés en France venaient de Nîmes. On dit même que c'est un ouvrier nîmois qui eut l'idée primitive d'employer une machine pour remplacer le tricotage à la main. En butte à l'hostilité de ses concitoyens et ne trouvant aucune protection de la part des agents du pouvoir royal, il aurait dû quitter son pays pour porter son invention en Angleterre. Mais, que Nîmes puisse ou non revendiquer l'invention du métier à tricoter, qui devait être l'origine de la grande industrie des tulles et dentelles mécaniques, il n'en est pas moins certain qu'elle a été une des premières villes qui aient produit des bas et d'autres articles de bonneterie de soie, avec le métier à tricoter.

Lorsqu'en 1667, Colbert voulut soumettre à une réglementation, à peu près uniforme, les diverses fabriques de soieries, il n'eut garde d'oublier celle de Nîmes, qui fut, avec celles de Lyon, de Tours, et de Paris, comprise parmi les manufactures royales.

Le règlement applicable à la fabrique de Nîmes est un peu postérieur à ceux qui visaient Tours et Lyon, puisqu'il porte la date de 1680. Fait assez curieux : *loin d'être favorables au développement*

2. De la Farelle. *Études économiques sur l'Industrie de la soie dans le midi de la France* : Classes laborieuses vouées au tissage de la soie; fabrique de Nîmes, 1854, p. 2.

de la manufacture, ces prescriptions lui furent très nuisibles. Les Nîmois, en effet, étaient hostiles à toute réglementation, qu'ils considéraient comme une véritable entrave à leur industrie.

De plus, quelques années plus tard, la révocation de l'édit de Nantes vint jeter un nouveau trouble dans la fabrique.

On sait, en effet, qu'il y avait à Nîmes un grand nombre de protestants : beaucoup d'entre eux, qui travaillaient au tissage de la soie et à la bonneterie, durent, malgré les efforts des autorités locales pour les retenir, s'exiler en 1685, lorsque Louis XIV eut pris la détestable mesure dont on connaît les funestes effets sur l'industrie française.

Néanmoins, la situation s'améliora au cours du XVIII^e siècle. On estime qu'à la veille de la Révolution, il y avait à Nîmes 3.000 métiers d'étoffes et 8.000 métiers de bas. Cette dernière industrie surtout était prospère, puisque d'après *l'Encyclopédie Méthodique*, il y avait en tout, vers 1786, 20.000 métiers à bas. La production nîmoise aurait donc presque égalé la moitié de celle de toute la France.

C'est d'ailleurs par sa bonneterie de soie que Nîmes jouissait à cette époque et au commencement du XIX^e siècle d'une réputation établie. A la fin de l'ancien régime, elle exportait de grandes quantités de bas de soie en Allemagne, en Russie, en Italie, aux Indes, et surtout en Espagne où les envois dépassaient annuellement 20.000 douzaines d'une valeur de 2.000.000 de francs.

Elle fabriquait aussi des tulles qui se partageaient avec ceux de Lyon le marché français. Quant aux étoffes de soie, elles consistaient surtout dans les taffetas, dans les étoffes pour foulards, pour fichus et pour cravates, et dans les tissus mélangés. En 1812, le nombre des métiers était de 4.910 et celui des ouvriers de 13.695⁽¹⁾.

Quand est venue la vogue des châles, Nîmes s'est mise à fabriquer des imitations mécaniques de ces étoffes recherchées, et, pendant les cinquante et quelques années que la mode en a persisté chez nous, c'est de ses fabriques que sont sorties les meilleures reproductions de ces tissus asiatiques dont nos mères aimaient à se parer ; de 1825 à 1850, la moyenne des métiers en marche était de 9.000 environ.

Mais voilà déjà longtemps que les châles sont délaissés. Aussi, depuis une cinquantaine d'années, l'industrie de Nîmes a-t-elle fortement décliné. Elle a entrepris la fabrication des tapis et des tentures pour se dédommager du tort que lui a causé le changement de mode. Quant à la soierie, elle n'en fait plus d'une façon

1. Chaptal. *De l'Industrie française*, loc. cit., T. II, p. 116.

régulière; des foulards et aussi quelques tissus, dont le genre varie suivant les besoins momentanés de la consommation, telle est à peu près toute sa production actuelle.

La seule maison importante qui fabrique encore de la soierie pour son compte est celle de *M. Bertrand Boulla*.

La bonneterie (bas, gants, filets), et les lacets, donnent lieu, au contraire, à un mouvement d'affaires assez actif. Le nombre des métiers qui existent dans le département du Gard, ou sur ses confins, et par suite se rattachent à la fabrique de Nîmes, est évalué à environ 1.500. On les trouve principalement à Ganges, centre industriel très important, au Vigan, à Saint-Hippolyte, à Saint-Jean-du-Gard, à Sumène et à Sauves.

Saint-Chamond

LA ville de Saint-Chamond est un centre très ancien de l'industrie de la soie, mais il est à noter que cette industrie y a subi des vicissitudes et des transformations plus complètes que partout ailleurs, puisqu'on s'est occupé successivement dans cette active région du *moulinage*, de la *fabrication du ruban*, et, enfin, de celle du *lacet*.

C'est à Saint-Chamond, ou plutôt dans une localité voisine, à La Valla, que prit naissance au ^{xiv}^e siècle l'industrie du moulinage importée dans le pays par un Italien, Jean le Calabrais.

Elle paraît s'être assez rapidement développée dans le courant du ^{xvi}^e siècle.

Il est probable que l'on ne se borna pas à préparer les fils de soie, mais qu'on songea de bonne heure à en faire des tissus, puisque les premiers statuts élaborés en 1685 par les tissutiers de Lyon font mention des tissutiers de Saint-Chamond et de Saint-Étienne, auxquels ce règlement était applicable.

Les mouliniers, eux aussi, avaient un règlement commun avec ceux de Lyon. Ce règlement, qui date de 1600, porte pour titre : « *Statuts des maîtres-fleurs et mouliniers de soye des villes de Lyon, Saint-Chamond, et lieux circonvoisins* », et ce qui montre l'importance de Saint-Chamond, c'est que les maîtres-ouvriers de cette ville *nommaient eux-mêmes leur procureur et leur syndic*.

Cette double industrie du moulinage et du tissage avait donné à la ville une grande richesse et un grand développement. Au commencement du ^{xvii}^e siècle, Saint-Chamond était supérieure à Saint-Étienne et presque égale à Lyon. Cette prospérité subsista pendant longtemps encore : sous le règne de Louis XIV, il y avait environ 1.500 ouvriers employés à la *fabrication du ruban* et 150 moulins en marche ; plusieurs teinturiers s'étaient également installés dans le pays.

Par malheur, la crise générale, dont souffrit l'industrie française à la fin du ^{xvii}^e siècle, atteignit Saint-Chamond plus durement que les autres villes. La fabrication des rubans, des galons, et des passements existait encore dans le commencement du ^{xviii}^e siècle, mais fort amoindrie par suite de la situation grandissante de Saint-Étienne, qui attirait peu à peu dans ses murs les principaux ouvriers rubaniers.

Le relèvement sensible qui se produisit au cours du XVIII^e siècle est dû presque uniquement à l'influence d'une famille d'industriels habiles, les Dugas. Ceux-ci, vers 1758, introduisirent dans la région le métier à la *Zurichoise*, qui permettait de tisser plusieurs rubans à la fois, et arrivèrent ainsi en peu de temps à augmenter des trois quarts la fabrication de Saint-Chamond. On estime qu'à la veille de la Révolution la production était d'environ 5.000.000 de francs et que le nombre des personnes occupées dans cette industrie montait à 3.500.

La teinture avait également prospéré pendant cette période. En 1750, le Roi avait décerné à l'établissement dirigé par Flachat, qui avait eu l'idée de faire venir d'Andrinople des ouvriers grecs, *le titre de manufacture royale avec privilège pour la teinture en rouge du coton, de la soie et des poils de chèvre*.

Mais la Révolution ruina complètement la fabrique de Saint-Chamond, et c'est à peine si, à la fin du Premier Empire, la production atteignait 1.000.000 de francs.

Malgré la reprise incontestable des affaires qui coïncida avec la Restauration, Saint-Chamond vit de plus en plus la clientèle l'abandonner pour Saint-Étienne, et son chiffre de ventes, tout en augmentant un peu, resta bien inférieur à celui de sa voisine.

En 1833, il était de. . .	4.000.000 de francs.		
contre. . . .	45.000.000	»	à Saint-Étienne.
En 1845, il était de. . .	4.000.000	»	
contre. . . .	50.000.000	»	à Saint-Étienne.

Dès lors, la plupart des grandes maisons qui soutenaient encore la réputation de la ville, qui fut en France le berceau du ruban, abandonnèrent la partie soit en fermant leurs usines, soit en les transportant à Saint-Étienne; et l'industrie de Saint-Chamond, après avoir agonisé quelques années, disparut presque complètement. En 1905, il n'y avait plus que 79 métiers pouvant faire le ruban et 125 métiers mécaniques.

Mais sur les ruines de la fabrique de rubans allait s'élever une autre fabrique employant aussi la soie, celle du lacet, de la tresse, de la ganse et de la soutache, qui s'est rapidement développée et qui paraît trop vivace pour qu'on ait à redouter sa prochaine disparition.

Cette industrie n'est pas absolument nouvelle à Saint-Chamond, puisque, dès le XVIII^e siècle, on y fabriquait, en même temps que le ruban, des galons, des passements et aussi ce qu'on appelait des

padoux, qui étaient des rubans assez étroits destinés à border les vêtements et qui avaient une certaine analogie avec le *lacet rond* (soutache) ou *plat* (tresse) dont on se sert aujourd'hui. Mais c'est seulement dans le commencement du XIX^e siècle que l'on a produit le lacet d'une façon réellement industrielle.

Celui qui importa à Saint-Chamond le métier à l'aide duquel on put faire rapidement et économiquement le lacet est *Richard Chambovet*, un simple ouvrier moulinier, qui avait d'abord fort mal réussi dans ses affaires, lorsqu'il s'était établi. En 1807, il débuta bien modestement avec *trois métiers en bois* d'un modèle tout à fait primitif qui étaient actionnés par un simple manège à bras. Bientôt il compléta et améliora son outillage; en 1812, il en possédait 80, et en 1817, il remplaçait l'eau, dont il se servait comme force motrice, par une machine à vapeur. La complète réussite de cette entreprise suscita de nombreux imitateurs. En 1830, époque où fut dressée la première statistique de la fabrique de lacets, on comptait à Saint-Chamond 2.200 métiers occupant trois mille ouvriers et on estimait le chiffre d'affaires à 2.200.000 francs (1).

1. Hedde. *Indicateur du commerce de Saint-Étienne, Saint-Chamond, Rive-de-Gier.*

La crise commerciale de 1848 arrêta un instant le développement de cette industrie, mais bientôt le travail reprenait de nouveau, et, sous l'influence des améliorations incessantes qui étaient apportées à la fabrication, sous l'influence aussi des traités de 1860 qui favorisaient l'exportation, on voyait, en 1862, la production monter à 7.000.000 de francs. Dix ans plus tard, en 1872, et bien qu'on sortît à peine de la cruelle épreuve à laquelle nous avait soumis la guerre franco-allemande, cette production avait presque triplé, puisqu'elle atteignait le chiffre de 20.000.000 de francs.

Depuis lors, la production est restée à peu près stationnaire. On se rendra compte de ses fluctuations, causées soit par la mode, soit par la hausse dans le prix des matières premières, soit enfin par la fermeture de certains marchés étrangers, en parcourant ce tableau sommaire :

1878.....	20.000.000 de francs.
1884.....	16.000.000 —
1889.....	23.000.000 —
1893.....	20.000.000 —
1897.....	18.000.000 —
1900.....	22.000.000 —
1904.....	23.000.000 —
1905.....	22.000.000 —

Dans ce chiffre il faut compter l'exportation pour un quart environ.

On emploie à Saint-Chamond, non seulement la soie naturelle, mais aussi la soie artificielle. On peut même dire que le plus gros débouché de cette industrie, sur laquelle on avait fondé de grands espoirs et qui a causé quelques désillusions, *se trouve principalement là*. On estime que la fabrique de lacets consomme annuellement 2.000.000 de kilos de soie artificielle, suivant la mode et les articles employés.

Le manque de résistance et d'élasticité de la soie artificielle, qui s'est jusqu'ici opposé à son utilisation dans le tissage des étoffes, n'offre pas les mêmes inconvénients pour le lacet. Aussi, a-t-on pu employer à Saint-Chamond la soie artificielle, dont le prix de revient, si on ne tient pas compte de la densité, est moins élevé que celui de la soie naturelle.

Quelques fabriques importantes représentent dignement cette belle industrie ; parmi elles nous citerons :

MAISONS EXISTANT ACTUELLEMENT

Alamagny Oriol et C^{ie}.
Balas frères.
Irenée Brun et C^{ie}.
A. Reymondon.
Les fils de Balas-Dubouchet.
Castel et Patissier frères.
Joanny Dubouchet.
F. Macabéo.
P. Berger et F. Marcoux.
Paul Chalaud

Manufactures réunies de tresses
et lacets.

Balas (*Marcel*) et C^{ie}.
 Berne aîné et C^{ie}.
 Bertholon frères.
 Burelier frères.
 P. et L. Chave.
 B. Gonin.
 P. Moris.
 Société Industrielle.
 Société St-Chamonnaise de tresses.

Saint-Étienne

PRÈS Lyon, Saint-Étienne est aujourd'hui la ville de France qui produit la plus grande quantité de soieries, bien qu'elle se soit spécialisée dans un seul article, le ruban.

Par sa situation géographique et aussi, nous le verrons, par son histoire, cette ville se rattache intimement à Lyon, dont elle a partagé la bonne et la mauvaise fortune. Néanmoins, son industrie ne saurait être confondue avec celle de son illustre voisine, car elle a ses caractères propres et son originalité.

Dans les débuts, il est assez difficile de distinguer la fabrique stéphanoise de celles de Saint-Chamond et de Lyon.

Le premier document qui fasse officiellement mention de la rubanerie et qui est le règlement corporatif de 1585, s'applique, en effet, à toute la province et comprend aussi bien Saint-Étienne que Lyon, Saint-Chamond et Saint-Didier. Il porte pour titre : « *Règlement des maîtres-tissotiers de la Ville de Lion et autres lieux circonvoisins* ». Par « *lieux circonvoisins* », il faut entendre toutes les localités situées dans le Lyonnais, le Forez, le Velay et le Beaujolais, dans un périmètre de vingt lieues à l'entour de Lyon. D'ailleurs, les principaux tissotiers de Saint-Étienne et de Saint-Chamond avaient délégué un mandataire pour signer les statuts qui avaient été rédigés par leurs collègues lyonnais ; ce qui indiquait bien qu'ils entendaient se soumettre à la même règle qu'eux. Les maîtres lyonnais, élus par la corporation, avaient un droit de visite sur tous les ateliers existant en dehors de la ville et, par conséquent, sur ceux de Saint-Étienne et de Saint-Chamond ; mais réciproquement, les maîtres originaires de ces pays pouvaient visiter les ateliers de Lyon.

Le *Règlement de 1585*, qui, au surplus, était assez libéral, *plaçait tous les membres de la corporation sur le même pied* et ne consacrait, en aucune façon, la prééminence de certains d'entre eux sur les autres.

Tel ne fut pas le caractère de l'ordonnance rendue en 1610 par Louis XIII, qui mettait *tous les métiers se rattachant à l'industrie de la soie sous la dépendance de la communauté des ouvriers en draps d'or et de soie de Lyon*.

Elle consacrait, en effet, le droit pour la *Grande Fabrique*, comme

on l'appelle, *de surveiller les rubaniers, les mouliniers et les teinturiers*. Tout en ayant leur existence propre et leurs statuts spéciaux, les ouvriers en rubans se trouvaient donc subordonnés aux ouvriers de la fabrique de soieries.

Légalement, la grande navette commandait à la petite canette.

Les statuts corporatifs de 1585, qui unissaient les rubaniers de Saint-Etienne et ceux de Lyon restèrent en vigueur jusqu'à 1630, époque à laquelle ils furent remplacés par un nouveau règlement : également applicable à « *tous les maistres dudict art et mestier de passementier, tissutier ou rubanier résidants tant en cette ville de Lyon, faulzbourgs d'icelle, pays de Lyonnois, Forestz et Beaujollois et Vellay qu'à vingt lieues allentour de la dicte ville* »⁽¹⁾. Ce règlement, dont les dispositions étaient plus sévères que celles de 1585, ne contenaient cependant aucun article qui accordât la prééminence aux rubaniers de Lyon sur ceux de Saint-Étienne. Tous les ouvriers de la petite navette demeuraient égaux entre eux.

On voit, par ce succinct exposé, quelle était la situation primitive de la fabrique de rubans de Saint-Étienne. D'une part, elle était intimement liée avec la fabrique de rubans de Lyon; d'autre part, elle devait subir la surveillance et le contrôle de la Grande Fabrique.

Cette sorte de vassalité légale se compliquait d'une vassalité économique. Pas plus que les autres villes de France, Saint-Étienne n'avait le droit de faire venir directement les soies qui lui étaient nécessaires; elle devait les faire passer par la douane de Lyon. Le marché d'achat de la matière première se trouvait donc être à Lyon par la force même des choses. A Lyon aussi était le marché de la vente des rubans. Les Stéphanois, en effet, ne vendaient pas directement à la clientèle les rubans qu'ils fabriquaient; toute leur production était absorbée par les négociants de Lyon, qui seuls étaient connus des acheteurs.

D'ailleurs, à l'origine — nous l'avons indiqué — l'industrie rubanière à Saint-Étienne était bien inférieure à celle de Saint-Chamond. Aussi, les fabricants n'étaient-ils ni assez nombreux ni assez puissants pour se soustraire à une sujétion qui ne laissait pas cependant d'être assez gênante. Ce n'est que peu à peu qu'ils ont pu se dégager d'une influence trop absorbante et conquérir la place qu'ils occupent maintenant dans l'industrie de la soie.

Tout d'abord, premier symptôme d'indépendance, on voit, en 1605, *les tissutiers et marchands de rubans de Saint-Étienne créer une confrérie*, sous le vocable de Notre-Dame-de-l'Assomption.

1. Archives Nationales, Xia 8653.

Cette association, d'un caractère évidemment plus religieux qu'économique, ne rompait pas les liens qui rattachaient Saint-Étienne à Lyon, mais était de nature à rendre plus intimes les rapports entre maîtres du même pays, à développer en eux ce sentiment d'orgueil local qui contribue pour une bonne part à l'originalité et à la perfection de la fabrication.

Il semble, d'ailleurs, que le tempérament du Stéphanois et celui du Lyonnais n'aient eu que d'assez faibles affinités et que leur façon de comprendre l'organisation industrielle ait été essentiellement différente. Alors qu'à Lyon on avait sans cesse recours pour assurer la prospérité de la fabrique, à l'intervention des autorités, que les règlements succédaient aux règlements de plus en plus méticuleux et étroits, à Saint-Étienne, au contraire, on paraissait faire assez bon marché des protections officielles et compter plus sur l'initiative individuelle que sur l'appui de l'État et sur les lois pour étendre le champ d'action commercial et industriel de la manufacture de rubans.

C'est ainsi que, loin d'aggraver par de nouvelles prescriptions et de nouvelles pénalités le règlement qui avait été fait en 1630 et qui, légalement, était toujours en vigueur, on le laissa tomber peu à peu en désuétude au cours du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècles. Les règles relatives à l'apprentissage, à l'accession à la maîtrise, à la surveillance des ateliers, dont l'application donna lieu sur d'autres points à tant de difficultés et de conflits, ne furent, pour ainsi dire, pas appliquées : on y substitua des usages locaux, volontairement obéis, qui ne soulevèrent ni objections ni querelles. Cette organisation toute différente de l'organisation corporative, telle qu'elle existait un peu partout et telle que nous l'avons vue fonctionner à Lyon, avait eu de si heureux effets que lorsque, vers le milieu du ^{xviii}^e siècle, en 1743, certains marchands rubaniers et passementiers, qui étaient désireux de maintenir leur situation, en fermant à d'autres l'accès de leur profession, présentèrent au Conseil du Commerce un projet de statuts, on leur répondit par un refus formel, basé sur ce que leur demande n'avait aucune utilité pour le public et n'avait d'autre motif que l'intérêt particulier.

Ce régime libéral a évité à Saint-Étienne les luttes sans fin et parfois sanglantes entre marchands et ouvriers dont nous avons retracé les péripéties dans notre historique de la fabrique lyonnaise. Bien qu'il y eût aussi à Saint-Étienne des marchands de rubans et des ouvriers rubaniers, on ne trouve nulle part la trace d'un seul conflit ayant surgi entre eux. Peut-être cela tient-il aussi

à ce que les marchands étaient eux-mêmes fabricants et avaient une compréhension plus exacte des besoins du monde ouvrier.

Il n'est pas douteux non plus que l'absence de réglementation n'ait contribué pour une large part au développement de l'industrie stéphanoise.

Alors qu'au xvii^e siècle le principal centre de la rubanerie était à Lyon et que Saint-Chamond distançait de beaucoup Saint-Étienne, on voyait, dès la première moitié du siècle suivant, la situation se renverser complètement. En 1720, Saint-Chamond ne fabriquait plus que la dixième partie des rubans qui sortaient de la manufacture de Saint-Étienne. Quant à la ville de Lyon, elle perdait peu à peu sa supériorité et ne devait pas tarder à abandonner complètement la fabrication des rubans, par suite de l'émigration continuelle de ses ouvriers vers Saint-Étienne.

Jusqu'en 1750, les fabricants stéphanois avaient exclusivement travaillé pour les négociants de Lyon, ce qui fait que jusqu'alors la clientèle avait ignoré d'où provenaient exactement les rubans qu'elle achetait et avait pu croire qu'ils avaient été tissés à Lyon. Mais, au milieu du xviii^e siècle, tout cela changea; les fabricants prirent l'habitude de faire eux-mêmes leurs affaires et d'envoyer des voyageurs dans les centres de la France et de l'étranger où se vendaient principalement les rubans. De la sorte, l'industrie stéphanoise secoua tout à fait le joug qui l'attachait à Lyon et put augmenter ses bénéfices, par la suppression, d'un intermédiaire dont les services étaient chèrement payés.

Cette émancipation commerciale complétait l'émancipation industrielle et permettait à Saint-Étienne de développer désormais sa fabrication.

Pas plus que les autres manufactures de France, Saint-Étienne ne put se soustraire *au tribut assez lourd que Lyon prélevait sur toutes les soies mises en consommation*.

Néanmoins, comme il arrivait fréquemment que des soies grèges achetées à Lyon, puis moulinées, fussent renvoyées dans cette ville pour y être teintées, les fabricants stéphanois obtinrent du Roi, en 1774, que dans ce cas, *un seul droit fût perçu*. Ce n'était là que pure justice, mais il n'était pas toujours facile d'obtenir gain de cause contre les Lyonnais qui défendaient avec âpreté leurs droits de douane.

Ainsi débarrassée de toute entrave et de toute tutelle, la fabrique de Saint-Étienne a pu prendre, dès la seconde moitié du xviii^e siècle, un essor des plus brillants. Si, en France, par suite de

Rubans de Paris

1755

Chose à la mode chez les Parisiens

Les rubans de Paris

Rubans de Lyon

1756

Les rubans de Lyon

Rubans de Paris

1756

Les rubans de Paris

la décadence de Lyon et de Saint-Chamond dans la fabrication du ruban, elle n'avait plus, pour lutter contre elle, que *Paris*, il n'en était pas de même à l'étranger où il lui fallait supporter la concurrence des fabriques de *Londres*, de *Bologne*, de *Bâle* et de *Zurich*. Ces deux dernières villes surtout menacèrent très sérieusement, à un moment donné, l'existence même de l'industrie stéphanoise.

On avait appliqué en Suisse, à la fabrication des rubans de petite largeur, un métier spécial, *dil métier à la barre* ou à la *Zurichoise*, qui permettait à un seul ouvrier de tisser de dix-huit à trente pièces de ruban. L'avantage des Suisses et particulièrement de Bâle était considérable. Ils pouvaient, en effet, grâce à la réduction de main-d'œuvre, vendre *trois livres quinze sous* une pièce de ruban que les fabricants de Saint-Étienne ne pouvaient laisser à moins de *quatre livres quinze sous*. Cette concurrence devenant désastreuse et menaçante pour l'industrie stéphanoise, on résolut de se procurer quelques métiers à la Zurichoise et de faire venir des ouvriers suisses pour en apprendre le maniement aux ouvriers français.

Nous avons indiqué plus haut que c'est un fabricant de Saint-Chamond, *Dugas*, qui introduisit, le premier en France, vers 1756, le métier à la barre.

A Saint-Étienne, c'est un peu plus tard seulement qu'on connut le nouveau métier. Il aurait été, croit-on, mis en marche par un ouvrier suisse du nom de Hauzer, qui serait venu en France avec plusieurs de ses frères. Quel qu'en soit l'importateur, le métier à la barre transforma l'industrie de Saint-Étienne et lui donna une extension qu'elle ne connaissait pas encore. Il est juste d'ajouter que le Gouvernement encouragea la transformation du matériel en accordant aux fabricants *une prime de soixante-dix livres par an pendant huit années, pour chaque nouveau métier mis en service*. Aussi, en 1777, y avait-il déjà plus de 200 métiers à la Zurichoise d'installés.

La situation générale de la fabrique de rubans, à la fin du XVIII^e siècle, était très bonne. Bien qu'au milieu des statistiques contradictoires de l'époque, il soit assez difficile de démêler où est la vérité, il semble ressortir de tout ce qui a été écrit, qu'à la veille de la Révolution l'industrie à Saint-Étienne était des plus florissantes. Il y avait, tant dans la ville que dans les campagnes environnantes, *un grand nombre de métiers, qui peuvent être évalués à 6.000* (1).

1. Tel est le chiffre donné par Pariset, (*Les Industries de la soie*, p. 362). Gras indique d'autres chiffres : 15.250 pour l'ensemble du Forez et du Velay, (*Histoire de la Rubanerie à Saint-Étienne. T. I*, p. 142.)

Quant au chiffre d'affaires, il montait approximativement à 10.000.000 de livres, dont la moitié représentait l'exportation. On expédiait, en effet, beaucoup de rubans à l'étranger, notamment en Espagne, en Portugal, en Hollande, en Autriche, en Italie, en Allemagne où les Polonais et les Russes venaient s'approvisionner dans les foires célèbres de *Francfort* et de *Leipzig*.

L'industrie stéphanoise eut, comme celle de Lyon, beaucoup à souffrir de la Révolution. Pendant la Terreur, plusieurs fabricants, compromis dans l'insurrection lyonnaise, furent condamnés à mort et exécutés; le travail ne reprit guère d'une façon régulière qu'à partir du Directoire.

Depuis la Révolution, la fabrique de rubans a subi des hauts et des bas, et les statistiques ont accusé des variations considérables dans la production. Cela tient à ce que, plus que toute autre vente, celle des rubans est soumise aux caprices de la Mode. L'année où l'on portera beaucoup de rubans, la situation sera prospère, et, dès que cet ornement aura été délaissé, on verra la misère régner dans toute la contrée.

De 1800 à 1805, la rubanerie reprend beaucoup: en 1805, la production était en effet évaluée à 17.000.000 de francs, dépassant ainsi celle qui avait été constatée avant la Révolution. Mais de 1806 à 1815, les affaires périclitent, par suite de la perte de débouchés importants, comme l'Espagne, le Portugal, l'Italie et l'Allemagne en guerre avec Napoléon I^{er}.

Il faut aller jusqu'aux premières années de la Restauration pour constater de nouveau une véritable activité dans la fabrique. En 1821, la production est de 21.000.000 de francs, ce qui marque un progrès sensible. Elle ne s'arrête pas là et, en dépit de crises passagères, on la voit monter en

1828	à	30.000.000 de francs
1833	»	45.000.000 »
1849	»	54.000.000 »
1855	»	90.000.000 »
1872	»	120.000.000 »

atteignant ainsi son point culminant.

Il est vrai qu'entre temps la fabrique stéphanoise a traversé de nombreuses crises et qu'on a pu constater parfois, d'une année à une autre, une diminution de près d'un tiers dans le chiffre d'affaires.

Rubans de France
1796
Rue de la Harpe
N° 100

Rubans de France
1796

Rue de la Harpe
N° 100

Rubans de France
1796

Rue de la Harpe
N° 100

Néanmoins, on remarquera que, malgré ces à-coups impossibles à éviter dans une industrie directement tributaire de la Mode, la production n'a cessé d'augmenter pendant le cours du dernier siècle. Cela est vrai tout au moins jusqu'à 1872, car, depuis lors, le chiffre d'affaires de 120.000.000 de francs a beaucoup baissé et est demeuré à peu près stationnaire entre 80 et 90.000.000 de francs.

Voici d'ailleurs, les évaluations accusées par la Chambre syndicale de Saint-Étienne pour les neuf dernières années.

	PRODUCTION TOTALE	EXPORTATION
1900	77.000.000 de francs.	35.300.000 francs.
1901	94.000.000 »	47.500.000 »
1902	92.000.000 »	39.400.000 »
1903	72.000.000 »	24.600.000 »
1904	83.000.000 »	32.490.000 »
1905	84.000.000 »	31.990.000 »
1906	99.000.000 »	32.400.000 »
1907	111.000.000 »	42.400.000 »
1908	86.000.000 » (1)	32.800.000 »

Les exportations, comme on pourra s'en rendre compte, entrent dans ce total pour une somme importante qui varie entre le tiers et la moitié de la production annuelle.

Nos deux principaux clients sont l'Angleterre et les États-Unis; mais si nous avons une réelle supériorité en ce qui concerne les rubans façonnés, nous sommes, pour les rubans unis et mélangés, fortement concurrencés par la Suisse et par l'Allemagne.

Malgré les fluctuations auxquelles elle est soumise, la fabrique de rubans de Saint-Étienne occupe un haut rang dans l'industrie française. Elle le doit non seulement à son gros chiffre d'affaires et à son importante exportation, mais aussi à l'intelligence, à l'esprit d'initiative et au goût de ses industriels.

Nous donnons ci-dessous la liste des principaux fabricants stéphanois et l'arbre généalogique que chaque maison a bien voulu nous fournir aussi exactement que possible.

1. Il y a lieu de tenir compte, en comparant le chiffre de production de 1855 et celui de 1908, que, comme pour les soieries de Lyon, la matière première et la main-d'œuvre ayant diminué considérablement les chiffres actuels représentent environ quatre fois les chiffres anciens.

ANCIENNES RAISONS SOCIALES	DURÉE	MAISONS EXISTANT ACTUELLEMENT SOUS LA RAISON SOCIALE	depuis
Alibert Fulchiron. Vre Alibert Fulchiron. Alibert Frères. —	1870-1879 1879-1884 1884-1895 —	J. B. Alibert. (fondée en 1870). — S. Araud. —	1895 — 1882 —
Frédéric Astic. F. Astic et Bel. F. Astic. —	1860-1867 1867-1882 1882-1905 —	L. Astic. (fondée en 1860). — Attendu Berthéas. —	1905 — 1885 —
Aubert Pascal. —	—	—	1865 —
C. et G. Balay. G. Balay et Varagnat. —	1870-1876 1876-1892 —	G. Balay et Cie. (fondée en 1870). —	1892 —
Portallier et Barrailler. Barrailler et Sablière. Barailler-Sablière. —	1849-1859 1859-1863 1863-1890 —	Barailler frères. (fondée en 1849). —	1890 —
Bastide et Porte. Victor Bastide. —	1872-1884 1884-1906 —	Marcel Bastide. (fondée en 1872). —	1906 —
Béraud, Chenouf et Cie. Beraud et Chenouf. —	1894-1897 1897-1903 —	J. Béraud aîné. (fondée en 1894). —	1903 —
J. B. Béraud. —	—	—	1906 —
Revolier et Liabeuf. Revolier et Rateront. Liotard, Bernard et Cie. Liot et Bernard. Bernard et Poméon. —	1850-1856 1856-1865 1865-1872 1872-1882 1882-1888 —	J. B. Bernard. (fondée en 1850). —	1888 —
Bernard Jenne et Cie. (fondée en 1873). —	1873-1908 —	—	1908 —
J. Revol. —	1839	—	—
A. Bodoy. Bodoy et Garaud. Bodoy et Fourneyron. Bodoy et Jacquemont. Bodoy et Cie. Buhet, Bodoy fils et Cie. —	1857-1869 1870-1882 1882-1897 —	Bodoy, Guillon et Cie. (fondée en 1839). —	1898 —
Bonnaviou et Deroc et. —	—	—	1908 —
Pinatel et Brossy. C. Brossy et Cie. —	1871-1892 1892-1898 —	Brossy, Balouzel et Cie. (fondée en 1871). —	1898 —
Brottier et Jacquet. (fondée en 1889). —	1889-1893 —	—	1893 —
Brun Camille. Brun Camille Fils et Bourlier. Brun Camille et fils. —	—	Brun Camille fils et Marcon. (fondée en 1860). —	—
Bugère et Beaud. Breuil, Triozon et Cie. E. Triozon et Cie. —	1866-1878 1878-1902 —	Buhet, Thiollier et Cie. (fondée en 1866). —	1902 —
Canonier et Ménabé. —	—	—	1907 —
J. B. Carro. —	—	—	1892 —
Chaize frères. —	—	—	1875 —
Chaleil Gobert. —	—	—	1877 —
Chambe. —	—	—	1906 —
Brun et Montagny. J. Montagny. J. Montagny et Cie.	1887-1892 1893-1906 1907-1908	Chapeau, Lafond aîné et Cie. (fondée en 1887).	1909

Lacour et Bonnard, J. Bonnard.	—	J. Chateauneuf.	1895
Varagnat, Chatelard et Cie.	—	—	—
Chatelard et Eriflet.	1901-1902	Chalelard et Charles.	—
Chatelard.	1902-1904	(fondée en 1901).	1906
—	1904-1906	—	—
Darnond.	—	Chavanieux.	—
Darnond et Cluzet.	1901-1905	(fondée en 1901).	1909
Cluzet.	1905-1907	—	—
—	1907-1909	Chavarot frères.	—
J. Chavarot.	—	(fondée en 1904).	1907
—	1904-1907	—	—
Chenouf et Bessy.	—	Chenouf frères.	—
—	1904-1908	(fondée en 1904).	1908
J. Chiffet et Cie.	—	—	—
—	1855-1876	Chillet et Collonge.	—
J. Barlet.	—	(fondée en 1855).	1876
Les gendres de J. Barlet.	1870-1899	—	—
—	1900-1905	Chomier.	—
—	—	(fondée en 1870).	1906
Besson.	—	Chorel Escorbia.	—
Besson, Clément et Cie.	1905-1906	—	1879
—	1906-1909	Clément et Cie.	—
—	—	(fondée en 1905).	1909
—	—	J. Cochet.	—
—	—	—	1900
—	—	F. Colcombet et Cie.	—
—	—	(fondée en 1804).	—
—	—	—	—
Denis Jacob.	—	Cordonier.	—
Jacob fils et Cordonier.	1850	(fondée en 1850).	1900
—	1900	—	—
—	—	J. Coste.	—
Gobert et Courdioux.	—	—	1882
—	1881-1890	E. Courdioux.	—
—	—	(fondée en 1881).	1890
J. Crépet.	—	—	—
Verdier-Crépet.	1864-1866	Mlle C. Crépet.	—
J. Crépet et Cie.	1866-1871	(fondée en 1864).	1906
Vee Crépet.	1871-1882	—	—
—	1882-1906	—	—
—	—	J. Crépet Teste.	—
Fourneyron.	—	(fondée en 1860).	1891
Fourneyron fils.	1860-1874	—	—
Crépet jeune et Roche.	1875-1877	—	—
Fourneyron fils et Crépet jeune.	1878-1890	—	—
—	—	—	—
Maillard, Chambon, Darnond et Cie.	1889-1895	Darnond.	—
Maillard et Chambon.	1895-1898	(fondée en 1889).	1907
Maillard.	1898-1901	—	—
Darnond.	1901-1905	J. B. David.	—
Darnond et Cluzet.	1905-1907	(fondée en 1775).	1804
—	—	—	—
Thiollière David.	1775-1804	Nicolas David.	—
—	—	—	1898
—	—	—	—
Decousus et Décot.	1873-1879	M. Décot et Cie.	—
Décot et Monneret.	1879-1882	(fondée en 1873).	1903
G. Décot.	1882-1892	—	—
G. Décot et Cie.	1892-1903	—	—
—	—	—	—
Besson frères.	1854-1867	T. Degatier.	—
J.-B. Besson jeune.	1867-1873	(fondée en 1854).	1892
Degatier, Giry et Cie.	1873-1879	—	—
Degatier et Giry.	1879-1892	—	—
—	—	E. Depras.	—
A. Depras.	1872-1895	(fondée en 1872).	1904
A. Depras et fils.	1895-1899	—	—
A. Depras frères.	1899-1904	P. Depras.	—
—	—	(fondée en 1899).	1904
—	—	—	—
Derois.	1877-1903	Derois et Dumas.	—
—	—	(fondée en 1877).	1904

J.-B. Descours. A. Descours fils.	1785-1835 1835-1868	H. Descours. (fondée en 1785).	1868
—	—	—	—
Besson et Deville.	1863-1889	Deville jeune. (fondée en 1883).	1889
—	—	—	—
Deville et Bergeron. Deville, Bayeux, Tillon. Deville père et fils. Deville frères.	1854-1860 1860-1864 1864-1874 1874-1902	J.-M. Deville. (fondée en 1854).	1902
—	—	—	—
Vallat, Deville et Cie. Vallat et Deville.	1877-1883 1883-1900	Nicolas Deville. (fondée en 1877).	1900
—	—	—	—
Durand et Martin. Chalancon et Cie. Richard et Gattel. Richard, Devun et Cie.	av. 1848 1889-1896	J. F. Devun. (fondée en av. 1848).	1896
—	—	—	—
Dodevez et Pignol.	av. 1880	Dodevez.	1894
—	—	—	—
Barthelemy Penel. Penel-Lacour. Penel-Lacour et Dufour. Dufour et Penel. Dufour et Thomas.	1827-1848 1848-1852 1853-1874 1874-1893 1893-1900	B. Dufour. (fondée en 1827).	1900
—	—	—	—
César Tyrode.	1868-1893	Duplanil et Morel.	1900
—	—	—	—
Epitalon aîné.	1824-1852	A. Durand. (fondée en 1868).	1893
—	—	—	—
Boudarel-Bonhomme Boudarel Fils et Chavanon.	1834-1874 1872-1908	C. Durand	1897
—	—	—	—
A. Favard.	1901-1903	Epitalon frères.	1852
—	—	—	—
Faure Galeras.	1985-1904	Fabre et Otternaud. (fondée en 1834).	1909
—	—	—	—
Portaiaix et Faure. H. Faure et Cie.	1864-1879 1879-1898	H. Faconnet.	1900
—	—	—	—
Claude Besson Fils. E. Ferréol.	1860-1893 1893-1906	Favard et Pasteur. (fondée en 1901).	1903
—	—	—	—
Foujols et Defour. Foujols et Cie.	1864-1865 1865-1872	J.-B. Faure. (fondée en 1895)	1904
—	—	—	—
Faure et Galeras. Galeras et Cie. Girodet et Fox.	1894-1902 1902-1904 1904-1907	Faure frères et Cie. (fondée en 1864).	1898
—	—	—	—
Fraisse-Merley. Fraisse-Merley et Fils. Fraisse-Merley et Cie.	1843-1876 1876-1896 1896-1908	Faure et Reynaud.	1902
—	—	—	—
Louis Cognard, A.-L. Cognard et Frécon.	1870-1872	E. Ferriol et Combes. (fondée en 1860).	1906
—	—	—	—
Joseph Laurent. Garand et Paeal.	1885 1894	J. Forest et Cie.	1873
—	—	—	—
J. Gattel. J. Gattel et Cie.	1869-1900 1900-1905	Foujols et Sandrier (fondée en 1864).	1872
—	—	—	—
		H. Fox et Cie. (fondée en 1894).	1907
		—	—
		Fraisse, Merley et Menu. (fondée en 1845).	1908
		—	—
		E. Frécon. (fondée en 1870).	1872
		—	—
		Fulchiron fils aîné.	1865
		—	—
		Galley et Boiron.	1891
		—	—
		Garand Léon. (fondée en 1885).	1894
		—	—
		P. Gattel et Cie. (fondée en 1869).	1905

Dugnat et Gauthier.	1855-1874	Antoine Gauthier. (fondée en 1855).	1874
—	—	—	—
E. Gélas.	1862-1863	Gay et Cie.	1906
Gélas et Badinaud.	1863-1869	—	—
E. Gélas.	1869-1893	Gélas et Cie.	1894
E. Gélas et Cie.	1893-1894	(fondée en 1862).	—
—	—	—	—
Gidrol et Martinier.	1874-1876	A. Gidrol et Cie.	1896
A. Gidrol.	1876-1895	(fondée en 1874).	—
—	—	—	—
Jean-Etienne Giron.	1820-1851	Giron frères.	1908
Giron frères.	1851-1871	(fondée en 1820).	—
Giron frères.	1871-1889	—	—
Giron frères.	1889-1908	—	—
—	—	—	—
Gotard, Barbier et Cie.	1889-1890	Gotard et Descos.	1893
Gotard, Monlinier et Cie.	1890-1892	(fondée en 1889).	—
—	—	—	—
Gidrol et Martinier.	1871-1874	Ant. Granjon.	1903
J.-B. Martinier.	1874-1889	(fondée en 1871).	—
J.-B. Martinier et Granjon.	1889-1897	—	—
H. Martinier et Grandjon.	1897-1903	P. Grillet.	1904
—	—	(fondée en 1902).	—
Chatelard et Grillet.	1902-1904	—	—
—	—	J. Guichard et Fétilleux.	1905
Gros et Berin.	1876-1880	(fondée en 1876).	—
Prat et Durel.	1880-1885	—	—
Durel et Guichard.	1885-1891	F. Guillaume et Cie.	1896
J. Guichard.	1891-1905	(fondée en 1859).	—
—	—	A. Guinard.	1903
Guillaume, Staron et Cie.	1859-1879	—	—
F. Guillaume.	1879-1896	J. Guinard.	1908
—	—	(fondée en 1901).	—
J. Guinard.	1901-1903	Suite de J.-B. David,	—
Guinard et Davier.	1903-1908	(Rayon de rubans).	—
—	—	—	—
F. Hérard et Cie.	1898-1902	F. Hérard.	1909
Hérard et Villard.	1902-1908	(fondée en 1898).	—
A. Villard et L. Cognet.	1908-1909	—	—
—	—	div. Huber frères.	1906
Maillard, Chambon, Darnond et Cie.	1889-1895	(fondée en 1889).	—
Maillard et Chambon.	1895-1898	—	—
J.-B. Chambon.	1899-1905	Imberdis.	1906
—	—	(fondée en 1902).	—
J. Forisier et G. Imberdis.	1902-1906	—	—
—	—	J. Jabouley.	1890
Sagne fils et Teruec.	1860-1892	—	—
Jabouley, Villet et Cie.	1892-1894	Jabouley, Villet.	1895
—	—	(fondée en 1860).	—
J.-B. Verdier.	av. 1900	Kettin.	1907
—	—	—	—
P. Jacod.	1901-1903	P. Jacod.	1907
P. Jacod et Ravel.	1903-1904	(fondée en 1901).	—
Jacod et Fourand.	1904-1906	Javelle et Jury.	1905
—	—	—	—
André Forissier.	av. 1878	Klipfel et Courbon.	1896
Forissier et Irécon.	1878-1881	(fondée av. 1878).	—
André Forissiev.	1881-1886	—	—
Forissier-Poncet.	1886-1889	Kybourg et Daniel fils.	1904
Forissier, Klipfel et Courbon.	1889-1896	(fondée en 1871).	—
—	—	—	—
Daniel et Kybourg.	1871-1878	P. Laurent.	1909
Kybourg, Daniel et Tranchard.	1878-1883	(fondée en 1903).	—
Daniel et Kybourg.	1883-1904	—	—
—	—	V. et P. Laurent.	1903
Matrieon et Laurent.	1903-1908	(fondée en 1869).	—
—	—	—	—
A. Filliol et V ^{te} Laurent.	1869-1880	—	—
Victor Laurent.	1880-1903	—	—

Béal-Culty.	1882-1886	Les successeurs de E. Boyeldieu.	1906
Culty.	1886-1896	(fondée en 1882).	—
J. Culty.	1896-1905	—	—
—	—	—	—
J.-B. Dumas.	1861-1898	Les fils de J. B. Dumas.	1898
—	—	(fondée en 1861).	—
—	—	—	—
Neyret et Moustier.	av. 1865	V. Louison et Cie.	1886
A. Moustier et Cie.	1865-1890	J. Macle.	1890
—	—	(fondée av. 1865).	—
Maillard, Chambon, Darnond et Cie.	1889-1895	—	—
Maillard et Chambon.	1895-1898	div. J. Maillard.	1898
—	—	(fondée en 1889).	—
Eug. Marchand.	1865-1906	Marchand, Brebis et Cie.	1906
—	—	(fondée en 1865).	—
P. Mareon et C. Rosier.	1870-1882	—	—
—	—	P. Marcon.	1882
E. Bret et Cie.	1868-1874	(fondée en 1870).	—
E. Bret et Marcoux.	1874-1885	—	—
Pierre Marcoux.	1885-1889	Marcoux, Chateaufort et Gélis.	1906
Marcoux et Chateaufort.	1889-1902	(fondée en 1868).	—
Marcoux, Chateaufort et Cie.	1902-1906	—	—
—	—	Cl. Merley.	1895
Vinson, Sagnard et Cie.	1864-1895	(fondée en 1864).	—
P. Vinson et Cie.	1895	—	—
—	—	P. Meyer.	1907
P. Meyer et Montet.	1901-1907	(fondée en 1901).	—
—	—	—	—
Michel-Boyer.	1850-1860	Meyer et Chio.	1904
Sauveur-Michel.	1860-1875	—	—
—	—	S. Michel et fils.	1875
—	—	(fondée en 1850).	—
—	—	—	—
J.-A. Bizalion.	1823	G. Morlet.	1898
J.-A. Bizalion et Chaleyer.	 1850	(fondée en 1898).	—
J.-A. Bizalion.	1850-1876	—	—
J.-B. Neyret.	1876-1882	Neyret frères et Cie.	1905
J.-B. Neyret et S. Berne.	1882-1888	(fondée en 1823).	—
J.-B. Neyret.	1888-1890	—	—
J. et P. Neyret.	1890-1905	—	—
Neyret frères.	—	—	—
—	—	—	—
Brun et Montagny.	1886-1892	Neyron de Saint-Julien et Cie.	1906
Pierre Brun.	1893-1906	(fondée en 1886).	—
—	—	—	—
Albert Bélinac.	1882-1891	—	—
Bélinac et Durieux.	1891-1895	Page, Bélinac et Cie.	1907
Albert Bélinac.	1895-1907	(fondée en 1882).	—
—	—	—	—
Henry et Cie.	1845-1905	Paret.	1905
—	—	(fondée en 1845).	—
—	—	—	—
O. Barralon.	1880-1906	G. Pascal.	1894
—	—	—	—
Henry, Peyret-Lacombe.	1842-1870	Perrin et Sassolat.	1906
J. Peyret-Lacombe.	1870-1873	(fondée en 1880).	—
Peyret-Lacombe et Fonjols.	1873-1876	—	—
J. Peyret-Lacombe.	1876-1900	Henry Peyret-Lacombe.	1900
—	—	(fondée en 1842).	—
Peyret-Gérin.	1820-1869	—	—
Peyret, Tézénas et Bastide.	1869-1873	—	—
Peyret et Bouchetal.	1873-1891	fusion Peyret, Larcher et Cie.	1897
Journoud et Peyret.	1891-1897	(fondée en 1820).	—
—	—	—	—
Bourgault-Larcher.	1840-1844	—	—
Larcher-Faure.	1844-1868	—	—
Larcher frères.	1868-1870	—	—
Aug. Larcher.	1870-1878	—	—
Larcher et Laforge.	1878-1884	—	—
Aug. Larcher.	1884-1892	—	—
Larcher frères.	1892-1897	—	—

<i>P. Staron jeune et Cie.</i>	1886-1894	J. B. Peyrieux.	1880
<i>Peyronnet et Darnond.</i>	1894-1904	—	—
—	—	J. B. Peyronnet et Cie.	1901
<i>Hérard, Durand et Piat.</i>	1879-1892	(fondée en 1886).	—
<i>Hérard et Piat.</i>	1892-1898	—	—
<i>Piat et M. Balay.</i>	1898-1909	Piat et Montagnon.	1909
—	—	(fondée en 1879).	—
<i>Gattel.</i>	1881-1890	—	—
<i>Reynard.</i>	1890-1904	Pichon frères.	1906
<i>Reynard-Pichon.</i>	1904-1905	(fondée en 1881).	—
<i>A. Pichon aîné.</i>	1905-1906	—	—
—	—	P. Pignol.	—
<i>J. Brenier.</i>	1856-1875	(fondée en 1856).	—
<i>P. Pignol et Cie.</i>		—	—
—	—	Philip Lanoy et Cie.	1907
<i>Nicolas Delanglade.</i>	1795-1814	(fondée en 1795).	—
<i>H. Delanglade et Cie.</i>	1814-1824	—	—
<i>J.-M. Philipp.</i>	1824-1851	Ploton.	1899
<i>Philip frères.</i>	1851-1868	(fondée en 1896).	—
<i>J.-M. Philip.</i>	1868-1874	—	—
<i>Les petits-fils de J.-M. Philip.</i>	1874-1881	F. Poinas.	1895
<i>Philip et Roque.</i>	1881-1893	(fondée en 1882).	—
<i>Philip frères.</i>	1893-1907	—	—
—	—	Pontchardier et Millerat.	1907
<i>Bossu et Ploton.</i>	1896-1899	(fondée en 1899).	—
—	—	—	—
<i>J. Bonfils.</i>	1882-1893	Prébet et Desestret.	1901
<i>J. Bonfils et F. Poinas.</i>	1893-1895	(fondée en 1892).	—
—	—	—	—
<i>Pontchardier et Guinand.</i>	1899-1903	Proriot, Doron et Villard.	1907
<i>Pontchardier.</i>	1903-1907	(fondée en 1863).	—
—	—	—	—
<i>Varagnat et Garde.</i>	1892-1904	Réalon.	1900
—	—	—	—
<i>Proriot-Darion.</i>	1863-1874	—	—
<i>Proriot.</i>	1874-1907	C. Reymondon.	1891
—	—	(fondée en 1866).	—
<i>Ch. Rebour.</i>	1868-1880	—	—
—	—	Louis Reynaud.	1890
<i>Arnaud et Reymondon.</i>	1866-1875	—	—
<i>A. Reymondon.</i>	1875-1891	—	—
—	—	F. Robichon.	1898
<i>Lamotte.</i>	av. 1806	(fondée av. 1806).	—
<i>J.-B. Lamotte.</i>	1806-1824	—	—
<i>J.-B. Lamotte et Robichon.</i>	1824-1826	Ant. Roussillon.	1899
<i>L. Robichon et fils.</i>	1826-1865	(fondée en 1886).	—
<i>L. Robichon et fils.</i>	1865-1888	—	—
<i>Robichon et Plussou.</i>	1888-1898	J. B. Roux.	1890
—	—	(fondée en 1830).	—
<i>Roussillon, Ponchardier et Cie.</i>	1886-1892	—	—
<i>Roussillon et Ponchardier.</i>	1892-1899	Royet frères.	1902
—	—	(fondée av. 1880).	—
<i>Fraisse, Jacquet frères.</i>	1830-1884	—	—
<i>Jacquet.</i>	1885-1887	J. A. Sagnol.	1905
<i>B. Roux et Pignol.</i>	1887-1890	(fondée en 1904).	—
—	—	—	—
<i>Vacher-Chavant.</i>	av. 1880	—	—
<i>Chavant frères et Cesnat.</i>	1893-1898	Albert Sarda.	1903
<i>Royet frères et Cesnat.</i>	1898-1902	(fondée en 1800).	—
—	—	—	—
<i>Forest et Sagnol.</i>	 1904	Schoeler aîné.	1895
—	—	(fondée en 1874).	—
<i>Forest.</i>	1800	—	—
<i>Augustin Sarda.</i>	1820	—	—
<i>Augustin et Emile Sarda.</i>		—	—
<i>Emile Sarda.</i>		—	—
<i>Emile et Albert Sarda.</i>	 1903	—	—
—	—	—	—
<i>Wolff et Schoeler.</i>	1874-1880	—	—
<i>J. Schoeler fils aîné.</i>	1880-1886	—	—
<i>J. Schoeler et Brunon.</i>	1886-1894	—	—
<i>J. Schoeler et Bayle.</i>	1894-1895	—	—

Serre frères. Serre et Cie. Voe Serre, Louison et Cie.	1850-1855 1855-1872 1872-1886	Serre et Cie. (fondée en 1850).	1886
— Freyssinet et Cie. Freyssinet et Chevalere. L. Soleil.	— 1901-1903 1903-1904 1904-1908	— Soleil et Queron. (fondée en 1901).	— 1908
— F.-M. Durel. Durel et Souchon.	— 1893-1894 1895-1896	— R. Souchon. (fondée en 1893).	— 1897
— Guillaume et Staron. P. Staron jeune. P. Staron jeune et Cie. P. Staron jeune et Meyer.	— 1867-1879 1879-1889 1889-1893 1893-1901	— P. Staron jeune et fils. (fondée en 1867).	— 1901
— Félix Turdy.	— 1864-1880	—	—
— Troyet et Dufour. P. Troyet et Cie.	— 1848-1857 1857-1897	— Tillon et Favolle. (fondée en 1897).	— 1897
— A. Valancogne.	— 1884-1886	— E. Troyet et Cie. (fondée en 1848).	— 1897
— Alibert aîné.	— 1897-1901	— A. Valancogne et P. David. (fondée en 1884).	— 1886
— Perronnet-Vallat.	— 1896-1901	— J. Valette. (fondée en 1897).	— 1901
— Vallat. Vallat, Souchet et Falibois. E. Lacroix. E. Lacroix et Cie.	— 1848-1849 1849-1852 1852-1855 1855-1864	— Vallat et Perronnet. (fondée en 1896).	— 1901
— A. Filliol et Victor Laurent. Victor Laurent.	— 1869-1880 1880-1903	— Ch. Vente et Cie. (fondée en 1848).	— 1905
— Hérard, Durand et Piat. Hérard et Piat. Hérard et Cie. Hérard, Villard et Cie.	— 1879-1892 1892-1898 1898-1902 1902-1908	— G. Villard. (fondée en 1869).	— 1905
—	—	— div. A. Villard et L. Cognet. (fondée en 1879).	— 1908
—	—	— Honoré Vinson. (fondée en 1879).	— 1879
—	—	— J. Vocanson. (fondée en 1892).	— 1896
Vocanson et Deville.	1892-1895		

Ajoutons que le ruban n'est pas le seul article dans lequel la soie soit employée à Saint-Étienne. La passementerie et les tissus élastiques en consomment également de grandes quantités et ces deux industries, qui sont de fondation plus récente, ont participé à la prospérité de toute la région.

Comme à Lyon, il existe à Saint-Étienne ou dans ses environs, en dehors de certains lyonnais ayant des succursales et usines de teintures, des teinturiers stéphanois dont les plus importants sont : MM. Chambeyron ; Coron et Bunand jeune ; Heraud Meyrel ; Pieron Mercier ; Fessy et Christophe ; Relave et Cizeron.

Enfin, terminons en félicitant MM. Giron frères qui ont établi à Saint-Étienne, en 1882, la fabrication mécanique des velours en ruban et en pièce qui concurrence dans le monde entier les produits allemands (*velours shappe*).

Depuis lors, quelques fabriques importantes se sont établies également à Lyon ou dans ses environs, mais ce sont MM. Giron frères qui ont instruit et formé un personnel français pour cette fabrication, qui est, on peut le dire à leur honneur, leur œuvre presque exclusive en France.

Le Puy

PERSONNE ne se doute aujourd'hui que la pittoresque ville du Puy a cherché un moment à rivaliser avec Lyon pour la fabrication des tissus de soie et a, tout comme Tours, Nîmes et Paris, possédé sa *Manufacture Royale*. C'est pourtant l'exacte vérité. Le 25 septembre 1755, un arrêt du Conseil du Roi autorisait un sieur Servant à établir une manufacture dans cette ville et à mettre au-dessus de la principale porte d'entrée un tableau aux armes du roi, avec cette inscription : « *Manufacture Royale d'étoffes de soie du Puy-en-Velay.* »

Il ne faut pas s'illusionner sur la valeur du titre de « *Manufacture Royale* », qui, sous l'ancien régime, a été accordé à un grand nombre d'établissements; ce qualificatif n'impliquait pas, comme de nos jours celui de « *Nationale* », que la fabrique ainsi dénommée appartînt à l'État ou fût sous sa direction. Elle restait, au contraire, absolument indépendante et ceux qui la géraient, agissaient à leurs risques et périls, sans pouvoir engager, en quoi que ce fût, la responsabilité gouvernementale. Tout au plus jouissaient-ils de certains privilèges qui les mettaient à l'abri de la concurrence, ou bénéficiaient-ils de certaines gratifications que le pouvoir central leur faisait accorder par les autorités locales.

Tel fut le cas de la manufacture royale d'étoffes de soie du Puy. En échange de l'obligation, qui lui avait été imposée, de monter et d'entretenir une quantité déterminée de métiers : *30 la première année, 70 la deuxième, 120 la troisième, 180 la quatrième, 250 la cinquième, 320 la sixième, 400 la septième, 500 la huitième*, il lui avait été accordé une *subvention de 20.000 livres*, payée moitié par la province du Languedoc et moitié par celle du Velay.

La fabrique de Lyon, qui souffrait à ce moment d'une crise, principalement occasionnée par la guerre de Sept Ans, attribua ses maux à la création d'une manufacture toute voisine d'elle et à la protection qui lui avait été accordée par le roi. Elle fit entendre, à ce sujet, des plaintes véhémentes et réitérées, allant même jusqu'à accuser de Gournay, l'intendant du commerce, de conspirer sa perte.

Ses craintes, cependant, étaient vaines, car malgré l'appui du roi, malgré les subventions du Languedoc, du Velay, et aussi celles de la ville du Puy, la *Manufacture Royale du Puy* ne paraît pas lui

1065°
N^o 6.
Reçu
M^{re} Henry
intendant
de la liste
civil

Garde de Robbe de sa Majesté
la Reine fourni par Bertin
Année 1791.

Quartier de Janvier 1791.
1791. Stoffs 484[°] }
Robbes - - - - - 1705[°] } ... 6003[°] 8
ajustement 5814[°] }

Quartier d'Avril 1791.
Stoffs 90[°] }
Robbes 3273[°] } ... 9304
ajustement 8241[°] }

Quartier de Juillet 1791.
Robbes 1186[°] }
ajustement 4673[°] } ... 5859[°]

Quartier d'Octobre 1791.
Stoffs 405[°] }
Robbes 6859[°] } ... 14900-16
ajustement 7646-16 }

Intérêt des années 1788 et 1789 ... 7990[°]

Quartier de Janvier 1792. 4824-2 } 44077-4

Quartier d'Avril 1792. 3535-18 } ... 17120[°]

Quartier de Juillet jusqu'en
10. Août 1792. 4760[°] } 61197-4

Reçu à compte-judiciaire - 18 May 1792 - ... 28219[°]
38878-4

1065
1792

Garde Noire de la Caisse

Les fournitures de l'année 1788 sont élévées à 6899¹⁰
il a été payé à divers à compte
jusqu'au 30. juin 1789 46.389.
Le 31. mars 1792 il a été reçu
de la Caisse de l'extraordinaire 32.603.14
Les fournitures de l'année 1789 se sont élevées à 6028.8
Le 25. mars 1792 il a été reçu
de la Caisse de l'extraordinaire 38.000.
Nabais 1788 et 1789 80328.46.47.
Les fournitures de l'année 1790 se sont élevées à 42756.11
Payement
Avec le 10 à compte en 26. février 1792
jusqu'à et y compris le 89 juin 1792 en espèces
sans indication de destination pour le mois de
laquelle on recevait 42756.11
Les fournitures de l'année 1791 se sont élevées y compris
1790. 36.000 de l'année 1788 et 1789
jusqu'au 1^{er} janvier 1792 à 44,077.4
Et les fournitures en 1792 jusqu'au
10. août 1792 se sont élevées à 17,120.
Payement d'acompte
7. juil. 1791 en espèces à compte de 1791... 3,000
8. juil. 1791 en espèces à compte de 1791... 2,319
21. x. juil. 1791 en espèces à compte de 1791... 6,000
23. juil. 1792 en espèces à compte... 6,000
15. mars 1792 en espèces à compte... 5,000
18. mai 1792 en espèces à compte... 2,000
44,077.4
à la suite de la mention de fournitures il est dit
en face au total de 61,177.4 l'année au 1^{er} sur le total de 25,878.4

C'est d'après la 24 page de
la minute (c'est-à-dire de l'original)

Memoire de fourniture à la Cour
de finance de puis le 1^{er} janvier 1792 jusqu'au
10. août 1792. Sont les copies des papiers
arrêtés par Madame la Duchesse de Grammont
s'obtiennent entre les mains de Monsieur
Henry Intendant de la ville de Paris, lequel
indiquera la somme venue à compte de son
total pour la somme de 25,878.4

Les derniers rapports de Madame la
Dauphine à la dernière demande qui lui en a été faite est
du 6. Décembre 1794 est ainsi conçue

Le Secrétaire du Commandement et d'ordonner
général de son Altesse Royale Madame la Dauphine
à Mr. Botta

Mr.
Son Altesse Royale Madame la Dauphine
après connaissance du rapport que vous lui avez adressé
le 25. du mois dernier j'ai l'honneur de vous informer
que d'après les ordres j'en ai d'insérer le surplus de
le Roi le Ministre de la maison du Roi
C'est maintenant dans le Bureau de l. P.
qui vous devez Monsieur vous adresser pour
connaître la suite de votre demande.

Signé E. Charlet

Mr. Guillemin
chef du ministère de la maison du Roi.

avoir fait une bien sérieuse concurrence et avoir eu une carrière très brillante. En 1771, elle ne comptait plus que *45 métiers en marche et son chiffre d'affaires ne dépassait pas 200.000 livres*. Elle dut sombrer assez rapidement, car, à partir de cette époque, on ne voit plus nulle part qu'il en soit fait mention.

Aussi, n'est-ce pas à la fabrication des étoffes que la ville du Puy doit de figurer parmi les centres où l'on travaille la soie, mais bien plutôt à l'industrie des dentelles, dans laquelle sa réputation est depuis longtemps déjà établie.

Nous nous garderons bien de retracer ici l'histoire de la dentelle, ce qui nous entraînerait très loin; nous nous bornerons à parler des dentelles dans lesquelles la soie est employée et plus spécialement de celles qui sont fabriquées au Puy et dans la région du Velay ⁽¹⁾.

Il y a, on le sait, deux catégories de dentelles à la main : les dentelles à l'aiguille qui ont quelque analogie avec la broderie et dont les centres célèbres en France ont été *Alençon, Argentan*, et les *Flandres* — et les dentelles aux fuseaux, auxquelles *Valenciennes, Bayeux, Caen, Arras, Chantilly*, ont attaché leur nom.

Au Puy, on paraît avoir fait de la dentelle aux fuseaux dès l'origine de cette industrie en France, c'est-à-dire vers la fin du *xvi^e* siècle. Les premiers travaux dans lesquels la soie fut employée, sont plutôt des guipures que des dentelles, attendu que le dessin ne s'y détache pas sur un fond régulier. Les guipures dites « *du Puy* », dont on a conservé, au musée Crozatier du Puy, de remarquables spécimens, sont faites en soie noire et en laine et attestent l'habileté et le goût des ouvrières qui les confectionnèrent.

La vogue de la dentelle en France remonte à Catherine de Médicis, qui avait attiré dans notre pays le dessinateur italien Frédéric Vinciolo, et, déjà à cette époque, les ménagères du Velay et de l'Auvergne maniaient avec adresse les fuseaux.

A la fin du *xvi^e* siècle, leur réputation était solidement établie; mais plus tard, sous le règne de Louis XIII, cette industrie, si intéressante, faillit disparaître. Le Parlement de Toulouse avait, en

1. Certains marchands du Puy et plus spécialement les maringottiers allaient en Italie, à Venise et à Milan pour acheter de la dentelle qu'ils revendaient aux grandes foires annuelles de la contrée. Suivant certains chroniqueurs, poussés par leur esprit d'assimilation et surtout par leur esprit essentiellement marchand, ils eurent l'idée de faire reproduire aux femmes de leur contrée les modèles de dentelles qu'ils achetaient de l'autre côté des Alpes. Les bénéfices qu'ils réalisèrent ainsi furent beaucoup plus importants que ceux qu'ils faisaient auparavant et la dentelle se trouva de la sorte implantée dans les trois départements qui forment actuellement la région dentellière du Puy.

effet, en 1639, publié un décret par lequel il était défendu sous peine d'amende « à toute personne de l'un ou de l'autre sexe, qualité ou condition, de porter sur ses vêtements aucune dentelle tant de soie que de fil blanc, ensemble passement, clinquant d'or ni d'argent, fin ou faux. » Tout le pays fut dans la consternation, et sans l'intervention d'un jésuite, François Régis, qui fit revenir le Parlement de Toulouse sur sa décision, c'en était fait pour longtemps de la dentelle dans la région du Puy.

Sous le règne de Louis XIV et grâce à l'influence de Colbert, l'on vit s'établir, sur divers points du pays, une véritable industrie dentellière.

Le Puy, cependant, ne connut la prospérité que lorsque la vogue des dentelles à aiguille, dans la confection desquelles avaient excellé Alençon et Argentan, fut éteinte et que la Mode eut définitivement adopté, sous le règne de Louis XV, la dentelle aux fuseaux.

Au XVIII^e siècle, on ne se contenta pas de demander à la fabrique du Puy des dentelles de fil, on lui demanda aussi des dentelles de soie, ce qu'on appelait des *blondes*, parce qu'elles étaient faites avec de la soie écrue de ton naturel jaune ou plus généralement teintée de bleu. C'est en 1740 que l'on commença à fabriquer des blondes, et bientôt cette industrie fut en pleine prospérité à *Caen*, à *Bayeux*, à *Chantilly* et surtout *au Puy*. Elle était entretenue par une vogue inouïe qui persista jusqu'à la fin du siècle. Souvent, on l'agrémentait soit de cordonnet en soie de couleur, soit de chenilles.

La Reine Marie-Antoinette, à laquelle on a si souvent reproché sa coquetterie, goûtait particulièrement la blonde; il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter le livre-journal de sa modiste, M^{me} Éloffe, publié par le comte de Reiset, qui porte à chaque page la trace des commandes de cette sorte de dentelle.

On aura également une idée de la profusion avec laquelle la blonde était employée dans la toilette féminine, en lisant la description d'une robe qui avait été fournie, le 2 novembre 1791, à la Reine par un autre fournisseur, la célèbre marchande de modes du faubourg Saint-Honoré, M^{lle} Bertin.

Cette pièce inédite que nous avons reproduite et dont nous devons la communication à M. Jacques Doucet, qui n'est pas seulement l'homme éminent dont le haut commerce parisien est fier à juste titre, mais qui est aussi et avant tout, un érudit et fin collectionneur, intéressera certainement ceux qui veulent connaître le costume d'autrefois dans ses moindres détails :

« 1791 — 2 Novembre. — *Un grand habit pour le jour de la Tous-*

saint, en satin brun, la jupe garnie d'un volant de gaze brochée, bordée de comette blanche et d'une très belle blonde de chenilles, une bande de broderie sur satin blanc avec un plissé de blonde de chenilles rabattu sur le volant, un second plissé de blonde en revers, un petit pied de blonde de chenilles plissé de chaque côté, une broderie en tête de la grande blonde et rayée par colonnes de broderie bordées de chaque côté d'un plissé de blonde; les poches garnies d'un double ruché de blonde; le bas de robe de satin garni d'un plissé de blonde de chenilles et une broderie en tête, un second plissé de blonde en revers, ladite blonde à deux côtés fond d'Alençon. »

Blonde sur le corps de la jupe, *blonde* pour orner la broderie, *blonde* au bas de la jupe, *blonde* même aux poches, etc..., on en mettait partout, et la prédilection de la Reine pour ce genre d'ornementation suffit à indiquer qu'à la veille même de la chute de la Royauté, la Mode restait fidèle à la dentelle de soie.

Elle fut pourtant délaissée durant la Révolution et le Premier Empire et ne revint en honneur que vers 1825, où, de nouveau, les dentellières du Puy et de la Haute-Loire agitèrent leurs légers fuseaux à l'intention des élégantes de la Restauration.

Depuis, et bien que l'introduction sur le marché de la dentelle mécanique ait causé à cette intéressante industrie un tort grave, la fabrique du Puy n'a cessé de produire une grande quantité de dentelles à la main de toutes sortes, fabriquées avec les matières premières les plus diverses, depuis le fil, la soie, la laine, la soie *artificielle*, le crin et les filés d'or et d'argent, jusqu'à la paille, le poil de chèvre et de lapin angora.

Lorsque la Mode se porte plus spécialement sur la dentelle, il n'y a pas moins de 100.000 ouvrières occupées à cette fabrication dans la région du Puy.

La loi votée par le Parlement le 5 juillet 1903, qui organise l'enseignement professionnel de la dentelle dans les écoles primaires et institue dans certains centres des cours pour former des artistes et des dessinateurs aptes à créer de nouveaux modèles, ne pourra que favoriser le mouvement de rénovation de la dentelle française, à laquelle on s'est vivement attaché dans ces derniers temps, et ne tardera pas à porter ses fruits pour le plus grand bien de la fabrique du Puy.

Troyes

LA ville de Troyes, où l'on fabrique depuis très longtemps de la bonneterie, puisque les premiers statuts des bonnetiers datent de 1554, n'a plus, en ce qui concerne les articles de soie, l'importance qu'elle avait jadis. Ce n'est pas pourtant que cette industrie ait disparu du pays; la capitale de la Champagne, qui est demeurée fort active, continue, en effet, à produire la plus grande partie des bas, des chaussettes, des caleçons, des tricotés et gilets, qui alimentent le marché de Paris; mais alors qu'autrefois c'était surtout la bonneterie de soie qui était demandée, aujourd'hui celle-ci ne représente plus qu'environ 10 % de la consommation totale. De plus, pour cet article spécial, Troyes est distancée par les fabriques du département du Gard, comme celles de Nîmes, du Vigan, de Ganges, qui, se trouvant sur les lieux mêmes de production et de filature de la soie, jouissent d'avantages incontestables.

Quoi qu'il en soit, et en raison de l'ancienneté de sa fabrique, il était nécessaire de mentionner Troyes.

On peut rattacher à ce centre Arcis-sur-Aube, qui produit également de la bonneterie de soie.

Calais

ALAIS et l'agglomération de Saint-Pierre-lez-Calais, qui, depuis 1885, ne forment qu'une seule cité, ont une origine industrielle infiniment moins ancienne que les diverses villes dont nous avons parlé plus haut ; mais tandis que les manufactures, jadis extrêmement florissantes, d'Avignon, de Tours et de Nîmes, déclinaient peu à peu au cours du dernier siècle, la fabrique de Calais, qui s'était spécialisée dans la production des tulles et dentelles mécaniques, conquérait un rang des plus honorables dans l'industrie de la soie, se plaçant, après Lyon et Saint-Étienne, sur le même plan que Roubaix et Paris.

Bien qu'il y eût à Lyon et à Nîmes, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, un certain nombre de métiers à tulle, cette fabrication un peu rudimentaire avait été distancée par celle des Anglais qui, grâce aux inventions de Heatcoat, le créateur du tulle Bobin, et de Leavers, avaient, vers 1810, fait de Nottingham un centre de production extraordinairement prospère.

C'est, on ne peut en douter, à sa proximité de l'Angleterre que Calais doit d'avoir été la première ville française où on ait fabriqué le tulle mécanique. Bravant les pénalités rigoureuses, — *il s'agissait de la peine de mort* — qui avaient été prévues contre ceux qui oseraient livrer à l'étranger le secret de cette fabrication, quelques Anglais réussirent, en 1816, à introduire par contrebande sur la côte française les diverses pièces d'un métier à tulle.

Bien que ce point d'histoire soit vivement controversé, il semble résulter d'un document publié par M. Henri Hénon, dans son très intéressant ouvrage sur l'*Industrie des Tulles et Dentelles Mécaniques*, que l'importateur de cette industrie fut *Robert Webster* et que la première fabrique fut montée à Saint-Pierre-lez-Calais. On lit en effet, dans le registre de correspondance de la Mairie de Saint-Pierre, le passage suivant :

« *Le sieur R. Webster, arrivé à Saint-Pierre-lez-Calais en décembre 1816, venant d'Angleterre, est l'un des premiers qui ont établi dans la commune une fabrique de tulles* (1). »

Bientôt, d'autres Anglais, tels que *Clark, Bonnington, Chipman*, suivirent cet exemple et vinrent s'installer tant à Saint-Pierre qu'à Calais. D'après une statistique dressée en 1821, c'est-à-dire cinq ans après l'introduction du premier métier à tulle, il y avait alors

1. Henri Hénon.
*L'industrie des
Tulles et Dentelles
mécaniques*, p. 36.

six fabricants installés à Calais et cinq à Saint-Pierre, possédant ensemble 38 méliers. C'était, on le voit, encore bien modeste.

Les débuts de l'industrie calaisienne furent pénibles, car il fallait tâtonner pour perfectionner les métiers en usage qui n'imitaient encore qu'imparfaitement la dentelle à la main. Nous ne nous étendrons pas sur les innombrables modifications qui furent successivement apportées aux appareils primitivement en usage, parce que dans la période qui s'étend de 1816 à 1852, on n'a guère fabriqué à Calais que des tulles de coton. Néanmoins, il est utile de signaler l'opiniâtreté inlassable des industriels pour vaincre les multiples difficultés qu'ils rencontraient et pour se tenir au courant des progrès réalisés pendant ce temps par les Anglais. C'est grâce au développement pris par la fabrique durant ces trente-cinq années, grâce au dur apprentissage auquel elle s'est soumise, qu'elle a pu aborder avec succès un genre aussi difficile et aussi délicat que la dentelle et le tulle de soie.

Le point de départ de cette orientation nouvelle donnée à une industrie, déjà intéressante sans doute, puisqu'elle occupait plus de 6.000 ouvriers et avait une production de 11,000,000 de francs, mais confinée dans des articles communs, a été l'Exposition de Londres de 1851, qui permit à divers fabricants d'examiner sur place l'organisation de l'industrie tullièrre chez nos voisins et de tirer de cette étude de précieuses indications pour leurs propres affaires.

Dès lors, ils n'hésitèrent plus à transformer leur outillage et à développer la fabrication des tulles et dentelles de soie qui n'avait jusqu'ici été que l'accessoire de celle des tulles et dentelles de coton. On se rendra compte de cette extension, en comparant les quantités de soie consommées en 1844 et en 1854.

	1844 kilos.	1854 kilos.
Soies grèges écrues.	6.567	5.274
Soies moulinées écrues.	1.256	12.604
Soies teintes.	57	1.204
Bourre de soie écrue.	34.385	45.954
	<u>42.265</u>	<u>65.036</u>

Peu à peu, les fabricants s'étaient mis à faire toutes les sortes de dentelles de soie, abandonnant à Lyon les tulles unis. Dans la seconde partie du règne de Napoléon III, ils profitèrent de l'essor

considérable que donna aux affaires le régime des traités de commerce pour livrer à la consommation diverses imitations de dentelle, et, notamment, du chantilly et des blondes en laizes et en bandes, des écharpes et des mantilles d'une fabrication et d'un goût parfaits, qui eurent le plus grand succès et établirent définitivement la réputation de l'industrie calaisienne.

En 1870, on comptait à Calais et à Saint-Pierre, *193 fabricants possédant 939 métiers*, dont la moitié environ étaient employés à la soie. La plupart étaient munis des derniers perfectionnements. Depuis la chute du Second Empire, la fabrique de Calais n'a cessé de se développer. Elle a eu sans doute, comme toutes les industries de la soie — peut-être plus que les autres —, à souffrir des brusques changements de cette fée capricieuse qui s'appelle la Mode; elle a dû supporter des crises graves, causées tantôt par la surproduction, tantôt par des krachs financiers; mais ces dures épreuves, loin de l'abattre, semblent l'avoir trempée pour la lutte économique et avoir donné à ses représentants plus d'esprit d'initiative et plus d'ingéniosité pour satisfaire aux goûts de la clientèle.

Quelques renseignements statistiques indiqueront mieux que tous les commentaires la marche ascendante de cette industrie, qui fait, au même titre que celles de Lyon et de Saint-Étienne, honneur à la France, et qui n'a pas encore dit son dernier mot.

En 1877, les fabricants de Calais — ou plutôt de Saint-Pierre-lez-Calais, car peu à peu toute l'industrie s'était portée sur cette localité — *étaient au nombre de 389 et avaient en marche 1,634 métiers actionnés par 62 usines à vapeur productrices de force motrice*. La production annuelle était estimée à 45,000,000 de francs, dont les trois quarts environ, soit 33,000,000 de francs *de dentelle de soie, de bourre de soie ou de schappe*.

La période la plus florissante a jusqu'ici été celle de 1879 à 1885, pendant laquelle la production, activée par un véritable engouement pour la dentelle, s'est élevée à 100 ou 120.000.000 de francs. Il y avait alors *367 fabricants et cinquante-deux usines de force motrice*, avec un outillage composé de 324 métiers montés au coton et de *1.350 montés à la soie*. Quant au personnel employé à la fabrication, il pouvait être évalué à *20.000 ouvriers ou ouvrières habitant Calais ou ses environs*.

Malheureusement, cette période favorable engagea la plupart des fabricants à augmenter leur matériel d'une façon inconsidérée, de telle sorte que l'on assista bientôt à un chômage causé par la surproduction. Cette situation défavorable se compliqua, en 1886,

d'une crise financière qui amena la chute de plusieurs banques laissant un passif de 30.000.000 de francs. Le mouvement de reprise des affaires ne s'opéra guère qu'à partir de 1889. De 1889 à 1893, la production a pu être évaluée de 50 à 80.000.000 de francs, représentée pour la plus grande partie par la dentelle de soie.

Depuis lors, la situation est demeurée à peu près la même. Bien que la fabrique de Calais ait eu à supporter plusieurs grèves, qu'elle ait dû lutter avec la concurrence de Plauen et de Saint-Gall, pour les dentelles brodées et brûlées, et qu'il lui ait fallu à chaque instant compter avec les caprices de la Mode, elle est arrivée à maintenir son chiffre d'affaires. Elle s'est ingéninée, en maintenant les genres classiques comme le chantilly, les guipures en soie et en laine, les cluny en soie et en fil, l'alençon, le point à l'aiguille, le milan, la voilette, les tulles unis et façonnés, et les valenciennes à varier constamment ses dessins et ses modèles pour suivre la Mode dans ses mille évolutions. De plus, elle a su, suivant les circonstances, donner la prééminence tantôt à la soie et tantôt au coton.

Les noms des personnes qui suivent ont été fabricants de dentelles ou de tulles, associées en noms collectifs ou seules, et ont encore, pour un grand nombre, des descendants dans cette industrie (1).

1816. — R. Webster.

1818. — Bonnington, T.-V. Chipman, J. Clark.

De 1820 à 1850. — Baudron, Beaurepaire, Black, *Crevecœur*, Dognin, Dubout, *Francess*, Genet, Haillot, Herbelot, Isaac, Mallet, Maniez, *Maxton*, Morley, Mullié, Oswin, Pain, Pearson, Pecquet, Pohill, Ribotte, Sailly, Salembier, Sergeant, *Stubbs*, Tyler, Vailant, Wragg, West.

De 1850 à 1871. — Arnett, *Bacquet*, Bellin, Benard, Bertrand, Bimont, Boittel, Brumot, Cardon, Capelle, *Cordier*, Champaillier, Dagbert, *Davenière*, Debray, Deslandes, Dessin, Devot, Dufay, Fermant, Fourquaut, *Gaillard*, Galoppe, Grandin, *Hall*, Hartshorn, Hembert, *Henon*, Hermant, *Houette*, Jouarre, Lagache, Leclerc, *Lecomte*, Lefebvre, Legendre, Leleu, L'Heureux, Limquette, Petit,

1. Les noms en *italique* indiquent ceux qui ont encore actuellement des descendants établis sous le même nom.

Prilliez, Pulsford, Quarez, Quillacq, Rebier, Renard, Rieder, *Riechers*, *Topham*, Towlson, Valdelièvre, Valois, Vatré, Wokland,

De 1872 à 1908. — *Aubry*, Babey, Bancquart, Basset, *Belard*, Beutin, Binaux, Boin, *Bomy*, Bonvoisin, Bourré, Bouteugeun, Butler, *Caron*, *Cathelain*, Crassin, Dartout, *Deguines*, Delaunay, Devienne, *Després*, Devot, Dolain, *Farigoule*, *Fontaine*, Gabet, Gellé, Gest, Gladwich, Goart, Hutin, Imbert, James, *Jublain*, *Kent*, *Lebas*, Lemaitre, Lenique, Lepeletier, Letailleur, Masset, *Merlen*, Nime, *Noyon*, Olivier, *Pinet*, *Piquet*, Plante, Poret, *Ravisse*, Renard, Rembert, Revel, Reville, Roberts, *Roche*, Sagot, Smith, *Tabary*, Tragin, Vendoux, *Wateney*.

Calais travaille beaucoup pour l'exportation. Ses deux plus forts clients sont les États-Unis, pour tous ses articles, et l'Angleterre pour les dentelles et tulles de soie; mais ses produits sont aussi recherchés en Allemagne, en Autriche et en Espagne.

Il convient de rattacher à la fabrique de Calais celle de *Caudry*, dont la fondation date à peu près de la même époque et qui, après avoir fait tout d'abord presque exclusivement des tulles unis, s'est mise, depuis 1870, à la fantaisie et à la dentelle de soie. Quoique les articles de Caudry soient assurément de qualité inférieure à ceux de Calais, ils leur ont néanmoins, à cause de leur bon marché, fait souvent une sérieuse concurrence.

On estime que Calais et Caudry consomment annuellement environ 800.000 kilos de soie, tant en soies grèges qu'en soies ouvrées ou en schappe.

Roubaix — Tourcoing — Amiens

LA ville de Roubaix et celle de Tourcoing, qui occupent un rang éminent dans l'industrie du drap, consomment aussi de la soie pour la fabrication des étoffes mélangées. Elles ont entrepris ce genre de tissus dans la dernière moitié du ^{xviii}^e siècle et, bien que ce ne soit là pour elles qu'un accessoire, elles n'ont point tardé à en produire d'assez grandes quantités.

Les articles de Roubaix n'ont aucune prétention à l'originalité; ils ne sont généralement qu'une copie de ceux de Lyon. Ils ont surtout pour raison d'être leur bon marché. A cet égard, les fabricants roubaisiens se sont montrés extrêmement habiles, et, grâce à un judicieux emploi des matières, ils sont arrivés à fabriquer des tissus de soie et de coton, de soie et de laine, qui trouvent leur écoulement dans l'ameublement aussi bien que dans le costume.

Tourcoing fait, comme Roubaix, des étoffes mélangées, des velours pour tentures et ameublement, des satins et aussi de la bonneterie.

Ces deux villes possèdent une condition des soies. Bien que les quantités enregistrées dans ces établissements ne constituent pas, à proprement parler, une statistique véritable des matières premières employées par l'industrie, puisqu'il arrive fort souvent que des soies passent par un autre établissement que celui du lieu où on les manufacture et que, parfois aussi, les mêmes soies sont envoyées plusieurs fois au Conditionnement, il y a là tout au moins une indication approximative.

A Roubaix, les deux conditions, l'une municipale, l'autre appartenant à la Chambre de Commerce, ont enregistré, en 1906, 68.113 kilos de soie, et en 1907, 47.769 kilos. Si l'on songe que les diverses Conditions établies en France enregistrent annuellement environ 10.000.000 de kilos de soie, c'est évidemment fort peu. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, toutes les soies employées par la manufacture de Roubaix ne passent certainement pas par les Conditions de cette ville.

A Tourcoing, les quantités relevées sont encore plus faibles. Elles ont été, en 1906, de 7.208 kilos, et en 1907, de 937 kilos seulement.

Amiens, où le tissage de la soie est ancien, car on y faisait déjà au ^{xviii}^e siècle des *camelots renommés* (1), doit être rattaché à Roubaix et à Tourcoing, car on y fabrique à peu près les mêmes articles dans lesquels entre pour partie la soie : ce sont surtout des velours

1. Henry Harvard. *Dictionnaire de l'Ameublement*. V^o Camelot.

pour ameublement, et des satins pour chaussures. On y fait aussi des lacets.

En 1906, la Condition des soies qui est établie dans cette ville a enregistré 346 kilos, et en 1907, 1.433 kilos, quantités infimes, qui donnent assurément une idée inexacte de la fabrique amiénoise; celle-ci, sans être de grosse importance, occupe cependant une solide situation sur le marché, surtout pour les velours de coton avec lesquels elle fait concurrence à l'Angleterre.

Autres Villes

POUR être complet, il convient encore de signaler, dans la région du Nord et de l'Est, quelques autres villes, où il est fait usage de la soie et dont nous n'avons pas eu l'occasion de parler, en passant en revue les divers centres de production des tissus de soie.

Saint-Quentin, ville très industrielle où le tissage du coton est des plus actifs, possède, comme Calais, des fabriques de tulles et dentelles mécaniques de soie et des métiers à broder. Quelques fabricants de lacet y sont également établis.

Beauvais, dont la manufacture de tapisserie, fondée par Colbert, jouit d'une juste réputation, fabrique des velours pour ameublement et de la passementerie, dans lesquels il est également fait emploi de la soie.

Enfin, on peut encore citer pour les gazes de soie : *Bertry*, dans le Nord; pour les dentelles et guipures : *Mirecourt*, dans les Vosges; pour les broderies : *Luxeuil* (Haute-Saône), *Saint-Michel-sur-Meurthe* (Vosges), *Épinal* (Vosges), *Stenay* (Meuse), *Pontruet* (Aisne).

Chapitre V

PARIS

*SON RÔLE COMME PRODUCTEUR.
SES CORPORATIONS
ET LEURS DIFFÉRENTS RÈGLEMENTS.
SES MANUFACTURES.*

N croit généralement qu'on a tout dit sur l'industrie de la soie en France quand on a parlé de Lyon et de Saint-Étienne. C'est, en effet, chose admise que notre fabrication nationale s'identifie avec ces deux villes.

La plupart des rapports, qui ont été rédigés à l'occasion des diverses Expositions organisées en France ou à l'étranger depuis une trentaine d'années, partent de cette idée, et se bornent à un historique des manufactures lyonnaise et stéphanoise et à une étude sur leur situation présente.

Loin de nous la pensée de contester la façon dont leurs auteurs, nos éminents prédécesseurs, MM. Natalis Rondot, Marius Morand, Chabrières, Piotet, Carrière, Charbin, ont compris leur mission et de prétendre faire mieux qu'eux. Au cours de nos recherches, nous avons pu apprécier de trop près leur profonde compétence pour ne pas y rendre hommage. Mais on nous permettra d'envisager les choses d'une façon un peu différente et, tout en consacrant à la glorieuse fabrique de Lyon l'attention qu'elle mérite, de rappeler — et cela sans aucun amour-propre de clocher — le rôle, à notre avis considérable, qui a été joué dans le développement de l'industrie de la soie par une autre ville mise jusqu'ici à l'arrière-plan : nous voulons parler de Paris.

C'est qu'en effet la ville de Paris, s'est, elle aussi, adonnée de bonne heure à l'art de la soie et qu'elle tient toujours dans la fabrication de certains articles une place importante. C'est que Paris est depuis longtemps le centre presque unique du commerce des soieries. C'est enfin, c'est surtout que la grande cité, en qui toutes les nations reconnaissent l'initiatrice des Modes, a imposé, et impose encore à la fabrication, *ses idées, ses inspirations et ses goûts*.

Ce triple rôle demande à être mis en évidence avec quelque développement, si on veut avoir un aperçu exact et complet de l'industrie française de la soie.

LA FABRICATION DES SOIES ET SOIERIES A PARIS

L'industrie de la soie est des plus anciennes à Paris. On peut même se demander si ce n'est pas la première ville de France, où on se soit livré régulièrement à ce travail. Mais s'il n'est pas bien établi que, sur ce point, Paris ait précédé Avignon et Rouen, qui, dès le ^{xiii}^e siècle, comptaient dans leurs murs un certain nombre d'ouvriers en soie, il est, au contraire, certain que l'industrie parisienne existait bien avant celle de Lyon.

Nous avons vu que la fabrication des soieries n'avait pas été pratiquée à Lyon avant la fin du ^{xiv}^e ou le commencement du ^{xv}^e siècle. Si les historiens de la Fabrique, en s'appuyant sur le texte de l'ordonnance de Louis XI, de 1466, portant ordre que

« l'art et ouvraige de faire les dicts draps d'or et de soie soit commencé et introduit en nostre dicte ville de Lion en laquelle, comme l'on dit, en y a jà aucun commencement »,

ont pu soutenir avec vraisemblance que l'origine de leur industrie était antérieure à cette ordonnance, jamais ils ne l'ont fait remonter au delà de 1377, époque à laquelle les Papes cessèrent de résider à Avignon et où un certain nombre d'ouvriers en soie émigrèrent à Lyon (¹). Ils doivent même reconnaître que ce n'était alors qu'un embryon d'industrie, puisque les ouvriers ne s'organisèrent en corporation que plus de deux siècles après et ne rédigèrent leur premier règlement qu'en 1585.

A Paris, on travaillait la soie dès le ^{xiii}^e siècle. Cela ne résulte pas de suppositions plus ou moins fondées faites par les historiens, mais de documents authentiques incontestables.

1. Godard, *L'Ouvrier en soie*, loc. cit. p. 3. — Vital de Valons, *Etienne Turquet et les origines de la Fabrique lyonnaise*, p. 45.

Premières corporations.

Le Livre des Métiers, sorte de codification des usages relatifs à chaque corporation, qui fut entreprise de 1258 à 1268 par le Prévôt des Marchands, *Estienne Boileau*, fait, en effet, mention de cinq corps de métiers, ayant pour objet le travail de la soie et donne le texte de leurs statuts.

De plus, il nous est révélé par l'abbé *Lebeuf* dans sa si curieuse *Histoire de la Ville de Paris*, que l'on fabriquait la soie à Saint-Denis, c'est-à-dire aux portes de Paris, à la fin du XIII^e siècle.

« Pour ce qui est, dit-il, de la nature du commerce des habitants de Saint-Denis, ce que j'ai trouvé de plus ancien là-dessus est un catalogue de proverbes usités à Paris vers l'an 1300. On disait alors « Soye de Saint-Denis », et quant aux choses manducables ce catalogue, après avoir mis « pasteur de Paris », met « tripes de Saint-Denis » (1).

Nous sommes renseignés sur la nature de l'industrie de la soie à Paris par les statuts des ouvriers et ouvrières, que nous a transmis Étienne Boileau.

Les divers métiers relatifs à la soie qui formaient au XIII^e siècle des communautés étaient : les *fileresses*, les *laceurs*, les *crépiniers*, les *tisserandes*, et les *ouvriers en draps, velyoux et bourseries*.

Les *fileresses* n'avaient pas pour métier, comme pourrait le faire supposer leur nom, de filer la soie, c'est-à-dire, de la dévider des cocons. Leur ouvrage, qui consistait à dévider, doubler et retordre la soie, n'était autre que le moulinage. Elles étaient chargées de donner à la soie grège, provenant d'Orient, que les marchands achetaient dans les grandes foires de Champagne ou du Midi, la torsion voulue en se servant de grands et de petits fuseaux. Il faut croire que, pour devenir une bonne fileresse, il y avait pas mal de difficultés à vaincre, puisque la *durée de l'apprentissage avait été fixée à sept ans*. Afin d'empêcher les « *divertissements* » de soie qui étaient fréquents, il était défendu aux maîtresses-ouvrières de donner de la soie à filer en dehors de la maison. Comme dans les corporations lyonnaises et stéphanoises que nous avons étudiées dans les précédents chapitres, la *surveillance du travail appartenait à deux déléguées des maîtresses-ouvrières, qu'on appelait prude-femmes jurées*. Il paraît que les fileresses jouissaient, au Moyen Age, d'une assez mauvaise réputation, aussi bien au point de vue des mœurs que de la probité : on les accusait, en effet, d'attirer les écoliers et de les dévaliser.

1. Lebeuf. *Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris*, T. I, p. 354.

Les *laceurs*, qui formaient une autre corporation, fabriquaient des lacs ou cordons et aussi des rubans étroits destinés à certains usages spéciaux : par exemple, pour attacher sur les pièces officielles les sceaux de cire, pour tenir les aumônières, pour orner le harnachement des chevaux. Ces rubans devaient être de dimensions déterminées, car nous allons voir qu'il existait une autre communauté fabriquant le ruban, sur le domaine de laquelle il ne fallait pas empiéter. *La durée de l'apprentissage était de six ans et il était interdit d'avoir plus de deux apprentis en dehors de ses enfants.*

Les *crépiniers*, paraissent avoir exercé un métier qui se rapportait plus à la passementerie qu'à la soie elle-même. Ils employaient, en effet, aussi bien le fil que la soie. Cette corporation se composait surtout de femmes. Certaines d'entre elles faisaient les coiffes des chapeaux pour dames; d'autres, qu'on appelait les « *taières* », fabriquaient des taies d'oreiller en soie. *La durée de l'apprentissage, moins longue que pour les corporations précédentes, était seulement de trois ans.*

Une autre corporation féminine était la communauté des *tisserandes en rubans*, qui figure au titre XXXVIII du *Livre des Métiers*, sous la rubrique : « *Du mestier des tissus de soie.* » Leur travail consistait à ourdir et à tisser la soie, à la renforcer de bordure et à surcharger l'étoffe d'une sorte de broderie. C'était, on le voit, un véritable métier de la soie : aussi ses statuts prévoient-ils avec beaucoup de soin les règles à observer pour que le travail soit parfait. Il était surtout recommandé d'employer de la soie pure, de toute première qualité, et de s'abstenir strictement de tout mélange de fil ou de fleuret. *Si les jurés, chargés de surveiller les ateliers, constataient la moindre fraude, ils saisissaient l'étoffe défectueuse, la brûlaient et infligeaient une amende de huit sols à la maîtresse en contravention.* Cette communauté, dès l'origine assez nombreuse, a donné naissance à l'importante corporation des tissutiers-rubaniers, dont nous allons bientôt avoir l'occasion de parler.

Mais le métier qui réunissait le plus de compagnons et qui, par la valeur des tissus fabriqués, l'emportait sur tous les autres, était celui des *ouvriers en draps, velours et bourseries en lac*. Par le mot drap, qui dans l'ancien temps s'appliquait à tous les tissus épais, il faut entendre les *damas*, les *satins*, les *taffetas* et aussi les étoffes rehaussées de métaux précieux, qu'on appelait *draps d'or* ou *d'argent*.

En raison du grand prix de ces tissus, on avait tenu à assurer leur qualité irréprochable. *Les jurés de la corporation étaient investis*

d'un droit de surveillance très étendu. Ils empêchaient la vente de toute pièce dans laquelle ils avaient constaté des *malfaçons* et infligeaient dans ce cas, au fabricant, *une amende de quarante sols.* Le règlement corporatif fixait par avance les *dimensions à donner aux pièces d'étoffe.* Il était formellement défendu de s'écarter de ces mesures, à moins que l'on ne travaillât sur commande et encore, si dans ce cas on pouvait faire plus large, on n'avait jamais le droit de faire plus étroit. *La chaîne devait compter 1.800 fils de soie retorse ou 1.900 de soie simple.* L'apprentissage avait une durée variée, suivant que l'on voulait verser ou non une somme d'argent. *Sans rien payer, il était de huit ans; en payant quatre livres parisis, il n'était plus que de six ans.*

Quelques-uns de ces fabricants travaillaient pour leur compte personnel, mais, le plus souvent, ils n'étaient que les ouvriers des merciers, qui leur fournissaient la matière première et leur indiquaient le genre d'étoffe dont ils avaient besoin. Sans avoir une situation tout à fait analogue à celle des maîtres-marchands de Lyon, les merciers ont exercé sur l'industrie parisienne une influence également prépondérante. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si l'on trouve dans leurs statuts rédigés en 1324 une foule de prescriptions relatives à la fabrication des tissus de soie.

D'autres métiers parisiens devaient également, à cette époque, employer la soie, car on a retrouvé dans la bibliothèque de Jean, duc de Berry, des livres d'Heures dont la couverture était faite de *damas* et de *velours cramoisis*.

De même, on fabriquait des aumônières et des escarcelles en *velours cramoisi* ou en d'autres teintes, en *damas*, rehaussées de broderies de métal précieux ou de soie, dont quelques-unes existent encore, comme celles conservées au trésor de la cathédrale de Troyes et celles de la collection de Delaherche et Bonaffé.

Nouvelles communautés.

Au xiv^e siècle, on voit de nouvelles communautés s'adjoindre à celles dont nous avons parlé; on voit aussi celles qui avaient présenté leurs statuts à Étienne Boileau, en 1268, se transformer.

Les *brodeurs*, réunis en corporation, en 1292, par le prévôt Guillaume de Hangest, se livrent à la confection des ornements d'église et deviennent les *brodeurs-chasubliers*. Les *laceurs*, qui fabriquaient des lacs de soie, des cordonnets et des petits rubans

prennent le nom de *frangers-dorelottiers*⁽¹⁾, pour s'appeler ensuite *dorelottiers* tout simplement. Il se crée également une communauté de *passementiers* et une communauté de *boutonniers* qui ne devaient pas tarder à se fondre ensemble.

Avec le xv^e siècle, les transformations se multiplient et s'accroissent. C'est l'époque où les divers ouvriers qui travaillaient les articles de soie, et qui étaient émiettés en une foule de petites communautés, se groupent en quelques grandes corporations correspondant aux principaux tissus qu'on confectionnait alors.

Trois corporations parisiennes se partagent la fabrication des étoffes de soie : les *rubaniers*, les *tissutiers* et les *ouvriers en draps et velours*.

La première d'entre elles n'était qu'une nouvelle transformation des dorelottiers. C'est le 4 janvier 1404 que le *Prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville*, accorda aux dorelottiers, en les qualifiant de *rubaniers*, de nouveaux statuts. Ce règlement marque l'établissement définitif dans Paris de l'industrie du ruban, qui devait devenir par la suite très florissante et qui, à ce titre, mérite qu'on s'y arrête un instant.

Les *rubaniers* avaient le privilège de fabriquer les franges, les *rubans* et *ceintures* pour aubes et chasubles, les *coutouères* ou *ganses à lacet*, les *dorelots* ou ornements de la coiffure, les *cordes*, *pattes* et *rubans* destinés à fixer les tentures d'appartements. Ces divers objets pouvaient être tissés en fil, en laine ou en soie, mais il n'était pas permis de les mélanger. Pour devenir maîtres, les apprentis devaient avoir travaillé à façon et avoir fait un chef-d'œuvre. Celui-ci consistait dans l'exécution de *ruban croiseté*, de *ruban échiqueté*, de *rubanc blanc*, de *frange couponnée de quatre couleurs*, et de *coutouère*. Il fallait en outre payer un droit d'admission de vingt sols au roi, de dix sols à la confrérie Notre-Dame, dont faisaient partie les *rubaniers*, et de dix sols aux jurés. Le règlement, de 1404, contient force détails sur la façon dont devaient obligatoirement être fabriqués les rubans; tout y est prévu : le nombre des lices et des fils aussi bien que la largeur et la longueur des pièces, la qualité des matières employées, la régularité du tissage. Les étoffes jugées défectueuses étaient impitoyablement exclues de la vente et, pour mieux assurer le respect de toutes ces prescriptions, les trois jurés avaient droit de visite chez certaines personnes n'appartenant pas à la corporation,

1. Le *dorelot* désignait les divers ornements de rubans et de passementeries dont les femmes agrémentaient leur chevelure.

comme les tapissiers, les merciers, les chasubliers, les chapeliers et les selliers, qui étaient susceptibles de vendre des articles fabriqués par les rubaniers.

Les ouvriers en tissus de soie, ou *tissutiers*, dont l'origine remonte au XIII^e siècle, existaient à côté des rubaniers, bien que leurs métiers respectifs ne différassent guère l'un de l'autre. Eux aussi, en effet, fabriquaient le ruban. Tout au plus peut-on supposer, mais sans pouvoir en rapporter de preuve bien certaine, que les petits rubans étaient réservés aux rubaniers et les grands aux tissutiers. Cette corporation avait obtenu une première confirmation de ses statuts en 1425, et s'était vu donner de nouveaux statuts en décembre 1475. Aux termes de ce règlement, *l'apprentissage devait être de quatre ans. Le chef-d'œuvre nécessaire à l'admission à la maîtrise consistait dans le tissage d'une étoffe de soie de six aulnes de long. La surveillance sur les membres de la corporation était exercée par quatre jurés.* Quant aux précautions prises pour éviter les vols de soie, elles étaient les mêmes pour les tissutiers que pour les rubaniers. Les gens de mauvaise vie étaient strictement exclus de ces corporations et aucun ouvrier ne pouvait travailler autre part que chez un maître.

La fabrication des draps d'or et de soie, dont l'origine est très lointaine puisqu'on trouve, nous l'avons vu, les statuts de la corporation dans le *Livre des métiers*, devait, au commencement du XIV^e siècle, être déjà très perfectionnée. On lit, en effet, dans les *Comptes de l'argenterie des Rois de France*, tenus par Geoffroi de Fleuri, qu'en 1316, pour l'entrée de la reine Jeanne, femme de Philippe le Long, à Reims, il fut fourni trois draps d'or ouvrés de Paris⁽¹⁾ et l'on voit également Charles VIII en 1497 promulguer une ordonnance :

« Afin que ceux qui seront reçus maîtres sachent besongner de l'un des quatre draps, c'est assavoir : satin, damas, veloux et drap d'or ».

Bien que nous ne trouvions pas trace, dans les actes officiels, que leurs statuts aient été confirmés ou modifiés, les ouvriers en draps et velours, cela n'est pas douteux, continuèrent à subsister en corporation, pendant le XIV^e et le XV^e siècles. Le mouvement de fusion des diverses communautés parisiennes d'ouvriers en soie, commencé au XV^e siècle, va se poursuivre pendant les siècles suivants.

Les intéressés eux-mêmes n'avaient pas été sans s'apercevoir des nombreux inconvénients qu'offraient pour eux la division des métiers. Aussi, les rubaniers et les tissutiers exposèrent-ils au Roi

1. Douët d'Arcq.
Comptes de l'argenterie des Rois de France au XIV^e siècle, p. xxx.

dans une lettre, de 1564, *l'intérêt qu'il y avait pour eux à être réunis en une seule corporation*. Charles IX se rallia à cette façon de voir, et, par lettres-patentes du 13 février 1566, il homologua le règlement commun préparé par les tissutiers-rubaniers, qui ne faisait d'ailleurs que reproduire les anciennes dispositions analysées plus haut.

Quelques années après que l'Édit d'Orléans (1581) eut rendu les *corporations obligatoires et les eut soumises à un certain nombre de règles uniformes*, les tissutiers-rubaniers firent homologuer par Henri III, en 1585, de nouveaux statuts, qui sont assez curieux en ce qu'ils semblent *étendre leur privilège de fabrication à tous les tissus de soie sans exception*. En dehors des rubans et des tissus, les membres de la corporation s'attribuent, en effet, le droit de *fabriquer les velours, les gazes de soie, les crêpes, les taffetas barrés et façonnés, les toiles d'or et d'argent, unies et figurées, les serges, les camelots, et les burails, tramés laine et coton, les tapis et rideaux d'ameublement*. Ils ont également la *faculté de teindre en toutes couleurs les laines, fils et cotons qu'ils emploient*.

En constatant l'étendue du privilège des tissutiers rubaniers, on est amené à se demander ce qu'étaient devenues d'autres corporations qui travaillaient également la soie, comme les *soyeteurs*, dont les statuts dataient de 1481 ; comme les *rubaniers, d'or, d'argent et de soie* qui, en 1514, avaient obtenu de Louis XII un règlement en vingt-cinq articles, comme les *passementiers-boutonniers*, qui avaient reçu leurs statuts en 1559. Il est plus que probable qu'elles se fondirent avec les *tissutiers*, car sans cela on se fût sans cesse heurté à des conflits de fabrication dont nous eussions conservé les traces. *Seuls, les passementiers et les ouvriers en draps et velours durent coexister avec les tissutiers-rubaniers*.

Le règlement de 1585, qui est le texte d'après lequel l'industrie du ruban s'est administrée presque jusqu'à la Révolution, diffère profondément des autres règlements, en ce *qu'il permet la fabrication d'étoffes mélangées comme les camelots et les burails*, dont la trame était de laine, de coton ou de poil de chèvre. Il y a là quelque chose de tout à fait contraire à l'esprit de l'époque, tel qu'il nous a été révélé par l'examen des règlements de la fabrique de Lyon. Le principe était, en effet, que la soie, le coton ou la laine fussent employés seuls, sans jamais pouvoir être réunis dans un même tissu : *le mélange est considéré comme un acte de tromperie vis-à-vis de l'acheteur ; il est prohibé d'une façon générale*. Aussi, avons-nous vu que les fabricants lyonnais, qui ont voulu, à l'imitation de

l'étranger, et pour soutenir la concurrence, faire des étoffes à bon marché, dans lesquelles entraient d'autres matières que la soie, durent demander une autorisation spéciale. Jamais le droit de fabriquer des étoffes mélangées ne fut consacré à Lyon par un règlement.

Il faut croire d'ailleurs que cette disposition avait été surprise à la vigilance des autorités très strictes d'ordinaire à cet égard, car une dizaine d'années plus tard, en 1596, le *Prévôt de Paris, Jacques d'Aumont*, édicta de nouveau une *défense absolue de mélanger le fil, la laine ou le coton avec la soie*.

La manufacture de draps d'or et de soie créée par Henri IV.

Quoique, dès le Moyen Age, on fabriquât à Paris les *draps d'or et d'argent*, c'est-à-dire les riches étoffes rehaussées de métaux précieux, cette industrie n'avait jamais pu lutter contre celles de l'Orient et de l'Italie, qui en avaient conservé le monopole. Henri IV, dans son désir de créer en France un grand nombre de manufactures destinées à produire les principaux articles que nous achetions à l'étranger, fut tout naturellement conduit à choisir Paris comme le siège d'une fabrique de draps d'or et de soie, en raison des affaires importantes dont ces tissus y étaient l'objet.

Par un édit du mois d'août 1603, si on se reporte à une requête adressée plus tard au roi, en 1605,

« *il octroya les privilèges pour les manufactures de draps d'or, d'argent et de soye à la façon d'Italie, sous la conduite des sieurs de Moisset, Conseiller du Roy et Controlleur de son Argenterie, Saintot, Lumagne, Camus, Parfait, Oudart et Coullebert, entrepreneurs, lesquels, il auroit pour cette effet décoré eux et leur postérité du tiltre de noblesse et accordé plusieurs franchises et immunités, à la charge qu'ils auraient l'œil, l'espace de douze ans, ainsy qu'il est plus à plain porté par ledit édict* ⁽¹⁾. »

1. Arrêts et Règlements des tisseurs-rubaniers, Paris 1650.

Le but de Henri IV, en conférant à six entrepreneurs sous la direction du contrôleur de son Argenterie, le privilège de la fabrication des draps d'or, était de former des ouvriers, auxquels, au bout de douze ans, on abandonnerait la gestion de la manufacture.

Ces ouvriers, parmi lesquels il y avait des Français et des étrangers, obtinrent, en effet, la maîtrise sans avoir à fournir de chef-d'œuvre, ni à payer aucun droit, lorsque les douze années furent écoulées.

Le roi ne s'était pas d'ailleurs contenté de donner un appui moral à la fabrique de draps d'or, il lui avait concédé la jouissance gratuite de certains bâtiments dépendant de son palais des Tournelles. Mais bientôt, à ce que rapporte un historien de Paris, Piganiol, « *les entrepreneurs de ces manufactures ne s'y trouvant pas apparemment assez commodément logés firent élever, en 1605, un grand et magnifique logis, faisant face à une grande place qui restoit du Palais et du Parc de l'Hôtel des Tournelles. La situation et l'effet de ce pavillon firent naître au roi l'idée de faire en ce lieu une place publique* ⁽¹⁾. »

Cette place devait devenir la Place Royale. Aussi, lorsque au mois de juillet 1615 les ouvriers parisiens se formèrent en communauté, prirent-ils le nom « *d'Ouvriers en draps d'or de la Place Royale* ⁽²⁾. »

D'après leurs statuts, les étoffes pour la fabrication desquelles privilège leur était accordé étaient les satins, velours et brocarts avec toutes leurs variétés, mélangées de lames et de fils d'or et d'argent à la Mode d'Italie et plus spécialement dans le genre des articles de Milan et de Gènes. Ces étoffes devaient avoir une largeur déterminée et l'exécution en devait être parfaite. Le signe distinctif de la manufacture de la Place Royale était la *lisière verte avec des raies blanches*. Les anciens maîtres avaient été reçus sans avoir à faire de chef-d'œuvre, mais les nouveaux étaient astreints à cette épreuve, qui s'exécutait sur un des quatre draps : *satin, damas, velours plein, brocart d'or et d'argent*. Les ouvriers de la manufacture royale avaient en outre le droit de « *tenir moulin à soye, pour mouliner, faire mouliner et apprester* » et celui de « *teindre et faire teindre leur soye chez eux* ⁽³⁾. »

Les corporations au XVII^e siècle.

La création d'une fabrique de draps d'or, d'argent et de soie à Paris ne fut pas sans porter ombrage aux tissutiers-rubaniers, qui, d'après leurs statuts, avaient le droit de fabriquer à peu près les mêmes étoffes dont la largeur seule différait. Les deux communautés, puissantes l'une et l'autre, entrèrent en rivalité, jusqu'au moment où, comprenant combien cette lutte leur était nuisible à toutes deux, elles résolurent de fusionner. L'entente, cherchée surtout par les tissutiers-rubaniers, fut réalisée le 10 mai 1654, et des *lettres-patentes, de février 1555, sanctionnèrent la réunion en*

2. Voir la planche des *Armoiries*, fig. 12.

1. Piganiol. *Description de Paris et de ses environs* 1742, T. IV. p. 426.

3. De Lespinasse. *Les Métiers et Corporations de la Ville de Paris*, 1897, T. II, p. 289.

une seule des deux grandes corporations qui fabriquaient les étoffes de soie à Paris.

Mais, chose étrange, le Parlement qui eût dû favoriser cette évolution des groupements corporatifs, dont la multiplicité était une source constante de conflits et de querelles, se montra hostile à la réunion des tissutiers-rubaniers aux ouvriers en draps d'or et de soie. Appelée à statuer sur une difficulté d'ordre intérieur, la Haute-Cour en profita pour délimiter l'ouvrage de chacun et pour rompre définitivement l'union accomplie entre les deux corps de métier. *Par son arrêt du 6 avril 1666, le Parlement de Paris interdisait aux rubaniers tout ce qui dépassait un tiers d'aune en largeur et, aux ouvriers en draps d'or, tout ce qui était inférieur, à cette largeur.* C'était le rétablissement de la distinction entre la grande et la petite navette.

De nouveau, les deux corporations qui, pendant onze années, n'en avaient plus fait qu'une, se trouvaient en face l'une de l'autre, séparées et rivales. Elles devaient vivre ainsi jusqu'à la réorganisation des corporations qui, en 1776, suivit les ordonnances de Turgot et qui les réunit pour la seconde fois.

Les ouvriers en draps d'or livrés à eux-mêmes, s'efforcèrent de maintenir la prospérité de leur industrie. Ils étaient à peine séparés des tissutiers-rubaniers, que Colbert, qui avait donné aux fabriques de Lyon et de Tours des règlements, dota également celle de Paris de nouveaux statuts. Ce règlement, qui porte la date du mois de juillet 1667, est, d'après son intitulé, applicable « *aux maîtres et marchands ouvriers en draps d'or, d'argent et soye et autres étoffes mélangées de la ville, fauxbourgs et banlieue de Paris* ». Il était, comme tous les règlements faits à cette époque, des plus méticuleux en ce qui concerne la fabrication.

La largeur à donner aux étoffes, les marques que devaient porter les lisières; tout, jusqu'au nombre de fils à employer, y était scrupuleusement indiqué. La communauté était administrée par six jurés chargés de surveiller les divers ateliers. L'apprentissage était de cinq ans et l'épreuve du chef-d'œuvre, nécessaire pour être reçu maître, était maintenue telle qu'elle existait dans le règlement de 1615. Chaque maître avait sa marque particulière, dont toutes les pièces devaient être revêtues. Enfin, des mesures très sévères étaient prises contre les vols de soie, qui étaient punis des galères et de la mort.

Parmi les industries, relatives à la soie, dont Paris est redevable à Colbert, il faut citer celle de la dentelle dont nous avons déjà parlé dans un précédent chapitre. En 1663, il fonda dans l'hôtel Beaufort

une manufacture royale qui était chargée d'organiser des fabriques dans toutes les villes où ce travail paraissait avoir chance de réussir. A Paris même, des ateliers furent installés dans le bois de Boulogne, au château de Madrid, où il y avait déjà une fabrique de bas de soie, et en différents endroits du faubourg Saint-Antoine. Une ancienne nourrice du comte d'Harcourt, une dame Dumont, obtint du Roi, un privilège pour la fabrication de la dentelle au fuseau, et, pendant un temps, occupa plus de deux cents ouvrières (¹).

1. Lefébure.
Broderies et Dentelles, p. 272.

Colbert qui, nous l'avons vu, avait beaucoup fait pour la manufacture de Lyon, ne négligea pas pour cela Paris où l'industrie de la soie était depuis si longtemps connue. Il favorisa la création, aux portes de la capitale, à Saint-Maur, d'un établissement de draps d'or, pour lequel un privilège royal fut accordé à Marcelin Charlier. Cette manufacture, si l'on s'en rapporte au *Mercure Galant*, commença à fonctionner en 1678; on lit, en effet, dans le numéro d'octobre le passage suivant: « *Il y a une fabrique royale établie nouvellement à Saint-Maur, près Paris, par le sieur Charlier, où l'on fait des étoffes d'or, d'argent et de soye et des draps d'or à la façon des Perses, et d'autres à la manière d'Italie; des velours, satins, damas et toutes sortes de draps d'or et de soye de qualités extraordinaires que l'on peut acheter de la première main, en allant à son magasin à Paris rue de la Contellerie « Au Cerceau d'Or » (²), où il débite les dicts ouvrages. Ce monsieur Charlier a une intelligence toute particulière pour faire fabriquer toutes sortes d'étoffes. Il en fait d'admirables pour les ameublements. Il n'y a que lui en France qui puisse venir à bout des choses qu'il exécute. Il faut jusqu'à quinze mille cordes pour monter la plus part de ses métiers. Et on ne le saurait voir sans surprise* (³). » Les étoffes fabriquées par Charlier devaient être, en effet, remarquables, car lorsqu'on parcourt les *Comptes des Bâtiments du Roi*, on constate qu'il lui fut fait quantité de commandes pour les châteaux de Versailles, de Marly et de Saint-Germain. Bien plus, parmi les présents remis en 1687 par Louis XIV aux envoyés du roi de Siam, figurent « *quatre pièces de drap d'or et de brocart d'or et d'argent de la manufacture de M. Charlier à Saint-Maur, sur les dessins de France* (⁴) ».

3. *Mercure Galant*. Octob. 1678.

4. *Mercure Galant*. Mai 1687.

La fabrique parisienne au XVIII^e siècle.

Les tissutiers-rubaniers, bien que gênés par la limitation des largeurs à donner aux tissus, ont lutté avec une grande énergie pour

2. Voir à la planche des Armoiries, fig. 14, l'en-tête adresse de Marcelin Charlier.

conserver leur réputation et semblent y avoir réussi, car, malgré le développement de Lyon et de Saint-Étienne, ils occupaient un rang important dans l'industrie du XVIII^e siècle, ainsi que le constate Savary des Bruslons dans son « *Dictionnaire universel de Commerce*, » paru en 1765, qui donne de très intéressants détails sur la rubanerie parisienne :

« *Le négoce des rubans, écrit-il, tant pour le dedans que pour le dehors du royaume, est fort tombé en France, et l'on peut dire que la rubanerie n'y est plus un objet considérable en comparaison d'autrefois.*

« *Il s'y en consomme néanmoins encore quantité et les marchands en font toujours de grands envois dans les pays étrangers, où surtout les rubans de la Fabrique de Paris sont fort estimés ; et ce qui paraîtrait sans doute bizarre, si une longue expérience de tous les temps et de toutes les nations n'avait appris que la rareté et l'éloignement ont coutume de donner du prix aux choses, ce qui paraîtrait, dis-je, bizarre, c'est qu'à Londres, où il faut avouer qu'on excelle dans ces sortes d'ouvrages, on donne la préférence aux rubans de Paris, tandis qu'à Paris, comme par compensation, on a une espèce de fureur pour ceux d'Angleterre, quoique ceux de Paris ne leur soient pas de beaucoup inférieurs... Les lieux de France où l'on fabrique le plus de rubans sont Paris et Lyon, pour les rubans d'or et d'argent ; il n'y a même que ces deux villes, où il s'en fasse de cette sorte ; dont ceux de Paris sont les plus estimés... Les rubans de soie se font aussi à Paris et à Lyon, et encore à Tours ; il s'en fait quantité à Saint-Étienne, en Forrèze, et à Saint-Chamond, petite ville du Lyonnais. Ces derniers passent ordinairement pour fabriques de Lyon. Celle de Paris l'emporte de beaucoup sur toutes les autres.»*

« *C'est à Paris qu'on fabrique avec le plus de goût et de variété des rubans d'or, d'argent et de soie de toutes couleurs. On fabrique des rubans rayés et façonnés en taffetas, des rubans gros grains, unis, rayés, veloutés et façonnés... On en fait des envois considérables (1).»*

Savary des Bruslons, dont le père avait été mercier à Paris et qui était lui-même inspecteur général des Manufactures et de la Douane, se trouvait particulièrement bien placé pour connaître la situation de la rubanerie parisienne (2).

1. Savary. *Dictionnaire universel de Commerce, d'Histoire Naturelle, d'Art et de Métiers*. 1765. V^o Rubans.

2. En dehors de Paris il se fabriquait une grande quantité de rubans, en Hollande, à Florence, à Messine, à Naples, à Turin, à Gênes, à Lyon, et en Forez pour les unis comme on peut s'en rendre compte dans les trois planches que nous avons reproduites et qui viennent de la collection recueillie par le maréchal de Richelieu qui l'a légué à la Bibliothèque Nationale.

Aussi les renseignements qu'il nous donne sont-ils des plus intéressants et des plus dignes de foi.

Il en résulte qu'au milieu du XVIII^e siècle la rubanerie à Paris était des plus prospères. Sa supériorité était particulièrement établie dans les rubans d'or et d'argent. Elle en exportait d'assez grosses quantités, surtout en Angleterre.

Peut-être n'est-il pas inutile de noter que c'est à Paris que fut, pour la première fois, mis en usage en France le métier dit « à la Zurichoise, » dont nous avons déjà parlé, qui permettait de tisser plusieurs pièces de rubans à la fois et réalisait une grande économie.

En 1739, un rubanier, Genet, qui demeurait dans le faubourg Saint-Antoine, « obtenait un privilège pour un métier à plusieurs pièces. » Ses occupations ne lui permettant pas de l'exploiter, il céda deux ans après son privilège à un Suisse du nom de Hommel, qui installait à Paris *une centaine de métiers*. Pour des raisons inconnues, manque de soins, ou inexpérience, l'entreprise ne réussit pas; elle dut, en 1755, liquider, et les métiers furent vendus à des brocanteurs. « *C'est là que les frères Degas, de Saint-Chamond, devaient, peu après, venir les chercher pour les transporter dans leur pays et révolutionner ainsi la rubanerie* (1). »

D'autres ouvriers que les fabricants de draps d'or et les rubaniers travaillaient la soie à Paris au XVIII^e siècle. Parmi eux, on doit citer principalement les *passementiers*, qui étaient depuis longtemps en corporation et dont les statuts avaient été renouvelés en 1653; les *brodeurs*, qui existaient déjà au XVI^e siècle et les *découpeurs*.

Paris était si bien demeuré un centre de production pour les divers tissus de soie, que c'est au cœur même de la capitale que l'on introduit la fabrication d'articles nouveaux ou importés de l'étranger.

En 1749, il s'établit, rue de Charenton, une manufacture pour la fabrication des velours « à l'imitation de ceux de Gènes » (2).

En 1750, la veuve Pallouis monte, rue du Faubourg-Saint-Denis, un établissement où l'on emploie pour la première fois la bourre de soie pour en faire du velours, qui prend le nom de « *Velours de Paris* » (3).

En 1753, un sieur Dufour installe une machine analogue à celles employées à Utrecht « pour gaufrer le velours » (4). Il est imité en 1759 par un sieur Jerly établi rue du Faubourg-Saint-Antoine (5).

On estime que, vers le milieu du siècle, on comptait environ 800 tissutiers-rubaniers, 300 ouvriers d'étoffes d'or, 20 découpeurs

1. Archives Nationales. F 12, 1430.

2. Affiches de Paris, 25 septembre 1749.

3. Mémoires secrets, T. XIII, p. 28.

4. Mercure Galant, mai 1753.

5. Havard, Dictionnaire d'ameublement, loc. cit. V^o Velours.

égratigneurs de soie, 530 passementiers, 270 brodeurs, plus les ouvriers en draps, ce qui porte à plus de 2.000 le nombre des personnes occupées à manifacter la soie.

En 1776, lors de la réorganisation qui suivit la suppression des jurandes et des maîtrises, les tissutiers réunis de nouveau aux ouvriers en drap d'or, furent compris au nombre des six grands corps de métiers ; ils y occupaient le cinquième rang sous le nom de « *fabricants d'étoffes et gazes de soie, tissutiers-rubaniers.* »

A la veille de la Révolution, il y avait à Paris environ 2,000 métiers à tisser la soie qui étaient principalement occupés par la fabrication des gazes et des rubans.

De la Révolution à nos jours.

La profonde perturbation que les événements d'alors jetèrent dans les industries de luxe, n'empêcha pas, dès que le calme fut un peu revenu, la soie de reprendre sa place dans la consommation et, par suite, l'industrie parisienne, qui l'employait, de se remettre à l'ouvrage avec activité.

En 1812, Chaptal, faisant son enquête sur l'industrie française, pouvait écrire ceci :

« Paris est aujourd'hui la ville où se réunissent tous les genres de l'industrie manufacturière ; celui des soieries a dû s'y établir de préférence surtout pour les objets qui intéressent le luxe. J'ai même la conviction qu'en cultivant à Paris quelques branches d'industries, on ne peut qu'en hâter les progrès par celle étendue et cette variété de lumières qui ne se trouvent que dans la capitale (1). »

Si les vœux de Chaptal ne se sont pas complètement réalisés et si Paris n'est pas devenu un centre de la fabrication des soieries qui puisse rivaliser avec Lyon et Saint-Étienne, la grande ville n'en a pas moins, pendant tout le cours du XIX^e siècle, tenu sa place, sinon dans l'industrie même de la soie, du moins dans les nombreuses industries annexes qui emploient la soie telles que la *passementerie*, la *broderie*, la *chasublerie*, les *filés à coudre*.

La *passementerie* a toujours été pratiquée en grand à Paris. Des renseignements que nous avons recueillis, il résulte que vers le milieu du XIX^e siècle il y avait plus de 150 fabricants possédant « *des métiers à la barre* » établis presque tous à Belleville et à Ménilmontant. Le nombre de métiers pouvait être évalué à 3.000.

Aujourd'hui la *passementerie* n'occupe plus, dans la ville même, qu'un petit nombre d'ouvriers et d'ouvrières, mais certaines maisons

1. Chaptal. *De l'industrie française*, loc. cit. T. II, p. 116.

ont créé des fabriques au dehors, notamment à Lyon, à Beauvais, à La Tour-du-Pin, à Montreuil (Aisne), etc. Beaucoup d'ouvriers en passementerie se sont installés dans la petite et la grande banlieue.

Une grande partie des soies qui sont employées pour la passementerie sont des soies fermes, originaires de la Chine, qui viennent directement à Paris sans passer par le marché de Lyon. Il y a donc là une industrie tout à fait autonome, dont, à défaut de statistique officielle, il est difficile d'indiquer le chiffre d'affaires, mais dont l'activité est indéniable.

Il en est de même de la broderie dont la production est malheureusement soumise à de constantes fluctuations. Lorsque la Mode se porte sur les articles brodés, cette industrie emploie des milliers d'ouvrières, mais lorsque, par un subit revirement, on en revient aux tissus dépourvus d'ornementation, toutes ces mains habiles se trouvent soudain inoccupées.

Comme la dentelle, la broderie a eu en outre à supporter une terrible concurrence par suite de l'intervention de la machine. Assurément, les machines à broder, quelque ingénieuses qu'elles soient, ne pourront jamais produire des œuvres soignées et parfaites comme celles qui sont dues aux mains des ouvrières parisiennes. Néanmoins ces broderies suffisent à contenter la plus grosse partie des consommateurs qui veulent surtout du bon marché. Nombre de maisons parisiennes ont, pour satisfaire aux besoins de leur clientèle, construit des usines de broderie en dehors de Paris, soit aux environs comme à Levallois-Perret, à Argenteuil, à Clamart, soit sur des points plus éloignés tels que Saint-Quentin, Angers, Épinal, Saint-Michel-sur-Meurthe (Vosges), Stenay (Meuse), etc.

On peut rattacher à la broderie, la chasublerie qui est également une industrie parisienne. C'est, en effet, dans les magasins du quartier Saint-Sulpice que l'on vient acheter les ornements nécessaires à la célébration du culte ; mais la vente en a considérablement diminué.

Ces diverses industries ne sont rien à côté de celle des soies retorses, c'est-à-dire des soies à coudre à la main ou à la machine ou des cordonnets, qui ont en couture des emplois spéciaux et dont les plus gros clients sont les passementiers et les brodeurs, dont nous venons de parler plus haut.

Les soies ou cordonnets employés en France sont, à part les schappes, presque exclusivement produites par Paris, ou du moins par l'industrie parisienne. Car s'il existe des manufactures dans

la ville même et dans sa grande banlieue, notamment à Persan (Seine-et-Oise) et à Neuilly-en-Thelle (Oise), la plupart des moulinsages exploités par les maisons de Paris, dont la plus importante est la Société « La Soie », sont au loin, à Bagnols-sur-Sèze (Gard), à Saulce et à Eurre (Drôme), à Saint-Privat (Ardèche).

A Paris, on prépare, on teint et on manutentionne les soies à coudre, en les mettant non seulement en écheveau, mais aussi, en les divisant, pour former des poids déterminés, sur des rochets, des bobines, des cartes, etc...

Le chiffre de vente de l'industrie des soies retorses peut être estimé à 14.000.000 de francs.

D'après les statistiques des douanes de 1907, il a été exporté en 1907, 7.000 kilogs en écru et 17.000 kilogs en teint. Ces chiffres dépassent de moitié ceux des importations qui n'ont, en effet, été pour cette même année que de 3.340 kilos en écru et de 8.800 kilos en teint.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de rechercher les plus importantes maisons parisiennes qui existent depuis de nombreuses années dans cette industrie. Nous en donnons ci-dessous la liste que les intéressés eux-mêmes ont bien voulu nous faire parvenir :

ANCIENNES RAISONS SOCIALES			MAISONS existant actuellement.		
	<i>Denerers et Rouyer.</i> <i>E. Rouyer.</i> <i>A Beauvillain.</i>	}	A. Beauvillain.		
1815	<i>Doré.</i>		}	1897. — E. Hamelin et Cie.	
1825	<i>J.-B. Hamelin.</i>				
1856	<i>A.-F. Hamelin.</i>				
1881	<i>Laville et Caron.</i>		1881. — Laville et Caron.		
1825	<i>Alphonse Chardin.</i>	}	1897. — Mandard, Chardin et Cie.		
1855	<i>Ernest Chardin.</i>				
1873	<i>Ernest Chardin et Cie.</i>				
1800	<i>Hibert.</i> <i>Fubre.</i> <i>Debacq.</i> <i>Veuve Debacq et Poitou.</i>	}	1891. — Poitou et Bachelier.		Société anonyme la « Soie ».
1885	<i>Poitou.</i>				
1756	<i>Germain et Cie.</i> <i>Petitgrelin.</i> <i>Victor Picquefeu.</i> <i>Les fils de Victor Picquefeu.</i> <i>Paul Picquefeu et Cie.</i>	}	1900. — L. Plailly.		
1840	<i>Debas.</i>				
1840	<i>Plailly.</i>				
1867	<i>G. Plailly.</i>				
1893	<i>G. Plailly et fils.</i>				
	<i>Rouget.</i> <i>Morainville.</i> <i>Morainville et Dufrenoy.</i> <i>Dufrenoy.</i> <i>Veuve Dufrenoy.</i>	}	1891. — Tissier et Carton.		
1853	<i>A. Carton.</i>				
1868					

1809	Vaquez.	}	1894. — Vaquez-Fessart et fils.	}	Société anonyme la « Soie ».
1826	Vaquez jeune.				
1856	Vaquez-Fessart.				
1885	Vaquez-Fessart et fils.				
1894	Vaquez et fils.	}	1882. — E. Genoud.	}	
1830	B. et J. Boffard.				
1875	Boffard et Baverey.				
1860	Amédée Charpentier.				
1879	A. Charpentier et Cie.	}	1901. — A. Remy et Mullet.	}	Les Textiles à coudre.
1889	A. Charpentier et Remy.				
1894	A. Remy.				
	Charbon et Vaganay.				
	Anciens Établissements Charbon et Vaganay.	}	Établissements Charbon et Vaganay.	}	
1850	E. Royer et Rhodé.				
	Edmond Rhodé et Cie.				
1869	Rhodé et Dumoulin.				
1879	Dumoulin, Rhodé et Stetten.				
1886	Dumoulin et Stetten.	}	1889. — Isidore Stetten.	}	
	Baucacourt.				
1865	Baucacourt et Perrot.				
1869	Perrot Albert.				
1871	Perrot et Harent.	}	1900. — Perrot frères.	}	
1888	Perrot Albert.				
	Lenoir et Legendre.				
1887	P. Legendre.				
1874	Legendre et Cie.	}	1907. — Legendre frères et Cie.	}	
1899	Legendre et Cie.				

Nous devons rattacher à cette industrie de la soie, connue autrefois sous le nom de « Soies en bottes », celle des marchands de soies lyonnais qui vendent à toute la Fabrique la matière première en écriu et qui, pour les articles de coutures ou de broderies, comme les fils et les cordonnets, s'est spécialisée principalement dans la schappe.

Le chiffre d'affaires de ces différents industriels ou marchands atteint chaque année environ 250.000.000 de francs, ou plus, suivant la vogue des soieries et le cours des soies.

Nous donnons ci-dessous la liste des principaux marchands lyonnais dont les maisons existent actuellement.

MM. A. Beaux Chobert et Payet, H. Bertrand, Boutet frères, Chabrières Morel et C^{ie}, Chamonard Frachon et C^{ie}, P. Chavanis et J. Mercier, Cozon frères, F. Desgeorges et C^{ie}, P. Étienne Rochette et C^{ie}, Eymard Godon et Trunel, V^e Guerin et fils, Longin et C^{ie}, Louis Martin et C^{ie} Ch. Mayor et Cie, Mollard frères, V^e Morin Pons et C^{ie}, Palual et Testenoire, L. Payen et C^{ie}, Peillon et Merieux, Rocheblave Ladreyt et C^{ie}, M. Rose et C^{ie}, U. Tila et C^{ie}, Terrail Payen et C^{ie}, G. Trapier, L. Tresca et C^{ie}.

D'autres industries, de moindre importance, méritent aussi d'être signalées, parce qu'elles sont presque exclusivement parisiennes et parce qu'elles emploient de notables quantités de soies. Ce

sont la *bonneterie*, qui produit les articles de haute fantaisie en gants, tricot, bas, chaussettes, maillots de théâtre et qui dépasse aujourd'hui la manufacture, pourtant ancienne et réputée, de Troyes; la *chapellerie*, qui emploie, pour la fabrication des chapeaux hauts de forme, des peluches noires, et pour la confection des coiffes, des satins blancs ou de couleur, des moires, des failles et des marcelines; la *gainerie*, qui produit des écrins à bijoux et à objets d'art, pour lesquels la soie sous toutes ses formes, satin, moire, velours, peluche et aussi tissus asiatiques, est d'un usage constant; les *abat-jour*, les *cravates* et bien d'autres *fantaisies* dans la création desquelles excellent l'habileté et le goût de l'ouvrier parisien.

Le nombre et la diversité des métiers qui emploient la soie rendent presque impossible une évaluation, même approximative, de la production. Depuis 1860, aucune enquête officielle n'a été faite sur la vie commerciale et industrielle de la capitale. Lorsqu'on a devant soi de grandes manufactures ou de grandes entreprises commerciales, il est relativement aisé de se renseigner sur le chiffre d'affaires qui est réalisé chaque année, et, en mettant au point les réponses obtenues, d'établir une statistique globale qui ne s'éloigne pas trop de la vérité, mais avec un travail aussi divisé que celui-ci on risquerait de commettre de lourdes erreurs si l'on voulait chiffrer l'importance des multiples entreprises qui vivent de la soie.

Il y a bien, à Paris, une Condition des soies dont les statistiques constituent une indication. Ces statistiques ont accusé, en 1907, une quantité de 167.856 kilos, ce qui place à cet égard la capitale au cinquième rang des villes de France, après Lyon, Saint-Étienne, Saint-Chamond et Valence. Mais on ne doit pas oublier que beaucoup d'usines qui dépendent de l'industrie parisienne et particulièrement celles où l'on prépare les fils à coudre, sont situées dans des départements éloignés, comme la Drôme, le Gard ou l'Ardèche, et que les soies qu'elles emploient ne passent pas par la Condition de Paris, mais par celles de Valence, d'Aubenas ou d'Avignon. D'autre part, beaucoup de soies de l'Extrême-Orient étant importées par des commerçants parisiens qui les revendent aux manufacturiers de Calais, de Roubaix et d'Amiens, on ne peut dire que toutes les soieries enregistrées à la Condition de la Chambre de Commerce soient employées par l'industrie parisienne. Il résulte de cette double considération qu'on ne peut se baser sur les documents officiels fournis par la Condition pour établir exactement l'importance de l'industrie de la soie.

Toutefois, et sans être taxé d'exagération, nous estimons que Paris, bien que ne fabriquant plus comme autrefois les étoffes et les rubans, occupe une bonne place dans l'industrie soyeuse et qu'on doit, à cet égard, lui assigner le rang immédiatement inférieur aux grands centres de Lyon et de Saint-Étienne.

Chapitre VI

PARIS

LE COMMERCE DES SOIES ET DES SOIERIES

Une bonne heure le commerce des soieries a existé à Paris. Le grand développement qu'il avait, dès la fin du Moyen Age, montre même qu'il dut de beaucoup précéder les diverses industries dont nous venons de parler et qui ont cependant une origine très ancienne.

Il se trouvait entre les mains des *merciers*, qui formaient la plus puissante et la plus riche de toutes les corporations, et en qui l'on doit voir les représentants par excellence du négoce parisien d'autrefois. Les *merciers*, qui vendaient toutes sortes d'objets, depuis les meubles et les métaux précieux jusqu'aux estampes et aux drogues, se divisaient en deux classes distinctes : les *marchands en gros*, qui occupaient la première place dans la bourgeoisie de la capitale, et les *petits marchands*, appelés aussi *chapeliers d'orfrois*, qui vendaient les menus effets de toilette.

Primitivement installés dans les rues tortueuses de la Cité, ils avaient, au commencement du ^{xiv}^e siècle, élu domicile dans le voisinage des Halles, dans la rue du Château Fétu, qui devait devenir la rue Saint-Honoré. Un professeur du collège de Navarre, dans un éloge de la capitale, rédigé en latin, écrivait vers l'an 1300, en parlant de ce quartier : « *Ceux qui en ont le désir et les moyens peuvent y*

acheter toute sorte d'objets pour la parure que l'industrie y accumule chaque jour. Il serait fastidieux de les énumérer tous; on ne peut cependant passer sous silence ceux que l'on trouve dans la partie basse des Halles, tels que cette quantité innombrable de draps plus beaux les uns que les autres, ces fourrures faites avec le poil des animaux, ou bien avec des soieries ou même avec des substances étrangères⁽¹⁾. »

1. Robert Hénard. *La rue St-Honoré. Des origines à la Révolution*, 1908, p. 40.

La corporation des merciers.

Tout naturellement, les merciers se sont organisés très tôt en corporation. Les premiers statuts que nous connaissions sont ceux qui leur furent donnés, en 1324, par Jehan Loncle, Prévôt de Paris. En ce qui concerne les soies, nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer que les règlements des merciers renfermaient diverses prescriptions relatives à la fabrication plutôt qu'à la vente des étoffes, ce qui s'explique par ce fait que la plupart des artisans parisiens que nous avons passés en revue travaillaient pour le compte des merciers.

Les statuts de 1324 contenaient les règles les plus strictes pour assurer la bonne qualité des soieries : *de grandes précautions étaient prises à la réception des soies écrues ou teintes; on en vérifiait le poids, le filage, la teinture ainsi que l'origine et la provenance.* En obligeant les merciers eux-mêmes à surveiller le travail de ceux qui fabriquaient les tissus pour leur compte, on espérait maintenir irréprochable la qualité des marchandises mises en vente.

C'est qu'en effet tous les produits fabriqués à Paris passaient par l'intermédiaire des merciers. La vente directe était alors tout à fait ignorée. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, qu'ils bornassent leurs opérations aux soieries provenant de l'industrie locale; ils vendaient aussi, ils vendaient surtout des étoffes qui venaient d'*Orient* ou d'*Italie*.

Ils avaient, comme clients, toutes les classes riches, depuis la noblesse jusqu'aux personnages de la cour et jusqu'au roi lui-même. Quand on parcourt les comptes de l'Argenterie des rois de France au xiv^e siècle, qui constituent une sorte de registre domestique des monarques et qui nous initient très sûrement aux habitudes et à la vie de la haute société d'autrefois, on constate, que le chapitre des draps d'or et de soie est fort étendu et que les fournisseurs exclusifs en sont les merciers de Paris. Les noms qui apparaissent le plus fréquemment sont ceux de *Thevin*, de *Dours*,

11, Femmes mesurant des étoffes, Cathédrale de Reims XIII^e s.; — 9, Marchands d'étoffes, bibliothèque de Rouen, XV^e s.; — 7, Halle aux draps à Paris XIII^e s.; — 13, Ancienne maison des Drapiers, estampe de Jean Moreau; — 8, Magasin de Marchand-Mercier, XVII^e s.; — 4, En tête adresse du XVIII^e s.; — Armoiries des Corporations. 10, des Merciers parisiens, XVII^e s.; — 6, des Marchands d'étoffes de Lyon — 12, des Marchands établis au Château des Tournelles — 4, Cachet des Marchands d'étoffes de Lyon — Jetons. 1, des Drapiers parisiens, 1406; — 2 et 5, des Drapiers parisiens, 1700 et 1780; — 3, des Marchands d'étoffes de Lyon, 1743.

de Robert-Thierry, de Pierre Bousdrac, de Dine-Rapponde, de Jehan Hutin ⁽¹⁾.

Les riches étoffes, dont ils fournissaient la garde-robe royale, sont désignées sous des noms qui ne sont plus employés, aujourd'hui, mais qui furent pendant longtemps d'un usage courant. A côté des *veluiaux* ou *velours*, des *satins* et des *draps d'or* et *de soie* dont les noms s'expliquent d'eux-mêmes, on y voit mentionner d'autres articles infiniment moins connus : les *cendaux*, qui consistaient en un tissu léger et uni, analogue à notre taffetas et dont on se servait pour doubler d'autres étoffes ⁽²⁾; les *samits*, étoffes de soie plus riches et plus épaisses qui présentaient certains rapports avec le satin et qu'on employait aussi bien pour les vêtements que pour l'ameublement; les *camocas* ou *camoiards*, autres riches étoffes, tantôt unies et tantôt brodées : les *baudequins*, sortes de brocards, d'origine orientale; les *camelots*, mélange de poils de chèvre avec de la laine ou de la soie.

La plupart des soieries, vendues par les merciers, étaient d'origine étrangère; jusqu'à la fin du xvi^e siècle, on sait, en effet, que notre production nationale a été tout à fait insuffisante et que nous avons dû demander les tissus dont nous avons besoin soit aux villes de l'Asie Mineure comme Damas, Bagdad, ou Saint-Jean-d'Acre, soit à celles de l'Italie comme Lucques, Venise, Florence, ou Gênes. Toutefois, dans les fournitures faites à Philippe V, figurent trois draps d'or ouvrés à Paris, qui furent employés à confectionner une chape pour la reine Jeanne, à l'occasion de son entrée à Reims en 1316. On relève aussi le nom d'un rubanier parisien, *Hervy de Brie*, auquel furent faites diverses commandes. Cela n'a rien qui puisse étonner, car, déjà au xiv^e siècle, les deux principales industries parisiennes de la soie, celle des draps d'or et celle des rubans, marchaient, quoi qu'on en ait dit, d'une façon régulière et produisaient de notables quantités de tissus.

L'importance des transactions relatives aux étoffes de soie ne fit que s'accroître dans les siècles qui suivirent, et les nouveaux statuts de la corporation des merciers, qui furent rédigés en 1468, durent prévoir différentes mesures de précautions pour éviter le détournement des soies par les ouvriers auxquels on les confiait.

1. Douët d'Arcq. *Comptes de l'Argenterie des Rois de France au xiv^e siècle*, p. 144.

2. Furetière, dans son *Dictionnaire Universel* (1676), assimile le cendal au camelot. Peut-être, plus tard, cela a-t-il été vrai; mais, au xiv^e siècle, ces deux étoffes étaient certainement différentes. M. Henry Havard (*Dictionnaire de l'ameublement, V^e Cendal*) dit que le cendal était une étoffe de soie analogue au taffetas.

Pour la décoration du luxueux château de Gaillon, bâti par le cardinal Georges d'Amboise, on acheta diverses étoffes à des marchands de Paris. Les comptes publiés par M. Deville contiennent un chapitre relatif aux « *draps de soie envoyez de Paris* » au mois de septembre de l'année 1508. Voici les noms de ces marchands et le détail de leurs fournitures : *Robert le Gay, 20 aulnes et demi de velours noir et bleu ; Vincent Gelée, 5 aulnes de velours bleu ; Guillaume Dumouchel, 58 aulnes de taffetas vert, de velours vert, et d'autres draps de soie ; Laurence Sochon, 6 aulnes de velours vert* (¹). Les comptes ne nous révèlent pas quelle était l'origine de ces étoffes, mais il est possible qu'elles aient été tissées à Paris, puisque celles qui venaient d'Italie ou de Tours sont soigneusement indiquées.

1. Deville.
Compte des dépenses de la construction du château de Gaillon, loc. cit., p. 340.

Rapports entre les merciers de Paris et la fabrique de Lyon.

Lyon, nous l'avons vu, avant de devenir le centre de l'industrie de la soie en France, a été un marché des plus actifs, où l'on trouvait tous les tissus en provenance de l'Italie et de l'Orient. La création de la fabrique en 1540, loin d'amoindrir ce marché, lui donna au contraire un nouvel élément de prospérité. Les merciers parisiens étaient donc dans la nécessité de venir s'y approvisionner des soieries que réclamait leur clientèle. Mais le commerce au xvi^e siècle n'était pas, il est inutile de le dire, ce qu'il est aujourd'hui. On voyageait avec la plus grande difficulté. Aussi, était-il, pour la plupart des merciers, presque *obligatoire d'avoir à Lyon un représentant, un commissionnaire, en qui ils avaient confiance et qui faisait leurs achats.*

Nous avons pu prendre connaissance de toute une série inédite de lettres, adressées par plusieurs marchands de Paris à un commissionnaire de Lyon, afin de le charger d'acheter des étoffes de soie pour leur compte. Ces lettres, au nombre de cent soixante, qui vont de 1559 à 1583, appartiennent à un gros industriel lyonnais, M. Albert Rosset. Ne se contentant pas de suivre les grandes traditions de Dutilleux, avec lequel il a des rapports de parenté, il s'attache également, en collectionneur habile et en bibliophile érudit, à recueillir et à conserver tous les souvenirs qui peuvent subsister de la Grande Fabrique. M. A. Rosset a bien voulu nous communiquer cette correspondance et nous l'en remercions, car elle est des plus intéressantes, aussi bien pour l'histoire de l'industrie de Lyon que pour celle du commerce parisien au xvi^e siècle.

Ces lettres de commande ont été écrites par plusieurs merciers ou correspondants de Paris, *Jean Clerseiller, Jacques Le Gros, François Viviant, de Herre, Brunon, Étienne de Lœille (banquier), de Marques et Fallaize*, à un commissionnaire de Lyon, *Guyot de Masso* ⁽¹⁾, qui habitait *rue de la Juiverie, près la boucherie Saint-Paul*, c'est-à-dire, dans le quartier où étaient installés beaucoup de maîtres de la corporation des ouvriers en soie ⁽²⁾.

Pour donner une idée de ce qu'étaient, à cette époque lointaine, les rapports des commerçants parisiens et des commissionnaires lyonnais, nous croyons devoir citer, dans son texte, l'une de ces lettres, écrite à *Guyot de Masso* par le mercier *Clerseiller*, en nous excusant par avance des fautes de lecture que pourrait contenir cette transcription.

« *Paris, le 3^e jour de febvrier 1563.*

« *Mon frère et bon amy, depuis peu de jours ensa je vous ay pryé par mes lettres de m'achepter deulx pièces de vellours violetz cramoisis de Gennes planies ensemble de tenir la main aux samilz de soye de Boul-longne et serge de soye de Gennes. Je vous en pryé de rechef. J'ay à vous advertyr que les conduictes sont arrestées sur le Mont Cenis pour les grandes neiges qui y sont. J'ay oppignon que beaucoup de ceste ville yront de par della dans peu de temps qui causera que la marchandise sera chère. Nonobstant vous accomplirez s'il vous plaist le contenu de ce que je vous ay mandé et que vous mande encores par ces présentes. Sur tout je vous pryé que de ce que m'achepterez que la marchandise soyt belle et bien prinse et quant aux vellours violetz cramoisis de Gennes que la lisière soyt toute jaune. Quant au prix de ferme je le remetx à vostre discretion soyt au content ou à terme car je m'asseure qu'en ferez comme pour votre affaire propre. Et si d'aventure acheptiez ladite marchandise au content vous l'achepteriez à payer à Paris 12 ou 15 jours après la venue. Cependant par revange sy avez affaire de moy de par dessa vous cognoistrez que je pareille ma volonté envers vous qu'avez envers moi. Foisant fin de la présente par mes humbles recommandacions à la meilleure de vos bonnes grâces, je piray Dieu vous donner la sienne.*

« *Votre frère et meilleur amy,*

« *Jehan CLERSEILLER.* »

1. La famille de Masso était originaire de la province du Lyonnais; le père de *Guyot* fut élu trois fois conseiller de ville à Lyon, et *Guyot* le fut en 1572. Le dernier descendant de cette illustre famille lyonnaise fut *Charles Masso*, qui épousa à Paris, le 2 mars 1756, *Marie-Madeleine Mazade*, veuve de *Gaspard Grimod de la Reynière*, et mourut pendant la Révolution.

2. Voir l'ouvrage de M. Justin Godart, *l'Ouvrier en soie* (pp. 56 et 57), où sont relevés les résultats des recensements opérés en 1575, en 1621, en 1706, en 1755 et en 1788, et où le quartier de la Juiverie est signalé comme un centre de l'industrie de la soie.

Si l'on s'en rapportait à cette seule lettre, on pourrait croire que le commerce parisien ne s'approvisionnait à Lyon que de soieries italiennes; elle contient, en effet, une commande exclusivement consacrée au velours de Gênes, au samis de Bologne et à la serge de Gênes, et l'arrêt des communications avec l'Italie par le Mont-Cenis y est signalé comme une cause de hausse de la marchandise à Paris. Ce ne serait pas tout à fait exact, car si l'ensemble de la correspondance adressée à Guyot de Masso par les merciers Jehan Clerseiller, François Viviant et Jacques le Gros, etc., révèle que les principales commandes ont trait à des articles d'origine italienne (*satins noirs de Gênes, velours rouges cramoisis de Lucques, satins violets cramoisis de Florence, velours noirs de Ferrare, etc.*), il y est fait également mention de velours blanc et gris fabriqués à Avignon, ville, il est vrai, à moitié italienne puisqu'elle était sous le pouvoir du pape, mais qui se rattache à l'industrie française, et aussi d'étoffes de Lyon, comme les *velours brodés*, les *damas noirs* et les *camelots*.

Ce qui ressort avec évidence de ces curieux documents, c'est que, vers la fin du xvi^e siècle, la vogue pour les étoffes de fabrication italienne persistait encore et que les articles de Lyon commençaient seulement à trouver leur place dans la consommation.

Certains importateurs d'étoffes de soie italiennes firent même de grosses fortunes. Pierre de l'Estoile, dans son *Journal*, cite un marchand du nom de *Castille* qui mourut en 1607, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en laissant *une fortune de 300.000 écus qu'il avait gagnée à vendre des soieries achetées en Italie*. Il tenait une boutique rue Saint-Denis, à l'enseigne des *Trois Visages* (1).

1. Pierre de l'Estoile. *Journal*, T. VIII, p. 303.

Les merciers de Paris recherchaient surtout les beaux tissus, et, dans leur correspondance, ils insistent bien plus sur les qualités de la marchandise qu'ils veulent acheter que sur le prix qu'ils entendent y mettre. « *Je ne me soulye pas tant du prys que de la bonté,* » écrivait Viviant, le 2 janvier 1564, à son correspondant Guyot de Masso, en lui commandant plusieurs pièces de velours. Leur riche clientèle, qui ne regardait pas à payer les choses à leur valeur, leur permettait de se montrer assez larges dans leurs rapports avec les fabricants.

Le vicomte d'Avenel, qui a étudié avec un soin tout particulier la valeur des denrées et de toutes les marchandises dans les siècles passés, estime qu'au xvi^e siècle, *le prix de la soie variait de 15 à 120 francs le mètre* (2).

Sans doute, ces prix ont depuis lors été de beaucoup dépassés,

2. D'Avenel. *Le Mécanisme de la vie moderne*, loc. cit. T. II, p. 218.

mais si l'on tient compte de l'énorme écart qui existe entre la valeur qu'avait le *numéraire* autrefois et celle qu'il a aujourd'hui, on comprendra que les fabricants et aussi les commerçants de l'époque aient pu largement gagner leur vie à produire et à vendre les tissus de soie.

Le commerce de la soie au XVII^e siècle.

Ne nous étonnons donc pas si nous voyons, au xvii^e siècle, les merciers *devenir incontestablement la plus puissante des corporations parisiennes*. Leurs statuts, qui avaient été confirmés en 1543 et en 1567, furent revisés en 1601 et en 1613. Leur nombre était alors devenu si considérable et ils s'occupaient de branches de commerce si diverses, qu'on avait dû les répartir en vingt catégories. *Sept d'entre elles étaient réservées aux tissus de soie.*

On avait mis dans la première les *soieries en gros, en balle, et sans cordes*, ces merciers s'appelaient marchands « *grossiers* » et étaient établis, pour la plupart, rue Saint-Honoré, dans le voisinage de la Croix-du-Trahoir, c'est-à-dire à la hauteur de la rue de l'Arbre-Sec.

Dans la deuxième, *les draps d'or, d'argent et de soie*;

Dans la troisième, *les camelots, étamines, crépons, serges à doubler, droguets et autres étoffes laine et soie, fils, coton ou poil*;

Dans la huitième, *les soies en botte*;

Dans la dixième, *les étoffes pour meubles*;

Dans la quinzième, *les rubans d'or, d'argent et de soie, les taffetas, gazes, bonnets d'étoffes*;

Dans la dix-neuvième, *la menuiserie, galons, rubans et lacets*.

Cette division en sept catégories différentes montre assez combien était actif le commerce des soieries à Paris, sans qu'il soit nécessaire d'insister.

Toutefois, il faut noter que, dès le xvii^e siècle, certains fabricants avaient déjà des dépôts à Paris. Tel était le cas de Marcellin Charlier, qui avait sa manufacture de draps d'or et de soie à Saint-Maur et qui avait établi un magasin pour y vendre ses produits rue de la Coutellerie, sous l'enseigne *Au Cerceau d'Or*. Nous donnons dans la planche des armoiries, jetons, etc., l'en-tête-lettre de cette fabrique.

Le développement du luxe, sous le règne de Louis XIV, devait

favoriser la vente de tous les articles de soie que débitaient les marchands parisiens. Le Roi lui-même donnait l'exemple du faste et de la prodigalité, en commandant, pour son habillement et pour l'ornement de ses palais, les étoffes les plus dispendieuses. N'est-ce pas lui qui, en 1670, payait un drap d'or au prix — en monnaie actuelle — de 414 livres le mètre, pour s'en faire faire une robe de chambre ⁽¹⁾? N'est-ce pas pour orner le château de Versailles que Bérain composait le dessin d'un velours broché, dont l'exécution devait revenir à 1.000 livres l'aulne ⁽²⁾?

1. D'Avenel. *Le Mécanisme de la vie moderne*, loc. cit. T. II, p. 265.

2. Lefébure. *Broderies et dentelles*, loc. cit. p. 141.

Aussi, vers la fin du XVII^e siècle, y avait-il quantité de boutiques de marchands de soieries, toutes mieux achalandées les unes que les autres. Un curieux petit livre intitulé : « *Les adresses de la Ville de Paris avec le Trésor des Almanachs* », publié en 1691, par Abraham du Pradel, qui s'intitulait « *Astrologue Lionnois* », permet de se rendre compte des quartiers où étaient établis les négociants en soie et de connaître quels étaient les principaux articles qu'ils vendaient. C'est dans les rues qui avoisinent les Halles : rue Saint-Denis, rue des Bourdonnais, rue Saint-Honoré, rue Quincampoix, rue Bourg-l'Abbé, que se trouvaient la plupart des boutiques où on tenait les articles de soie, et nous verrons que si, depuis lors, les choses ont un peu changé, si notamment la rue des Bourdonnais a été abandonnée pour le quartier du 4-Septembre celui de la rue Saint-Denis est demeurée le centre de vente des rubans pour les merciers ⁽³⁾.

En 1691, le bureau des marchands merciers, joailliers, grossiers était établi dans la rue Quincampoix. Parmi les marchands en gros, du Pradel cite Jourdan-Grossin, rue Saint-Denis, dont l'enseigne était « *Au Cheval Blanc* » et qui faisait un fort commerce de soie, de Hemand et Rigioli, établis rue Quincampoix, qui vendaient des étoffes d'or et d'argent et des velours d'origine italienne.

Les magasins de rubans se trouvaient presque tous dans la rue Saint-Denis ou dans les rues adjacentes. Entre autres marchands on remarquait : Marcardé, rue Saint-Denis, « *A la Rose Blanche* » ; Le Clerc, même rue, « *Aux Balances* » ; Le Roy, rue Bourg-l'Abbé, « *Au Chevalier du Guel* » ; Du Moustier, même rue. Les rubans étroits appelés « *non-pareils* » étaient vendus rue d'Arnetal par Gaudet, Le Clerc, et Du Val. Il y avait aussi dans cette rue un magasin de jarretières de soie, à l'enseigne « *Au Signe de la Croix* ».

3. Les merciers, autrefois, étaient confondus avec les marchands en gros ; aujourd'hui, les marchands en gros ont un commerce tout différent de celui des merciers.

On trouvait les *dentelles*, les *guipures* et les *galons de soie* sur le Petit Pont et rue aux Febvres; les *bas de soie*, à la place Royale et aux Quatre-Vents, au bout du pont Notre-Dame; les *crêpes et crêpons*, chez *Le Breton*, rue des Lavandières, et chez *Gaubes et Solicoffe*, au cul-de-sac des Bourdonnais; les *étoffes de Chine*, chez les marchands tapissiers de la porte de Paris et principalement chez *Chauvin*, à l'enseigne du *Roy de la Chine* ⁽¹⁾.

Mais les plus belles boutiques, où l'on détaillait les plus riches étoffes de soie étaient installées rue des Bourdonnais. Du Pradel indique comme en faisant un ample commerce, *Regnault et Gautier*.

Ce dernier surtout est célèbre, car il était le fournisseur en vogue de toute la noblesse et il a eu, en outre, l'honneur d'être nommé par La Bruyère et par M^{me} de Sévigné.

C'est à propos des dépenses exagérées, dont les noces étaient alors l'occasion, que l'auteur des « *Caractères* » parle de *Gautier*.

« *L'utile et la louable pratique, dit-il, de perdre en frais de noce le tiers de la dot qu'une femme apporte! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gautier, les meubles ou la toilette* ⁽²⁾! »

Quant à M^{me} de Sévigné, qui était comme sa fille, M^{me} de Grignan, une cliente de *Gautier*, elle a, en maints passages de sa correspondance, parlé du célèbre marchand de soieries de la rue des Bourdonnais :

« *Je fus hier, dit-elle, dans une lettre à sa fille, du 27 mai 1672, lever pour bien de l'argent d'étoffes chez Gautier, pour me faire belle en Provence. Je ne vous ferai nulle honte : vous verrez un peu quels habits je porterai. Je trouvais la plus jolie jupe du monde, à la Mode, avec un petit manteau; tout l'Univers ne m'empêcherait pas de vous faire ce petit présent; et si vous ne voulez pas me déplaire au dernier excès, vous me direz que vous en êtes fort aise et que je suis une bonne femme : voilà le ton qui m'est uniquement agréable.* »

Mais à faire ainsi des emplettes chez le fournisseur à la Mode, M^{me} de Grignan et sa mère n'avaient point tardé à s'endetter quelque peu. Aussi, dans cette même lettre, la spirituelle marquise donne-t-elle à sa fille le conseil de faire patienter *Gautier*.

« *Faites-lui écrire quelque honnêteté; il ne faut pas joindre le silence avec le long retardement. Si nous pouvons lui donner quelque chose sur votre pension, nous le ferons; mais vous devez beaucoup* ⁽³⁾! »

Il est probable qu'elle n'était pas la seule dans ce cas, parmi les

1. Abraham du Pradel. *Les adresses de la Ville de Paris avec le Trésor des Almanachs* 1681, pp. 21 et 25.

2. La Bruyère. *Caractères*. Chapitre de la Ville.

3. Madame de Sévigné. *Édition des Grands Écrivains*, T. III, p. 88.

personnages de la Cour, car dans une lettre bien postérieure, du 29 décembre 1679, M^{me} de Sévigné, parlant des préparatifs du mariage du prince de Conti avec M^{lle} de Blois, écrit ces lignes qui doivent nous édifier sur le chiffre d'affaires d'un marchand d'étoffes à cette époque, quand il jouissait de la vogue :

Cette jolie noce se fera devant le 15^e janvier. Gautier ne peut plus se plaindre : il aura touché cette année en noces plus d'un million (1). »

1. Madame de Sévigné, *loc. cit.*, T. VI, p. 164.

Les marchands de soieries au XVIII^e siècle.

Tous les merciers qui vendaient les tissus de soie n'avaient certainement pas la riche clientèle de Gautier. Néanmoins, leur commerce était des plus prospères, si prospère même qu'à un moment où les demandes devenant plus rares, la fabrique de Lyon se trouvait presque réduite au chômage — c'était en 1730 — celle-ci agita gravement la question de savoir s'il ne conviendrait pas de « *fixer le taux des bénéfices des grossiers de Paris qui arrêtent la consommation en voulant maintenir un prix trop élevé pour les soieries qu'ils vendent (2).* »

2. Pariset. *Histoire de la fabrique lyonnaise*, *loc. cit.*, p. 175.

Mais ce ne fut là qu'un projet, car les fabricants ne tardèrent pas à se rendre compte que leur intérêt n'était pas de gêner par d'inutiles entraves le commerce des négociants parisiens. Il n'était pas d'ailleurs bien certain qu'en limitant le bénéfice des détaillants on augmenterait la consommation.

Nous estimons que loin de nuire à l'industrie lyonnaise, les marchands de Paris ont été, au contraire, les agents les plus actifs de sa prospérité. C'est eux, en effet, qui, en exposant et en mettant en valeur les belles étoffes qu'elle produisait, ont établi sa réputation et aidé à son extension.

Les étrangers qui venaient à Paris ne manquaient pas de visiter les somptueuses boutiques de la rue Saint-Honoré et de la rue des Bourdonnais « dont le luxe, au dire d'un contemporain, n'était « *dépassé que par le flux des paroles gracieuses et de civilités empressées qui se disputaient sa bourse (3).* »

3. Liger. *Le Voyageur fidèle*, 1715.

Peut-être n'est-il pas inutile d'indiquer les diverses sortes de tissus de soie que débitaient les marchands parisiens à la fin du XVII^e siècle, ainsi que les dénominations sous lesquelles ils étaient désignés, ne fût-ce que pour montrer les modifications qui avaient été apportées à cet égard depuis le milieu du XVI^e siècle.

On comprenait toujours sous la désignation de *draps d'or* les riches étoffes tissées d'or, d'argent et de soie, mais on n'appelait

plus draps comme au xv^e siècle tous les tissus épais. Bientôt même, cette expression allait tout à fait disparaître du langage habituel.

Parmi les tissus de soie pure il faut citer, en premier lieu, les *velours*, qu'on divisait en velours à *quatre poils*, avec 4 chaînettes sur la lisière, à *trois poils*, avec 3 chaînettes sur la lisière, à *deux poils*, avec 2 chaînettes sur la lisière, à *un poil et demi* avec une chaînette sur une lisière et deux sur l'autre, enfin le petit velours appelé *renforcé à quatre lisses*, suivant qu'il avait plus ou moins de portées.

Les velours *cramoisis* devaient avoir une rayure de métal fin or ou argent sur la lisière, pour les distinguer des couleurs *communes*.

Les autres tissus de soie pure étaient : les *pannes*, dont les poils étaient plus longs que ceux du velours et moins longs que ceux de la *peluche*; les *damas*, qui étaient définis par le Tarif des Douanes de 1664 « *une étoffe présentant des fonds unis dans lesquels un rejet est produit par l'effet de la chaîne et de la trame ou de la combinaison simultanée de l'une ou de l'autre* » et qui étaient en grand usage dans l'ameublement; les *vénitiennes*, sortes de damas à grands ramages; les *satins*, également très en honneur et dont les plus beaux venaient de Lyon, de Florence et de Gênes; les *taffetas*, qui servaient pour les doublures ou pour la confection des habits légers; les *tabis*, gros taffetas moirés; les *gros de Tours*, taffetas à gros grain très recherchés qui avaient supplanté les *gros de Naples*; les *pouts de soie*, grosses étoffes à grain, mais moins serrées que le gros de Tours; les *brocards*, primitivement tissés tout en or, mais maintenant formés de soie et de métaux précieux; les *brocatelles*, étoffes à ramages qui se fabriquaient à Lyon et à Paris; les *moires* ou *mohères*, qui, d'après Furetière, sont analogues aux gros de Tours mais sont plus minces ⁽¹⁾; les *gazes*, qu'on faisait avec de la soie crue et de la soie cuite; les *crêpes*, pour lesquels on employait de la soie crue gommée préalablement moulinée et qu'on ne commença à fabriquer à Lyon qu'en 1649; les *crespons* ou *crapaudailles*, tissus légers faits de soie cuite excessivement tortillée.

Mais à côté de ces étoffes d'un prix élevé, on vendait aussi des tissus de qualité moindre dans lesquels la soie était mélangée avec d'autres textiles plus communs. Tels étaient : les *camelots*, mélanges de soie, de laine et de poil de chèvre; les *férandines*, étoffes légères dont la chaîne était de soie et la trame de laine; les *damas caffarts*, composés moitié de soie et moitié de fil, qu'on employait beaucoup dans l'ameublement; les *droguets*, faits d'ordi-

1. Furetière.
Dictionnaire Uni-
versel, 1676, Vo
Mohère.

naire de laine, de fil et de coton, mais dans la composition desquelles entraient parfois aussi la soie et le métal.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, on comprit si bien à Lyon combien le commerce de Paris était utile au développement de la fabrique, que dans tous les contrats qui étaient passés entre fabricants et dessinateurs, il était spécifié, que chaque année, ceux-ci feraient un voyage à Paris aux frais de leur maison.

Un dessinateur lyonnais, *Joubert de l'Hiberderie*, qui a écrit en 1765 un fort intéressant opuscule, *le Dessinateur pour les fabriques d'Estoffes d'or, d'argent et de soie*, s'étend assez longuement sur ce séjour à Paris et indique qu'il avait non seulement pour but de former le goût du dessinateur par la vue des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de la décoration qu'on ne pouvait voir que dans la capitale, mais aussi de lui permettre de se tenir au courant des besoins de la consommation en examinant les étoffes qu'on vendait chez les principaux marchands.

« *Lorsqu'un dessinateur, écrit-il, fera le voyage de Paris et qu'il voudra s'instruire relativement à son art, voici à peu près la conduite qu'il doit tenir, pour voir ce qui est analogue au dessin.*

« *Il doit loger dans un quartier qui le mette à portée de voir à chaque instant les fameux magasins d'étoffes de soie, comme ceux de MM. Barbier, Bourjol, Laurozat, Naud, Despeignes, de Courcy, David, Le Roux, Doré, Mercier, Buffault⁽¹⁾, Martin, Doucet, Le Boucher, Gréguela, Le Sourd, etc. Il faut pour cela loger dans les rues Bétisy, de la Limace, Cloître Sainte-Opportune, ou rues adjacentes qui environnent les magasins dont je viens de parler. C'est là que se développe chaque jour ce que la fabrique de Lyon produit de merveilleux toutes les années⁽²⁾.*

2. Joubert de l'Hiberderie. *Le Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie.* Paris, 1765, p. 87.

Ce passage du livre de Joubert de l'Hiberderie nous renseigne en même temps sur les noms des négociants en soierie au XVIII^e siècle et sur le quartier qu'ils habitaient. En recommandant aux dessinateurs d'habiter rue Bétisy ou rue du Cloître Sainte-Opportune, c'est-à-dire à proximité des magasins les plus fameux, il indique par là même que ceux-ci étaient demeurés dans la rue des Bourdonnais et dans la rue Saint-Honoré, où ils se trouvaient, nous l'avons vu, à la fin du XVII^e siècle.

Les petits détaillants, qui avaient pour clientèle, non plus la noblesse, mais la simple bourgeoisie, étaient installés dans un autre quartier : rue aux Fers, rue de la Triperie, près de la Porte Saint-Martin.

1. Buffault, qui habitait rue Saint-Honoré, était un des principaux fournisseurs de l'Opéra, alors installé au Palais Royal. Voir Robert Hénard, *La rue Saint-Honoré*, loc. cit., p. 446.

Cette répartition du commerce parisien de la soierie ne se modifia guère jusqu'à la Révolution.

Quant aux marchands en renom, si on veut les connaître, on n'a qu'à consulter aux Archives Nationales la liste des fournisseurs de la reine Marie-Antoinette de 1787 à 1789 ; on peut être sûr, en effet, qu'elle ne s'adressait qu'aux plus fameux, à ceux qui avaient la réputation de vendre les plus belles et les plus riches étoffes.

Ceux à qui elle achetait les tissus de soie étaient : *Le Normand, Barbier* (déjà mentionnés par Joubert), *Alabat, Marie* et la veuve *Salionis*. Les étoffes écarlates lui étaient fournies par *Foucard, Robert, Yber, Le Comte, Jomart*, et les rubans, dont elle faisait une grande consommation, par *Messin, Bardel, Renouard, Bèche, Cornedecerf*, la dame *Hamel*, et la demoiselle *Gosset* ⁽¹⁾.

1. *Revue Historique*. Août 1888, article de Wertheimer.

Le Commerce de la Soierie au XIX^e siècle.

Le commerce parisien de la soierie était, comme on le voit, fort important déjà sous l'ancien régime. L'énorme développement qu'a pris Paris au cours du XIX^e siècle, l'extension du champ des transactions, les modifications apportées au régime économique n'ont pu que l'augmenter encore. Il est même devenu si vaste que, pour en avoir une idée précise, il convient de le diviser en plusieurs catégories : le commerce en gros, le commerce de détail, le commerce d'importation, enfin, le commerce des articles qui ne sont point la soierie proprement dite, mais qui s'y rattachent intimement, comme la bonneterie, les fils à coudre, la dentelle, la broderie et la passementerie.

La suppression des corporations, en rendant accessible à tous cette profession, a eu pour effet de multiplier le nombre des négociants en soieries. Nous avons eu la curiosité de relever les noms des différentes maisons parisiennes de gros qui se sont fondées depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, en nous aidant du Bottin que ses éditeurs ont aimablement mis à notre disposition et en faisant vérifier la liste par la Chambre Syndicale de l'Industrie et du Commerce Parisien des Soieries et Rubans. Nous n'en donnerons pas l'énumération qui, en raison de leur nombre, serait fastidieuse ; nous nous contenterons d'indiquer celles d'entre elles qui ont eu une durée de plus de vingt-cinq années et celles qui existent actuellement.

Les maisons de soierie, rubans, etc., qui sont dans ce cas sont les suivantes :

ANCIENNES RAISONS SOCIALES	DURÉE	MAISONS EXISTANT ACTUELLEMENT SOUS LA RAISON SOCIALE :	depuis
		Ach frères et Cie. —	1870 —
Jodon. Albert Jodon. Jodon Frères. A. Jodon et Cie. A. Jodon et C. Adam. —	1818-1853 1853-1864 1864-1875 1875-1884 1884-1898 —	C. Adam. (fondée en 1818). —	1898 —
Dobilly. —	1832-1870 —	F. Allain. (fondée en 1832). —	1870 —
Michaux. Dutrou. Bally. Groul. —	1810-1825 1826-1870 1870-1880 1880-1905 —	P. Aubé. (fondée en 1810). —	1905 —
Barbier. Delon. —	1800-1824 1824-1849 —	C. Barbier. (fondée en 1800). —	—
Belissent. —	1837-1880 —		
A. Bellanger. Loys et Bellanger. A. Bellanger. —	1878-1886 1886-1901 1901-1903 —	Bellanger et ses fils. (fondée en 1878). —	1903 —
Bellart et Louys. —	1837-1869 —		
		A. Benoiston. —	1875 —
		E. Bloch et Cie. —	1870 —
M. Léon et J. Lévy. —	1835-1864 —	Blum frères. (fondée en 1835). —	1865 —
Guichard et Cie. Guichard et Boileau. Boileau et Cie —	1834-1845 1846-1866 1866-1869 —		
Boivin. Boivin et Flament. Boivin. —	1825-1830 1830-1857 1857-1864 —		
Bonnaud. —	1823-1854 —		
Boyer Alary. Delisle. Bonnet Boyer Augereau. Bonnet Boyer et Cie. —	1800-1840 1840, 1845 1845-1859 1859-1890 —		
Bonchot et Lemaire. —	1844-1880 —		
Berton. Boudet. —	1820-1838 1838-1847 —		
Dumas et Germain. Bouleau Petheton et Cie. —	1825-1848 1848-1865 —		
Dumas et Germain. Bouleaux et Cie. —	1825-1849 1849-1865 —		
Rousselon. Boulonneix. —	1823-1829 1829-1857 —		
Bouvard. —	1838-1890 —	Bouvard et Mathevon. (fondée en 1838). —	1890 —
Boyriven et Francon. Boyriven frères. —	1850-1870 1870-1885 —	Boyriven fils et Cret. (fondée en 1850). —	1885 —
E. Lévy, Brach et Blum. A. et E. Lévy, Brach et Blum. A. Lévy, Brach et Blum. —	1879-1886 1886-1890 1890-1902 —	Brach et Blum. (fondée en 1879). —	1890 —
Ch. Lauer. Ch. Lauer Bradford et Journal.	1878-1891 1891-1901	Bradford et Journal. (fondée en 1878).	1901

<i>Langlois Mathérat.</i>	1820-1837		
<i>Briançon.</i>	1838-1875		
—	—		
<i>Brochot et Lavesvre.</i>	1850-1875		
<i>Brochot.</i>	1875-1880		
—	—		
<i>Broutot.</i>	1816-1841		
—	—		
<i>Brou, Boignières et Jobert.</i>	1834-1835		
<i>Jobert et Brou.</i>	1836-1848		
<i>Brou et Cie.</i>	1848-1863		
—	—		
<i>Debauté frères.</i>	1822-1842		
<i>Cattaert.</i>	1843-1870		
—	—		
<i>Blot.</i>	1808-1811		
<i>Blot.</i>	1808-1823		
<i>Boussuat et Chalot.</i>	1823-1836		
<i>Chalot.</i>	1836-1847		
—	—		
<i>Raley.</i>	1827-1833		
<i>Chaplain.</i>	1834-1843		
<i>Chambaud et Chaplain.</i>	1843-1865		
—	—		
<i>L. Eude.</i>	1844-1875		
<i>Eude et Chanée.</i>	1875-1885		
<i>Chanée et Cie.</i>	1885-1900		
—	—		
<i>Charansonney et Granier.</i>	1834-1865		
—	—		
<i>Chardon-Lagache.</i>	1845-1870		
—	—		
<i>Lebaron.</i>	1841-1848		
<i>Tavernier.</i>	1848-1869		
<i>Chas, Fournier Laxand.</i>	1869-1880		
—	—		
<i>Renault, Bussière et Chaussier.</i>	1870-1890		
<i>Renault et Chaussier.</i>	1890-1895		
<i>Renault fils et Cie.</i>	1895-1900		
—	—		
<i>Guesnier.</i>	1850-1865		
<i>Chérut et Cie.</i>	1866-1880		
—	—		
<i>Henneveu.</i>	1843-1858		
<i>Chesnay.</i>	1858-1869		
—	—		
<i>Colombey.</i>	1804-1832		
<i>Colombey et Cie.</i>	1832-1845		
—	—		
<i>Fey et Martin.</i>	1870-1885		
<i>Dumonté et Poirier.</i>	1885-1890		
—	—		
<i>A. Caill.</i>	1875-1879		
<i>A. Caill et Cie.</i>	1879-1884		
<i>A. Caill et Cornille frères</i>	1884-1890		
—	—		
<i>Bayard frères.</i>	1841-1863		
<i>Bayard Louis.</i>	1863-1879		
<i>Bayard Gustave.</i>	1879-1904		
<i>Bayard et Bouton.</i>	1904-1906		
<i>Bayard aîné et fils.</i>	1906-1908		
—	—		
<i>Cottin.</i>	1857-1869		
<i>Cottin frères et Colliet.</i>	1870-1885		
<i>Cottin frères.</i>	1885-1890		
—	—		
<i>Delaistre.</i>	1875-1905		
<i>Coudurier et Cie.</i>	1905-1907		
—	—		
<i>Creux.</i>	1830-1863		
—	—		
<i>Damour.</i>	1839-1869		
—	—		
<i>Maillard.</i>	1854-1858		
<i>Maignien.</i>	1858-1880		
—	—		
<i>Dawant.</i>	1847-1881		
—	—		
<i>Duvernct.</i>	1816-1843		
<i>Delacroix.</i>	1843-1858		
<i>Delacroix-Turquaud.</i>	1858-1869		
		<i>H. et A. Chanée et Cie.</i>	
		<i>et Parison-Piquée.</i>	1900
		<i>(fondée en 1844).</i>	
		—	
		<i>A. Cheret.</i>	1900
		<i>(fondée en 1870).</i>	
		—	
		<i>Combé, Delaforge et Cie.</i>	1890
		<i>(fondée en 1870).</i>	
		—	
		<i>Cornille frères.</i>	1890
		<i>(fondée en 1875).</i>	
		—	
		<i>A. Cortot et Boget.</i>	1908
		<i>(fondée en 1841).</i>	
		—	
		<i>J. Danicourt et J. Stumm.</i>	
		<i>(fondée en 1859).</i>	
		—	
		<i>Coudurier, Fructus, Descher.</i>	1907
		<i>(fondée en 1885).</i>	
			1907

Delatour.	1824-1850		
—	—		
Dumontant.	1839-1869		
—	—		
Denoyelle-Brillon.	1826-1855		
—	—		
Deschamps.	1817-1829		
Pansu.	1830-1838		
Deschamps.	1838-1843		
—	—		
Desjardins.	1823-1850		
—	—		
Desnos.	1817-1853		
—	—		
Klotz jeune.	1830-1894		
—	—		
M. Meyer, C. et A. Dreyfus.	1863-1895		
C. et A. Dreyfus.	1896-1907		
—	—		
Brunet.	1816-1838		
Dubu.	1838-1850		
—	—		
Rouillier.	1880-1905		
—	—		
Maillard.	1854-1857		
Maignien.	1858-1861		
Maignien, Rozat et Cie.	1861-1869		
—	—		
Bayen père et fils.	1785-1850		
E. Dupont et Cie.	1850-1859		
E. Dupont et Pierret.	1860-1878		
E. et O. Dupont et Pierret.	1879-1884		
O. Dupont et Pierret.	1885-1889		
—	—		
Chesnaye.	1852-1875		
—	—		
Durand.	1826-1827		
Durand.	1827-1835		
Durand, Boyer et Cie.	1836-1840		
—	—		
Elestin et Chapot.	1866-1890		
—	—		
Ernault.	1825-1869		
—	—		
L. Cahagne.	1852-1870		
Cahagne et Favrot.	1870-1900		
Favrot.	1900-1907		
—	—		
Vautour et Versepuy.	1805-1818		
Gagelin et Cie.	1818-1833		
Gagelin.	1833-1869		
—	—		
Gagnet et Cie.	1842-1869		
—	—		
Ch. Ducrocq et Cie.	1888-1890		
—	—		
Gay.	1806-1824		
Paris et Cie.	1824-1834		
Gavoty.	1834-1840		
Gay.	1840-1868		
Grasseuil.	1868-1890		
—	—		
Genin.	1812-1857		
—	—		
Gillier.	1804-1832		
—	—		
Ginot.	1813-1846		
—	—		
Giraud.	1813-1824		
Champagne.	1824-1838		
Giraud.	1838-1840		
Giraud, Champagne.	1840-1845		
—	—		
Demanche.	1810-1824		
Gesselin.	1825-1853		
		P. Desbruères.	1869
		—	—
		Donckèle Doll et Cie.	
		(fondée en 1830).	1894
		—	—
		A. Dreyfus.	
		(fondée en 1863).	1907
		—	—
		J. Duché.	
		(fondée en 1880).	1905
		—	—
		Ducrocq.	
		(fondée en 1854).	1885
		—	—
		O. Dupont et Cie.	
		(fondée en 1785).	1890
		—	—
		Dupuis.	
		(fondée en 1852).	1875
		—	—
		Favrot, Milon et Cie.	
		(fondée en 1852).	1907
		—	—
		Gaillot, Guinot et Cie.	
		(fondée en 1888).	1890
		—	—
		A. Gay.	
		(fondée en 1840).	1890

Gibaut et Grellou.	1813-1844		
Erard.	1844-1847		
A. Grellou.	1847-1890		
—	—		
Guibout.	1864-1875	P. Guibout.	1890
Guibout et Richardière.	1875-1890	(fondée en 1864).	—
—	—	—	—
Papin.	1801-1851		
Guichenot et Cie.	1851-1856		
—	—		
Guillot.	1810-1834		
Guillot Achard et Ruzé.	1834-1846		
Guillot.	1846-1861		
—	—		
Guyot.	1805-1845		
—	—		
Richer.	1825-1834		
Hamard et Guérin.	1835-1853		
—	—		
Cartier fils.	1810-1860	R. et L. Hamot.	1902
Duplan et G. Hamot.	1860-1883	(fondée en 1810).	—
G. et R. Hamot.	1883-1902	—	—
—	—	G. Heilbronn.	1897
—	—	—	—
Herisson.	1845-1869		
—	—		
Germon et Laghez.	1802-1805		
Germon Boumard et Cie.	1806-1807		
Germon Falzan et Cie.	1807-1818		
Boumard.	1818-1823		
Germon et Cie.	1824-1829		
Hermel.	1830-1843		
—	—		
A. Cahen.	1873-1880	A. Heumann.	1902
Vve A. Cahen.	1880-1888	(fondée en 1873).	—
Bloch et Heumann.	1888-1901	—	—
—	—		
Hassing frères, Hubert et Cie.	1836-1862	Ch. Heymann.	1890
Hubert et Cie.	1862-1869	(fondée en 1836).	—
Heymann, Blum et Cie.	1869-1890	—	—
—	—		
Despréaux.	1811-1840		
Despréaux.	1840-1866		
Maire.	1866-1880		
Iver frères.	1880-1905		
—	—		
Jacquemont.	1845-1869		
—	—		
Marbeau aîné.	1832-1850		
Mayran, Marcilhacy, Arbelot et Cie.	1850-1855	Jean Jardel, Chabrier et Cie.	1908
Marcilhacy, Arbelot et Cie.	1855-1887	(fondée en 1832).	—
J. Arbelot et Cie.	1887-1893	—	—
G. Laguionie et A. Anfrie.	1893-1905		
A. Anfrie et Cie.	1905-1908		
—	—		
Joseph.	1819-1843		
—	—		
Lehuedé.	1838-1848		
Joubert.	1848-1869		
—	—		
Kahn et Schrameck.	1858-1870		
Kahn frères.	1870		
—	—		
Kauffman.	1870-1905		
—	—		
F. Robert.	1868-1890	Labbey et Cie.	1890
—	—	(fondée en 1883).	—
Lachard frères et Cie.	1870-1905	Lachard, A. Cognart et Cie.	1906
—	—	(fondée en 1870).	—
Rajon et Chicotot.	1860-1864		
Chicotot.	1864-1885		
Moulin, Lafon et Cie.	1885-1895		
Lafon et Cie.	—		
—	—		
Lancelin et Périer.	1875-1890		

Duhamel.	1803-1806		
Duhamel, Boulouze et Cie.	1806-1809		
Boulouze et Langlois.	1809-1812		
Boulouze et Cie.	1812-1822		
Langlois, Boulouze.	1822-1834		
—	—		
Aubert.	1806-1847	Lazard frères.	1905
Aubert et Monmoin.	1847-1856	—	—
Aubert.	1856-1858	Lebrun et Cie.	
Aubert.	1858-1885	(fondée en 1806).	1905
Aubert et Lebrun.	1885-1905	—	—
—	—		
Leclerc.	1846-1848		
Leclerc et Audoussot.	1848-1860		
Leclerc.	1860-1869		
Leclerc et Cie.	1870-1890		
—	—		
Lefebvre.	1834-1856		
E. Lefebvre.	1856-1867		
—	—		
Malvaut et Lefèvre.	1800-1823		
Lefèvre et Cie.	1823-1826		
Lefèvre, Vincent.	1827-1830		
—	—		
Guimbellot.	1862-1868	Legaigneur.	
Guimbellot et Legaigneur.	1868-1890	(fondée en 1862).	1890
—	—	—	—
Dobelin.	1842-1867		
J. Dobelin.	1867-1870		
Dobelin Maxim et Cie.	1870-1890	Leger Henri et Cie.	
Loussel et Cauvin.	1890-1895	(fondée en 1842).	1905
Loussel et Cie.	1895-1905	—	—
—	—		
Valentin.	1809-1827		
Leger, Larcher.	1827-1835		
—	—		
Legrand, Le Maur.	1807-1815		
Legrand, Talbert.	1815-1855		
Legrand.	1855-1862		
—	—		
Lemoine.	1870-1875		
Lebel, Mathieu, Feuilloz et Cie.	1875-1880		
Lemoine et Bourgeois.	1880-1890		
—	—		
Lemonnier.	1808-1824		
Lemonnier et Cie.	1824-1839		
—	—		
Redier.	1860-1869		
Lentherie.	1869-1890		
—	—		
Lerouget frères.	1829-1855		
—	—		
Leroux et Delassalle.	1800-1819		
Leroux.	1820-1829		
—	—		
Prosper Leseur.	1862-1890		
—	—		
Luppé et Trouillet.	1843-1863	Les fils de B. Bourgeois.	1894
Trouillet, Bardin et Bourgeois.	1863-1866	(fondée en 1843).	—
Bardin et Bourgeois.	1866-1875	—	—
B. Bourgeois.	1875-1894	S. Lévy et Cie.	
—	—	(fondée en 1862).	—
Théophile Simon.	1862	—	—
Gaston Lévy.	—	L. Lévy et Cie.	
—	—	(fondée en 1866).	1890
Schull.	1866-1890	—	—
—	—		
Lévy Mayer.	1847-1890		
—	—		
E. et G. Lob.	1896-1907	G. Lob.	1907
—	—	—	—
J. Chevalier.	1865-1886	Lorillon et W. Chevallier.	
J. Chevalier et Lorillon.	1886-1903	(fondée en 1865).	1903
—	—		
Lory.	1835-1863		
—	—		
Lundy.	1845-1869		

<i>Raoux, Luppé et Cie.</i>	1838-1859		
<i>Luppé et Cie.</i>	1859-1865		
—	—		
<i>Malher.</i>	1854		
<i>Malher aîné et Marion.</i>	1905-1907		
—	—		
<i>Malher.</i>	1854-1869	div. Mahler, Laval et Adam.	
<i>Malher et Cie.</i>	1869-1905	(fondée en 1854).	1905
—	—		
<i>Failgairolles et Marguerite.</i>	1817-1829		
<i>Marguerite.</i>	1829-1849		
—	—		
<i>Marie.</i>	1838-1869		
—	—		
<i>Marion.</i>	1829-1862		
—	—		
<i>Aless.</i>	1843-1844		
<i>Marthier, Sohier.</i>	1845-1869		
—	—		
<i>Martin.</i>	1866-1890		
—	—		
<i>G. Martin.</i>	1875-1880	G. Martin et fils.	
<i>Martin frères.</i>	1880-1896	(fondée en 1875).	1905
<i>G. Martin.</i>	1896-1905		
—	—		
<i>Roussel.</i>	1787-1826		
<i>Havard et Hamot.</i>	1826-1846		
<i>Hamot.</i>	1846-1852		
<i>Hamot Berteaux et Cie.</i>	1852-1866		
<i>Berteaux, Radou.</i>	1866-1880		
<i>Megroz et Portier.</i>	1880-1897		
—	—		
<i>Carlhian.</i>	1862-1875	Mellerio.	1890
<i>H. Louvet.</i>	1875-1890	(fondée en 1862).	
—	—		
<i>Mesnager.</i>	1825-1869		
—	—		
—	—		
<i>Michelin.</i>	1823-1849		
—	—		
<i>Micol, Champré.</i>	1804-1825		
<i>Micol aîné et Cie.</i>	1825-1830		
<i>Depille.</i>	1830-1837		
<i>Micol.</i>	1837-1853		
—	—		
<i>Faye.</i>	1823-1830		
<i>Faye et Mignot.</i>	1830-1834		
<i>Mignot.</i>	1834-1840		
<i>Mignot et Faye.</i>	1840-1870		
<i>Mignot.</i>	1870-1890		
—	—		
<i>Gombault et Ducellier.</i>	1835-1836		
<i>Ducellier.</i>	1837-1870		
<i>Mignot et Cail.</i>	1870-1885		
—	—		
<i>Guillet.</i>	1848-1870	Monteret et Defrance.	
<i>Guillet et Millet.</i>	1875-1890	(fondée en 1848).	1903
<i>Monteret et Blondel.</i>	1890-1903		
—	—		
<i>Morand.</i>	1843-1869		
—	—		
<i>Leroux.</i>	1866-1869		
<i>Morel et Leroux.</i>	1869-1890		
—	—		
<i>Moret.</i>	1834-1868		
—	—		
<i>Rajon et Chicotot.</i>	1860-1863		
<i>Chicotot.</i>	1864-1885		
<i>Moulin-Laffont et Cie.</i>	1885-1905		
—	—		
<i>Mure.</i>	1833-1857		
—	—		
<i>Neuville.</i>	1835-1869		
—	—		
<i>Odiot.</i>	1800-1807		
<i>Greppo, Odiot.</i>	1807-1828		
<i>Odiot.</i>	1828-1852		

Muller.	1847-1860	Olivier et Cie.	1904
E.-E. Olivier et Muller.	1860-1889	(fondée en 1847).	—
O.-E. Olivier et Rosier.	1889-1904	—	—
—	—	—	—
Opigez, Chazelle.	1844-1869	G. Oppenheimer et Neveu.	1898
—	—	(fondée en 1864).	—
C. Bacharach, Oppenheimer et Cie.	1864-1889	—	—
G. Oppenheimer.	1889-1898	—	—
—	—	—	—
Oudard et Cie.	1823-1862	—	—
Oudard, Girard et Cie.	1862-1869	—	—
—	—	—	—
Oullmann.	1837-1869	—	—
—	—	—	—
Deschamps.	1817-1829	—	—
Pansu.	1830-1859	—	—
—	—	—	—
Pelissié.	1862-1890	—	—
—	—	—	—
Père.	1836-1860	—	—
—	—	—	—
Perotte et Desures.	1831-1858	—	—
—	—	—	—
Yvelin.	1801-1816	—	—
Petit et Yvelin.	1816-1831	—	—
—	—	Pierron frères.	1880
—	—	—	—
Picque fils aîné.	1826-1860	—	—
Piot.	1860-1869	—	—
—	—	—	—
Depouilly, Schirmer et Cie.	1824-1828	Pockes et Beaumelin.	1900
Piot et Jourdan.	1829-1841	(fondée en 1854).	—
—	—	—	—
Sauvage et Leprevot.	1854-1885	—	—
Moret, Pockes et Beaumelin.	1885-1900	—	—
—	—	—	—
Poinsot.	1816-1844	—	—
—	—	—	—
Debourdeau, Londe et Cie.	1818-1820	Léon Poirier.	1905
Londe.	1820-1835	(fondée en 1818).	—
Londe frères.	1835-1840	—	—
Londe frères, Languillet et Cie.	1840-1874	—	—
Londe frères, Poirier, Rapin et Cie.	1875-1890	—	—
Poirier et Cie.	1890-1905	—	—
—	—	—	—
Boucheron.	1818-1832	—	—
Ponsin et Ambrée.	1833-1844	—	—
Ambrée.	1845-1849	—	—
Ponsin et Cie.	1849-1863	—	—
—	—	—	—
Porissot.	1816-1844	—	—
—	—	—	—
H. Portier père.	1897-1907	H. Portier et Cie.	1907
—	—	—	—
Fleury.	1811-1821	—	—
Morand et Hermigny.	1821-1837	—	—
Hervieu Potard.	1837-1840	—	—
Hervieu Potard et Cie.	1840-1861	—	—
Hervieu, Potard et Dehu.	1861-1876	—	—
Hervieu et Potard.	1876-1879	—	—
A. Boucher.	1837-1845	—	—
Boucher oncle et neveu.	1845-1853	—	—
Boucher neveux.	1853-1871	—	—
Hervieu Potard et Boucher neveux.	1879-1891	—	—
Ch. Potard et Gve Boucher.	1891-1899	—	—
—	—	—	—
Pouquet.	1825-1850	—	—
—	—	—	—
Pradel, Neveu et Duclap.	1800-1806	—	—
Pradel Bonnot et Cie.	1806-1818	—	—
Pradel et Cie.	1818-1841	—	—
—	—	—	—
Le Roux.	1768-1790	Raimon.	1888
Armagis.	1790-1836	(fondée en 1768).	—
Raimon et Gangnat.	1836-1862	—	—
Raimon frères et Gangnat.	1862-1871	—	—
Raimon, Rappe et Cie.	1871-1876	—	—
Raimon, Saint-James et Ducrocq.	1876-1883	—	—
Raimon et Ducrocq.	1883-1888	—	—

René et Mitouflet.	1819-1824		
René.	1837-1841		
René Gausseron.	1841-1843		
—	—		
Johnson.	1810-1816		
J. Johnson.	1817-1818		
G. Johnson.	1818-1843		
Reynaud et Johnson.	1844-1849		
—	—		
Richefeu.	1859	Richefeu.	
—	—	(fondée en 1859).	
Thomas.	1810-1846	—	
Ritterich et Cie.	—		
—	—		
Chéron.	1811-1816		
Chéron et Cie.	1817-1857		
Batardy et Waroquet.	1858-1863		
Waroquet et Chéron.	1863-1880		
Chéron et Robinet.	1880-1887		
Robinet et Champion.	1887-1890		
—	—		
Rattier, Tondu.	1836-1870		
Rattier, Roche.	1870-1895		
Roche et Lebon.	1895-1905		
T. Roche.	1905-1906		
—	—		
Delalande et Depierre.	1800-1825	Roland Bart.	1904
Delalande et Cie.	1825-1844	—	—
A. Depierre.	1844-1864		
A. Depierre et Cie.	1864-1867	Roubaudi et fils	
Depierre, Vergne et Roubaudi.	1867-1885	(fondée en 1809)	1898
Vergne Roubaudi et Cie.	1885-1891		
Vergne, Roubaudi et Geoffroy.	1891-1893		
Roubaudi et Geoffroy.	1893-1898		
—	—		
Roudier.	1806-1856	—	—
—	—		
Saudrier.	1858-1869		
—	—		
Schneider et Luchard.	1845-1869		
—	—		
R. Simon et Cie.	1864-1908	Simon Lhermitte et Cie.	1908
—	—	(fondée en 1864).	—
G. Morand.	1821-1849		
Morand et Villette.	1850-1851		
Morand, Villette et Dumont.	1851-1860		
Morand, Villette et Cie.	1860-1864	Société Anonyme.	
Morand oncle et neveu.	1864-1877	J. Rémond et Cie.	1906
A. Morand et Cie.	1877-1886	(fondée en 1821).	
A. Morand, Rémond et Cie.	1886-1900		
J. Rémond et Cie.	1900-1906		
—	—		
Souplet et fils.	1839-1857		
Brassac et Chaisemartin.	1857-1858		
Chaisemartin.	1859-1875		
Souplet et Demery.	1875-1890		
—	—		
G. Hopper et Cie.	1850-1869		
Tabourier, Pereau.	1869-1875	Tabourier et Cie.	1900
Tabourier, Pereau et Bisson.	1875-1880	(fondée en 1850).	
Tabourier et Bisson.	1880-1885		
Tabourier et Cie.	1885-1900		
—	—		
Petit et Sauvage.	1810-1830		
Ch. Tavernier et Cie.	1830-1839		
—	—		
Thalamon fils et Cie.	1875-1900	Tempied, Lesur et Cie.	1900
—	—	(fondée en 1875).	
Tetard.	1845-1869		
—	—		
Tinet.	1870-1905		
—	—		
Tunée.	1827-1869		
—	—		
Uhring.	1803-1833		

Lainé Porcher et Cie.	1853-1869	Union fils, Petil et Cie.	1905
Union et Cie.	1869-1905	(fondée en 1853).	—
—	—	—	—
Vail.	1843-1870	—	—
—	—	—	—
Walter.	1859-1890	—	—
—	—	—	—
Bacouel et Pognon.	1850-1880	Elie Weille et Cie.	1885
Pognon, Maillot, Viot.	1880-1886	—	—
Pognon, Maillot.	1886-1890	—	—
Pognon et Laroche.	1890-1893	M. Vergne et Sauton.	1907
Laroche et Cie.	1893-1897	(fondée en 1850).	—
M. Vergne et Laroche.	1897-1899	—	—
M. Vergne et Cie.	1899-1903	—	—
Vergne frères.	1903-1907	—	—
—	—	—	—
Pinguet.	1823-1847	—	—
Vignat et Chauvet.	1848-1860	—	—
—	—	—	—
Despréaux, S. Sauveur.	1809-1866	—	—
Mairo.	1866-1880	—	—
Yves.	1880-1887	—	—

Le commerce des soieries qui, au XVIII^e siècle, était cantonné à proximité des Halles, s'est peu à peu porté vers l'ouest. La rue des Bourdonnais, dans laquelle se trouvaient encore, au commencement du dernier siècle, un certain nombre de maisons, a été abandonnée complètement pour d'autres rues, comme la rue d'Aboukir, la rue Vivienne, la rue Richelieu, la rue du Sentier. Ce mouvement s'est encore accentué dans ces vingt dernières années, et c'est aujourd'hui dans le quartier du 4-septembre, c'est-à-dire à peu de distance des grands couturiers de la rue de la Paix, qu'on rencontre la plupart des maisons de soieries en gros.

Le commerce des rubans est demeuré plus stable. Pendant la majeure partie du dernier siècle, son siège presque exclusif était dans la rue Saint-Denis; il est resté dans le même quartier : car, à part certaines maisons qui se sont rapprochées des autres magasins de soieries, la plupart des négociants en rubans sont demeurés dans le voisinage et n'ont délaissé la vieille rue Saint-Denis que pour les grandes voies qui ont été percées dans les environs, comme le boulevard Sébastopol, la rue Turbigo ou la rue Réaumur.

Commerce en gros et en détail.

Si, des conditions matérielles dans lesquelles se trouve le commerce des soieries en gros à Paris, nous passons à son rôle économique, nous constatons que son importance n'a en rien diminué depuis que la facilité des transports et des communications a rendu plus aisés les rapports entre le fabricant et le consommateur.

D'ailleurs, la thèse si souvent soutenue de l'inutilité des intermédiaires ne doit pas s'appliquer aux maisons de gros, mais bien plutôt aux simples maisons de commission. Elles sont, en effet, bien marchandes et propriétaires de leur stock et remplissent véritablement le rôle que leur assigne l'économie politique de distributrices de marchandises (1).

Assurément, il y a aujourd'hui, ce qui n'existait pas jadis, des maisons qui, en raison de leur énorme chiffre d'affaires, peuvent acheter une grande partie de leurs marchandises directement en fabrique : c'est-à-dire les grands magasins. Mais, à côté de ces vastes entreprises, qui ont peu à peu absorbé tout le commerce de détail, il y a aussi à Paris une industrie considérable dont nous parlerons dans un instant, quand nous étudierons l'influence de la Mode sur la production des soieries. Nous faisons allusion à la couture, à la confection et à la mode, qui sont spécialement les clients directs et exclusifs des *commerçants en gros*.

Cela tient à ce que ces derniers offrent à cette clientèle divers avantages que les fabricants ne pourraient lui donner et qui sont : la variété des genres de tissus, la remise à condition des pièces d'étoffes, l'aide technique et parfois aussi le concours financier.

Le commerce de détail de la soierie, celui qui s'adresse directement à la consommation courante, a subi, depuis cinquante ans, une révolution complète par suite de l'établissement des grands magasins. Nous n'apprendrions rien à personne si nous disions que les vastes établissements, qui ont été créés à Paris et qui ont de gros débouchés, non seulement sur place mais encore en province et à l'étranger, débitent chaque année d'énormes quantités de soieries et d'articles confectionnés à la classe moyenne. Tout cela est au vu et au su de chacun. Mais, Paris, ville de luxe, où l'art de la toilette est inné chez la femme et où les étrangers qui peuvent dépenser sans compter aiment à séjourner, possède nécessairement des maisons de hautes modes, de grande couture et de belles confections, dont les chefs savent, avec autant de goût que d'ingéniosité, créer la nouveauté pour laquelle on fait appel aux produits les plus parfaits de l'industrie lyonnaise et stéphanoise. Ce commerce spécial n'est possible que dans une grande cité comme Paris, parce que, seule, elle est capable d'attirer et de retenir l'aristocratie de la naissance et de la fortune. Dans son ensemble, la « *vente de ces*

1. En Angleterre on nomme les marchands des distributeurs de marchandises.

soieries par les maisons de gros représente un énorme chiffre, avec lequel aucune autre ville ne peut entrer en comparaison.»

Importation et produits accessoires.

Bien que nous vendions à l'étranger infiniment plus de soieries que nous ne lui en demandons et que notre frontière soit protégée par des droits de douane, il entre cependant en France un chiffre assez élevé d'étoffes de soie. La statistique en a enregistré, en 1907, pour 56.176.363 francs. C'est à Paris que se trouvent la plupart des importateurs, notamment ceux qui font venir des tissus asiatiques, provenant des Indes, de la Chine et du Japon : les tussahs, les corahs, les pongées, etc., qui sont depuis quelque temps entrés assez largement dans la consommation. Nous en avons reçu, en 1907, pour 12.786.650 francs, et l'on peut affirmer que la presque totalité de ces tissus était à destination de Paris. Il en est de même des autres principaux articles de soie que nous fournissent les pays voisins, l'Allemagne et la Suisse, comme les tissus mélangés qui figurent pour 7.500.000 francs, les gazes et crêpes pour 4.000.000 de francs, les rubans pour 4.500.000 francs, la bonneterie et la passementerie pour 4.000.000 de francs. La plus grosse partie de ces produits étrangers vient à Paris, et bien que le commerce des tissus produits par nos manufactures françaises doive surtout attirer l'attention, il n'y en a pas moins dans ce trafic un élément de richesse et de prospérité qui n'est pas négligeable.

Enfin, Paris est le centre du commerce des nombreux produits qui rentrent dans la catégorie des soieries, bien qu'ils présentent certaines différences avec les tissus courants : nous voulons parler de la bonneterie, de la broderie, de la dentelle et aussi de la passementerie et des fils à coudre. *« Ce commerce qui occupe un personnel nombreux, est des plus importants, car les maisons de Paris ne se contentent pas de vendre sur place, elles rayonnent sur toute la France, et sur l'étranger. »*

A combien, dans son ensemble, peut-on estimer le commerce de la soie à Paris ?

Aucune statistique officielle n'a pu nous fixer à cet égard, puisque la douane n'a aucun moyen de contrôler les marchandises qui sont vendues dans la capitale.

A l'aide de renseignements particuliers, que nous avons autant que possible vérifiés et contrôlés, nous sommes parvenus à établir

que le chiffre d'affaires, rien que pour les *maisons de gros* et de *détail*, devait être d'environ 276.000.000 de francs.

Si l'on veut comparer le commerce parisien avec la production française, il faut défalquer de ces 276.000.000 de francs les 56.000.000 de francs de produits importés qui, nous l'avons dit, passent presque tous par Paris. Il reste ainsi 220.000.000 de francs de ventes portant sur des articles de notre fabrication. L'ensemble de la production nationale de soieries pouvant être évalué à 600.000.000 de francs, il en résulte que Paris vend à lui seul près des deux cinquièmes de cette production.

C'est, on en conviendra, un beau chiffre, qui suffit à montrer l'influence prépondérante qu'a exercée et qu'exerce encore la « *Grande Ville* » dans la marche de l'industrie française de la soie.

Chapitre VII

PARIS ET LA MODE

AUCUNE industrie ne dépend aussi étroitement de la façon de s'habiller que l'industrie de la soierie. Étoffe de luxe, réservée jusqu'à la période contemporaine aux classes riches, sa consommation est à la merci de ceux que leur naissance ou leur situation met en évidence et dont la tenue est immédiatement copiée par leur entourage. Que le goût de ceux-ci vienne à changer, que pour une raison ou pour une autre, souvent même sans raison, il se porte sur une autre étoffe, et voilà aussitôt la fabrication arrêtée. Car si l'homme est dans la nécessité de se vêtir, rien ne l'oblige à employer spécialement pour la confection de son costume un tel tissu qui, s'il est incomparablement plus beau que tous les autres, a par contre l'inconvénient d'être plus fragile et plus coûteux.

Quand on étudie les fluctuations qu'a subies en France la fabrication de la soie, il est indispensable de dégager les causes qui ont développé, ralenti ou même supprimé momentanément sa consommation. Il est, par suite, utile de passer en revue les évolutions du costume, évolutions qui n'ont pas obéi aux simples nécessités du temps, mais qui ont été le plus souvent le résultat du caprice d'un petit nombre.

Or, ce caprice, où est-il né ? Où a-t-il pris corps ? A Paris, qui

fut de tout temps le siège de la royauté et la résidence de la noblesse qui l'entourait; à Paris qui, depuis que la cour n'existe plus, est demeuré la ville du luxe, de la richesse et de l'élégance; à Paris enfin, qui n'a cessé d'imposer comme des dogmes à toute la France et au monde entier ses goûts en matière de costume.

C'est par là surtout que la grande ville occupe une place prépondérante dans l'histoire de la soierie, car c'est grâce à l'impulsion que Paris a donnée à cette industrie que celle-ci a pu prospérer et qu'elle se trouve, même aujourd'hui, où la facilité des communications rend la concurrence plus aisée, dans des conditions de supériorité indiscutable sur ses rivales.

Un écrivain lyonnais, M. Pariset, après avoir fait l'éloge qui convenait des fabricants de son pays, s'est plu lui-même à reconnaître ce rôle souvent méconnu de Paris.

« Pour être équitable, écrit-il, nous ne devons pas attribuer à la seule habileté des fabricants français l'honneur de la magnifique situation acquise par l'industrie de la soie. Ils en sont redevables en grande partie à la suprématie que Paris possède dans tout ce qui touche aux arts décoratifs. C'est de Paris que rayonne la Mode; c'est à Paris qu'à chaque saison les confectionneurs, les couturiers interrogent la consommation, tout en la guidant, et déterminent, suivant le vêtement, les qualités que doit avoir le tissu. Les fabricants de chaque centre séricicole reçoivent l'impulsion de Paris, et créent l'étoffe ou la couleur qui doit réaliser le capricieux désir de la consommation (1). »

On ne s'étonnera pas que, pour bien faire ressortir cette influence décisive de Paris dans le choix des étoffes, nous ayons été amené à passer rapidement en revue les diverses phases de l'histoire du costume en France, en l'envisageant spécialement au point de vue de l'emploi de la soie.

Aperçu de l'histoire du costume.

Cette histoire peut se diviser en quatre grandes périodes :

La première, qui va des Mérovingiens jusque vers 1340, c'est-à-dire au milieu du règne de Philippe de Valois, est celle où le costume, caractérisé par la robe longue, présente beaucoup de rapports avec le costume romain.

La seconde, celle de la Renaissance, voit naître pour les hommes les habits ajustés, et pour les femmes les jupes de plus en plus amples; elle s'étend de 1340 à la fin du xvi^e siècle.

1. Pariset. *Les Industries de la soie*, loc. cit., p. 374.

Persan
Grands prêtresAssyrien
GuerrierÉgyptien
Femmes égyptiennesLa Reine Karomana
XXII^e dynastie

Musiciennes

Grec

Danseuses

Soldats

Romains
Jeune Romain
Peinture d'Herculanum

Vestales

L'Empereur Justinien et sa suite
Mosaïque de RavenneByzantin VI^e siècle
L'Impératrice Theodora

Prêtres

COSTUMES DE LA COLLECTION DE M. LIEZ

Cloilde	Bathilde
femme de Clovis I ^{er}	femme de Clovis II
	658

Bathilde
femme de Clovis II
658

Dagobert
638

Agnes de Beaudemont
1002

Geoffroy le Be
1150

Philippe de Bourgogne
et Mahault de Bourgogne
1233

Beatrix de Bourgogne
1317

Blanche de Castille
1223

S^t Louis
1234

Philippine de Hainaut
1320

Pierre d'Emmenonville
et son épouse
1322

Jeanne de Navarre
1304

Marie de Harnaut
comtesse de Bourbon
431

Seigneur
1400

Jeanne de Bourbon
femme de Charles V

Dame d'honneur

abeau de Baviere
femme de Charles VI
e. e. Laine d'Honneur

Baronne
1430

Philippe le Bon
1430

Marie d'Anjou
femme de Charles VII
Agnès de Bourgogne

COSTUMES DE LA COLLECTION DE M LIEZ

COSTUMES DE LA COLLECTION DE M. LIEZ

La troisième, la période moderne, commence avec Louis XIII pour se terminer à la Révolution : c'est celle qui, pour la toilette féminine, a été la plus variée et la plus féconde, et à laquelle on a, de nos jours, constamment emprunté.

Quant à *la quatrième et dernière* période, qui est marquée par l'adoption pour les hommes d'un costume pratique, exclusif de toute ornementation, elle semble avoir voulu réserver aux femmes, toujours soucieuses de parer leur grâce et de faire ressortir leur charme, le luxe et la fantaisie dans l'habillement.

Le Costume dans l'Antiquité.

Pour mieux comprendre les transformations qu'a subies chez nous le costume depuis treize siècles, il n'est pas inutile de dire préalablement un mot du costume dans l'antiquité.

Les *Persans* portaient la robe longue et flottante, drapée et unie.

Les *Assyriens* l'avaient ajustée au corps jusqu'à la ceinture et flottante en forme de jupe, toute rehaussée généralement de broderie.

Les *Égyptiens*, au contraire, affectionnaient le costume ajusté. Les robes des femmes, toutes brodées, épousent exactement la forme du corps et ne sont pas sans quelque analogie avec nos modernes robes-fourreaux. Les hommes aussi sont revêtus d'un costume qui se rapprochait plus du costume actuel que de celui de l'antiquité. Peuple d'artisans et de cultivateurs, les Égyptiens ne pouvaient s'embarrasser d'une longue robe qui eût gêné leurs mouvements. Les ouvriers et les paysans, tels que nous les voyons sur les bas-reliefs des monuments, sont vêtus d'un simple pagne. (Voir pl. XX a.)

Tout autre est le caractère du costume des *Grecs* ; moins exclusivement pratique, il montre manifestement le souci de faire valoir la beauté physique. Pour l'homme comme pour la femme, il se compose de deux pièces essentielles : le *chiton* ou tunique et l'*himation*, appelé aussi *peplos* ou manteau. Le *chiton* des femmes était une sorte de robe très ample, serrée à la ceinture et le plus souvent sans manches. Généralement, ces robes étaient en étoffes unies ; quelques-unes cependant étaient ornées d'une bande brodée dans le bas. Le propre du costume grec, harmonieusement drapé, est de suivre les mouvements du corps, ce qui lui donne une vie qui manque aux vêtements rigides. (Voir pl. XX a, danseuses et musiciennes).

Le costume des *Romains* ressemble beaucoup à celui des Grecs.

Les hommes, en outre du *subligaculum* ou caleçon, portent une *tunica*, longue chemise avec ou sans manches. Par-dessus, ils drapent un grand morceau de drap blanc taillé en forme d'ellipse : c'est la *toge*, le vêtement distinctif des citoyens. L'art de l'habillement consiste à disposer la toge en plis réguliers et harmonieux. Les femmes s'habillent avec une longue robe droite à manches, appelée *stola*, qui est serrée à la taille par une ceinture. Pour sortir, elles se couvrent d'un manteau ou châle, la *palla*, drapé autour du corps et dont on ramène souvent un des pans sur la tête. Les bas sont ignorés : on se chausse d'un brodequin, le *calceus*, qui laisse libres les doigts de pied. (Voir pl. XX b.)

Les vêtements des *Byzantins* ont de grands rapports avec ceux des Romains. La toge forme toujours le principal élément du costume, mais on porte aussi des tuniques d'un genre spécial, les *dalmatiques*, dont les manches sont très larges. Le costume byzantin est surtout remarquable par sa richesse. C'est le moment où la soie entre réellement en usage pour la confection des habits : on se sert d'étoffes unies et d'étoffes façonnées, dont on orne les tuniques, sur la poitrine, sur les épaules et vers les genoux. La broderie est aussi en grand honneur et on l'emploie pour décorer non seulement les ornements sacerdotaux, mais encore les vêtements, principalement ceux des empereurs, des nobles et des riches, qui n'hésitent pas à y mélanger des pierres et des perles précieuses. (Voir pl. XX b.)

De Clovis à Philippe de Valois.

Chez nous, dans la première période, qui va de Clovis à 1340, le costume est inspiré du costume romain. Sous la première race française, les rois ne sont guère que des délégués de l'empire romain. Aussi portent-ils, comme costume d'apparat, celui des patriciens et des dignitaires impériaux. Les portraits de Clotilde, de Batilde (1), de Dagobert, que nous donnons dans la pl. XXI a, présentent bien peu de différence avec ceux des Romains et des Romaines, qui sont représentés dans la pl. XX b. L'exemple donné par les chefs des Francs devait être imité par leurs familiers, qui, pour se distinguer de la masse, n'hésitèrent pas à endosser la

1. Ce portrait a été extrait du Livre des costumes de Ferrario édité en 1800, mais M. Alard, conservateur au Musée du Trocadéro, l'attribue à la Reine de Saba. Nous n'avons pas à discuter un avis aussi éclairé.

Louis le Dauphin
Fils de Louis XIV
1695

Marie Anne de Bavière
et sa dame d'honneur

Dame de la Cour
époque Louis XV
1715

Marie Leszinska
reine de France
1725

Marquise et Marquis
époque Louis XV
1730

Dames de la Cour
époque Louis XVI
1778

Bourgeoise
époque Louis XVI
1788

Dames sous la
Convention
1795

Membre du Directoire
1799

Marie Louise
Impératrice de France
1810

Dame de la Cour
sous Napoléon I^{er}

1800

1805

1810

1815

1820

1821

1822

1823

1828

1829

1830

1832

1835

COSTUMES DE LA COLLECTION A.R.

1836

1839

1840

1845

1850

1855

1860

1865

1870

1875

1880

1885

1890

1895

1900

1905

1908

COSTUMES DE LA COLLECTION AR

chlamyde, rattachée sur l'épaule droite, la tunique ou la dalmatique. Les costumes de cette époque ne brillent pas précisément par le bon goût; ils montrent un fâcheux abus du clinquant, qui dénote encore le barbare; mais déjà ils sont fort riches et nécessitent presque toujours l'emploi d'étoffes de soie.

Sous la dynastie carolingienne, les Francs modifient assez peu leur costume. Toutefois, il faut remarquer que les rapports fréquents qui s'établissent avec l'Italie ont pour effet de développer le goût du luxe et de l'apparat. Charlemagne ne revêtait qu'exceptionnellement et dans des circonstances solennelles la longue tunique et la chlamyde romaine; il lui préféra en général le costume des Francs. D'après Éginhard, « *il portait sur la peau une chemise de lin et des hauts-de-chausses de même substance; par-dessus, une tunique bordée d'une frange de soie; aux jambes, des bas serrés avec des bandelettes; aux pieds, des brodequins... Il revêtait par-dessus la saie des Venètes et était toujours ceint de son épée* ⁽¹⁾. »

1. Ary Renan.
Le Costume en France, p. 63.

Mais Charles le Chauve, un des successeurs du grand Empereur, rompit bientôt avec cette simplicité, pour s'habiller à la mode des Grecs, avec la plus grande recherche.

La toilette des femmes, sous la deuxième dynastie, consistait dans une double tunique, l'une, portée en dessous, longue et étroite, l'autre portée en dessus, large et flottante. La pièce du vêtement où le luxe se manifestait d'une façon particulière était la ceinture, qu'on plaçait sous les seins et qu'on faisait retomber par devant; elle était d'ordinaire brodée d'or et d'argent et enrichie de pierres précieuses. (Voir pl. XXI a. Agnès de Beaudemont.)

Le costume porté par les hommes, pendant le règne des deux premières dynasties, présente d'étroits rapports avec le costume romain, mais il est en général assez court. Sous les Capétiens, vers le commencement du ^{xii}e siècle, nous allons voir venir la mode des habits longs tout à fait semblables à ceux des femmes. Ce goût avait, paraît-il, été rapporté par les conquérants normands de leurs expéditions dans le midi de l'Europe. Les parties principales du vêtement sont : la *chainse* de fil, véritable chemise tombant jusqu'aux pieds et ouverte des deux côtés pour qu'on puisse monter à cheval (voir pl. XXI a Philippe de Bourgogne à pied et à cheval); le *bliaud*, à peu près analogue, qu'on porte par-dessus et qui forme une ample jupe; enfin, le manteau qui s'attache à gauche.

Ces diverses pièces se retrouvent dans le costume féminin. Toutefois, le bliaud, au lieu d'être vaste, est étroit et long. En outre,

les femmes portent une sorte de gilet ajusté sur le buste et qui en dessine les formes : on l'appelle *jipe* ou *jipon*. (Voir pl. XXI a. Béatrix de Bourgogne). Pour sortir, elles se couvrent d'un grand manteau agrafé sur la poitrine.

Bien que l'ensemble de l'habillement soit demeuré le même au cours du XIII^e siècle, il se produisit cependant quelques modifications de détail. Les pièces du vêtement changent aussi de nom. La chainse prend le nom de chemise, qu'elle devait conserver, ou celui de *colle*. Le bliaud est remplacé par le *surcot*, qu'on porte avec manches, sans manches ou avec demi-manches. Le manteau, qui fermait sur le côté et immobilisait un des bras, ne joint plus : il est retenu par un cordon, comme on peut le voir dans le portrait de Blanche de Castille reproduit dans la pl. XXI a. Les femmes se couvrent la tête d'une *guimpe*, bande de soie ou de linon, qui maintient une calotte d'étoffe et recouvre la chevelure, passe sous le menton et parfois retombe en arrière. (Voir pl. XXI b. Épouse de Pierre d'Ermenonville.)

Il est surtout intéressant de noter, à cette époque, l'influence exercée sur le costume par les Croisades, qui, en faisant connaître à ceux qui y prirent part les riches étoffes de l'Orient, leur donnent le goût de la magnificence et répandent l'usage des étoffes de soie, des velours, des draps d'or et des tissus façonnés ou brodés. Les nobles, dès lors, rivalisent entre eux de luxe et de prodigalité. Pour mettre un frein à ces dépenses excessives et aussi pour marquer une distinction entre les différentes classes sociales, Philippe le Bel, s'inspirant de l'exemple des empereurs d'Orient Valentinien, Gratien, Théodose, croit devoir rendre, en 1294, une ordonnance somptuaire. Il réglemente l'usage des étoffes les plus dispendieuses et notamment attribue les broderies aux seuls princes du sang.

La Renaissance.

Toutefois, l'aspect général du costume demeura le même jusqu'au règne de Philippe de Valois, vers le milieu du XIV^e siècle. C'est à ce moment, en effet, que la robe longue qui, depuis plusieurs siècles, était l'habillement des hommes, fut définitivement délaissée. Voici comment Quicherat, qui est le guide le plus sûr auquel on puisse se fier quand il s'agit de connaître l'histoire du costume, rapporte ce grave changement.

« La révolution, dit-il, fut radicale ; aux longues tuniques fut substituée, sous le nom de *jaquet* ou *jaquette*, une étroite camisole qui n'atteignait pas les genoux. L'habit de dessous fut un *pourpoint*

Lorenzo di Bartolo 1392-1422

Imp. Ch. Hiltmann

*Le Pape Célestin III
concède à l'Hôpital le privilège de son indépendance administrative
hôpital de Sienne*

P. 201 -

ou un gipon, justaucorps rembourrés qui avaient leurs ouvertures, celui-ci sur les côtés, celui-là par-devant. Les chausses, mises à découvert dans presque toute leur longueur, allèrent s'attacher aux braies, vers le haut des cuisses (1). »

Cette révolution fut, à n'en pas douter, un effet de la Mode ; car ce n'est pas leurs qualités pratiques qui firent adopter la jaquette et les braies, mais plutôt le souci qu'avaient les jeunes gens de montrer leurs formes élégantes. Les magistrats et les clercs, gens graves et sérieux par profession, considérèrent si bien la modification apportée dans le costume comme une frivolité, qu'ils se refusèrent à suivre l'exemple du plus grand nombre et qu'ils conservèrent leur antique robe.

Les jaquettes devaient être parfaitement ajustées au corps ; on parvenait à ce résultat en les rembourrant d'étoffe ; elles étaient serrées par une ceinture placée au-dessous de la taille et formaient une sorte de petite jupe au-dessus des cuisses. (Voir pl. XXI b. Pierre d'Ermenonville.)

La plus grande fantaisie règne dès lors dans le costume des hommes qui, pendant deux siècles et demi, va le disputer en luxe et en extravagance à celui des femmes. Dès le ^{xiv}^e siècle, il était de bon ton de porter des habits *mi-partis*, c'est-à-dire, qui se composaient d'étoffes de couleurs différentes, divisant parfois le corps en deux moitiés. C'est ainsi que dans le fragment du tableau du *Pape Célestin III concédant à l'hôpital le privilège de son indépendance administrative*, par Domenico di Bartolo, que nous reproduisons, le noble Siennois qu'on y voit de dos a ses chausses de couleurs différentes : celle de la jambe gauche est verte en dehors et rouge en dedans, celle de la jambe droite verte en dedans et rouge en dehors. Cet usage était courant et ce bariolage de couleurs se rencontrait sur toutes les parties du vêtement, sur les chausses aussi bien que sur la jaquette et sur le pourpoint.

Pour les costumes de cérémonie, on employait presque exclusivement la soie. Ni Lyon, ni Tours ne produisaient encore de tissus, mais l'Italie était alors en pleine vogue industrielle et c'est de la péninsule que venaient les riches soieries destinées à l'habillement de la noblesse.

Nous avons un aperçu des tissus qui étaient alors employés, par le tableau de Domenico di Bartolo. Le noble personnage qui y figure est vêtu complètement de soie. Sa soubreveste est, en effet, de damas à fleurs vertes sur un fond blanc et la culotte de satin vert bordée de noir. De même pour la femme que l'on voit à droite du

1. Quicherat.
Histoire du costume.

tableau, dont la robe, en damas violet, est recouverte d'une gaze, terminée par une broderie en pierreries précieuses et un filet à frange de soie, rehaussée de perles.

Vers la fin du ^{xiv}^e siècle et le commencement du ^{xv}^e siècle, on assista à un grand déploiement de luxe qui se traduisit par les inventions les plus étranges en matière d'habillement : entre autres extravagances, on peut citer les souliers à *la poulaine*, ces chaussures pointues d'une longueur démesurée, dont il était de bon goût de s'affubler. Aussi, Christine de Pisan, qui écrivait alors et qui n'est pas suspecte d'hostilité pour son sexe, a-t-elle pu dire des femmes de son époque : « *Les baronnes portaient d'outrageuses poulaines, des manteaux de drap d'or couverts de pierreries, et semblaient cousues dans leurs robes trop estraintes.* » La plupart des robes de cette époque portent comme ornement le blason de celle qui la revêt. (Voir pl. XXI b. Marie de Hainaut, Jeanne de Bourbon, Isabeau de Bavière.)

Les malheurs de la guerre de Cent ans avaient cependant fini par calmer ce besoin de dépenses excessives et par arrêter la Mode dans ses trop grandes fantaisies. Sous Charles VII, le vêtement que l'on portait court et ajusté demeura assez simple. (Voir XXI b. Agnès de Bourgogne, Marie d'Anjou.)

Louis XI — le fait est bien connu — montra dans sa façon de s'habiller une austérité, qui avait pour but de réagir contre le luxe ruineux qui régnait avant lui. Son fidèle historien, Commines, nous décrit en ces termes sa tenue habituelle :

« *Nostre Roy s'habilloit fort court et si mal que pis ne pouvoil. Et assez mauvais draps portoît aucune fois, et un mauvois chapeau différent des autres et une image de plomb dessus.* » (Voir pl. XXII a.)

Mais, lorsqu'il eut fondé la manufacture de Tours, il pensa que la meilleure façon de développer sa prospérité était de mettre en honneur les vêtements de soie, en les portant lui-même. Commines nous dit que, vers la fin de son règne, le roi « *se vestoit richement, ce que jamais n'avoit accoustumé par avant, et ne portoît que robes de satin cramoisi, fourrées de bonnes martres, et il en donnoit aux gens sans que onc lui eust demandées.* »

Pour montrer l'usage de la soie dans le vêtement, nous avons cru devoir reproduire trois tableaux de peintres italiens.

Dans le *Miracle du bois de la Sainte Croix*, par Gentile Bellini, qui se trouve à l'Académie des Beaux-Arts de Venise, on remarquera les trois premières femmes agenouillées. Les détails de leur toilette sont curieux à observer. La première est la reine de Chypre, comme

Ventile Bellini (1427-1501)

Imp. Ch. Holtmann

Le Miracle du Bois de la Sainte Croix

Académie des Beaux-Arts à Venise

Bernardino dei Conti peint

Jug. Et. Hellmann.

La Vierge au Trône

Musée de Milan

Bernardini Belli det. : intaracciato 1454-1459

Prof. Ch. Wittmann

Mariage de Frédéric III et d'Éléonore de Portugal
1434 - 1467

Cathédrale de Liège

l'indique la couronne d'or qu'elle porte sur la tête. Son corsage est en tissu d'or brodé de pierres précieuses ainsi que les manches, mais il est à observer que, suivant la mode alors suivie par les femmes, on voit apparaître la chemise au cou et aux coudes. La robe, sans manches, est en gros de Venise rehaussé d'un liseré d'or sur les coutures. La noble dame qui est à sa gauche porte une robe jaune avec un corsage enrichi de perles et de galon d'or; les manches sont formées d'un réseau d'or sur fond de velours vert. Quant à la troisième dame agenouillée, qui porte un diadème de perles et de pierres précieuses, le corsage et les manches sont en or brodé de perles et la robe est en velours jaune de Gènes. Les autres Grandes Dames sont également très richement habillées. La caractéristique de leur costume réside dans le corsage couvert de pierres précieuses et de broderies, et dans la coiffure qui consiste en un voile de gaze léger, retenu par une couronne ou un diadème de métal précieux enchâssé de pierres et de perles, dont se détachent deux guirlandes de perles venant s'attacher à chaque épaule, et un sautoir en perles qu'elles portent en bandoulière sur l'épaule droite ou gauche suivant leur rang.

Dans l'autre tableau, *la Vierge sur le trône*, de Bernardino del Conti, qui est au musée Brera, à Milan, se trouvent les deux portraits de *Ludovic le More* et de *Béatrix d'Este*. Ludovic est revêtu d'un manteau en velours cramoisi orné de broderies d'or et de pierres précieuses. Le revers de la manche est en satin blanc. Béatrix porte une robe d'étoffe jaune à raies noires, rouges et blanches; on remarquera que les manches sont ouvertes et lacées et laissent voir la chemise. La robe, qui est décolletée, découvre un autre corsage qui est de satin jaune bordé d'un ruban de velours garni de perles.

Le troisième tableau : *le Mariage de Frédéric III, empereur d'Allemagne, et d'Éléonore de Portugal*, par Pinturicchio, qu'on voit dans la cathédrale de Sienne, est également intéressant à examiner pour qui veut étudier les emplois de la soie. Frédéric III porte au cou une écharpe de velours cramoisi; son habit de brocart d'or est terminé par une bande noire brodée d'or; son manteau est en damas de couleur, bleu et vert; ses chausses sont en velours rouge.

Éléonore a une robe de dessous en velours rouge brodée d'or avec des bandes de velours noir autour de la poitrine; les manches sont vertes avec des crevés de satin blanc; et le manteau très long, ormant traîne, est en brocart d'or sur fond blanc.

l'indique la couronne d'or qu'elle porte sur la tête. Son corsage est en tissu d'or brodé de pierres précieuses ainsi que les manches, mais il est à observer que, suivant la mode alors suivie par les femmes, on voit apparaître la chemise au cou et aux coudes. La robe, sans manches, est en gros de Venise rehaussé d'un liseré d'or sur les coutures. La noble dame qui est à sa gauche porte une robe jaune avec un corsage enrichi de perles et de galon d'or; les manches sont formées d'un réseau d'or sur fond de velours vert. Quant à la troisième dame agenouillée, qui porte un diadème de perles et de pierres précieuses, le corsage et les manches sont en or brodé de perles et la robe est en velours jaune de Gènes. Les autres Grandes Dames sont également très richement habillées. La caractéristique de leur costume réside dans le corsage couvert de pierres précieuses et de broderies, et dans la coiffure qui consiste en un voile de gaze léger, retenu par une couronne ou un diadème de métal précieux enchâssé de pierres et de perles, dont se détachent deux guirlandes de perles venant s'attacher à chaque épaule, et un sautoir en perles qu'elles portent en bandoulière sur l'épaule droite ou gauche suivant leur rang.

Dans l'autre tableau, *la Vierge sur le trône*, de Bernardino del Conti, qui est au musée Brera, à Milan, se trouvent les deux portraits de *Ludovic le More* et de *Béatrix d'Este*. Ludovic est revêtu d'un manteau en velours cramoisi orné de broderies d'or et de pierres précieuses. Le revers de la manche est en satin blanc. Béatrix porte une robe d'étoffe jaune à raies noires, rouges et blanches; on remarquera que les manches sont ouvertes et lacées et laissent voir la chemise. La robe, qui est décolletée, découvre un autre corsage qui est de satin jaune bordé d'un ruban de velours garni de perles.

Le troisième tableau : *le Mariage de Frédéric III, empereur d'Allemagne, et d'Éléonore de Portugal*, par Pinturicchio, qu'on voit dans la cathédrale de Sienne, est également intéressant à examiner pour qui veut étudier les emplois de la soie. Frédéric III porte au cou une écharpe de velours cramoisi; son habit de brocart d'or est terminé par une bande noire brodée d'or; son manteau est en damas de couleur, bleu et vert; ses chausses sont en velours rouge.

Éléonore a une robe de dessous en velours rouge brodée d'or avec des bandes de velours noir autour de la poitrine; les manches sont vertes avec des crevés de satin blanc; et le manteau très long, ormant traîne, est en brocart d'or sur fond blanc.

Les personnages représentés dans ces tableaux n'étant pas Français, il existe sans doute quelques différences entre le costume qu'ils portent et celui qui était en usage chez nous, mais ces différences sont peu sensibles et résident plutôt dans les détails accessoires que dans l'aspect général.

On n'y voit point, par exemple, de femmes coiffées de ce bonnet caractéristique qu'on appelle le *hennin* et qui fut porté pendant la plus grande partie du xv^e siècle. Le hennin était de forme cylindrique et atteignait parfois soixante-dix centimètres, ce qui obligeait celles qui en portaient à se baisser quand elles passaient sous une porte. On en trouvera quelques spécimens dans la pl. XXI b., où l'on peut voir notamment une noble dame (Baronne) coiffée du hennin et accompagnée de son fidèle lévrier. Cette forme de chapeau fit fureur durant de longues années, en dépit de son incommodité.

Sous Charles VIII, les robes longues, abandonnées depuis un siècle et demi, revinrent pour un moment en honneur. Cela ne dura pas, mais tout au moins, y eut-il une réaction contre les Modes étriquées du règne précédent. Les hommes portèrent des habits plus longs et les femmes des robes moins étroites. Les campagnes d'Italie eurent aussi pour résultat d'importer en France les Modes italiennes. C'est ainsi que les femmes prirent l'habitude de faire voir l'encolure de la chemise. Les manches — comme nous l'avons fait remarquer dans le portrait de Béatrix d'Este — furent ornées de deux brassards ou *mancherons*, réunis par des lacets ou des rubans, laissant passer la chemise.

Le portrait de *Charles VIII*, par Solario, qui est au musée du Louvre, nous le montre avec une soubreveste en velours cramoisi brodée de broderie d'or et rehaussée de pierreries; les manches sont en damas d'or; le tout est recouvert d'une veste de fourrure sans manches. Il porte en collier les emblèmes et la plaque du pèlerin. Son bonnet est en velours orné d'un galon d'or et de pierreries et d'un gros cabochon d'orfèvrerie.

Toutes les étoffes de soie de cette époque sont d'ailleurs couvertes de broderie d'or et d'argent et ornées de pierres précieuses. Les peintres religieux n'hésitaient pas à revêtir les saints et les saintes qu'ils représentaient dans leurs tableaux des costumes de leur temps. C'est ainsi que Louis de Leyde, nous montre *Sainte Catherine*, dans le tableau qui est au Musée Civique de Pise, avec une robe et un manteau de damas brodé d'or, rebrodé de pierres précieuses et de métal, et un corsage de velours cramoisi brodé

Solario 1458-1509

Emp. Ch. Willmann

Charles d'Amboise (1470-1498)

Musée du Louvre

Luca di Nonda pinx.

Sculp. Ch. Wittmann

Le martyre de St^e Catherine

Musée de Pise

d'or. Suivant la coutume, les revers et l'intérieur du manteau ainsi que le bas sont garnis d'hermine.

Sous le règne de Charles VIII, se place un nouvel édit somptuaire, destiné à combattre l'abus qui était fait des draps d'or et d'argent et des étoffes de soie. Il est daté du 17 décembre 1485 et est assez curieux en ce qu'il établit des distinctions entre les diverses espèces de tissus. Le velours est réservé à la famille royale. Les nobles peuvent se vêtir, savoir :

« Les chevaliers ayant deux mille livres de rentes, de toutes sortes d'étoffes de soie indistinctement; et les écuyers ayant un pareil revenu de deux mille livres, d'étoffes de damas ou de satin. Quant à la masse, qui n'appartenait pas à la noblesse, l'usage de la soie lui était formellement interdit. »

Toutes ces défenses, ces menaces d'amendes et de confiscations n'empêchèrent en rien le luxe de se développer dans toutes les classes de la société. Il atteignit son point culminant sous le règne de François I^{er}, dont la Cour, par son faste et son élégance, a laissé un souvenir légendaire. C'est de cette époque que date véritablement le rôle prépondérant du Roi et des personnages qui l'entouraient dans le choix des étoffes et des costumes. C'est, par conséquent, au xvi^e siècle que Paris, où les riches habits de cour étaient confectionnés, a commencé à devenir le guide incontesté de la Mode. Pour toutes ces raisons, le costume du temps de François I^{er} mérite qu'on s'y arrête un instant.

Le costume masculin est principalement caractérisé par le mélange de toutes sortes de couleurs, par l'échiquetage des étoffes et par la profusion des broderies. Les chausses, faites d'étoffes légères, présentent un bariolage de nuances diverses réparties soit longitudinalement, soit en spirale, les deux jambes étant le plus souvent différentes d'ornementation. Les hauts-de-chausses sont généralement formés d'une série de crevés pratiqués dans le velours et par lesquels apparaissent des bouillonnés de satin ou de taffetas brodés. Le pourpoint est rempli d'applications de draps d'or, de damas et de broderies aussi riches que variées. Sur le pourpoint on porte un élégant mantelet, la *saie*, qui s'ouvre sur le devant et est muni de manches extrêmement larges, qui laissent apparaître les sous-manches du pourpoint serrées au poignet. Enfin la coiffure consiste dans une toque de velours ornée de paillettes d'or et de pierres précieuses et sur laquelle est posée une longue plume blanche. (Voir pl. XXII a. Les pages, François I^{er}, le seigneur de la cour et un bourgeois.)

Pour les femmes, le costume n'est pas moins compliqué. Les deux pièces nouvelles introduites par la Mode dans leur habillement et qui lui donnent un aspect tout différent de celui qu'il avait jusqu'alors, sont la *vertugale* et la *basquine*. La vertugale ou vertugade est une sorte de jupon empesé s'évasant largement vers le bas et tout à fait analogue à la crinoline que l'on portait il y a une quarantaine d'années. Faite de gros canevas, qui lui donnait une rigidité absolue, la vertugale était fort pesante et un contemporain affirme, sans qu'on ait de mal à le croire, que lorsque le soir les femmes s'en allaient coucher, « *elles avoyent les jambes enflées à cause du faix qu'elles portoient* ». La basquine emprisonnait la taille et le buste dans une sorte de gilet rigide et rembourré, qui avait de nombreux points de ressemblance avec le corset. Ces deux accessoires indispensables du costume féminin au xvi^e siècle suffisent à en montrer le caractère général et à indiquer la silhouette qu'il offrait à l'œil : étroit et resserré dans le haut du corps, il allait s'élargissant démesurément vers la base.

La *cotte* était ajustée sur la basquine et formait une véritable robe de dessous dont la jupe et le corsage étaient réunis. Par-dessus, on portait une robe qui était ouverte sur la poitrine et formait à la ceinture deux pans droits, qui tombaient en s'élargissant de façon à laisser voir la cotte. En arrière, la robe formait de gros plis en tuyaux d'orgue, soigneusement répartis sur toute la longueur. Les manches étaient extrêmement larges et souvent garnies de fourrures. La toque de velours était analogue à celle des hommes. (Voir pl. XXII a. Éléonore d'Autriche, etc.)

Le portrait d'une *Dame de la suite d'Éléonore d'Autriche*, de l'École Flamande, que nous reproduisons, donnera une idée de ce qu'était le costume de la cour au temps de François I^{er}. Le costume paraît être semblable à celui que la seconde femme du Roi-Chevalier portait lorsqu'elle fit, en 1530, son entrée solennelle à Bordeaux. Voici, en effet, en quels termes est décrite sa toilette par l'auteur qui relate les détails de cette cérémonie : « *La Royne estoit vestue à la mode espaignolle, ayant en sa teste une coiffe ou crespine d'or de drap d'or frizé, faicte de papillons d'or dedans laquelle estoient ses cheveux qui lui pendoient par derrière jusques aux talons, entortilléz de rubbens; et avoit un bonnet de veloux cramoisy en la teste, couvert de pierreries où y avoit une plume blanche... Sa robe estoit de veloux cramoisy, doublée de taffetas blanc, bouffant aux manches au lieu de la chemise, les manches de la robbe couvertes de broderies d'or et d'argent. Sa cotte estoit*

École Flamande (vers 1550)

Grav. Ch. Hultmann

Dame de la suite d'Éléonore d'Autriche

Château de Chantilly

de satin blanc à l'entour, couverte d'argent battu avec force pierreries (1). »

Rarement, on déploya plus de magnificence que sous le règne de François I^{er}. L'histoire a enregistré le souvenir de l'entrevue qui eut lieu, le 7 juin 1520, entre le Roi de France et le Roi d'Angleterre Henri VIII au Val Doré, situé entre les villes de Guines et d'Ardres, et où les deux souverains firent un tel assaut de richesse et de splendeur que le camp où ils se rencontrèrent fut appelé le Camp du Drap d'Or. Les merveilleux bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen, qui furent sculptés à cette époque, nous ont conservé les détails de cette entrevue fameuse, et malgré les ravages que le temps a exercés sur l'œuvre de l'artiste de la Renaissance, on peut encore se faire une idée du faste avec lequel étaient habillés les deux rois et leur suite. Il n'en coûta pas moins de *38.500 livres 10 sols pour les diverses fournitures faites à cette occasion.*

Bien qu'il donnât lui-même l'exemple du luxe le plus raffiné, François I^{er} n'en promulgua pas moins deux nouveaux édits somptuaires, le premier en 1532, le second en 1543. Par ce dernier édit, il était défendu

« à tous princes, seigneurs, gentilhommes, et à tous autres sujets du Roy, de quelque état ou qualité qu'ils soient, à l'exception seulement des princes enfans de France, le Daulphin et le Duc d'Orléans, de se vêtir d'aucun drap en toile d'or ou d'argent. »

Cette défense n'eut guère plus de succès que les précédentes, car le besoin d'apparat et de dépense était alors si grand que les lois les plus sévères et les plus strictement appliquées, ce qui ne paraît pas d'ailleurs avoir été le cas, n'y pouvaient rien.

A l'époque de Henri II, on continua à employer beaucoup de soie. Catherine de Médicis, au dire de Brantôme, *« s'habillait superbement et avait toujours quelque nouvelle et gentille invention. »* Diane de Poitiers, comtesse de Brézé, la reine de la main gauche, était constamment *vêtue de soie blanche et noire.* Le Roi, qui connaissait la prédilection de sa maîtresse pour ce textile, *ne portait pour lui plaire que des bas de soie faits à Nîmes.*

Henri II, continuant, lui aussi, la tradition des édits somptuaires, renouvela les prohibitions de son père :

en les étendant au velours cramoisi, réservé aux princes et princesses du sang, au velours et même à la soie, qui furent interdits, le premier aux habitants des villes, la seconde aux artisans et aux gens de la campagne.

1. Ary Renan.
Le Costume en France, loc. cit.,
p. 145.

Cette hiérarchisation de la soie eut même l'honneur d'être chantée par Ronsard, qui dit au roi, dans une pièce de vers :

*Le velours trop commun en France
Sous toy reprend son vieil honneur,
Tellement que ta remontrance
Nous a fait voir la différence
Du valet et de son seigneur.*

Ce n'est certainement pas à cet édit, mais bien plutôt à l'influence de la Réforme qu'il faut attribuer le changement qui s'opéra dans la façon de s'habiller, sous les règnes d'Henri II et de François II. Le costume, en effet, tout en conservant sa richesse, devint plus sobre et de couleurs moins voyantes et moins disparates.

La modification est surtout sensible dans le costume masculin. Les chausses sont tout à fait collantes jusqu'au milieu de la cuisse ; la partie haute est bouffante et rembourrée. Le pourpoint a un collet droit et ses manches sont ajustées. Les crevés et les échi-quetés sont infiniment moins nombreux que sous François I^{er}. (Voir pl. XXII a. Henri II, et pl. XXII b. François de Lorraine).

Les femmes, elles, demeurent fidèles à la vertugale. Mais leurs robes changent de forme ; elles ne s'ouvrent plus sur la poitrine et montent jusqu'au cou, qu'elles enserrant d'un collet assez haut agrémenté d'une ruche de dentelles. Les manches sont moins larges qu'avant ; cependant elles ont toujours beaucoup de crevés. Le portrait d'*Élisabeth d'Autriche* par François Clouet, dit Jehan-net ou Janet, montre ce qu'était la toilette féminine à l'époque de François II : plus sobre qu'auparavant, mais toujours fort riche et agrémentée de passementerie et de pierres précieuses.

Tous ces costumes réclamaient l'emploi de soieries ; toutefois, on doit constater que le velours noir et le satin uni semblaient l'emporter sur les velours cramoisis et les draps d'or, dont on avait fait auparavant un usage si immodéré.

Sous Charles IX, on ne remarque pas de changements bien sensibles. Les hommes continuent à porter le haut-de-chausses très bouffant et le pourpoint bombé agrémenté d'une petite cape. Les femmes ont toujours des jupes très vastes maintenues par la vertu-gale, et portent les manches d'une ampleur extrême à hauteur des épaules. Ces énormes bourrelets, que nous avons vus reparaître il y a une vingtaine d'années, élargissent le haut du buste et rendent ainsi la taille plus mince. C'est, avec la mode des collerettes em-pesées, que Marie Stuart avait mises en vogue et que l'on porte de

Paris, chez la Citoyenne de la Rochette

chez la Citoyenne de la Rochette

Elisabeth d'Autriche

Château de Chantilly

Francis Clouet dit Jehanet 1510-1521

Imp. Ch. Wiltmann

Le Comte de Saint-Mégrin (+1578)

Musée du Louvre

plus en plus volumineuses, la modification la plus saillante que l'on puisse constater dans la toilette féminine. (Voir pl. XXII b. Catherine de Clèves).

Avec Henri III, le luxe le plus affiné, la fantaisie la plus extravagante va régner dans l'habillement, surtout dans celui des hommes. La dépravation profonde qui sévit au Louvre et dont le Roi lui-même donne l'exemple, se traduit par une conception déformée du costume masculin. A des êtres anormaux, comme les mignons qui entouraient Henri III, il fallait des habits également anormaux. Rien n'est plus suggestif que d'examiner avec attention le portrait *du comte de Saint-Mégrin*, un des principaux favoris du roi, par Clouet, que possède le Louvre et que nous reproduisons. Il montre, en effet, d'une façon saisissante comment les élégants d'alors comprenaient l'art de se vêtir. Avec son pourpoint ajusté, ses bouffants de satin séparés par des bandes de velours noir brodées de perles, cet appendice rembourré qui descend en pointe au bas de l'estomac, cette énorme fraise de mousseline à gros tuyaux, ses cheveux frisés, Saint-Mégrin a tout aussi bien l'air d'une femme que d'un homme. Il suffirait de lui enlever son épée et de cacher ses maigres jambes sous l'ample vertugale, pour le transformer en une de ces « *belles et honnestes dames* », dont Brantôme nous a narré les aventures galantes.

On comprend que de pareils exemples aient été contagieux pour les femmes et que celles-ci, pour se distinguer des hommes, n'aient trouvé rien de mieux à faire que d'exagérer encore leurs bizarres accoutrements. Elles aussi jugèrent à propos de déplacer leur taille par l'adjonction de la *panse*. Les manches prirent des proportions énormes; les jupes, grâce aux solides armatures de la vertugale, augmentèrent encore de dimensions, et comme il n'était pas possible d'élargir les fraises, sous peine de cacher complètement le visage, on prit le parti de les faire monter en arrière de la tête, presque à hauteur du sommet du crâne. (Voir pl. XXII b, Marguerite de Lorraine, duchesse de Joyeuse.)

Toutes ces folies devaient, on le conçoit, coûter des sommes énormes. Henri III, pour son compte, ne dépensa pas moins de 6.000.000 de livres, à l'occasion des fêtes et des mascarades qui furent données lors du mariage du duc de Joyeuse. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de promulguer, en 1577, un édit par lequel : « *il interdisait aux femmes des non-nobles de porter l'habit et accoutrement des damoyelles et atour de veloux* »,

comme s'il eut voulu réserver à ceux de son entourage le privilège de se ruiner.

Le XVII^e siècle.

Une réaction était inévitable : elle se produisit avec l'avènement de Henri IV. Les austères compagnons du roi de Navarre, élevés dans les principes de Calvin, méprisaient trop le luxe pour être tentés d'imiter les favoris du défunt roi. Sully, principalement, estimait que le goût des étoffes somptueuses ne pouvait qu'affaiblir le corps et amollir la vaillance. Le costume masculin prit donc un caractère plus simple et plus conforme à sa nature. Le pourpoint cessa d'être baleiné et rembourré; la panse disparut; les chausses descendirent jusqu'au genou; les manches diminuèrent de volume. Chez les femmes, le retour à la raison et à la logique eut plus de difficultés à s'opérer. La robe conserva toute son ampleur passée; (voir pl. XXII b. Marie de Médicis) bien plus, elle s'augmenta encore par la superposition de plusieurs jupes de couleurs et d'étoffes différentes. C'est ainsi que dans le tableau de Malenaert, *La Dame au Clavecin*, la robe se compose de deux parties, l'une en satin uni, brodée aux bras et dans le bas, et formant dessous, l'autre en velours noir et drapée. Pour accentuer encore la tournure, on attacha, en arrière de la taille, de vastes coques bouffantes retombant sur la jupe. Enfin, les manches demeurèrent énormes, comme on en pourra juger par le tableau dans lequel Rubens a représenté *Henri IV confiant le gouvernement à Marie de Médicis*.

On connaît la protection éclairée dont Henri IV entoura la fabrication de la soie en France. Ce n'est donc pas lui qui eût voulu porter atteinte à la prospérité de cette industrie, en édictant des mesures susceptibles de restreindre la consommation des soieries françaises.

Aussi, l'édit somptuaire de 1594, qui porte sa signature, n'est-il pas dirigé contre les tissus de soie, mais uniquement contre les ornements superflus dont sont surchargés les vêtements, exagérations qu'il proscriit en ces termes pittoresques :

« Défense de porter ni or, ni perles, ni diamants, excepté cependant aux filles de joie et aux filous auxquels nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de donner attention à leur conduite. »

Sous Louis XIII, le costume revient à des formes plus logiques et moins extravagantes, pour les hommes surtout. La culotte, descendant sans ampleur exagérée jusqu'au-dessous du genou, remplace avantageusement le haut-de-chausses rembourré de la période précédente, et le pourpoint ajusté sur le buste, dont les pans s'ouvrent vers le bas pour laisser voir le bouillonné de la chemise, a une grâce

M. W. 1668

Imp. Ch. Wiltmann

La Dame au Clavecin

Musée d'Amsterdam

Hubens 1677-1680

Imp. Ch. Wiltmann

Henri IV confie à la Reine le Gouvernement

Musée du Louvre

aisée qui ne fait pas regretter la cuirasse calfeutrée de l'époque d'Henri III. (Voir pl. XXII b. Louis XIII et un gentilhomme).

Les femmes délaissent le gênant vertugadin, pour adopter une coupe de robe qui fait valoir sans les déformer la taille et le buste. Les bourgeoises représentées dans la pl. XXII b. en donnent une idée; l'une d'entre elles porte le fameux manchon avec le petit chou de ruban, dont la mode date de cette époque.

Qu'on ne croie pas cependant que ce retour à une plus sage conception de ce que doit être le costume ait amené l'abandon des habits somptueux et la substitution du drap à la soie. C'est au contraire le moment où l'on va commencer à employer pour les pourpoints et pour les jupes les brocarts, les damas, les brocatelles et les autres tissus richement façonnés que Lyon et Tours fabriquent, maintenant avec une perfection qui n'a plus rien à envier à l'Italie. « *Pour paraître à la Cour, écrit le sévère Agrippa d'Aubigné, il fault un pourpoint de quatre ou cinq taffetas l'un sur l'autre et des chausses dans lesquelles tant frise qu'escarlade, je puis vous assurer de huit aulnes d'estoffe pour le moins.* »

La soie est également employée pour le jupon de dessous des femmes, la « *cotte* » comme on l'appelle, que l'échancrure de la robe fait apparaître. Enfin, hommes comme femmes, portent de riches bas de soie que fournissent les manufactures de *Nîmes*, de *Milan* et de *Troyes*.

Le luxe est si général, l'emploi des dentelles et des broderies si répandu (voir pl. XXII, b. Anne d'Autriche) que Louis XIII croit, à l'exemple de ses prédécesseurs, devoir rendre en 1629 un édit sur « *les superfluités des habits* ».

L'annonce seule de cette ordonnance somptuaire crée à Lyon une grosse émotion. Les ouvriers viennent au nombre de plus de quatre cents trouver le Consulat pour le prier d'intervenir. *Ils sont, disent-ils, « sur le point d'être réduits à la mendicité à cause de la cessation du commerce de la fabrique des draps de soie, provenant du bruit que le Roy en veult interdire l'usage⁽¹⁾. »* Et cependant l'ordonnance de Louis XIII visait bien plutôt les broderies et surtout les broderies d'or et d'argent que la soie elle-même, qui n'était pas interdite; le roi voulait seulement limiter la dépense qui pouvait être faite pour un costume.

Elle fut d'ailleurs aussi peu observée que celles qui l'avaient précédée, puisque, cinq ans après, Louis XIII fut obligé de revenir à la charge, avec un nouvel édit qui :

« *défendit de charger les vêtements de galons et de franges* ».

1. J. Godart.
L'Ouvrier en soie,
loc. cit., p. 207.

Louis XIV continua la lutte entreprise par son père contre l'emploi inconsidéré de l'or et de l'argent dans l'ornementation des habits. De son avènement à sa mort, il ne rendit pas moins de onze ordonnances somptuaires. Les principales qui marquèrent le commencement de son règne sont celle de 1644, qui :

« défend d'orner les habits de soie, de dentelles ou de broderies dépassant une certaine largeur » ; celle de 1656, qui « proscriit l'usage des rubans et des galons » ; celle de 1660, « contre les dentelles ».

Cette dernière inspira à Molière ce passage de *l'École des Maris*, dont l'application peut d'ailleurs se faire à toute la législation somptuaire :

*Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit !
Les peines des maris ne seront plus si grandes
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh ! que je sais au roi bon gré de ces décrets !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie (1) !*

1. Molière.
L'École des Maris, acte II, scène 9.

Cette intervention constante du pouvoir royal, dans des matières qui semblent quelque peu en dehors de sa compétence, avait plutôt pour but de protéger la fabrication française de la soie que d'en restreindre l'usage ; le fruit défendu a d'ailleurs toujours été le plus recherché et le plus désiré. Rarement, en effet, le luxe fut plus général qu'à cette époque de splendeur et de magnificence, où la richesse des costumes dépassa ce qui s'était vu jusqu'alors et qui devait se voir par la suite.

L'habit masculin, pour ainsi dire classique, de la période brillante de Louis XIV est bien connu ; on en retrouvera un spécimen dans un tableau de Watteau représentant la *Remise du Grand Cordon Bleu au duc de Bourgogne*, enfant. Ce qui le caractérise surtout, c'est le justaucorps, qui a remplacé le pourpoint et qui consiste dans un vêtement ajusté à la taille et formant une jupe arrêtée aux genoux. La culotte est ample et descend également au genou ; elle se terminait primitivement par des canons, sortes de manchettes de dentelles qui retombaient sur les bas et dont les dimensions exagérées suscitèrent la verve des auteurs comiques. (Voir pl. XXII b. Louis XIV enfant.)

Mais ils disparurent complètement vers 1670, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte dans le tableau de Watteau et dans le portrait *du duc de Gesvres* par Vanloo, qui datent de la deuxième partie du règne de Louis XIV. On remarquera dans ce dernier portrait la profusion des rubans : on en voit aux manches, à la ceinture, au pourpoint, à la jarrettière.

Lalleau 1684 1721

Imp. Ch. Weymann

*Louis XIV. mettant le Cordon Bleu à Monsieur de Bourgoigne
père de Louis XV. roi de France régnant
Musée de Versailles*

del. M. Van Zee 1707-1771

Imp. Ch. Heltmann

François-Bernard Lotier
Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris (1655-1730)

Musée Carnavalet

Pour les femmes, le corsage est ajusté et va mourir en pointe pour accentuer la finesse de la taille. Il est assez largement décolleté, de façon à laisser voir la poitrine et les épaules. Les manches s'arrêtent un peu au-dessous du coude. Il y a une double jupe; celle de dessous, assez étroite, à laquelle on donnait le nom familier de *friponne*, et celle de dessus, ample et drapée, qui se complète d'une longue queue, qu'on appelle *manteau de cour* et qui est soutenue par une armature.

Pendant toute la durée du règne de Louis XIV, c'est le roi et les personnages de la Cour qui ont donné le ton pour la toilette, non seulement à la France, mais à l'Europe entière. C'est par conséquent Paris qui a dicté ses lois au monde élégant, sans que quiconque osât y contredire.

Il y avait autour du roi et de la reine un certain nombre de personnages auxquels incombait le soin de la garde-robe. Ils étaient en réalité de véritables couturiers, puisque c'est eux qui combinaient les toilettes et établissaient les modèles avec leur ornementation. Plusieurs valets de chambre du roi figurent dans les *Comptes des Bâtiments du Roi* comme brodeurs. L'un d'eux, Jacques Rémy, est porté, le 2 juin 1679, pour un acompte de 4.000 livres, pour un brocart en broderie qu'il faisait pour le roi (1).

D'autres brodeurs, Jean Le Boyteux et Etienne Henry, également attachés à la personne du roi, sont mentionnés dans ces comptes.

Parmi les femmes de chambre de la reine, M^{me} de Sévigné signale en plusieurs endroits de sa correspondance M^{me} Langlée, dont elle vante le talent et le goût, notamment à propos des toilettes qu'elle confectionna en 1679, pour le mariage de M^{lle} de Louvois. On aura une idée de la richesse des costumes de cette époque par la description qu'en fait le *Mercurie Galant* :

« M^{lle} de Louvois avoit une robe de velours noir toute garnie de diamants avec une jupe de toile d'or. Son habit de toilette étoit à fond d'or et bleu, parsemé de fleurs incarnat, entourées d'argent, et d'autres fleurs vertes entourées d'or avec une jupe à fond or et argent, chenillée de couleur de feu et doublée d'une bourdaloue incarnat et argent (2).

Mais celui qui paraît avoir été l'arbitre par excellence de toutes les élégances est Langlée, le fils de la femme de chambre de la reine, qui inventa, en l'honneur de M^{me} de Montespan, alors en pleine faveur, une merveilleuse toilette dont il lui fit présent d'une façon tout à fait ingénieuse. La chose a été contée avec tant

1. Jules Guiffrey.
*Comptes des Bâ-
timents du Roi.*

2. *Mercurie Ga-
lant* de novembre
1679, p. 323.

d'esprit par M^{me} de Sévigné, dans une lettre à sa fille, du 6 novembre 1676, que nous nous en voudrions de ne pas reproduire textuellement ce passage de sa correspondance :

« M. de Langlée a donné à M^{me} de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or et par dessus un or frisé rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait en secret cet ouvrage ; âme vivante n'en avoit connaissance. On la voulut donner aussi mystérieusement qu'elle étoit fabriquée. Le tailleur de M^{me} de Montespan lui apporta l'habit qu'elle avoit ordonné ; il en fit le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des grondements comme vous pouvez penser ; le tailleur dit en tremblant : « Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourroit point vous accommoder, faute d'autre. » On découvre l'habit. « Ah, la belle chose ! Ah, quelle étoffe ! Vient-elle du ciel ? Il n'y en a point de pareille sur terre ? » On essaye le corps : il est à peindre. Le roi arrive ; le tailleur : « Madame, il est fait pour vous. » On comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut l'avoir faite ? « C'est Langlée, dit le roi ! — C'est Langlée, assurément ! dit M^{me} de Montespan, personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence ! » — « C'est Langlée ! c'est Langlée ; » tout le monde le répète : « C'est Langlée ! » Les échos en demeurent d'accord et disent : « C'est Langlée ! » et moi, ma fille, je vous dis pour être à la mode : « C'est Langlée ! » (1).

1. Madame Sévigné, loc. cit., T. V, p. 134.

Mais en dehors des couturiers attachés à la personne royale, il existait à Paris, pour parer tout le beau monde qu'on voyait aux jours de fête se pavaner dans les salons du Palais de Versailles, d'habiles ouvrières. Jusqu'en 1675, ce sont des hommes qui ont eu le monopole d'habiller aussi bien les hommes que les femmes. A cette époque, plusieurs grandes dames adressèrent au roi une requête pour lui exposer l'utilité qu'il y aurait à accorder aux couturières pour le costume féminin les mêmes droits que les couturiers, et le roi, *« ayant considéré qu'il étoit dans la bienséance et convenable à la pudeur et à la modestie des femmes et filles de leur permettre de se faire habiller par des personnes de leur sexe »*, fit droit à leur demande, en érigeant en corporation les couturières. Elles étaient autorisées à faire les robes, les jupes, les casaquins ainsi que la lingerie et la broderie. Mais la broderie d'or, réservée aux passementiers, et les pièces ajustées du vêtement, qui demeuraient l'apanage de maîtres-tailleurs, leur étaient interdites. Les maîtresses-couturières se divisaient en quatre classes qui étaient :

« 1° Les couturières en habit ; 2° Celles en corps d'enfants ; 3° Celles en linge ; 4° Celles en garnitures. »

M. Rascart pinx.

1

Philippe pinx.

2

M. de la Tour pinx.

3

1. Marquise de Montespan (1634-1707), appartient à M^{lle}. Marquis de Montboissier-Camillac
2. Mademoiselle de Fontanges (1661-1681)
3. Marquise de Maintenon (1635-1719)

Dès lors, on s'adressa pour la confection des vêtements aux couturiers et aux couturières indifféremment.

Ce sont ces précurseurs de nos grandes maisons actuelles qui inventaient les détails de la toilette féminine et lançaient par conséquent la Mode.

Toutefois l'initiative individuelle jouait un rôle important dans les créations de la Mode, chaque femme combinant les ajustements qui étaient de nature à mieux faire ressortir sa beauté. C'est ainsi que les trois grandes favorites du règne, *M^{me} de Montespan*, *M^{lle} de Fontanges* et *M^{me} de Maintenon*, ont adopté des toilettes d'allures différentes, qui furent naturellement imitées par les autres dames de la cour. Celles de la première étaient majestueuses, comme l'imposait la beauté altière de celle qui les portait. Le tableau de Gascar, appartenant à la collection de M. le marquis de Monboissier Canillac, la représente dans un déshabillé somptueux, mollement assise sur un sofa et entourée de tout le luxe et de toutes les splendeurs du palais de Versailles. La toilette de *M^{lle} de Fontanges*, dont nous n'avons pu trouver qu'un médaillon au cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale et qui ne nous montre que la grâce de sa jolie physionomie, se distinguait par une recherche extrême de coquetterie. Enfin, celles de *M^{me} de Maintenon* avaient la simplicité qui convenait à une femme désireuse de conserver les faveurs du maître en s'adressant plus à son esprit qu'à ses sens.

La Mode et le ton étaient si bien donnés par la Cour et par Paris que, lorsque l'on était éloigné pour quelque temps de la capitale, il devenait nécessaire de se renseigner sur le genre des toilettes en vogue.

M^{me} de Sévigné, qu'il est indispensable de consulter chaque fois qu'il s'agit de connaître les mœurs mondaines de l'époque de Louis XIV, va nous montrer, qu'elle aussi tenait grand compte de la Mode et suivait de fort près ses variations... Dans une lettre qu'elle écrit, le 13 juin 1685, de sa propriété des Rochers à sa fille, alors à Livry, tout près de Paris, elle lui demande des renseignements de ce genre pour son fils et pour elle-même.

« Ma bonne, écrit-elle, voyez un peu comme s'habillent les hommes pour l'été; je vous prierai de m'envoyer d'une étoffe jolie pour votre frère qui nous conjure de le mettre du bel air, sans dépense, savoir comme on porte les manches, choisir une garniture et envoyer le tout pour recevoir nos gouverneurs. Mon fils a un très bon tailleur ici... Je vous prie aussi de consulter Madame de Chaulne pour l'habit d'été qu'il

me faut pour l'aller voir à Rennes... J'ai un habit de taffetas brun piqué avec des campanes d'argent aux manches un peu relevées et en bas de la jupe ; mais je crois que ce n'est plus la mode, et il ne faut pas jouer à être ridicule à Rennes où tout est magnifique. Je serai ravie d'être habillée dans votre goût, ayant toujours pourtant l'économie et la modestie devant les yeux ; je ne veux point de Taupris ; rien que la bonne Madame Dio, elle a ma mesure ⁽¹⁾. »

1. Madame de Sévigné, *loc. cit.*
T. VII, p. 400.

Ainsi, il suffisait d'être depuis quelques mois loin de Paris, pour ne plus être au courant de ce qui se portait. Que les critiques moroses qui se plaignent aujourd'hui des perpétuels changements de la Mode se consolent en songeant qu'il y a deux siècles, il en était déjà à peu près de même et que, d'une saison à une autre, on pouvait voir changer du tout au tout la forme des manches ou la garniture des jupes !

Sans doute, on était plus esclave de la Mode dans le monde de la cour que dans la bourgeoisie, mais le goût du luxe s'était également répandu dans les classes moyennes, qui visaient à imiter les allures et le bel air de la noblesse.

C'est principalement dans le but d'éviter que les simples bourgeois pussent être confondus avec la noblesse et surtout avec la famille royale, qu'intervinrent les divers édits somptuaires qui, en dehors de ceux que nous avons indiqués, furent promulgués sous le règne de Louis XIV. Celui de 1667 se contentait de proscrire

« le port et l'usage des étoffes ou des passements d'or et d'argent et des dentelles venant de l'étranger » ;

il n'avait donc qu'un caractère protectionniste ; mais les édits de 1700 et de 1708, qui sont d'ailleurs les derniers de cette nature, tendaient nettement :

« à hiérarchiser les étoffes, en réservant l'emploi du brocart et des passements au Roy, à la famille royale, et à certains nobles ou fonctionnaires. »

Il est inutile de dire que tous ces édits furent absolument sans effet et qu'ils n'empêchèrent en rien le développement du luxe et de la coquetterie. En effet, comme l'avait dit à ce propos le sage Montaigne : *« Le vray moyen de régler les folles dépenses, ce seroit d'engendrer aux hommes le mépris de l'or et de la soye, comme choses vaines et inutiles ; et nous leur en augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour les en dégoûter. »* Le velours, le satin, la moire et même le brocart furent donc largement employés pour les costumes des femmes et des hommes pendant

expos. 11. 27.

Imp. Ch. Willems

Louis de France, Dauphin. (1729-1765)

Musée du Louvre

le cours du xvii^e siècle, car ainsi le voulait la Mode, dont les décrets étaient plus fidèlement observés que ceux du roi.

Si, vers la fin du règne de Louis XIV, le luxe se ralentit un moment, cela ne tint en aucune façon aux édits somptuaires, mais uniquement à la misère qui sévissait dans le pays.

Le XVIII^e siècle.

A peine le Grand Roi a-t-il disparu, qu'avec la Régence se manifestent, de nouveau, les besoins de plaisir et de luxe un instant endormis. Le costume, qui n'est en somme qu'une image fidèle de la société, subit l'influence du changement qui s'opère dans les mœurs. Il perd sa solennité et son ampleur, mais, par contre, il acquiert une grâce et une sveltesse élégantes qu'il n'avait point auparavant.

Chez les hommes, l'habit cesse d'être ajusté, il est flottant tout en dessinant la taille, et s'ouvre sur la veste. Celle-ci n'a pas de manches et forme un véritable gilet, fort long, qui a des poches et qui tombe jusqu'au milieu des cuisses. Le haut de la veste est déboutonné, de façon à laisser voir la chemise ornée de dentelles. La culotte descend au-dessous du genou ; elle est fixée par des jarretières qui maintiennent en même temps les bas. La longue et majestueuse perruque a été remplacée par une perruque de petite dimension, dont la queue est liée par un nœud de ruban. Le chapeau forme tricorne et n'est guère orné que d'un simple galon.

Tout cela, on le voit, est conçu avec une certaine simplicité qui n'exclut ni la richesse ni l'élégance. On a supprimé les galons et les passements, mais l'habit, la veste et la culotte sont, presque toujours, confectionnés avec la soie, principalement avec le satin et le velours.

Chez les femmes, au contraire, apparaissent des Modes extravagantes qui marquent un retour offensif de l'ancien vertugadin, baptisé du nouveau nom de *paniers*. Les paniers dont la vogue commença vers 1718 pour ne s'éteindre tout à fait qu'à la fin du règne de Louis XVI, et dont la mode a été attribuée à la reine Marie-Leczinska, qui était fort mince et qui tenait à étoffer ses robes, ont été fort exactement définis par les auteurs de l'*Encyclopédie*. « C'était, écrivent-ils, une espèce de jupon fait de toile cousue sur des cerceaux de baleine placés les uns au-dessus des autres de façon que celui du bas était le plus étendu et que les autres allaient en diminuant à mesure qu'ils approchaient du milieu du corps. » La différence entre les paniers et le vertugadin consistait en ce que

celui-ci était combiné de manière à offrir en silhouette deux lignes droites formant avec le sol une sorte de triangle isocèle, dont le sommet aurait été la taille, tandis que ceux-là présentaient des lignes arrondies, qui donnaient à l'ensemble de la jupe l'aspect d'une cloche. Les petites-maîtresses désignaient familièrement leurs paniers sous le nom de « *Tâtez-y.* »

Le corsage n'est pas très différent de celui qui était en usage sous le règne de Louis XIV : il est toujours fortement ajusté sur le *corps* ou *corset*. Parfois, il laisse voir la chemise, c'est ce qu'on appelle la *gourgandine*. Les manches sont assez courtes et légèrement ouvertes avec un *retroussis* ; on les appelle des manches *pagodes*.

Le costume de l'époque de Louis XV se confond presque avec celui de la Régence. Ses éléments essentiels, aussi bien pour celui des hommes que pour celui des femmes, demeurent à peu près les mêmes.

Les hommes portent toujours l'habit, ouvert sur le devant pour montrer le gilet. Il est un peu plus court qu'auparavant et les deux pans sont dégagés dans le bas, laissant les jambes complètement libres. On ne se contente plus de faire déborder la chemise en haut du gilet, on ajuste à cette chemise un col et un jabot de dentelle plissée et tuyautée. Les manches de l'habit sont tout à fait analogues à celles que nous portons aujourd'hui ; la seule différence qu'on y remarque est qu'elles se terminent par une manchette ornée de dentelle.

On retrouvera dans le portrait *du dauphin Louis*, fils de Louis XV, par L. Tocqué, qui est au Musée du Louvre, tous les caractères du costume masculin vers le milieu du XVIII^e siècle. Ce costume est en velours couvert de broderies de toute beauté.

Quant aux femmes, elles continuent à porter les paniers qui prennent une ampleur de plus en plus grande. Il en est qui ont jusqu'à cinq mètres de tour. Le beau portrait *d'Anne-Henriette de France*, par Nattier, qui se trouve au Musée de Versailles et que nous reproduisons, donne un aperçu du volume qu'occupaient les paniers et du développement qu'ils donnaient à la jupe quand les femmes étaient assises. Il a fallu l'extrême habileté de l'artiste, qui a su dissimuler une partie de la robe par un violoncelle, tenu par son modèle, pour éviter ce que devait avoir de disgracieux cette immense cloche qui entourait le bas du corps.

Il faut reconnaître d'ailleurs que, malgré l'engouement dont les paniers étaient l'objet, certaines femmes savaient adroitement modifier et atténuer les exagérations de la Mode. Le portrait

Waltier (4682-4766)

Imp. Ch. Wiltmann

Anne-Henriette de France (1727-1752)

Musée de Versailles

Entour 1704-1768

J. B. P. J. B. P.

Madame de Pompadour (1721-1764)

Musée du Louvre

célèbre *de la marquise de Pompadour*, par Latour, que l'on voit au Louvre en offre un exemple. Quoique d'une certaine ampleur, la jupe qu'elle porte n'a rien d'excessif et ne semble pas vouloir contrarier ni déformer les lignes du corps, comme le font habituellement les paniers.

On remarquera, dans ces deux portraits, que la robe s'est augmentée d'une traîne qui, pour être en proportion avec les paniers, présente une certaine longueur. Souvent aussi, la jupe s'ouvre sur le devant et montre un faux jupon, d'une teinte ou d'une ornementation différente.

Le corsage, fortement ajusté, finit en pointe, il est gracieusement décolleté; les manches, assez courtes, découvrent l'avant-bras, dont elles font valoir la jolie ligne par une large manchette de dentelle.

La jupe est trop monumentale et trop lourde par elle-même pour pouvoir supporter beaucoup d'ornementations. Bien que la Marquise de Créquy ait raconté dans ses Mémoires que « *sa grand-mère, la duchesse de la Ferté, portait un jour une robe sur laquelle était brodé tout un orchestre de musiciens avec leurs instruments et que les joues des musiciens avaient le relief d'une pomme* » (1), ce n'était là qu'une exception et les jupes n'avaient généralement pas de broderies. Elles pouvaient d'ailleurs s'en passer, puisqu'elles trouvaient leur décoration dans l'étoffe façonnée elle-même. C'est, en effet, le moment de la grande vogue des tissus façonnés et brochés, que Lyon produisait avec une perfection qui n'a jamais été dépassée.

1. *Souvenirs de la marquise de Créquy*, T. 1^{er}, p. 205.

Nous avons déjà indiqué dans le chapitre consacré à Lyon, en nous plaçant au point de vue de l'ameublement, ce qui caractérise l'art décoratif de l'époque de Louis XV. Mais comme, à cette époque, les tissus façonnés étaient aussi bien employés pour recouvrir des meubles que pour confectionner des habits ou des robes, nos observations s'appliquent également au costume. La robe de satin brodée de M^{me} de Pompadour et celle de brocart d'or de M^{me} Henriette comportent l'une et l'autre une décoration florale, qui suit d'assez près la nature quant à la dimension et à l'interprétation des motifs qu'elle lui emprunte. Le dessin est plus petit qu'à l'époque de Louis XIV, les fleurs semblent jetées au hasard sur l'étoffe, sans arrangement et sans combinaisons. C'est, en effet, le propre de ce style, qui vise surtout à la grâce, d'éviter tout ce qui peut donner de la froideur ou de la solennité.

Mais si les jupes étaient dépourvues d'ornements, il n'en était pas de même pour les corsages. Là, le brodeur prenait amplement sa revanche. Un autre portrait dont nous donnons la reproduction,

celui de *M^{me} Sophie* qu'on peut admirer à Versailles dans la salle dite des Nattier, nous montre un corsage de satin uni sur lequel sont brodées des fleurs en or très en relief et qui est garni de dentelles et de rubans.

La coquetterie féminine fut rarement aussi développée et aussi raffinée que sous Louis XV. Pour donner du piquant à leur visage, les femmes se collaient au-dessous de l'œil ou sur la joue, de petits morceaux de taffetas noir : c'étaient les *mouches* ; lorsqu'elles étaient longues et étroites, on les appelait des *assassines*.

Quant à la coiffure, elle était des plus compliquées. Les cheveux relevés formaient tout un échafaudage de crêpes et de boucles, qui s'élevaient fort haut et qui avaient fait désigner cette savante architecture du nom de « *Monte-au-Ciel* ».

Les bourgeoises portaient le « *Cabriolet* », mais les dames de la Cour affectionnaient surtout le « *Pouf* » ; on l'appelait « *Pouf aux Sentiments* ».

Les chapeaux étaient ornés de rubans, de perles, de papillons, d'oiseaux, de branches, d'ailes et même de légumes.

M^{me} de Pompadour, dont le rôle politique fut néfaste à la France, a exercé, au contraire, sur la Mode une influence des plus heureuses. Intelligente, instruite, très avertie des choses de l'art, elle a donné à la toilette féminine un cachet tout à fait personnel dont on s'est inspiré non seulement à son époque, mais encore de nos jours. Pendant les vingt années de son règne, — car c'en fut un véritable — on peut dire que c'est elle qui a véritablement régenté la Mode et imposé ses goûts, aussi bien pour la forme des costumes que pour le choix des étoffes. Sans arriver à supprimer complètement les paniers, car l'engouement pour cet accessoire encombrant était tel que rien au monde n'eût pu y faire renoncer les femmes, elle s'efforce de les atténuer et les empêche de déformer complètement la ligne du corps.

Elle contribue pour une bonne part à l'adoption, vers 1750, du costume *plissé, chiffonné*, précurseur de notre costume moderne, qui demande pour son exécution des étoffes tout autres que celles employées pour les jupes arrondies en paniers. On comprend, en effet que les riches façonnés, rigides et cassants, ne peuvent convenir à cette Mode nouvelle, pour laquelle il faut des tissus légers et souples, des soies unies ou agrémentées très discrètement de petits dessins que les plis de la jupe ne déformeront pas. Les façonnés restent réservés aux corsages, car sur le *corps*, armé de baleines et fortement sanglé, ils gardent toute leur valeur.

Stuart & Co. 1800

Comp. by W. G. Adams

Madame Sophie (1668-1705)
Duchesse de Nemours

J. B. Guéroux 1700-1772

me Ch. Zettmann

La Reine Marie Leszcinska (1703-1767)

Musée du Louvre

Cette modification dans le costume, dont la répercussion sur l'industrie de la soie fut fort importante, se traduit également par un emploi plus considérable des garnitures destinées à agrémenter la robe ; les nœuds de rubans, les broderies, les dentelles, tous accessoires dans lesquels la soie joue son rôle, sont de nouveau employés à profusion. Cet engouement fait la fortune de Saint-Étienne.

A mesure que nous avançons dans le XVIII^e siècle, l'influence de la Mode se montre de plus en plus sensible. Elle est inspirée par la Cour ou plutôt par les femmes les plus en vue, qu'elles portent la couronne ou soient de simples favorites.

Voici d'abord la reine Marie Leczinska qui, dans les premières années de son mariage, met en vogue les fourrures, souvenir de son pays natal. Le beau portrait *de la Reine*, par Vanloo, qui est au Louvre, nous montre la reine en costume de cérémonie avec une robe à grand panier. On remarquera que le manteau de Cour qui accompagne cette toilette est en fourrure.

Puis, c'est M^{me} de Pompadour, qui crée un véritable style. Elle ne se borne pas à imposer ses goûts en matière de costume ; elle met aussi en faveur une décoration des tissus, inspirée de l'art chinois. Pour lui plaire, les dessinateurs lyonnais Gillot, Huet, Huquier, Pillement, combinent et interprètent ces fleurs fantaisistes, ces dragons aux formes bizarres, ces animaux fantastiques imitation du chien Fô, dont les coloris éclatants et la composition étrange, viennent jeter une note originale dans l'art du XVIII^e siècle, qui, malgré toute sa grâce, tombait un peu dans la mièvrerie. Nous avons pu reconstituer, parmi les morceaux complètement abîmés et coupailés en tous sens, le dessin d'une portière fond vert appartenant à la collection du Garde-Meuble National. Nous avons retrouvé le même broché en fond cramoisi dans les collections du Musée des Arts Décoratifs et dans celles de MM. Combé et Delaforge, qui en possèdent deux portières en assez bon état. Le fond vert avait été fait spécialement pour l'appartement de M^{me} de Pompadour et dessiné par Pillement. On peut juger facilement de la différence existant entre le chinois véritable et l'interprétation qu'on en fit en France au XVIII^e siècle par la reproduction d'une planche d'art chinois que nous donnons à l'appui. (Voir pl. XVIII et pl. XIX.)

Enfin, c'est M^{me} Du Barry, qui, sans avoir reçu l'éducation soignée de celle à laquelle elle succédait dans les faveurs royales, n'en montre pas moins un goût très sûr, dû sans doute à ce que, avant de devenir la maîtresse officielle de Louis XV, elle avait été demoiselle de boutique chez un grand marchand de modes. Elle inspira un

autre genre de décor, composé de bouquets jetés dans une ordonnance de lignes verticales ondulées, qui est demeuré comme le type du style Louis XV. Le beau tableau de Drouais, dont nous donnons la reproduction, représente la *favorite de Louis XV* dans un costume du matin dont les revers de l'habit ne manquent pas d'un certain charme par leur simplicité.

Si la Mode est lancée par les femmes que leur situation régulière ou irrégulière à la Cour met en évidence, si ce sont leurs goûts et leurs idées qui président à la création du costume et au choix des étoffes, il y a à côté d'elles d'habiles et ingénieux artisans qui savent réaliser leurs conceptions, et dont le rôle de plus en plus considérable ne doit pas être oublié. Les couturiers et couturières, marchands et marchandes de modes tiennent une place tout à fait à part dans la société du XVIII^e siècle et tous les écrivains qui ont étudié les mœurs de cette époque n'ont pas manqué d'en parler.

Bien qu'on ait souvent répété que l'industrie de la couture datait seulement du XIX^e siècle, il est facile de retrouver dans les fournisseurs de la noblesse et de la riche bourgeoisie du temps de Louis XV, les authentiques précurseurs de nos grands couturiers de la rue de la Paix. Chez eux, comme chez les maîtres actuels de l'élégance, défilaient chaque jour toutes les femmes avides de connaître les dernières créations de la Mode et désireuses d'acquérir ces mille fanfreluches qui ajoutaient encore à leurs charmes une puissance de séduction. Eux aussi, rendaient des arrêts devant lesquels tous s'inclinaient, car ils étaient considérés comme les dépositaires de ce goût français, qui, suivant les frères de Goncourt, « *planait et volait alors sur l'étranger, sur toute l'Europe* ⁽¹⁾. »

1. Edmond et Jules de Goncourt. *La Femme au XVIII^e siècle*, p. 261.

En 1757, le marchand de modes le plus célèbre de Paris était *Labille*, dont le magasin, éclairé par de larges vitres, était situé rue Saint-Honoré. C'est chez lui que débuta, à l'âge de quinze ans, comme demoiselle de magasin, M^{lle} Lançon qui devait devenir M^{me} Du Barry.

Dix ans plus tard, Labille était supplanté dans la faveur des élégantes par un autre marchand, *Pagelle*, qui demeurait également rue Saint-Honoré et dont l'enseigne était : « *Aux Traits Galants* ».

Ces grands maîtres avaient, comme ceux d'aujourd'hui, des imitateurs, qui s'efforçaient de reproduire leurs modèles à des prix plus abordables pour les bourses moyennes, en employant des tissus de moins belle qualité. De ce nombre étaient : M^{me} Rivet, marchande de modes, établie rue Saint-Honoré, près des Jacobins, vers l'endroit où se trouve actuellement la rue de Castiglione, et

Madame du Barry (1744-1793)
Bibliothèque nationale

Goussier 1749-1808

Imp. Ch. Leconte

*Elisabeth de France
Duchesse de Parme (1764-1794)
Musée de Versailles*

Desplais, marchand mercier, « *A l'Image Saint-Pierre* », qui demeurait dans la même rue, en face l'hôtel de Noailles ⁽²⁾.

Sous Louis XVI, la Mode occupe une place plus considérable encore que sous le règne précédent. Sous l'impulsion de la reine Marie-Antoinette, qui avait un penchant inouï pour la toilette, elle devint réellement ce qu'elle est encore aujourd'hui : la Fée changeante et capricieuse qui, à chaque instant, modifie la forme, la couleur et l'étoffe des costumes.

Il semble qu'à la veille de disparaître l'ancienne société ait voulu profiter de ses derniers moments, en dépensant sans compter, afin de satisfaire ses goûts de coquetterie et de luxe.

Bien entendu, nous ne parlons que du costume des femmes, car celui des hommes se fit de plus en plus simple. C'était l'habit à la française, tel qu'on le connaît, largement ouvert sur un gilet assez long, débarrassé des broderies et des ornements, et puisant seulement son élégance dans sa coupe et dans le choix du tissu. En général, les hommes affectaient de dédaigner l'habit de cérémonie. Louis XVI lui-même était vêtu de la façon la plus modeste. Le portrait qu'en a donné Callet, et où il est représenté vêtu d'un manteau de velours bleu orné de broderies d'or très en relief et garni d'hermine, est un habit de grand apparat et, par cela même, tout à fait exceptionnel.

Mais cette sobriété n'était pas imitée par les femmes, et c'est par là que l'époque de Louis XVI marque véritablement le commencement des temps modernes, qui ont voulu réserver au sexe faible le privilège du luxe et de la coquetterie dans l'habillement.

Il suffit, pour se rendre compte de la complication et de la richesse de la toilette féminine, de regarder le portrait de *Marie-Antoinette*, par Roslin, qui est au Petit Trianon. « *On n'imagine pas*, a dit Quicherat, qui en parlant ainsi semble avoir eu ce portrait devant les yeux, « *ce que la grande tenue exigeait de garnitures. Les paniers approchant de leur fin atteignirent leur plus grande ampleur; il y en eut de quatre et cinq mètres de tour. La superficie de l'étoffe étalée par-dessus était couverte de nœuds, de coques, de bouquets de fleurs et de fruits, de bouillons de gaze cousus en long, en large et en travers, sans compter les falbalas, sans préjudice des rangs de perles ou de pierreries.* »

Mais déjà certaines femmes avaient complètement abandonné les paniers. Telle nous apparaît *M^{me} Élisabeth*, dans le portrait de *M^{me} Guiard*, avec sa robe de satin, ses manches courtes, terminées par une fine dentelle, son chapeau monumental orné d'une longue

1. Robert Hé-
nard. *La rue St-
Honoré*, loc. cit.,
p. 432.

plume, la sœur de Louis XVI est tout à fait semblable aux femmes de notre époque.

D'ailleurs, en vraie femme qui tenait à honneur de donner le ton à son entourage, Marie-Antoinette ne s'immobilisa pas dans un type de costume. Elle changeait constamment de toilettes et variait à l'infini non seulement la forme, mais aussi les coloris, l'étoffe et la garniture de ses robes. Elle abandonna le corsage ajusté pour le *caraco*, sorte de veste flottante tombant à la taille, et la robe à paniers pour la *polonaise*, jupe écourtée, relevée des deux côtés et formant une queue en arrière.

Tant que son goût pour les étoffes de soie subsista, Lyon n'eut pas à se plaindre des caprices coûteux de la reine, qui, par son exemple, développait la consommation des riches tissus. Mais un jour vint — c'était vers 1779 — où elle se mit à revêtir des robes de toiles légères, blanches ou bien imprimées suivant le procédé qu'Oberkampf venait d'appliquer dans son usine de Jouy. La Cour et la ville l'ayant sur-le-champ imitée, ce fut pour l'industrie de Lyon un véritable désastre. De tous côtés s'élevèrent des plaintes et des récriminations.

Des députés du commerce de la ville de Lyon, écrit l'auteur des Mémoires Secrets, envoyés ici ont fait des représentations sur le dépérissement des manufactures depuis que Leurs Majestés ne donnent point l'exemple des vêtements riches, en or et argent. Le Roi y a eu égard; en conséquence, la reine a défendu qu'on parût devant elle en polonaise et il a été commandé des étoffes en or et en argent pour la Cour. On ne doute pas que cet exemple ne ranime le goût de ce genre de magnificence auquel avait succédé celui des étoffes simples et unies (1). »

1. Bachaumont.
Mémoires secrets
12 décembre 1779

Ce petit incident suffit à montrer quelle était déjà à cette époque l'influence de la Mode sur la prospérité de l'industrie de la soie, et combien Lyon et Saint-Étienne étaient à cet égard tributaires de Paris.

La fin du XVIII^e siècle est d'ailleurs l'époque de la grande fortune pour tous ceux qui vivaient de la Mode ; c'est le moment, en effet, où le goût français s'impose au monde entier avec une force contre laquelle rien ne peut résister.

Mercier qui, dans son « *Tableau de Paris* », nous a laissé un aperçu si curieux et si vivant de ce qu'était la capitale quelque temps avant la Révolution, n'a pas manqué de consacrer un de ses chapitres les plus intéressants aux marchandes de Modes (2).

2. Au XVIII^e siècle les *marchands* ou *marchandes de Modes* vendaient aussi bien les costumes, fantaisies, souliers, pèlerines, etc., que les chapeaux ou les bonnets.

LOUIS SEIZÉ
ROI DES FRANÇAIS, RESTAURATEUR DE LA LIBERTÉ
PRÉSENTÉ AU ROI PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE. Par B. G.

MARIE-ANTOINETTE DE LORRAINE-D'AUTRICHE. REINE DE FRANCE

« C'est de Paris, écrit-il, que les profondes inventions en ce genre donnent des lois à l'univers... Les Modes sont une branche de commerce très étendue. Il n'est que le génie fécond des Français, pour rajeunir d'une manière neuve les choses les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera même pas à nous disputer cette incontestable supériorité ⁽¹⁾. »

1. Mercier. *Tableau de Paris* 1782, T. II, pp. 212 et 214.

Cette appréciation, qui est encore vraie aujourd'hui, n'était pas, dans la bouche de Mercier, une simple flatterie adressée à ses compatriotes, c'était l'expression de l'exacte réalité.

Nous avons une preuve tangible de l'influence prépondérante qu'exerçaient alors sur tout le monde les Modes françaises, dans l'usage où on était, pour faire connaître aux étrangers les nouvelles créations de nos faiseurs, d'envoyer chaque mois au delà des frontières, non pas un simple modèle des costumes portés par les femmes, mais une sorte de mannequin, une poupée, habillée des pieds à la tête suivant la dernière Mode de Paris.

Cette poupée, qui sortait d'un magasin de la rue Saint-Honoré, ne pouvait passer inaperçue des frères de Goncourt, qui ont étudié avec tant d'esprit et de sagacité la femme au XVIII^e siècle, car elle consacre, de manière éclatante, la suprématie de Paris, en ce qui touche le costume féminin.

« Toute l'Europe, disent-ils, a les yeux tournés vers la fameuse poupée de la rue Saint-Honoré, poupée de la dernière Mode, du dernier ajustement, de la dernière invention, image changeante de la coquetterie du jour, figurée de grandeur naturelle, sans cesse habillée, déshabillée, rhabillée au gré d'un caprice nouveau, née dans un souper de petite maîtresse, dans la loge d'une danseuse d'opéra ou d'une actrice du Rempart, dans l'atelier d'une bonne faiseuse. Répétée, multipliée, cette poupée modèle passait par les mers et les monts; elle était expédiée en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne : de la rue Saint-Honoré, elle s'élançait sur le monde et pénétrait jusqu'au sérail ⁽²⁾. »

2. Edmond et Jules de Goncourt. *La Femme au XVIII^e siècle*, loc. cit., p. 261.

C'est dans une boutique de la rue Saint-Honoré, celle de M^{lle} de Saint-Quentin, à l'enseigne du « Magnifique », boutique dont Gabriel de Saint-Aubin a laissé un dessin, que Mercier alla montrer à un étranger de ses amis, la fameuse poupée :

« J'ai connu, dit-il, un étranger qui ne voulait pas croire à la poupée de la rue Saint-Honoré, que l'on envoie régulièrement dans le Nord y porter la Mode nouvelle, tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie et de là se fait jour jusque dans l'intérieur du sérail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuse boutique et il a vu de ses propres yeux et il a touché; et en touchant, il semblait douter encore, tant cela lui paraissait vraiment incroyable ⁽³⁾. »

3. Mercier. *Tableau de Paris*, loc. cit., T. II, p. 215.

M^{lle} de Saint-Quentin, quels que fussent son talent et sa réputation, n'était pas la seule marchande de Modes dont les créations fussent recherchées par les femmes élégantes. Les mémoires du temps et, ce qui est plus sûr, les comptes manuscrits que l'on a conservés, nous en signalent plusieurs autres, qui méritent quelque attention.

On trouve les noms des principaux de ces maîtres dans l'art d'habiller la femme, dans les dossiers des fournisseurs de Marie-Antoinette qui se trouvent aux Archives Nationales.

Voici ceux qui ont été relevés par M. Wertheimer, qui en a fait l'objet d'un article de la *Revue Historique* :

« *Bâtisseuse de volants de jupes* : la demoiselle *Pampelune* et la dame *Villard*.

« *Couturières ordinaires* : Les demoiselles *Breton*, *Omont* et *Sainte-Foy*.

« *Faiseuses de paniers* : les demoiselles *Motte* et *Desmarais*.

« *Marchands et marchandes de modes* : la demoiselle *Bertin*, la dame *Pompey Éloffe*, la demoiselle *Mouillard*, la dame *Noël*, le sieur *Beaulard*. »

Parmi ces divers fournisseurs, retenons-en trois : *Beaulard*, M^{me} *Éloffe* et M^{lle} *Bertin*⁽¹⁾, qui ont joui d'une notoriété l'emportant de beaucoup sur celle des autres.

Beaulard est un grand nom de la Mode : il était célèbre non seulement par son habileté dans la combinaison des fanfreluches et des garnitures, mais aussi par sa fertile imagination, qui lui faisait trouver, pour chacun de ces accessoires de la toilette, des désignations au goût du jour. C'est lui qui inventa les rubans « *Aux soupirs de Vénus* », les diadèmes « *Arc-en-Ciel* », les garnitures « *Au désir marqué* », « *Aux plaintes indifférentes* », « *Au doux sourire* », « *À l'agitation* », l'étoffe « *Soupirs étouffés* », garnie de « *Regrets inutiles* », les couleurs « *Vive Bergère* », « *Cuisse de Nymphé émue* », « *Entrailles de Petit Maître* », etc., qui firent fureur dans le monde élégant.

M^{me} *Éloffe* eut parmi la noblesse une clientèle fidèle, qui lui commanda une telle quantité de marchandises et de costumes, que le comte de Reiset a pu composer deux gros volumes, rien qu'en reproduisant son Livre-Journal.

Mais ces illustrations doivent céder le pas devant celle qu'on a

1. Nous avons, au chapitre IV, à la ville du Puy, donné précédemment le portrait de cette fameuse Modiste, et la liquidation du compte de la *Reine Marie-Antoinette* resté chez elle en souffrance au moment de la révolution.

appelée le « Ministre des Modes, » devant la fameuse M^{lle} Bertin qui habitait rue Saint-Honoré et dont la maison avait pour enseigne « *Au Grand Mogol* ».

Sur elle les anecdotes abondent, qui toutes nous la montrent comme un haut personnage, ayant conscience de sa valeur et de son importance. Deux fois par semaine, elle faisait le voyage de Versailles pour aller montrer à la Reine ce qu'elle avait trouvé de nouveau. Aussi, répondit-elle un jour fièrement à une dame qui n'était pas satisfaite des divers modèles qu'on lui avait montrés : « *Présentez donc à madame des échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté* ⁽¹⁾. »

1. *Mémoires de la République des Lettres*, vol. XVII.

Elle considérait, en effet, Marie-Antoinette comme une simple collaboratrice.

Un moment vint où M^{lle} Bertin fut tellement occupée, qu'elle se trouva dans l'impossibilité de se rendre auprès de ses nobles clientes; elle le leur signifia et, quelque dépit qu'elles en eussent, celles-ci durent s'incliner.

Habituée à être traitée avec égard par les dames du rang le plus élevé, elle n'admettait pas qu'on lui parlât avec familiarité; elle eut une fois aux Tuileries une querelle orageuse avec M^{lle} Quinault, qui s'était permis de l'appeler la *Bertin* et non mademoiselle ou madame ⁽²⁾.

2. De Reiset. *Livre-journal de M^{me} Eloffe*, 1885, T. I, p. 9.

Mais son mot le plus célèbre, qui la dépeint toute entière, parce qu'il montre qu'elle se considérait comme l'égale des grands artistes du temps, est celui qu'elle adressa à M. de Toulangeon qui se plaignait de l'élévation de ses prix : « *Ne paye-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs* ⁽³⁾? »

3. *Mélanges extraits des manuscrits de M^{me} Necker*, 1797, vol. III.

M. Jacques Doucet, l'éminent collectionneur, possède une série de pièces inédites relatives à M^{lle} Bertin : ce sont des extraits de sa comptabilité, établis par son liquidateur afin de pouvoir réclamer, au nom de ses héritiers, beaucoup de notes restées en souffrance, par suite de l'émigration, de la plupart des nobles qui formaient sa clientèle, au moment de la Révolution.

Il nous a très aimablement permis de parcourir ces dossiers et d'y puiser un certain nombre de renseignements, fort intéressants pour l'histoire de la Mode à la veille de la Révolution. Nous ne saurions trop l'en remercier.

La clientèle de M^{lle} Bertin était composée presque exclusivement par la noblesse française et étrangère; c'est à peine si on voit, çà et là, dans ses comptes le nom d'une cliente qui ne soit pas titrée. Elle ne se contentait pas d'habiller l'élite de la belle société, elle

était encore la couturière habituelle des Altesses Royales, à commencer par la Reine de Suède et la Reine d'Espagne, pour finir par la Reine de France.

Parmi les grandes dames qui se faisaient habiller « *Au Grand Mogol* » et qui, bien que leur compte remontât parfois à une date éloignée — il en est qui sont de 1774 — avaient négligé d'en payer le montant, nous avons relevé les noms de la duchesse douairière d'Harcourt, qui devait 1617 livres, de la comtesse de Duras (7.382 livres), de la vicomtesse d'Escard (10.981 livres), de la marquise de Fleury (4.443 livres), de la comtesse de Castellane (2.432 livres), de la marquise de Choiseul (1.028 livres), de la marquise de Courtebonne (5.530 livres), de la princesse de Guéméné (8.441 livres), de la comtesse de Laage, dame de la princesse de Lamballe (914 livres), de la comtesse de Lussan (1.177 livres), de la marquise de Marbeuf (939 livres), de M^{me} de Marolles, femme de chambre de la Reine (1.945 livres), de la princesse de Rochefort (10.904 livres), de la princesse de Rochechouart (1.561 livres), de la marquise de Tonnerre (10.946 livres), de la vicomtesse de Polastron (19.960 livres), de la comtesse de Pommery (1.816 livres), et d'autres personnalités en vue comme la comtesse de Montalembert, la comtesse de Sabran, la comtesse de Boulainvilliers, etc., qui figurent pour des sommes moindres. M^{lle} Vestris, de l'Opéra, ne paraît avoir été pour M^{lle} Bertin qu'une toute petite cliente, car elle ne devait que 105 livres. Quant au chevalier de Boufflers, le spirituel et galant poète, il avait également oublié en émigrant de solder une petite facture de 360 livres.

À côté de la clientèle française, M^{lle} Bertin avait une très importante clientèle étrangère. C'est surtout la noblesse russe qui paraît avoir plus particulièrement goûté ses talents. Nous voyons, en effet, parmi les personnes portées dans ses livres la princesse Cherbinin, M^{me} de Chercassoff, le prince d'Algorowsky, la comtesse Aprakine, la générale Barasdin, la baronne de Benkendorf, la comtesse Katchelof, la princesse Lubormiska, la comtesse de Skavronsky, la princesse Galitzin, la comtesse de Czernichef, la comtesse de Potocky, la comtesse de Razonmowsky. Mais il y a aussi des Anglaises comme Milady Lichrin, et la duchesse de Devonshire; des Allemandes comme la comtesse de Danhezic, ambassadrice de Prusse, la princesse de Nassau et la duchesse de Wurtemberg; des Espagnoles comme la comtesse de Guadalenza, la marquise de Torre Monsanal et M^{me} de Pinatelly; des Américaines comme M^{lle} Bellanger; des Portugaises comme la marquise de Palacios.

Enfin, les Reines elles-mêmes font appel au génie créateur de la grande faiseuse. La Reine d'Espagne lui commande une robe de 838 livres, et la Reine de Suède, de 1780 à 1787, voit son compte d'achats divers monter à 19.244 livres.

Quant à la Reine de France, Marie-Antoinette, ce n'est pas par simple vanité que M^{lle} Bertin se vantait de travailler avec elle. Le relevé de ses achats montre, en effet, que chacune des visites que la marchande de modes faisait à Versailles ou aux Tuileries devait se traduire par une nouvelle commande. Les quatorze mémoires arrêtés par la comtesse de Grammont, ainsi qu'il ressort du résumé dont nous avons cru devoir reproduire le fac-similé, forment pour l'année 1791 et l'année 1792 jusqu'au 10 août, un total de 61.197 livres.

Si l'on songe que ces deux années, pendant lesquelles la malheureuse Reine, en butte à l'impopularité, eut à penser à toute autre chose qu'à ses plaisirs, sont celles où elle se montra le moins prodigue ; si l'on ajoute, qu'en dehors des achats qu'elle fit à M^{lle} Bertin, elle en fit également à M^{me} Éloffe jusqu'au 15 août 1792, on arrive à se faire une idée des sommes énormes que Marie-Antoinette avait dû antérieurement, quand elle n'avait pas d'aussi graves soucis en tête, dépenser pour sa toilette, et l'on n'est plus, comme certains de ses défenseurs enthousiastes, tenté de crier à la calomnie lorsqu'elle est accusée par l'histoire de frivolité et de gaspillage.

Il serait fort intéressant de reproduire dans son détail l'énumération des fournitures faites par M^{lle} Bertin pour la garde-robe de la Reine, dans les deux dernières années qui précédèrent son arrestation. Malheureusement, cela sortirait un peu du cadre que nous nous sommes tracé ; aussi nous contenterons-nous d'indiquer sommairement les principales toilettes que Marie-Antoinette porta pendant cette période agitée.

Pour le jour de Pâques 1791, la Reine revêtit un grand habit, dont le fond était en gros de Naples blanc, brodé de reines-marguerites en soie. La jupe était ornée de blondes et de rubans de satin blanc. La garniture seule de cet habit, — car M^{lle} Bertin borna là ses offices — coûtait 720 livres. Pour le jour de la Toussaint, elle choisit des teintes sombres ; son costume est de satin brun orné à profusion de blondes et ne vaut pas moins de 1.400 livres. Le 4 décembre, on lui livra un nouvel habit de satin violet de 700 livres, et le 29 décembre, à l'occasion du jour de l'an, une toilette de satin bleu d'une valeur de 900 livres.

On remarque aussi, au cours de cette année, un grand nombre de

garnitures pour des robes turques, qui devaient être alors en pleine vogue. Le 1^{er} mai, c'est un jupon de crêpe fond blanc rayé de ruban blanc, avec application de fleurs d'anémones violettes, qui est fourni pour une robe turque. Le 1^{er} juin, c'est une garniture, consistant principalement en blondes et en rubans blancs, destinés à orner une autre robe turque de taffetas rose rayé. Le 20 septembre, nouvelle garniture de blondes à fond d'alençon, pour une robe turque de moire rayée violet sur violet. Si nous ajoutons qu'au cours de cette année 1791, M^{lle} Bertin fournit encore à la Reine plusieurs manteaux de gaze, de nombreux fichus et manchettes en dentelle ou en gaze de Chambéry, des blondes et de la comète pour orner les corsets, du satin blanc pour la coiffure, on en arrivera à cette conclusion que, malgré tous les événements graves qui marquèrent cette période : fuite et arrestation de la famille Royale à Varennes, agitation populaire de plus en plus menaçante, décrets contre les émigrés et les prêtres réfractaires, la pauvre Marie-Antoinette continuait à donner le meilleur de son temps aux chiffons et aux colifichets.

En 1792, pendant les sept mois qui précèdent son incarcération, la Reine paraît, au contraire, avoir pris conscience de sa véritable situation. Plus de ces toilettes aux tons clairs, ornées de dentelles, de rubans et de passementeries, qu'elle affectionnait. Rien que des agencements d'anciens costumes, des habits de couleur sombre. Le 20 janvier, voici un manteau de taffetas noir; le 13 mars, un bonnet de grand deuil de crêpe blanc; le 28 mai, deux nouveaux bonnets de grand deuil en crêpe blanc; le 4 juin, une transformation de deux bonnets dont les coiffes sont remplacées par du crêpe et de la gaze. Faisant contre fortune bon cœur, Marie-Antoinette va même jusqu'à porter des rubans tricolores pour l'anniversaire de la prise de la Bastille. Une note du 13 juillet porte : « *Avoir posé sur un pouf des nœuds de rubans « à la nation » qu'on a fournis; 4 livres. »*

Elle avait, en effet, fait auparavant l'acquisition de rubans aux couleurs nationales, acquisition qui dans le Livre-Journal de M^{me} Éloffe figure sous cette mention : « *4 janvier 1792, achat de rubans nationaux, soit 12 aunes ruban rose et blanc satiné et 12 aunes bleu (1).* »

1. De Reiset.
Livre-Journal de
M^{me} Éloffe, 1885,
T. II, p. 508.

La dernière fourniture un peu importante, que M^{lle} Bertin ait faite à la reine avant son incarcération au Temple, est celle du 28 juillet 1792, le jour même où paraissait l'insolent manifeste de Brunswick, qui devait pour une bonne part contribuer à la perte

de la famille royale. La voici, telle qu'elle est libellée dans le livre de la grande couturière :

« Le 28 juillet. La garniture d'un grand habit de taffetas bleu et le bas de robe pareil garni d'un volant de crêpe bleu, une grande blonde, fond d'alençon, un tulle plissé sur la couture, un second plissé au-dessus du volant, la tête de taffetas bleu brodé et cordonné, une blonde plissée au haut de la tête, au bas de robe une même bande qu'à la jupe, une bâtarde fond d'alençon à bouquet, et plissée au bord et un tulle à la silhouette derrière. »

Hélas ! Marie-Antoinette ne devait guère porter toutes ces fantaisies, ces volants, ces blondes et ces tulles que la fidèle couturière avait combinés avec le même soin et la même recherche qu'au temps de la splendeur et de la puissance de sa royale cliente !

La chute de la Royauté causa de grosses pertes à M^{lle} Bertin. Il résulte en effet des divers comptes que nous avons compulsés, qu'en 1792, il lui était dû environ 300.000 livres, qu'elle ne put jamais recouvrer. Par ce chiffre de découvert, on peut juger quel pouvait être, à la fin du XVIII^e siècle, le chiffre d'affaires d'une couturière à la Mode et comprendre par suite l'importance qu'avait conquise dans son ensemble cette industrie essentiellement parisienne.

De la Révolution à nos jours.

La Révolution, qui a si profondément modifié la société de l'ancien régime, qui a substitué un monde nouveau à celui qui existait depuis plusieurs siècles, a eu forcément une répercussion sur la Mode, cette fidèle image des mœurs. Deux causes principales ont amené une transformation complète dans le costume. *La suppression définitive des jurandes et maîtrises, en délivrant de toute réglementation et de toute surveillance les fabricants d'étoffes et les couturiers, a développé leur initiative et leur a permis de créer toutes sortes de tissus et de modèles.* En même temps, la disparition de la clientèle aristocratique, qui servait autrefois de guide à la Mode, a orienté, vers une conception différente du costume, les efforts des confectionneurs.

Les changements dans la Mode ont rarement été aussi répétés et aussi rapides que pendant la Révolution et, s'il fallait suivre pas à pas les mille transformations du costume à cette époque, on devrait y consacrer bien des pages. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux types d'habillement.

Les hommes, dans le choix de leurs habits, ont surtout cherché à afficher leurs opinions politiques. C'est ainsi que les partisans de l'ancien régime, les « *ci-devant* », portaient l'ancien costume du temps de Louis XVI, mais en ayant soin de n'employer que des couleurs sombres. Les adeptes du nouvel état de chose, les « *patriotes* », arboraient les trois couleurs à leur chapeau, sur leurs gants, et sur le revers de l'habit. Ils avaient d'ailleurs fait subir d'assez importantes modifications à l'ancien habit à la française, qui avait été pourvu de larges revers et auquel deux entailles placées plus haut que la ceinture avaient été faites sur le devant. Le gilet, débarrassé des basques, était à peu près semblable à celui que nous portons encore aujourd'hui. Quant à la culotte qu'on avait conservée, elle était sans aucune ornementation et s'arrêtait au-dessous du genou. Enfin le chapeau était rond et de forme assez élevée. Ces modifications n'ayant pas paru suffisantes aux ultra-démocrates, ceux-ci adoptèrent un costume encore plus simple, composé d'une veste ou *carmagnole*, sur laquelle venait s'attacher un pantalon, ce qui permit à ceux qui le portaient de s'appeler des « *sans culotte* ».

Les hommes qui se piquaient d'élégance et qui prirent successivement les noms de « *muscadins* » et d'« *incroyables* » revêtirent des costumes extravagants dont le type est bien connu, car il a été popularisé par la gravure et par le théâtre. Jamais depuis Henri III on n'avait vu une perversion de goût aussi complète que celle qui est accusée par ces bizarres accoutrements dans lesquels les accessoires du vêtement : pans de l'habit, revers, cravates, jarretières, avaient pris des proportions énormes, qui donnaient à l'ensemble du costume un aspect caricatural. Malgré ces exagérations voulues, combinées à plaisir, dans le but de se distinguer du commun et par cela même exceptionnelles, l'habillement masculin, sous la Révolution, révèle un acheminement certain vers les formes pratiques auxquelles devait aboutir le xix^e siècle. Ils n'allaient plus guère laisser de prise aux fantaisies de la Mode. (Voir pl. XXIII a, une Dame sous la Convention et un Membre du Directoire Exécutif.)

Le costume des femmes, pendant les premières années de la Révolution, est simple et gracieux. Les paniers, le corset et tous les autres artifices, à la Mode quelques années auparavant, ont disparu. Le tableau de Mauzaisse qui a été exécuté certainement longtemps après la scène qu'il représente et dans laquelle on voit *M^{me} de Genlis, sa fille Paméla*, qui devait bientôt devenir *Lady Fitz Gerald*, et son élève, la jeune *princesse d'Orléans*, nous montre quelles étaient les toilettes en usage vers 1792. Les robes de taffetas

Kaulbach 1784-1844

Imp Ch. Willmann

Dancla ou Lady Fitz-Gérald (+1831)
Eugénie, Adélaïde-Louise, Princesse d'Orléans (+1847)
Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin
comtesse de Gentis (+1830)
Musée de Versailles

Robert Lefevre 1766-1830

Emp. Ch. Wittmann

Marie-Julie, Reine d'Espagne (+ 1845)
 Lénaïde-Charlotte-Julie (Princesse de Canino)
 Musée de Versailles

portées par M^{me} de Genlis et par sa fille n'ont d'autre ornementation qu'une frange dans le bas et celle de la jeune princesse, en gros de Tours, n'est guère plus agrémentée. Le seul accessoire indispensable du costume féminin d'alors, est une écharpe ou châle en tissu léger, crêpe, gaze, châle ou cachemire. Posée sur les épaules, cette écharpe vient croiser sur la poitrine et est nouée en arrière de façon à laisser pendre les deux pans.

Sous le Directoire, le costume féminin est infiniment plus curieux à étudier que celui des hommes : non pas qu'il soit original — imaginé par le peintre David, il était en effet directement inspiré des formes grecques et romaines — mais il avait du moins cette grâce un peu hardie qui fait valoir, même au détriment de la pudeur, les belles lignes du corps féminin et qui devait un siècle plus tard lui attirer de nouveau les faveurs de la Mode.

Pour habiller les femmes au goût de cette époque, pour leur donner l'allure des statues antiques qu'elles prétendaient copier, il fallut de toute nécessité renoncer aux soieries rigides et cassantes, dont on avait précédemment orné la monumentale carcasse qui entouraient les élégantes du règne de Louis XV et de Louis XVI. On leur substitua les étoffes unies et légères, les gazes, les linons qui se drapaient harmonieusement sur les épaules, sur les hanches et laissaient à découvert le bras et la jambe.

C'est à cette Mode nouvelle qu'il faut attribuer la transformation qui s'opéra alors dans l'industrie lyonnaise et qui lui fit, pendant plus de vingt-cinq ans, abandonner le façonné qui avait tant contribué à sa gloire. Ainsi apparaît, une fois de plus, l'influence décisive de la Mode sur l'orientation de la fabrication.

Le costume adopté sous le Directoire se modifia quelque peu sous le Consulat et sous l'Empire. Il se débarrassa notamment de certaines exagérations, comme l'ouverture de la jupe sur le côté, — qui en marchant laissait voir la jambe, — mais il demeura néanmoins dans la tradition antique et exigea toujours l'emploi des étoffes souples.

Quand Napoléon I^{er} tente de faire revivre les splendeurs de l'ancienne Cour, on voit le luxe reparaître dans le costume. S'habillant lui-même très simplement, il veut que ses officiers, ses fonctionnaires et les femmes qui paraissent dans les réceptions des Tuileries ou de Fontainebleau, soient revêtus des plus riches étoffes. (Voir pl. XXIII a, l'Impératrice Marie-Louise et une dame de la Cour sous Napoléon I^{er}.)

Lui-même, dans les circonstances solennelles, n'hésite pas à se

montrer sous un costume d'apparat. Pour la cérémonie du couronnement, qui a été retracée par le tableau célèbre de David, il portait « *le manteau impérial de velours pourpre parsemé d'abeilles d'or, et brodé de branches d'olivier, de laurier et de chêne entourant la lettre N.* » Ce manteau, ouvert du côté gauche, laissait voir l'épée soutenue par une « *écharpe de satin blanc brodée d'or.* » Il était vêtu en-dessous « *d'une robe longue de satin blanc, également brodée d'or, dont le bas était brodé et garni de torsades d'or et chaussé de colthurnes de satin blanc brodés et lacés d'or.* »

L'Impératrice Joséphine n'était pas moins somptueusement vêtue. « *Son manteau de velours pourpre, orné de broderies d'or semblables à celles de l'Empereur, était doublé et bordé d'hermine. Sa robe à manches longues de brocart d'argent, était parsemée d'abeilles d'or et ornée dans le bas de broderies, de franges, et de crépines d'or. Son corsage et le haut des manches étaient enrichis de perles et de pierres de couleur et elle portait une collerette de dentelle.* »

Ces deux costumes avaient coûté 1.123.000 francs. Mais si Napoléon, en dehors de circonstances extraordinaires comme celle-là, dépensait peu pour sa toilette, il n'en était pas de même de l'impératrice Joséphine ⁽¹⁾ qui engloutit des sommes énormes en achats de robes, d'étoffes, de fourrures, d'effets de mode, de bijoux, de fards et de parfums; elle fut jusqu'à sa mort — car elle conserva la même prodigalité après sa répudiation que lorsqu'elle était sur le trône — une cliente de premier ordre pour les couturiers et les marchandes de Mode. M. Frédéric Masson, si documenté sur tout ce qui se rapporte à l'époque impériale, estime qu'elle ne possédait pas moins de 676 robes, de 252 chapeaux, de 60 châles de cachemire, de 413 paires de bas, et de 785 paires de souliers et brodequins.

Ses principaux fournisseurs, en ce qui concerne les robes et tissus de soie, étaient *Fillion, Le Normand, Vacher et Mourtier, M^{lle} Despeaux, Herbault, Duplan, Binelli et Bertin*, et surtout *Leroy* qui avait alors la grande vogue. A ce dernier, dont les costumes coûtaient, en moyenne, de 2.000 à 3.000 francs, elle ne versa pas moins, en six ans, dans la période qui s'étend de 1804 à 1809, de 766.476 francs ⁽²⁾.

Pour se faire une idée des sommes qui furent englouties par elle, pour sa toilette, il suffira de donner le total des dépenses indiquées par M. Masson, qui peut être évalué à plus de 30.000.000 de francs ⁽³⁾.

On voit par là que le goût du luxe et de la coquetterie chez

1. Defontaine.
Du costume civil officiel, 1908, pp. 45 et 50.

2. Frédéric Masson. *Joséphine, impératrice et reine*, pp. 45-50.

3. Frédéric Masson. *Joséphine, répudiée*, p. 377

St. Denoat 1763-1820

Emp. Ch. Wittmann

Marie-Pauline, Princesse Borghèse 1780-1825
Musée de Versailles

Engraving 1774-1829

Engl. Ch. Hellmann

Maria Louise et le Roi de Rome (1791-1847)

Musée de Versailles

les femmes n'était pas mort avec l'ancien régime et que Joséphine avait continué les traditions de Marie-Antoinette.

La plupart des costumes de soie portés sous l'Empire étaient ornés de broderies, de franges et même de paillettes, ce qui leur donne parfois un aspect un peu clinquant. Mais lorsque la broderie est dessinée par un artiste de la science et du goût de Bony, elle communique à l'étoffe une richesse et une somptuosité sans égales.

Les trois portraits que nous avons cru devoir reproduire montreront l'emploi constant de la broderie à cette époque.

Le premier, celui de *Marie-Julie*, reine d'Espagne, femme de Joseph Bonaparte, et de sa fille *Zénaïde-Charlotte*, par Robert Lefebvre, en offre un exemple. La robe de la Reine, coupée suivant la forme alors en usage, c'est-à-dire resserrée au-dessous des seins et tombant jusqu'en bas sans dessiner la taille, et les manches, très légèrement bouffantes au haut du bras, sont brodées d'or, ornées dans le bas d'une frange d'or, et de satin blanc.

La longue traîne formant manteau qui part du milieu du dos est également couverte de broderies. La fille de la Reine, la future princesse de Canino, est vêtue de taffetas avec des franges d'or.

Le costume de *Marie-Louise* dans le portrait de Franque présente les mêmes caractères généraux. L'Impératrice porte une robe de satin blanc brodée d'or en relief et un manteau de brocart rehaussé d'hermine.

Enfin, le portrait de *Pauline Borghèse*, par M^{me} Benoist, montre ce que pouvait avoir parfois de criard le luxe de la Cour impériale. La sœur de Napoléon est représentée avec une robe de satin blanc ornée de broderies bleues avec des paillettes d'or en relief. Le tablier de la robe est brodé en vert, et la longue traîne, également de satin blanc, est toute brodée d'or.

La Restauration marque une période de réaction contre le luxe un peu factice du premier Empire. Les princesses, qui, pendant leur émigration avaient vécu en Angleterre, en avaient rapporté le goût des costumes en usage de l'autre côté de la Manche. C'est à cette influence qu'il faut attribuer la façon inélégante dont les femmes se vêtirent pendant la période qui va jusqu'à 1825. Rien n'est moins seyant que ces robes courtes et étriquées, ayant pour seuls ornements des volants au bas de la jupe; ces manches à gigot, souvenir déformé des somptueuses Modes du xvi^e siècle; ces corsages de lingerie ou de dentelles, réminiscence malheureuse des *canesous* du xviii^e siècle. (Voir pl. XXIII b. 1800-1805-1820.)

Il semble, au premier abord, assez étrange que cette époque, où l'on recherche la sobriété dans le costume, ait justement coïncidé avec le retour à l'emploi des façonnés. (Voir pl. XXIII b. 1820-1821-1822-1823). Cela tient au merveilleux outil, dont Jacquard venait de doter l'industrie lyonnaise et grâce auquel on pouvait établir les tissus façonnés à des prix infiniment plus bas qu'auparavant. Mais ces étoffes, disons-le, étaient tout à fait inférieures à celles que Lyon avait produites au XVIII^e siècle. La longue dépression du façonné avait forcément amené la disparition de tous les artistes et de tous les habiles techniciens, qui avaient fait le succès de l'industrie française de la soie. Aussi, les étoffes de cette époque sont-elles d'une exécution gauche et inhabile. Les dessins mal composés sont mal mis en carte et ne se prêtent en aucune façon à l'emploi qu'on en peut faire dans le costume féminin.

« L'étoffe décorée, a écrit avec sa haute compétence et son goût si élevé M. Edouard Aynard, en était venue chez nous à ne plus être qu'un tableau sur la soie. Rien de plus offensant pour le goût ou pour le sens commun avec lequel le goût entretient parenté, que ces tissus couverts de bouquets touffus, modelés tels qu'ils s'étaient présentés à l'œil du dessinateur sous un jour d'atelier, c'est-à-dire formant tableau. On juge quel effet étrange devait produire cette série de tableaux, vus sur mille plans et plis d'une robe, plans et plis brisant la lumière et dénaturant les formes. La femme, avec le sens si pénétrant de ce qui la pare, s'est aperçue de ces erreurs et a fait appel au costumier et à la couturière, pour les combattre (1). »

1. Aynard. *Lyon*
en 1889.

Les Modes de la Restauration, sans originalité, sans élégance et presque sans goût, sont les moins intéressantes de toutes celles que nous avons passées en revue. Un instant, la duchesse de Berry, intelligente, jolie, ambitieuse, avait songé à jouer en France le rôle d'inspiratrice de la Mode. Elle avait organisé des ballets et des fêtes costumées, dans lesquelles elle s'était efforcée de faire revivre les splendeurs du passé, comme cette curieuse reconstitution du mariage de Marie Stuart et de François II, où elle représentait Marie Stuart. Plus tard, en 1829, elle n'avait pas hésité à donner son patronage à un journal intitulé *La Mode*, qui était dirigé par Émile de Girardin et auquel collaboraient nombre d'écrivains distingués. Elle se flattait ainsi de former le goût public et d'amener la masse à une plus juste compréhension de ce que doit être le costume. Nous avons retrouvé dans cette ancienne publication une bien jolie définition de la Mode, par Jules Janin, qui mérite d'être citée, car elle est ici tout à fait à sa place :

Winterhalter (1806-1873)

Imp. Ch. Holtmann

La Reine, Marie-Amélie (1782-1866)

Musée de Versailles

Winterhalter 1866 (1878)

Imp. Ch. Holtmann

La Duchesse d'Angoulême (+ 1869)

Musée de Versailles

« *La Mode*, disait-il, est la reine du monde; elle tient dans ses mains le présent flatteur dont se colorent les objets les plus minutieux de la vie réelle; elle donne la forme à tout, à tout le bon goût et la grâce, la vie à tout; elle anime, elle crée, elle revêt des brillantes couleurs tout le bien-être de l'état social; c'est la nature ornée, la nature plus belle; c'est quelque chose d'élégant et de chaste; tour à tour vive et sévère, folâtre et réservée, un pli de moins, un parfum de plus, une rose dans ces cheveux d'ébène, une perle sur ce jeune front, et aussitôt tout change, tout est mieux, tout est bien et tout est beau (!) »

1. *La Mode*,
1829, 4^{me} livrai-
son, p. 81.

Malheureusement, ce n'était là que de la littérature et quand on voit les toilettes de la fin de la Restauration et celles du temps de Louis-Philippe (voir pl. XXIII b. 1828-1829-1830-1832-1835-1836-1839-1840-1845), elles répondent assez mal au joli tableau qu'en traçait Jules Janin.

L'aspect en général est plutôt lourd et donne à la femme une silhouette bizarre; le chapeau monumental ou le cabriot étroit, qui cache en partie la figure, les hauts de manches énormes qui déforment le bras, la taille serrée en pointe, la jupe qui forme cloche, trop courte pour son ampleur, posée sur une crinoline, dont la forme à ses débuts n'est pas encore aussi exagérée que nous allons la voir, ne sont pas faites pour permettre à la femme de faire ressortir sa beauté physique et de mettre en valeur toute la grâce qui la caractérise.

Le portrait de la *Reine Marie-Amélie*, par Winterhalter, le peintre officiel de la Monarchie de Juillet, nous la représente dans un costume de satin bleu de fort belle qualité, rehaussé d'un triple volant de dentelle de soie blanche vieux ton, certainement de grand prix, et nous montre bien le type de la silhouette de l'époque.

Si la physionomie sympathique et l'air noble de la Reine nous font oublier, un instant, l'aspect du costume, nous ne pouvons cependant nous empêcher de constater qu'il manque complètement de cette grâce que la « *Mode* » devait, au dire de Jules Janin, donner à toutes choses.

Le portrait de la jeune et gracieuse *duchesse d'Aumale*, par le même peintre, présente une toilette d'un aspect général plus agréable. L'imitation du Louis XIV, caractérisée, non seulement par la coiffure mais aussi par la forme du corsage, y est certaine, mais la robe, avec sa double jupe en taffetas glacé d'un aspect général grisaille et cerise, demeure lourde et sans harmonie. On remarquera l'emploi qui y est fait de la dentelle : elle ne sert pas simplement à orner le haut du corsage ou les manches, elle est appliquée sur le

taffetas changeant, et c'est elle qui en somme donne à l'étoffe sa décoration.

Vers 1840, une Mode qui devait durer plus de trente ans, celle des châles des Indes, vient à se répandre dans le public. Dès lors ces carrés d'étoffes, placés de façon à former une ou plusieurs pointes qui tombent dans le dos et qu'on porte sur les épaules, (voir pl. XXIV b.) se substituent comme vêtement de dessus à toute autre pièce, jaquette, manteau, etc. Le châle de laine et soie, et en fin cachemire, a fait pendant plus de trente années la fortune de Nîmes.

Jusqu'à la révolution de 1848, le costume féminin n'a donc présenté qu'une reconstitution maladroite de tous les styles antérieurs sans pouvoir acquérir une véritable originalité. Spécialement en ce qui concerne la soierie, on était arrivé, comme nous l'avons indiqué d'après M. Aynard, à un emploi absurde des tissus façonnés. Une réforme complète était nécessaire. Elle fut l'œuvre des couturiers, qui n'ont pas, comme on l'a dit, créé de toutes pièces, une industrie qui n'existait pas, — les noms des grands faiseurs du ^{xvii}^e, du ^{xviii}^e siècle et du Premier Empire, que nous avons rappelés, suffisent à faire justice de cette légende — mais qui l'ont profondément transformée.

Disons toutefois que, pendant la première moitié du ^{xix}^e siècle, il n'y en a pas moins eu un certain nombre de maisons de couture et de modes assez importantes.

Parmi les maisons de couture on peut citer les maisons :

Alexandre (1814-1848), *Delille* (1816-1847), *Gagelin* (1820-1847), *Hippolyte* (1820-1832), *Lavigne* (1882-1848), *Rome* (1833-1846), *Jenny Raybaud* (1835-1848), *de Noailles frères* (1820-1848);

Et dans les modes les maisons :

D'Herbault (1820-1848), *Beauvais* (1834-1834), *La Rochelle* (1821-1838), *Hocquet* (1823-1832), *Armand* (1826-1840), *Lepetit* (1827-1847), *Millet* (1826-1848), *Guichard-Pavie* (1828-1848), *Rousseau-Leblanc* (1832-1848),

M^{me} Roger, qui était établie 26, rue Nationale Saint-Martin, et M. Worth, d'abord employé dans la maison Gagelin, puis installé à son propre compte, eurent les premiers l'idée de vendre des costumes tout confectionnés et d'établir eux-mêmes un certain nombre de modèles, sur lesquels les clientes pouvaient se décider. Ce fut l'origine de l'industrie de la grande couture, qui peu à peu est arrivée à diriger la Mode et qui, on doit le dire à son honneur, a

donné au costume féminin un cachet qu'il n'avait point jusque-là. Il a ainsi mérité la confiance que l'étranger accorde au goût français.

Le Second Empire a marqué une reprise de la recherche et du luxe dans les toilettes. Les réceptions organisées aux Tuileries, à Compiègne et à Fontainebleau par la nouvelle cour, où brillaient aux côtés de l'Impératrice Eugénie tout un essaim de jolies femmes, parmi lesquelles on remarquait principalement M^{me} de Metternich et M^{me} de Pourtalès, contribuèrent puissamment au développement de l'élégance et du luxe des toilettes, qui est inné chez la femme. En même temps, les Expositions universelles de 1855 et de 1867 amenaient à Paris une quantité de riches étrangères, qui furent vite séduites par le cachet particulier, le « *chic* », comme nous disons aujourd'hui, de la toilette de nos parisiennes et qui, rentrées dans leurs pays, ne songeaient qu'à les imiter.

Peut-être y aurait-il beaucoup à dire, et surtout à redire, sur le costume des femmes pendant le Second Empire. La vogue de la crinoline inconsiderée comme forme, cette résurrection malencontreuse du vertugadin, semble en effet avoir été un défi jeté à la logique et au bon sens. Néanmoins, les costumes de cette époque, en faisant abstraction de cet encombrant et disgracieux accessoire montrent un emploi plus judicieux des tissus, une certaine recherche dans l'art de draper et un choix assez heureux dans les garnitures. (Voir pl. XXIV a. 1850-1855, 1860-1865.)

La grande couture a eu sur l'industrie de la soie une influence des plus utiles. C'est elle, en effet, qui par ses efforts incessants, parvint à remettre en honneur les riches tissus et leurs belles nuances d'autrefois. Le satin qui, naguère, avait joué un rôle important dans la toilette n'était plus employé que pour la tabletterie et la maroquinerie; de nouveau, on le vit apparaître dans le costume féminin. Le velours, également délaissé, reprit son rôle d'étoffe opulente, qui convenait si bien aux robes de cérémonie. *Lors de la distribution des récompenses de l'Exposition de 1855, l'Impératrice Eugénie revêtit une robe de velours épinglé cerise, recouverte d'une jupe d'alençon qui n'avait pas coûté moins de 75.000 francs* (1). On peut citer à cette époque comme la plus importante maison de couture celle de Worth qui fut le fournisseur officiel de la Cour.

La chute de l'Empire et la disparition définitive d'une cour qui, malgré les modifications introduites dans les mœurs par la Révolution, donnait encore le ton au monde élégant, n'ont pas eu pour effet de supprimer la Mode. Celle-ci a, tout au contraire, conquis

1. Gaston Worth.
*La Couture et la
Confection des vêtements de femme*,
1895, p. 28.

une influence de plus en plus prépondérante. Cela tient à ce que la recherche dans la toilette, qui était jusqu'alors le privilège de quelques-uns, s'est, grâce à la diminution du prix des étoffes, au besoin grandissant de bien-être et de luxe, répandue dans toutes les classes de la société. Au lieu de n'avoir qu'un petit noyau de fidèles, que la masse suivait d'assez loin, la Mode, « *nouvelle déesse pour qui la femme est prête à tout sacrifier* », compte maintenant des millions d'adoratrices. Cette évolution dans les mœurs a eu comme résultat de rendre de plus en plus rapides les modifications dans le costume féminin. C'est bien à tort qu'on a accusé les grands couturiers et les modistes d'être les auteurs de ces perpétuels changements, qui obligent leurs clientes, pour demeurer à la Mode, à renouveler constamment leurs toilettes. La vraie cause de cette instabilité réside dans l'habitude qu'ont prise les magasins de nouveautés de copier les modèles des bons faiseurs et de les établir à des prix dérisoires, obtenus en employant des tissus de basses qualités et en payant une main-d'œuvre au rabais pour une façon peu soignée. Cette vulgarisation des modèles, qui ont parfois demandé beaucoup de recherches et de tâtonnements à leurs créateurs, « *véritables artistes* », oblige les couturiers et les modistes à renouveler sans cesse le type de leurs créations ⁽¹⁾.

Il est donc assez difficile de suivre avec exactitude les nombreuses transformations qui se sont produites depuis 1870 dans la Mode féminine.

On a successivement imité tous les styles et toutes les époques en les simplifiant et en les rendant plus pratiques, mais à part les costumes de sport et de voyage, qui ne ressemblent en rien à ce qu'on avait vu jusqu'alors, ces divers costumes n'ont pas un caractère bien marqué d'originalité. Ce défaut est d'ailleurs commun à tous les arts décoratifs, dont le costume n'est en somme qu'une branche, et qui, malgré d'incessantes recherches et des essais parfois intéressants, n'ont pu se dégager complètement des influences anciennes et créer un véritable style.

Il serait pourtant profondément injuste de méconnaître que nos couturiers, nos modistes ont mis, dans l'agencement de leurs toilettes, et de leurs chapeaux, dans la combinaison des étoffes et des couleurs ou des fournitures diverses, une note de goût, une harmonie, qui donnent, à certains de leurs modèles un véritable charme. Si les lignes générales du costume et les formes des chapeaux ont souvent pu susciter de légitimes critiques, les détails en ont presque toujours été ravissants. Jamais, pour l'ornementation

1. Montaillé. *Du costume féminin*, 1896.

J. Lambert de Bocquie del.

Jorg Ch. Wittmann

Le Grand Prix de Paris (1875)

J. B. de Beque del.

Imp. Ch. Wittmann

Les Drais (1908)

des robes, on n'a su tirer meilleur parti de la mousseline, des crêpes unis ou brodés et des autres tissus légers, dont on a fait des riens exquis, qui enveloppent la femme d'un nuage vaporeux bien fait pour relever encore sa grâce naturelle. De même, dans la création des chapeaux, les modistes ont su mettre une exquise fantaisie et employer avec adresse toutes ces garnitures d'étoffes façonnées ou légères, de fleurs, de plumes, de fantaisies ou de galons, qui accompagnent si bien ces toilettes et en rehaussent le cachet. Il n'est pas jusqu'à ces tulles, ces gazes, ces voilettes légères ou épaisses qui, laissant deviner les charmants traits de celles qui les portent, ne complètent harmonieusement le costume féminin.

On doit également savoir gré à ceux qui s'occupent de Modes d'avoir compris, surtout dans les derniers temps, que « *la toilette était faite pour la femme et non la femme pour la toilette* », c'est-à-dire, que les costumes qu'ils créaient, avaient surtout pour but de rehausser la beauté féminine ; qu'ils ne devaient pas être des pièces de musée qu'on ne peut déranger sous peine de leur faire perdre leur caractère et leur beauté, mais de véritables vêtements s'adaptant à la forme vivante, suivant ses mouvements et sa souplesse, et conservant toute leur grâce, que la femme soit immobile, qu'elle marche ou qu'elle soit assise.

Depuis 1848, époque où elle fut véritablement fondée, la Grande Couture a passé par trois phases différentes. Pendant la durée du second Empire elle a pris un très vaste essor et comportait, à l'exception des chapeaux, la fourniture de tout ce qui constituait la toilette féminine. A partir de 1870, la confection pour manteaux et pour robes ; la confection pour jupons et corsages, la lingerie et les déshabillés, etc., se sont nettement séparées de la couture pour former d'autres branches importantes dans le commerce des Modes.

Enfin, depuis 1895, les maisons du quartier de la Paix, dont le développement n'a cessé de s'accroître, « *Couture et Modes* », ont porté leurs efforts vers la clientèle étrangère et principalement vers la clientèle anglaise et américaine. Certaines d'entre elles ont même créé des dépôts à Londres, les autres se contentant de faire voyager et d'entretenir des rapports suivis avec l'Angleterre et l'Amérique du Nord.

La Mode, depuis 1871, a subi plusieurs orientations différentes.

Dans la période assez longue qui va de la guerre franco-allemande à 1889, on porte surtout la robe drapée à laquelle on donne une certaine ampleur à l'aide de tournures plus ou moins volumi-

neuses. (Voir pl. XXIV b. 1875-1880-1885.) Aussi, la plupart des toilettes ont-elles beaucoup de rapport avec le costume de l'époque de Louis XV.

Les deux jolis costumes créés par Worth, un des maîtres de la Couture, pour le *Grand Prix de 1875* que nous avons cru utile de reproduire, indiquent quelques-uns des caractères de la toilette à cette époque. Dans l'un et dans l'autre, on remarque une jupe de dessus drapée en arrière, qui laisse voir une autre jupe garnie de volants, et un corsage ajusté avec des basques. Toutes deux sont en taffetas, mais dans l'une, le taffetas est rayé et bordé d'un ruban de satin, tandis que dans l'autre, rayure et bordure sont formées par une application de ruban de velours noir.

Les formes des manches ont beaucoup varié pendant toute cette période; elles ont été, suivant les années, tout à fait ajustées, demi-ajustées, bouffantes au-dessous de l'épaule ou à hauteur de l'épaule : les jaquettes ont également différé de longueur et ont été portées, tantôt fermées et tantôt ouvertes; mais l'aspect général du costume est à peu près demeuré le même.

De 1889 à 1908 (voir pl. XXIV b, 1890, 1895, 1900, 1905, 1908), les formes se sont modifiées. On a porté les robes fourreau, serrées au corps, dont elles épousaient les lignes et qui offraient quelque analogie avec celles des femmes égyptiennes; puis les robes cloches évasées dans le bas comme au xvi^e siècle, mais sans aucune draperie, de façon à laisser au corps sa liberté et son ondulation.

Enfin, depuis 1907, nous avons assisté à un retour triomphant des modes en usage sous le Directoire et sous le premier Empire. Le corsage et la jupe ne sont plus séparés : la robe serrée au-dessous des seins n'épouse qu'imparfaitement la taille, elle tombe droit jusqu'à terre et, afin de supprimer son ampleur, on porte des « combinaisons ». Nous avons montré, dans la planche qui reproduit un coin de cette fête de l'élégance qu'on appelle la *Journée des Drags*, diverses toilettes de 1908, dont les créations sont dues à quatre maisons justement réputées : *M^{mes} Callot sœurs*, et *Chéruit* pour les costumes, *M^{ms} Reboux* et *Suzanne Talbot* pour les chapeaux. Cette Mode, qui est encore celle suivie au moment où nous écrivons ces lignes, ne sera peut-être plus la même quand elles paraîtront, car, comme disait Mercier, il y a cent cinquante ans : « *Tandis que j'écris, la langue des boutiques change; on ne m'entendra plus dans un mois.* »

Dans la mode, comme on pourra s'en rendre compte pl. XXIV b., les transformations, quant à la forme, furent nombreuses, durant

ces trente dernières années : de petites dimensions vers 1870, les chapeaux, actuellement, ont pris des proportions exagérées comme grandeur. Les dentelles, vers 1873, les broderies, vers 1880, les oiseaux, vers 1890, et les énormes fantaisies de plumes de nos jours ont alterné comme garnitures avec les rubans et les fleurs.

Les modifications successives, qui se sont opérées dans la toilette féminine depuis 1871, ont eu une répercussion directe sur la fabrication des soieries, et si les phases de son évolution ne correspondent pas tout à fait aux divisions — forcément un peu arbitraires — que nous avons établies dans cet historique incomplet de la Mode, elles ne s'en éloignent pas très sensiblement.

De 1871 à 1883, la Mode a été très défavorable à la consommation de la soierie. La vogue des lainages, qui avaient le double avantage de pouvoir se draper aisément, étant infroissables, et de coûter moins cher, a réduit les tissus de soie à ne plus être dans la toilette qu'un simple accessoire, employé soit pour doubler les costumes, soit pour servir à la confection des jupons de dessous. C'est même cet abandon de l'article qui a amené nos fabricants à chercher s'il ne serait pas possible de donner à la soie les mêmes qualités qu'à la laine. De cette recherche est sortie toute la série des tissus souples actuels.

A partir de 1883 jusqu'en 1895, les progrès réalisés par l'industrie permirent à la soie, dont les prix avaient beaucoup diminué, de lutter avec avantage contre la laine et d'être utilisée, non plus seulement pour les doublures et les jupons, mais aussi pour les corsages, dans la grande consommation. Malgré cela, la soie demeurait encore dans un rôle « humilié », comme l'a dit avec esprit M. Henry Bertrand (1).

Depuis lors, la fabrique lyonnaise, comprenant les besoins de la consommation, qui désirait de plus en plus des étoffes souples et pratiques, a, peu à peu, abandonné les anciens articles épais, rigides, cassants, et créé, grâce au concours d'habiles techniciens, toute une série d'articles inconnus jusqu'alors, depuis les failles, les taffetas, les satins unis et façonnés, jusqu'au velours chiffon, qui, sans perdre aucune de leurs qualités de richesse et de brillant, pouvaient, grâce à leur légèreté et leur souplesse, se prêter aux mêmes usages que la laine.

Il n'est pas douteux que cette véritable révolution, opérée dans l'industrie de la soie, ne soit due presque exclusivement à l'influence de la Mode et de ceux qui lui impriment une direction, c'est-à-dire les grands couturiers parisiens.

1. Henry Bertrand. *L'Industrie de la Soie à Lyon*, loc. cit., p. 39.

L'industrie de la Couture.

Après avoir indiqué à grands traits l'histoire des costumes, on nous permettra maintenant de donner un aperçu sommaire de la façon dont se fait et se lance la Mode et de l'importance de l'industrie de la couture ou de la mode à Paris.

A chaque saison ou plutôt avant la saison, car les Modes d'été sont créées en hiver et celles d'hiver en été, les grandes maisons établissent un certain nombre de modèles de robes et de manteaux, et de chapeaux. Ces modèles s'inspirent, soit de ceux précédemment en usage auxquels on fait subir de certaines modifications qui les rajeunissent, soit de l'imitation des costumes anciens appropriés aux besoins modernes; parfois aussi ils sont imaginés de toutes pièces par le couturier ou la modiste eux-mêmes, ou par leurs collaborateurs.

Le modèle créé, il s'agit de le lancer, c'est-à-dire de le faire accepter par le public. Si le couturier le proposait immédiatement à ses clientes, il est plus que probable qu'aucune d'elles n'oserait se hasarder à porter une toilette qui peut-être étonnerait par sa nouveauté. Il faut donc pour ainsi dire imposer la Mode, en réservant à certaines femmes réputées pour leur élégance et « *dont par suite on ne peut discuter le goût* », le privilège de porter tout d'abord les nouveautés de la saison. C'est ainsi que ces fournisseurs font appel au concours des actrices, obligées par profession de porter des costumes originaux; à celui de certaines femmes du monde jolies, gracieuses et bien en vue, et enfin à celui des demi-mondaines, toujours prêtes à accepter un rôle qui peut les mettre en évidence.

Les grandes réunions parisiennes, dans lesquelles se rencontrent d'ordinaire les femmes riches et élégantes, sont celles dont on profite pour cette exhibition d'un genre spécial. *Grand Prix de Paris, Grand Steeple d'Auteuil, Journée des Drags, Concours Hippique, Premières Représentations, Salons de Peinture, Grands Mariages, thés ou bridges*, sont autant d'occasion de lancer la Mode; et c'est pourquoi, dans les tribunes de Longchamp, ou d'Auteuil, au balcon de la Comédie-Française, ou sur les marches de la Madeleine, on ne manquera jamais de voir réunie dans ces grandes circonstances ce qu'on a appelé « *la critique de la couture ou de la mode* », c'est-à-dire, les premières des principaux ateliers, qui viennent regarder des créations nouvelles, afin de pouvoir s'en inspirer.

Quelle est maintenant l'importance des affaires faites à Paris par les couturiers ou modistes ?

A défaut de statistiques officielles, on comprend qu'il nous est assez difficile de répondre à cette question. M. Léon de Seilhac, qui a publié une étude sur l'Industrie de la Couture à Paris, estime que les grands couturiers du quartier de la Paix font à eux seuls chaque année pour 30.000.000 de francs d'affaires et que les autres maisons de couture de Paris en font pour 150.000.000 de francs ⁽¹⁾.

1. Léon de Seilhac. *L'Industrie de la Couture et de la Confection à Paris*, p. 17.

S'il en était ainsi, cela ferait pour l'ensemble de cette industrie un chiffre total de 180.000.000 de francs. Nous nous garderons bien de contredire cette statistique, car nous ignorons les sources où elle a été puisée et nous n'avons aucun moyen de la contrôler ; mais ce que nous pouvons dire sans crainte d'être démenti, c'est que cette industrie occupe dans la capitale une place considérable et qu'elle assure l'existence d'innombrables travailleuses. Nous ajouterons que ces grandes industries sont de celles qui font le plus d'honneur au génie français, et plus particulièrement parisien, car il en est peu qui jouissent à l'étranger d'une réputation plus indiscutée et plus méritée :

Depuis cette dernière période de trente années nous avons pensé qu'il serait intéressant de dresser la liste des principales maisons ayant existé ou existant encore à l'heure actuelle et la donnons ci-dessus dans l'ordre alphabétique.

POUR LA COUTURE LES MAISONS :

Aine — Barroin — Beer Bechoff — David — Bonnaire — Buzenet et C^{ie} (anc. Caveroc) — Callot sœurs — Cauët (anc. Henriette Tissier) — Champot — Cheruit (anc. Raudnitz sœurs) — Coguenheim — Décot Diemert (anc. Jeanne Hallé) — Dœuillet — Doucet — Drecoll — Dufourmantelle — Dumay — Félix — Francis — Fred — Hantenar — Havet (anc. Agnès) — Lafourcade — Lanvin — Lacroix — Lachartrouille — Lafférière (anc. Marix-Caroline) — Lebouvier — Lodaux — Ludiard — Mantel — Martial-Armand — Monteil — Maubant et Dugdale (anc. Weužel-Nicaud et C^{ie}) — Ney sœurs — Paquin — Poiret — E. Raudnitz — Redfern — Rondeau (anc. Masson Templier) — Rouff Stamler et Jeanne — Susse (anc. Marinda) — Tavernier — Tellier — Worth — Zimmermann.

POUR LA LINGERIE LES MAISONS

Augis — Calvayrac — Poret — Cely — Corné — Cretté — Dalibert et Boyard — Dusuzeau — Franck — Kormann — Le Petit Charollet — Marc Walter — Turbot — Woytot.

POUR LA MODE LES MAISONS :

Alphonsine — Bonni — *Camille et Valentine* — Carlier — Colomb, Cordeau (*anc. Cordeau et Laugaudin*) — Crozet — Feurly — Georgette — Gillot — Gremaud — *Hoffel* — Josse — *Lebel Stritter* — Lenthéric — Lespiaut — *Linn Faulkner* — Loys — Lobros — Marie-Louise — Louison — Mangin-Maurice — Marescot S^{rs} — Michniewiez-Tuvée — Miniggio — Ode — *Pariset* — Paulette et Berthe — A. Petit — *Petit Roger* — Pouyanne — Reboux — Camille Roger — Suzanne Talbot — Tore — (*anc. Billioque-Julia*).

ENFIN, POUR LA CONFECTION, LES MAISONS :

Alexandre — Artus (*anc. Hubert et Riqueur, Émery et Chrétien, Teinturier et Chrétien*) — Bouillet — Bouchon — Carpentier — Costaud et Cousin — Dieu — *Estieu* — Grenier et Foigne — Guillot — *Grange et Magentis* — Langlois — Laur — Ohresser — Oger (*anc. Lecluse et Oger*) — Perdoux et C^{ie} (*anc. Jourdan et Aubry*) — Pingat — Pillet — (*anc. Marchand*) — Prevet (*anc. Boulet*) — Raffin (*anc. Caclard*) — Turbaux — Storch.

A notre avis les affaires de couture et de mode ont pris un développement considérable depuis quelques années, les grandes maisons ne se contentant pas seulement de la clientèle parisienne ou de celle qui vient à Paris, mais allant, comme nous l'avons déjà dit, elles-mêmes chercher la clientèle dans son propre pays, par toute l'Europe et l'Angleterre, voire même l'Amérique. Le chiffre d'affaires a augmenté dans des proportions énormes depuis les huit dernières années, et on peut évaluer aujourd'hui le chiffre de Paris couture à 200.000.000 de francs, celui de la mode à 50.000.000 de francs, et celui de la confection lingerie, etc., à près de 50.000.000 de francs.

C'est, on le voit, une somme énorme de bénéfice pour Paris et on ne saurait trop en rendre hommage à ces différentes industries.

N. B. — Les noms en italique indiquent les prédécesseurs ou les maisons disparues.

Chapitre VIII

RAPPORTS ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

ORS de la visite que M. Fallières fit à Lyon, il y a deux ans, M. Isaac, Président de la Chambre de Commerce de cette ville, saluant, en même temps que le premier magistrat de la République, les représentants de l'industrie anglaise qui assistaient au banquet, s'exprimait ainsi :

« Vous me permettrez, monsieur le Président, de les saluer après vous et de vous saluer avec eux. La grande nation qu'ils représentent est non seulement notre meilleure cliente, c'est aussi une vieille amie à laquelle nous sommes liés par d'anciens et excellents rapports. La renaissance de l'entente cordiale n'a apporté chez nous aucun phénomène nouveau; depuis près de cent ans, c'est ici l'état normal. »

Ces paroles de l'éminent président de la Chambre de Commerce de Lyon n'étaient pas de simples mots de courtoisie adressés à des hôtes étrangers, mais exprimaient avec exactitude la nature des rapports qui, depuis de longues années, existent entre le Royaume-Uni et l'industrie française de la soie. Les diplomates qui ont su rapprocher les deux grandes puissances ont eu parmi nous, industriels et commerçants de France et d'Angleterre, de véritables précurseurs, car, bien avant eux, nous avons pu connaître et apprécier nos qualités respectives, et nous avons compris l'intérêt d'entretenir des relations courtoises.

Dans l'étude magistrale que M. Yves Guyot a consacrée à l'histoire des relations économiques franco-anglaises, la nécessité d'une entente commerciale entre les deux nations est mise en évidence avec une autorité toute particulière (1).

1. Yves Guyot.
*Histoire des rap-
ports économiques
entre la France
et l'Angleterre*,
1908, p. 105.

Ce qui est vrai de notre commerce en général l'est encore plus de celui de la soie car si nos articles, par leur fini et leur « *recherche* », répondent aux goûts de la consommation anglaise, nous avons, de notre côté, un gros avantage à conserver un client qui est à nos portes et qui, *sur les 600.000.000 de francs de tissus que l'industrie française de la soie jette annuellement sur le marché, en absorbe à lui seul 160.000.000*, c'est-à-dire plus du quart.

Bien que la soie ait beaucoup baissé de valeur, bien qu'on l'emploie maintenant à des usages courants, il ne faut pas oublier qu'elle demeure encore aujourd'hui un produit de luxe, qui trouve plus particulièrement des acheteurs chez les peuples riches comme les Anglo-Saxons. Il y a donc de puissantes raisons pour que l'industrie française s'efforce de conserver son plus gros client et pour que l'Angleterre continue à s'approvisionner chez nous de tissus de choix, dont elle ne saurait trouver nulle part l'équivalent.

Toutefois, la phase moderne, que M. Isaac a justement qualifiée de celle de « *l'entente cordiale* », a été précédée d'une longue période, durant laquelle la France et l'Angleterre, qui furent, au point de vue politique, si souvent en lutte, ont vécu sur le pied de guerre économique.

« Prohibition la plus sévère tant à l'entrée qu'à la sortie, interdiction sous des peines extrêmement graves de transporter à l'étranger les métiers en usage, telles sont les mesures par lesquelles l'Angleterre a cru devoir, pendant plusieurs siècles, défendre son industrie de la soie contre la concurrence de la nôtre. »

Ajoutons que, de notre côté, nous ne nous sommes guère montrés plus tolérants envers les produits de sa manufacture qui ne pouvaient qu'assez difficilement passer notre frontière.

Régime prohibitif.

Il est assez curieux de constater que, le premier acte officiel par lequel l'existence de l'industrie de la soie en Angleterre est attestée, soit précisément une loi prohibitive. Un acte du Parlement, de 1454, prohibe, en effet, « *l'introduction sur le territoire anglais des rubans, des franges et des bonnets de soie* ». L'énumération des pro-

duits étrangers auxquels la frontière était fermée indique par elle-même les principaux genres de tissus de soie que l'on fabriquait alors à Londres. On avait voulu forcer ainsi les classes riches, qui s'approvisionnaient de soieries à Gênes ou à Venise, à acheter les produits de l'industrie nationale, mais il avait bien fallu restreindre cette prohibition aux seuls tissus que l'on fabriquât encore dans la Grande-Ile et qui étaient les tissus étroits, les rubans et les franges.

En outre des tisserands, il existait aussi en Angleterre, dès le xv^e siècle, un autre métier de la soie, celui des tordeuses, qui paraissent avoir présenté quelque analogie avec les filaresses, dont parle le *Livre des Métiers d'Étienne Boileau* (1).

Malgré les quelques traces laissées par elle à cette époque, l'industrie anglaise de la soie n'existait qu'à l'état embryonnaire et n'était en mesure de lutter, ni contre les manufactures italiennes, alors en pleine possession de leur vogue, ni même contre les fabriques françaises, qui, bien qu'encore modestes, au xvi^e siècle commençaient pourtant à produire de beaux tissus.

Le roi d'Angleterre, Jacques I^{er}, chercha, au commencement du xvii^e siècle, à soustraire son pays au tribut qu'il payait à l'étranger en organisant la culture du ver à soie. Lui-même engagea ses sujets dans les termes les plus pressants à planter des mûriers, de façon à nourrir les vers à soie. Mais ses efforts furent impuissants, le mûrier n'ayant pu s'acclimater en Angleterre.

On continua donc à demander aux fabriques du Continent les étoffes de soie nécessaires à la consommation. En 1658, rien que Lyon expédiait en Angleterre pour 8.000.000 de livres de soieries. Tours en fournissait également de notables quantités.

La situation changea du tout au tout, vers la fin du siècle, avec l'immigration protestante dont fut cause la révocation de l'Édit de Nantes. On sait qu'un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient dans les manufactures françaises de soie appartenaient à la religion réformée. Mis en demeure de renoncer à leur religion ou de quitter le pays, ils préférèrent s'expatrier. C'est ainsi qu'ils gagnèrent les uns la Suisse, les autres l'Allemagne, ceux-ci la Flandre et les Pays-Bas, ceux-là l'Angleterre. L'émigration fut surtout considérable dans ce dernier pays; on estime, en effet, à 50.000 le nombre des protestants qui vinrent chercher refuge à Londres (2).

Ce sont ces exilés, qui ont réellement fondé en Angleterre l'industrie de la soie. Peu après leur arrivée, on voyait un des

1. Pariset. *Les industries de la soie*, loc. cit., p. 182.

2. Georges Bry, *Histoire industrielle et économique de l'Angleterre*. 1900. p. 343.

quartiers de Londres, celui de Spitalfields ⁽¹⁾, où ils formaient une véritable colonie, se couvrir de métiers à tisser la soie, et bientôt, lorsque les réfugiés eurent formé des apprentis, ils purent fournir d'ouvriers habiles le reste de l'Angleterre. Dès lors, on fabriqua, à Londres et sur d'autres points du royaume, tous les articles qu'on était obligé jusque-là de demander à Lyon et à Tours, notamment les satins, les velours et surtout les taffetas, dont Londres consommait chaque année pour près de 5.000.000 de livres.

L'industrie du moulinage de la soie qui existait aussi, puisque l'on trouve la trace, dès cette époque, d'une corporation de mouliniers, mais qui était sans grande vitalité, ressentit également les effets de la révocation de l'Édit de Nantes. Un grand nombre d'ouvriers français vinrent s'installer en Angleterre et donnèrent à cette industrie une rapide extension. C'est, on ne peut en douter, à l'appoint de ces ouvriers expérimentés, qui, dès le commencement du xviii^e siècle, montèrent des moulins à la Bolonaise, que nos voisins doivent d'être devenus, pendant longtemps, les grands fournisseurs de soie ouvrée de la plupart des fabriques d'Europe.

On a, de nos jours, longuement disserté au sujet des conséquences qu'eut la révocation de l'Édit de Nantes sur l'industrie de la soie, et certains écrivains ont été jusqu'à nier qu'il faille y chercher la cause de la décadence qui se produisit à la fin du xvii^e siècle. Nous ne pensons pas que la chose soit aisément discutable, et, sans entrer dans le détail des arguments à invoquer, il nous suffira de citer un passage, décisif à notre sens, d'un rapport adressé à l'autorité royale par l'Intendant de Tours, peu après la révocation. Voici comment il s'exprimait :

« La diminution de cette manufacture qui rejaillit sur tous les habitants de la ville de Tours et sur toute la Province provient de plusieurs causes : la première, de la cessation du commerce avec les étrangers qui faisaient un trafic de plus de 10.000.000 par an avec les marchands de Tours ; la seconde vient de la misère des peuples, qui a obligé plusieurs ouvriers d'aller s'établir ailleurs, particulièrement les co-religionnaires qui se sont habitués en Angleterre et en Hollande où ils ont porté la manufacture ⁽²⁾ ».

2. Bossebœuf,
loc. cit., p. 276.

Pour qu'un fonctionnaire officiel comme l'Intendant de Tours, naturellement porté à approuver tous les actes du pouvoir, osât,

1. Le commerce de Spitalfields avait certainement une grande importance à cette époque, car on voit dans les relations de voyage que les ouvriers du pays ne manquaient pas, au dire de cet écrivain, chaque dimanche, de remercier dans leurs prières, les grandes dames du Royaume de porter tant de soieries.

même avec des ménagements, attribuer la décadence de la manufacture de soieries au départ des ouvriers protestants, il fallait que le fait fût bien et dûment établi.

Lorsque l'Angleterre, grâce à la faute politique de Louis XIV, eut été dotée d'une industrie de la soie, le Parlement, afin de protéger ses fabricants, *frappa*, en 1689, « *les soieries françaises d'un droit de 50 o/o* ». En 1701, ces droits, déjà exorbitants, « *furent encore majorés et portés à 70 o/o* ».

Nous répondîmes à ces mesures qui atteignaient très vivement l'industrie de Lyon, par un arrêt du 6 septembre 1701 portant « *prohibition de diverses marchandises anglaises, notamment des soieries* ».

Cette guerre de tarifs, d'ailleurs logique, n'était que l'application du principe de la réciprocité consacré en 1629 par le Code Michau. L'article 428 disait en effet :

« *Pour établir quelque égalité des conditions du commerce avec nos voisins (avec lesquels le trafic est permis) et nous, nous avons ordonné et ordonnons que les mêmes impositions qui se lèvent ès-entrées et ports de nos voisins sur les marchandises que nos sujets y vendent et achètent seront levées et reçues en nos ports sur les marchandises que les marchands étrangers et sujets de nos dits voisins y vendront et achèteront dorénavant.* »

Toutefois, la fabrique française, pour laquelle, à cause même de son développement, l'exportation était devenue nécessaire, avait plus à souffrir de la prohibition que la fabrique anglaise à laquelle suffisait encore son marché intérieur.

En 1713, au moment où se conclut le traité d'Utrecht, les lyonnais demandèrent à ce qu'un traité de commerce fût signé avec l'Angleterre, afin qu'ils pussent de nouveau y envoyer leurs soieries. Mais les fabricants anglais, qui redoutaient la concurrence, s'opposèrent avec la plus grande énergie à cette mesure qui, suivant eux, eût ruiné leur industrie. Elle occupait alors, à ce qu'ils disaient, *plus de 300.000.000 personnes*. Bien qu'il faille se méfier des statistiques d'autrefois, surtout lorsqu'elles sont invoquées à l'appui d'une requête adressée aux pouvoirs publics, il est probable que déjà la fabrication de la soie avait pris une grande extension chez nos voisins.

Les négociants lyonnais tentèrent de nouveau, en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, et en 1763, à la paix de Paris, de faire lever les droits qui s'opposaient à l'entrée en Angleterre de leurs produits.

Ce fut en vain : tisseurs et mouliniers anglais, étroitement unis, maintinrent leur opposition irréductible et le gouvernement n'osa pas passer outre à leurs protestations.

Les droits d'entrée demeurèrent donc en vigueur. Bien plus, en 1750, le Parlement, s'apercevant que l'énorme droit de 70 o/o n'empêchait pas les dames anglaises de faire venir de France de riches étoffes, n'hésita pas « *à prohiber complètement l'entrée des soieries de prix* ».

Là ne se bornait pas d'ailleurs la protection qui était accordée à la fabrique anglaise. Les soieries indigènes avaient droit à une prime lorsqu'elles étaient exportées et jouissaient en outre du monopole dans les colonies anglaises.

Quelque désavantageuse qu'ait été pour l'industrie française le régime de protection à outrance adopté par nos voisins, il faut bien reconnaître qu'il a eu pour effet d'assurer la prospérité de sa fabrique. Vers la fin du xviii^e siècle, il y avait à Londres et dans sa banlieue plus de 14.000 métiers en marche. La situation du moulinage n'était pas moins florissante : l'Angleterre importait alors 500.000 kilos de soies grèges provenant pour la plus grande partie du Bengale.

Le traité de 1786.

Lorsque, aux approches de la Révolution et sous l'influence des économistes, on en revint, aussi bien en France qu'en Angleterre, à des idées un peu moins étroites en matière de relations commerciales entre nations et qu'un traité de commerce put enfin être négocié entre l'anglais Eden et le français Gérard de Rayneval, Lyon put espérer un instant voir tomber les barrières qui lui avaient jusqu'ici fermé le marché de Londres.

En Angleterre, en effet, le grand ministre Pitt, interrogé au Parlement sur le traité en préparation, avait, en termes éloquents, affirmé la nécessité d'établir entre la France et l'Angleterre des rapports commerciaux étroits et avait prononcé certaines paroles qui impliquaient que le régime de la prohibition allait de part et d'autre être abandonné. « *J'espère, disait-il, que le temps est enfin venu où la France et la Grande-Bretagne doivent se conformer à l'ordre de l'univers et se montrer propres à réaliser les bénéfices d'un commerce amical et d'une bienveillance mutuelle ; si j'envisage le traité au point de vue politique, je ne pourrais hésiter à combattre cette opinion trop souvent émise que la France est nécessairement*

une ennemie irréconciliable de l'Angleterre. Mon esprit repousse cette doctrine comme monstrueuse et impossible. Il est lâche et puéril d'admettre qu'une nation puisse être l'ennemie irréconciliable d'une autre. C'est démentir l'expérience des peuples et l'histoire de l'humanité. C'est faire la satire de toute société politique et supposer un levain de malice diabolique dans la nature de l'homme. Ce n'est que lorsque la politique repose sur des principes libéraux et éclairés que les nations peuvent espérer une tranquillité durable (1). »

Malheureusement pour notre industrie de la soie, le négociateur français ne sut pas profiter des bonnes dispositions du gouvernement anglais. Gérard de Rayneval était peu au courant des questions industrielles, alors que Eden, qui représentait l'Angleterre, connaissait à merveille tous les besoins et tous les désirs des fabricants de son pays. Lors de la rédaction du traité, notre représentant oublia complètement de faire mentionner les soieries, de telle sorte qu'elles continuèrent, après 1786, date à laquelle fut signé le traité de commerce, à être prohibées en Angleterre. Seules, les gazes de soie, pour lesquelles il avait été prévu un droit de 12 o/o, se trouvaient exclues de la prohibition.

Les lyonnais, cela se conçoit, ne furent pas satisfaits d'une pareille solution. On trouve l'écho de leur juste mécontentement dans les cahiers du Tiers-État où ils mirent en évidence l'incurie et la négligence dont fit preuve en cette occasion le Gouvernement de Louis XVI :

« Lorsqu'il fut question de ce traité de commerce le ministre anglais en donna avis aux maires de toutes les villes manufacturières du royaume avec ordre d'en faire part aux négociants et leur demander des mémoires relatifs aux objets de leur fabrique. En France nous ne fûmes instruits du projet de ce traité que par les papiers publics anglais. Nous nous hâtâmes de faire parvenir au ministère des mémoires où nous demandâmes que quelque faveur fût accordée à l'exportation des productions des manufactures de cette ville. Que nous fut-il répondu?... Qu'il était trop tard et que le traité était signé (2). »

Ce traité de 1786, dans lequel on a vu la première manifestation du système du libre-échange, était d'autant plus désastreux pour l'industrie française de la soie que, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée qui y figurait, les Anglais avaient la faculté de *« vendre leurs soieries en France »*, alors que ce même droit nous était refusé en Angleterre.

Comme on le voit, pendant tout le XVIII^e siècle, les soieries

1. Noel. *Histoire du commerce du Monde*, loc. cit. T. III p. 23.

2. Godart. *L'ouvrier en soie*, loc. cit., p. 213.

françaises ont à peu près été prohibées en Angleterre et les soieries anglaises se sont également vu interdire le territoire français.

Est-ce à dire pour cela qu'aucune pièce d'étoffe n'ait jamais pu passer la frontière? Bien loin de là, car rarement la contrebande ne fut plus active qu'à cette époque, où elle était devenue une véritable industrie. Les amendes et les confiscations n'empêchèrent pas les élégantes anglaises de s'habiller avec des soieries de provenance française et nos belles parisiennes d'employer souvent des étoffes anglaises. En payant une prime d'assurance de 10 à 12 o/o on était à peu près sûr de faire passer la frontière aux marchandises que l'on voulait. Savary, dans un passage de son « *Dictionnaire universel de commerce* » que nous avons précédemment cité, nous apprend en effet qu'à Londres vers le milieu du XVIII^e siècle, c'est-à-dire à un moment où la prohibition était presque complète, on donnait la « *préférence aux rubans de Paris*, tandis qu'à Paris les rubans anglais faisaient fureur », ce qui montre bien que des deux côtés de la Manche en bravait bills et ordonnances. Peut-être même aux qualités spéciales qui attiraient dans chaque pays la clientèle vers les produits d'une fabrique étrangère, venait-il se joindre l'attrait toujours puissant du fruit défendu.

La première moitié du XIX^e siècle.

Ni la Révolution, ni l'Empire, ne vinrent apporter de modifications sensibles au régime douanier existant entre la France et l'Angleterre en 1791. Ce n'est pas au moment où les soldats et les marins des deux nations combattaient avec acharnement les uns contre les autres, ni plus tard, au moment où Napoléon tentait de détruire le commerce anglais par le blocus continental, qu'on eût pu songer à un rapprochement économique.

L'industrie de la soie, qui, pendant cette période agitée, avait fortement périclité en France, s'était au contraire largement développée en Angleterre. La formidable production d'étoffes de coton et de laine, dont le commencement du XIX^e siècle a marqué le point de départ dans le Royaume-Uni, n'a nui en aucune façon à la fabrication de la soie. Tout au contraire, les manufactures de soieries ont profité des améliorations constantes qui étaient apportées dans le tissage et ont été munies d'un outillage perfectionné, qui devait, pendant longtemps encore, assurer leur prépondérance sur toutes les autres. Lorsque Jacquard inventa le métier qui devait révolutionner la fabrication des soieries, les anglais qui étaient à l'affût

de toutes les innovations s'empressèrent de l'adopter. Peu à peu, cette industrie qui était cantonnée dans les environs de Londres s'est étendue dans les comtés de Lancastre, de Chester et d'York.

En même temps, « *Londres devenait le plus grand marché européen de la soie.* » Ses commerçants, débarrassés par la chute de Napoléon I^{er}, des risques constants que couraient les marchandises importées des contrées lointaines, vont chercher la soie à son pays d'origine, et transportent à Londres les cocons et les soies grèges de la Chine. C'est l'Angleterre qui, dès lors, alimente les fabriques d'Europe, aussi bien de soie grège que de soie préparée. Le moulinage, qui est contemporain du tissage, s'est en effet, également perfectionné et peut livrer, à des prix inférieurs à ceux des autres usines, des soies ouvrées avec le plus grand soin.

En 1825, l'Angleterre était devenue assez forte pour ne redouter aucune concurrence. Le ministre Huskisson qui avait séjourné en France avant la Révolution et qui était imprégné des doctrines libérales de Turgot et de De Gournay, jugea le moment favorable pour mettre fin au régime prohibitionniste. En 1826, l'interdit qui frappait les soieries françaises fut donc levé. Mais il ne faudrait pas croire que l'Angleterre soit passée brusquement à la pratique du libre-échange. Elle se contenta de remplacer la prohibition par un « *droit très élevé de 27 shillings 1/2 par livre anglaise, qui représentait 30 à 32 0/0 sur les façonnés et 40 à 50 0/0 sur les unis.* »

Malgré cette énorme taxe, les soieries françaises ne tardèrent pas à pénétrer sur le marché anglais. En 1832, Lyon exportait en Angleterre pour 25.000.000 de francs de soieries et à Saint-Étienne pour 12.000.000 de rubans.

Quant à la fabrique anglaise, elle reçut également, par la levée des prohibitions, une vive impulsion. Pour satisfaire aux demandes de la consommation, on est obligé de créer de nouveaux métiers : de 1820 à 1840, le chiffre en a quadruplé, *passant de 12.000 à 50.000 métiers.* La progression est à peu près analogue pour l'importation des soies qui monte de 1.000.000 à 3.000.000 de kilos. L'exportation des étoffes qui, avant le régime nouveau, était de 9.000.000 de francs seulement, arrive, vers 1847, à dépasser 36.000.000.

Un instant, on avait pu craindre que les Anglais, en présence de l'augmentation des importations de soieries françaises, revinssent au système prohibitif. Il n'en fut rien et les fabricants n'eurent pas à regretter la conduite du gouvernement, puisque, loin de leur

être défavorable, le régime de la liberté — relative il est vrai — fit leur fortune.

L'industrie de la soie a atteint en Angleterre son apogée vers 1860. *Il y avait alors 277 manufactures de soie, donnant du travail à 42,000 ouvriers, et dans lesquelles battaient 75,000 métiers.* On y fabriquait à peu à près tous les genres d'étoffes et voici quelle était la répartition des fabriques qui produisaient les principales spécialités. A Londres, dans le quartier de Spitalfields, où se réfugièrent de si nombreux protestants français à la fin du xvi^e siècle, à Macclesfield, à Manchester, on fabriquait les soieries unies et façonnées; à Coventry, dans le comté de Warwick, qui est redevable également de son industrie à l'émigration française, à Congleton, à Derby, c'était le ruban; à Norwich, dont la fabrique fut fondée par des ouvriers flamands chassés de leur pays, les crêpes; à Rochdale, le pays des « *Équitables Pionniers* », les peluches; à Leck, les galons; à Bradsford, les velours: à Glasgow, les foulards; à Nottingham et dans les environs, la dentelle de soie dont la fabrication était en pleine activité, *avec 2.000 métiers occupant 8.000 ouvriers, et avec une production de 40.000.000 de francs.*

Le Traité de 1860.

La puissance de l'industrie de la soie en Angleterre vers le milieu du xix^e siècle explique que les fabricants n'aient pas fait entendre de trop vives protestations, eux qui naguère avaient repoussé tout accord commercial avec la France, lorsque Cobden, l'apôtre du libre-échange, à qui l'on devait la suppression des droits sur les céréales, entra dans le courant de l'année 1859 en négociations avec Rouher, le bras droit de Napoléon III, pour la préparation d'un traité de commerce. Ils se croyaient, en effet, trop fortement outillés pour avoir à redouter la concurrence étrangère.

Le 23 janvier 1860, le traité était définitivement signé. L'Angleterre renonçait aux droits dont étaient encore frappés les tissus de soie français, et, de notre côté, nous consentions d'importantes réductions sur nos tarifs de douane.

Nous avons indiqué, en parlant de l'industrie lyonnaise, quelles furent pour elle les conséquences favorables du traité de commerce avec l'Angleterre, qui lui ouvrit définitivement ce vaste marché et fit passer en quelques mois le chiffre de nos exportations

de 40 à 100.000.000 de francs. D'autres centres que Lyon profitèrent du nouveau régime adopté par nos voisins. C'est ainsi que lorsqu'on examine comparativement les quantités de tulles et dentelles exportées par Calais dans les périodes septennales 1854-1860 et 1861-1867, on constate, que dans la première période, elles ont été de 28.888 kilos et dans la seconde de 70.827 ⁽¹⁾, présentant une augmentation de plus de moitié.

Si le système adopté par l'Angleterre en 1860 n'a, dans son ensemble, aucunement nui à sa richesse et à sa prospérité, puisque le chiffre total de ses exportations pour la France, qui était en 1859 de 278.000.000 de francs, est monté en 1862 à 525.000.000, il faut bien reconnaître qu'en ce qui concerne l'industrie de la soie, les effets du libre-échange ont été tout différents et que l'introduction des produits français et aussi étrangers sur le marché britannique a porté à la fabrique un coup mortel.

Ce n'est point du jour au lendemain, mais lentement et progressivement, que cette déchéance s'est accomplie. Pendant plus de quinze ans, l'industrie anglaise a courageusement soutenu la lutte. Elle a pu quelque temps et malgré l'énorme quantité de tissus exportés par nous, maintenir sa production, parce que la consommation intérieure a considérablement augmenté. Mais il est venu un jour où cette consommation a atteint son maximum et où on a délaissé ses produits pour les nôtres et pour ceux des autres pays étrangers.

La merveilleuse variété de nos articles, l'attrait puissant sur la clientèle féminine de la Mode, dont Paris est l'arbitre incontesté et que nos fabricants n'ont cessé de suivre dans ses mille évolutions, ont peu à peu jeté le discrédit sur les tissus de sa fabrication et amené sa décadence.

L'industrie anglaise, si fortement armée pour la lutte économique et qui conserve pour le tissage du coton, du lin et de la laine une évidente supériorité sur toutes les autres, s'est trouvée, en ce qui concerne la soie, sur un mauvais terrain de combat. Outillée pour une vaste production d'articles toujours les mêmes, elle n'a pu, comme notre fabrique lyonnaise, renouveler sans cesse les genres d'étoffes qu'elle livrait à la consommation et s'est mise ainsi dans des conditions d'infériorité manifeste. La cherté de la main-d'œuvre ne lui a pas permis de soutenir une lutte égale contre les soieries bon marché produites par l'Allemagne, par la Suisse et par nous. Elle a donc vu la clientèle l'abandonner, aussi bien pour les riches tissus dont le goût, le dessin, le coloris et la variété étaient loin d'offrir les

1. Henri Henon.
*L'industrie des
tulles et dentelles
mécaniques*, loc.
cit. p. 193.

qualités de ceux de Lyon, que pour les étoffes mélangées et communes dont le prix de revient était trop élevé.

C'est à partir de 1873, que la décadence de l'industrie anglaise de la soie s'est clairement manifestée. Elle n'a fait depuis que s'accroître. En 1881, lors du recensement, on constatait que le nombre des ouvriers employés dans les manufactures de soieries avait diminué, depuis 1851, de 25 0/0. Une enquête faite en 1885 révélait que dans certains centres, comme Macclesfield, « *le nombre des métiers était réduit de moitié* » ; qu'à Coventry, il était descendu de 9.000 à 1.500 ; à Spitalfields, de 24.000 à 2.000. Aujourd'hui, la plupart des fabriques de soieries sont fermées. Celles qui ont résisté ont changé complètement leur production et occupent leurs métiers aux tissus mélangés de soie, de coton, de soie artificielle et aux articles mercerisés.

Il est bon d'ajouter que le déplacement du marché des soies asiatiques, autrefois à « *Londres* », maintenant à « *Lyon* et à *Milan* », déplacement que nous avons déjà signalé, n'est pas sans avoir eu une répercussion néfaste sur l'industrie anglaise, qui n'a plus, comme autrefois, à sa libre disposition la matière première dont elle a besoin et qui ne règle plus à sa guise le cours de la soie.

Notre commerce actuel avec l'Angleterre.

Pour avoir maintenant une idée exacte et complète des relations que nous entretenons avec l'Angleterre en ce qui concerne la soie et les soieries, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur notre commerce actuel, tel qu'il ressort de la statistique de la douane pour 1907, la plus récente dont nous possédions les résultats officiels.

Tout d'abord, qu'achetons-nous à l'Angleterre ?

Nous lui achetons comme matières premières pour 2.580.000 fr. de soies et de bourres de soie. Ce chiffre n'est pas très élevé et confirme ce que nous avons dit plus haut, relativement au déplacement du marché des soies asiatiques. Quand on examine le détail des soies grèges importées en France, on voit, en effet, qu'il n'y a eu, en 1907, que 9.788 kilos. Les plus gros envois ont consisté dans les déchets de soie (31.773 kilos) et les bourres en masse (183.534 kilos).

En tissus, le total des importations monte à 8.443.000 francs. Parmi les divers articles que nous a fournis l'industrie d'Outre-Manche, il n'y en a que trois qui aient quelque importance : les

tissus de soie mélangée pour 1.030.428 francs, les gazes et les crêpes de soie pour 3.757.499 francs et les velours mélangés pour 896.440 francs.

Les tissus de soie pure ne figurent même pas à la statistique des douanes. Il en est de même pour les rubans de soie pure; seuls, les rubans mélangés sont portés pour la quantité insignifiante de 387 kilos.

Quand on songe que naguère, en dépit des prohibitions, les rubans anglais que fabrique Coventry, jouissaient de la vogue chez nous, on est frappé du profond changement qui s'est opéré. Les gazes et les crêpes sont les seuls articles dont l'importation ait présenté quelque intérêt. Mais les tulles et les dentelles, dont la fabrique de Nottingham, la rivale de celle de Calais, eut si longtemps le monopole, n'entrent plus chez nous qu'en petite quantité : il y a eu 6.754 kilos de tulles ayant une valeur de 878.030 francs et 8 kilos seulement de dentelle d'une valeur de 1.880 francs.

Le tableau de nos exportations présente un caractère tout différent, car il accuse non seulement l'importance des achats faits chez nous par l'Angleterre, mais encore la variété de ses commandes. Il n'est pas, en effet, un article qui ne figure honorablement dans la statistique douanière. Nous ne révélerons que ceux dont le gros chiffre s'impose à l'attention. Ce sont d'abord les tissus de soie pure, qu'ils soient unis, façonnés ou brochés, qui sont montés à la somme importante de 79.929.200 francs : puis viennent les tissus mélangés qui, malgré leur valeur moindre, sont encore de 39.145.896 francs ; les rubans des diverses catégories, en velours ou autrement, de soie pure ou mélangés, qui forment un total de 33.503.614 francs ; les dentelles de soie avec 10.579.688 francs ; les tulles avec 902.200 francs, les diverses sortes de passementeries avec 789.766 francs, les velours et peluches de soie pure ou mélangée avec 438.734 francs.

Tout cela forme l'énorme chiffre de 166.133.000 francs, — qui, cela va de soi — met l'Angleterre à la tête de tous les pays auxquels nous vendons nos tissus de soie, mais qui doit encore être augmenté de 9.306.000 francs, représentés par un autre chapitre de la statistique, celui des vêtements en soie pour femmes et de 1.000.000 de francs pour les colis postaux. Si l'on y ajoute enfin ce que les voyageurs et surtout les voyageuses anglaises achètent à Paris lorsqu'ils y sont de passage et emportent ensuite avec eux dans leur pays, si l'on tient compte de « l'exportation par la malle », comme on l'a appelée, qu'il est difficile d'évaluer, mais qui doit être considé-

nable, on arrive à un ensemble qui doit certainement dépasser 180.000.000 de francs.

De plus, il ne faut pas oublier que nous fournissons à l'Angleterre tant en soies grèges qu'en déchets et qu'en bourre pour 10.667.000 francs, ce qui vient encore grossir le chiffre des transactions, auxquelles la soie donne lieu entre nos voisins et nous.

Il ressort nettement des indications fournies par la statistique des Douanes que nous n'avons, en France, absolument rien à redouter de la fabrique anglaise des soieries, qui n'existe pour ainsi dire plus et que, sur le marché même des Iles Britanniques, nous l'avons également supplantée.

La place considérable tenue dans nos exportations par les tissus de soie pure qui forment, comme valeur, presque la moitié des soieries que nous vendons en Angleterre, fait voir que ce sont les articles riches et soignés que nous demande surtout la clientèle insulaire. A cet égard, nous avons sur les Allemands, fort habiles à imiter les produits de notre industrie, mais qui n'ont pu parvenir à leur donner ce cachet de goût et de perfection qui distingue les nôtres, une avance fort sérieuse. M. Périer, attaché commercial à l'Ambassade Française de Londres, a fort bien mis en évidence, dans sa remarquable étude sur notre exportation en Angleterre, les causes qui attachent aux objets de notre fabrication la clientèle anglaise et plus généralement les Anglo-Saxons.

« La clientèle riche, écrit-il, se laisse moins tenter par le bon marché et nous reste fidèle. A cet égard, les Anglo-Saxons de Grande-Bretagne, d'Amérique et d'Australie sont pour nous des clients précieux, car ayant l'habitude et les moyens de dépenser largement, ils préfèrent, sinon toujours, du moins fréquemment, l'article français à l'article allemand; plus ils s'enrichiront, plus il en sera ainsi et notre intérêt nous commande de souhaiter leur prospérité commerciale (1). »

Mais nous vendons aussi, en Angleterre, beaucoup d'étoffes de moindre valeur, le goût de la soie s'étant répandu même dans les classes moyennes du pays comme partout ailleurs. Parmi les articles mélangés, les tissus de soie figurent en effet, dans nos exportations pour 1.087.386 kilos, les rubans pour 304.126 kilos, la passementerie pour 11.749 kilos, les velours et peluches pour 8.199 kilos. Il y a là un second élément de vente que nous ne devons pas négliger, car c'est peut-être celui-là qui est le plus susceptible de développement.

Quelle que soit, pour les articles de soieries, notre prépondérance

1. Jean Périer.
— *Notre exportation en Angleterre. Ce qu'elle est. Ce qu'elle devrait être.* 1908, p. 10.

en Angleterre sur les autres pays comme la Suisse et l'Allemagne, nous n'en devons pas moins nous tenir en garde contre une concurrence opiniâtre, qui ne se laisse décourager par rien et qui compense les imperfections de sa fabrication, par une organisation commerciale de premier ordre.

C'est sur ce point que la France doit porter principalement son attention. Nous vendons beaucoup de soieries en Angleterre, nous pouvons en vendre encore plus, puisque notre industrie a ce gros avantage sur les autres de produire toutes les catégories d'articles que peut désirer la clientèle. Pour parvenir à ce résultat, il faut surtout améliorer notre système commercial, qui demeure bien inférieur à celui des Allemands.

Comme le disait il y a déjà longtemps un ministre du Commerce, M. Tirard : « *Producteurs de premier ordre, nous ne sommes pas, à beaucoup près, d'aussi habiles négociants.* » Le système qui consistait à attendre tranquillement chez soi la clientèle a aujourd'hui fait son temps. Il est nécessaire qu'on aille maintenant solliciter chez eux les acheteurs, et c'est pourquoi il faut de plus en plus que se généralise, pour les fabriques et les maisons de soieries, l'usage d'avoir en Angleterre des succursales ou des agences et de faire visiter toutes les parties du Royaume-Uni par des représentants.

Pour nombre d'articles, comme les produits agricoles et comme certains objets fabriqués, nous nous sommes laissé distancer par le Danemark et par l'Allemagne. Nous devons à tout prix éviter qu'il en soit de même pour les soieries; pour conserver notre suprématie, il ne suffit pas de maintenir notre exportation au chiffre qu'elle a atteint et qui, on doit en convenir, est fort beau, il faut l'augmenter encore.

Avec un pays comme l'Angleterre, dont la population augmente chaque année et dont la richesse et les ressources sont immenses, la consommation n'est pas limitée à un chiffre qu'elle ne peut dépasser. C'est pourquoi « *nous pouvons, nous devons* » développer encore nos ventes de soieries ⁽¹⁾.

A cet égard, l'Exposition Franco-Britannique qui a permis aux

1. Un immense avantage, en Angleterre, est l'entrée en franchise de tous les produits. Cet état de chose met tout négociant anglais ou étranger sur le même pied et dans une position extrêmement avantageuse pour négocier avec tous les pays. A Londres même des stocks considérables de toutes les manufactures européennes sont accumulés et les acheteurs de tous pays viennent y puiser.

nombreux visiteurs anglais de voir de plus près ce qu'est notre fabrication et de se rendre compte de la perfection, du goût irréprochable et du cachet parfait de nos produits, ne pourra que favoriser l'extension des rapports commerciaux qui existent déjà entre les deux grandes nations.

Chapitre IX

CONCLUSIONS

PRÈS voir exposé la situation générale de l'industrie de la soie dans le monde et avoir montré quel a été le rôle de la France dans son développement, il convient de tirer de cette étude un certain nombre de conclusions pratiques en ce qui concerne notre pays.

Ces conclusions qui viseront l'organisation économique de l'industrie soyeuse, l'orientation que doit suivre notre fabrication, et les moyens à employer pour développer notre exportation, seront inspirées aussi bien par l'état actuel du marché des soieries, que par l'étude du passé qui comporte, lui aussi, d'utiles enseignements.

La sériciculture et la filature.

L'histoire nous apprend que jamais la France n'a produit la quantité de soie suffisante pour alimenter sa fabrication et qu'elle a toujours dû faire appel à la production étrangère et asiatique. Il ne faut donc pas se leurrer de l'espoir de voir jamais nos soies du midi remplacer sur le marché de Lyon les soies asiatiques et italiennes. On doit toutefois reconnaître que notre sériciculture nationale n'est pas ce qu'elle devrait être.

Le régime des primes, que l'on a inauguré en 1891 et que l'on a continué depuis lors, n'a pas produit de meilleurs résultats en ce

qui concerne la production de la soie, qu'en ce qui concerne celle du lin. En dépit de l'encouragement qui était accordé à la culture du ver à soie par la prime de 0 fr. 50 par kilo de cocon frais, augmentée plus tard de 0 fr. 10, la production est demeurée stationnaire.

Faut-il en présence de l'inutilité des sacrifices consentis depuis dix-huit ans en faveur de cette branche de l'agriculture, supprimer brutalement les primes? Les plus déterminés partisans du non-interventionnisme n'oseraient préconiser cette solution radicale, qui plongerait dans la misère les populations des quatre ou cinq départements, où l'on élève encore le ver à soie, et qui ont pris l'habitude de toucher cette subvention annuelle. Mais, comme on ne peut songer à frapper d'un droit les soies de provenance étrangère, il faut bien se résoudre à trouver, pour maintenir chez nous la sériciculture, autre chose que cet appel constant à la Caisse de l'État.

L'Italie du Nord, dont le climat est sensiblement le même que celui des départements séricicoles français, a réussi depuis une vingtaine d'années à doubler sa production. Pourquoi ce qui a été possible au delà des Alpes serait-il impossible en deçà? Comme toujours, lorsqu'on fait appel à la protection de l'État, les défenseurs des sériciculteurs ont affirmé que les Italiens étaient dans des conditions bien meilleures que nous et devaient réussir là où nous avons échoué, qu'ils avaient des capitaux quand nous n'en avions pas, qu'ils pouvaient disposer d'une abondante main-d'œuvre, alors que la nôtre était rare et chère. Tous ces obstacles ne paraissent pas rentrer dans la catégorie de ceux que l'on ne peut vaincre. L'agriculture, elle aussi, s'est longtemps plainte de ne pas disposer de capitaux suffisants. On y a remédié par l'organisation du crédit agricole et par la création de caisses régionales, qui commencent à l'heure actuelle à se multiplier sur tous les points du territoire. Elle aussi, souffre du manque de main-d'œuvre, par suite de la dépopulation des campagnes : on y supplée déjà par le développement du machinisme, et on enrayera, espérons-le, bientôt le mouvement qui pousse tant de jeunes gens à abandonner leur sol natal, en créant le home-stead, le bien de famille, à l'abri des revirements de la fortune. Il doit être possible de compenser, par une meilleure organisation, les diverses causes d'infériorité de la France à l'égard de l'Italie, en ce qui concerne la production de la soie.

L'intervention de l'État serait mieux à sa place dans la création d'instituts spéciaux, analogues à ceux que l'on a créés au Japon (1)

1. Edmond Thery. *La situation économique et financière du Japon*, loc. cit. p. 75.

et où l'on vulgariserait les méthodes scientifiques séricicoles. Les sociétés locales auraient aussi avantage à imiter les petits hommes jaunes et à organiser comme eux des écoles d'apprentissage, où serait enseigné, avec tous ses perfectionnements, l'art d'élever les vers à soie.

La filature qui vit, grâce aux primes qui lui sont accordées depuis 1891, n'a guère plus progressé, et son sort paraît lié à celui de la sériciculture. Le système économique qui lui a été fait soulève les mêmes objections et les mêmes critiques. Bien qu'il n'ait pas produit les résultats qu'on en attendait, il est encore préférable aux droits, dont certains protectionnistes rêvent encore de frapper les soies grèges. Il vaut encore mieux, puisque la filature prétend ne pouvoir vivre sans cela, continuer à prélever chaque année sur le budget les 4.000.000 de francs auxquels se chiffrent les primes, que de placer les fabricants de soieries dans des conditions flagrantes d'infériorité vis-à-vis de leurs concurrents suisses, allemands et italiens.

Régime douanier.

On ne trouvera pas superflu qu'au moment où le régime douanier, inauguré en 1891, va de nouveau venir en discussion devant le Parlement, nous indiquions d'une façon générale quels sont les vœux de l'industrie et du commerce des soieries.

L'idée qui doit présider à l'établissement du régime douanier applicable à la soie est, suivant nous, qu'aucune entrave ne soit apportée à notre commerce d'exportation. Quand une industrie vend chaque année à l'étranger pour plus de 400.000.000 de francs de marchandises, il convient, en effet, d'y regarder à deux fois avant de risquer par des mesures imprudentes, qui ne *profiteront qu'à une infime quantité d'intéressés*, de compromettre, pour toujours peut-être, une pareille situation.

L'industrie de la soie, de même que le commerce parisien, qui sont à cet égard entièrement solidaires, ne demandent qu'une chose, c'est que nos fabricants se trouvent placés sur un pied complet d'égalité avec leurs concurrents étrangers.

C'est pourquoi ils feraient, comme ils l'ont fait en 1891, assez bon marché des droits qui leur ont été accordés pour protéger leurs tissus contre l'importation étrangère, si les nouveaux tarifs devaient leur donner la franchise, sans restriction, des matières

premières dont ils ont besoin. Lyon et Saint-Étienne, sont aujourd'hui assez fortement outillés, ont à leur disposition un personnel technique et ouvrier assez expérimenté, pour ne redouter sur le marché intérieur aucune concurrence (1). Seules, quelques industries spéciales, comme celle de la passementerie et celle des fils à coudre qui trouvent souvent en face de leurs produits ceux des manufactures allemandes ou étrangères, auraient peut-être intérêt à voir maintenir les droits inscrits au Tarif général des Douanes.

Mais, dans son ensemble, « *la soierie réclame avec énergie la franchise des matières premières, qu'il s'agisse de la soie, de la schappe ou du eoton.* »

Non sans peine, elle obtint, en 1891, que les soies en cocons frais ou secs, les soies grèges et les bourres de soie en masse fussent déclarées exemptes. Les sériciculteurs et les filateurs, qui firent alors une campagne ardente en faveur de droits protecteurs, n'ont point désarmé et tenteront de nouveau de faire revenir le Parlement sur une suppression, qui était déjà demandée, il y a trois siècles. Bien qu'il n'y ait pas lieu de s'alarmer de ce retour offensif, il est bon de rappeler que la situation, qui n'a point changé depuis dix-huit ans, s'oppose aujourd'hui comme elle s'opposait hier à ce que satisfaction leur soit donnée. Il est inadmissible que l'industrie française, qui consomme actuellement 4.000.000 de kilos soit obligée de payer à la douane des droits qui viendraient augmenter sensiblement son prix de revient, tandis que la Suisse, l'Allemagne et les États-Unis eux-mêmes, le plus protectionniste de tous les pays, ont exempté les soies étrangères. L'histoire nous a suffisamment démontré que, quels que fussent les droits d'entrée, les soies indigènes ont toujours été insuffisantes pour alimenter notre fabrique. Il serait désastreux, surtout au moment où notre production a baissé, de renouveler cette fâcheuse expérience.

Aussi, n'est-ce pas sur ce point qu'il convient particulièrement d'insister, attendu que tout fait prévoir une cause gagnée par les fabricants. A côté des soies grèges, on emploie encore en grande quantité des déchets et des bourres de soie. Si les bourres en

1. Au point de vue fiscal, les droits établis sur les soieries n'ont pas eu les résultats que l'État pouvait en attendre, puisque de 1891 à 1906, certaines Maisons Suisses, afin de ne pas payer les taxes à l'entrée en France, ont créé des usines immenses à Lyon ou dans ses environs : les Maisons dans ce cas sont celles de :

MM. *Schwarzenbach et C^{ie}* établis depuis 1891 ; *Naef frères* 1893 ; *Heer et C^{ie}* 1897 ; *Stunzi fils* 1902 ; *Baumann aîné et C^{ie}* 1906 ; et les bénéfices qu'elles réalisent, tout en créant une concurrence importante à nos nationaux, s'en vont malheureusement à l'étranger.

masse sont exemptes, il n'en est pas de même des bourres peignées, qui paient 10 francs les 100 kilos et qui, lorsqu'elles ont subi, même en partie seulement, une préparation pour le filage, sont assimilées aux fils de bourre de soie et sujettes à des droits variant de 75 à 140 francs au tarif minimum. De ce fait, notre fabrication, principalement celle des velours de schappe, se trouve dans une situation d'infériorité absolue, vis-à-vis de ses concurrents suisses et allemands, qui n'ont pas à acquitter les mêmes droits. Il y aurait donc lieu d'accorder la franchise à toutes les bourres de soie sans exception.

Les fils filés de coton, qui sont devenus en soierie d'une grosse consommation par suite du développement formidable pris par la fabrication des tissus mélangés, donnèrent lieu, en 1891, à une vive discussion entre les représentants de la région lyonnaise et ceux des centres cotonniers. Ces derniers invoquèrent la nécessité de protéger la filature française, pour motiver une augmentation de droits sur les tarifs de 1881 et, après une rude bataille, on aboutit à une solution mixte, qui comportait une certaine majoration des droits, mais qui instituait un draw-back comportant à la sortie la restitution de 60 o/o des droits payés.

L'opinion des fabricants de soieries ne s'est pas modifiée depuis lors, et ce n'est pas la pratique du draw-back accordée comme une sorte d'atténuation aux droits votés, qui a pu les convaincre de la légitimité du Tarif de 1891. Les raisons qui commandaient de ne point frapper de droits une matière première devenue indispensable sont demeurées les mêmes. Si la filature française eut été à même d'alimenter la fabrique de soierie des cotons dont elle a besoin, on eût à la rigueur compris qu'on la protégeât contre la concurrence étrangère. Mais tel n'a jamais été le cas. La fabrication des tissus mélangés réclame des fils de coton très fins, fils qui sont une des spécialités de l'Angleterre. Aussi, ne se comprend-il pas qu'on frappe le coton d'une taxe qui grève inutilement l'industrie et qui a même contraint les fabricants à renoncer définitivement à certains articles qu'on fait à l'étranger : car après les droits votés, il y eut entente tacite entre les filateurs français et étrangers, et nos fabricants de tissus français ne profitent pas aujourd'hui de la différence existant entre les produits français et les produits importés en France.

Quant au draw-back, qui d'ailleurs ne comporte pas de restitution intégrale, il est une source de complications et d'ennuis sans nombre. Jamais celui qui exporte des soieries mélangées, dans

lesquelles il a employé des fils de coton étranger, ne peut se mettre d'accord avec la Douane sur la quantité de coton qui est contenue dans l'étoffe. Discussions, démarches, expertises, contre-expertises, telles sont les tribulations auxquelles doit s'attendre le fabricant qui veut réclamer la restitution d'une partie des droits payés.

Si les filés de coton entraient en franchise, Calais, Caudry, Saint-Quentin, qui ont besoin pour la fabrication des tulles et dentelles mélangés de fils très fins, pourraient produire certains articles que Nottingham est seule à vendre et dont notre pays perd le bénéfice.

Les deux principales modifications qu'il convient de réclamer dans le Tarif Général des Douanes portent donc sur la franchise des filés de shappe et des filés de coton, franchise, qui, si elle était accordée, aurait pour l'industrie nationale les plus grands avantages.

Le marché parisien désirerait aussi voir exempter de droits les tissus de soie qui n'ont pas leurs similaires dans la fabrication française et qui, imprimés et façonnés avec ce goût et cette habileté qui nous sont propres, deviendraient bientôt des articles de grosse consommation. Nous enlèverions ainsi à l'Angleterre, à l'Allemagne et à la Suisse le bénéfice d'une part d'opération importante qui nous échappe aujourd'hui par suite de nos tarifs.

En 1892, le Parlement avait voulu exempter les tissus asiatiques, qui n'avaient pas été teints ou imprimés. Mais par une circulaire ministérielle on est arrivé, depuis 1905, à frapper du droit de 9 francs par kilo les pongées japonais, qu'on a par une interprétation inexacte, assimilés aux tissus ordinaires de soie : seuls les tissus Habuläi japonais et Shantung chinois ont continué à jouir de la franchise. Le projet de la Commission des Douanes de la Chambre des Députés va plus loin que la circulaire ministérielle ; il tend, en effet, à frapper sans aucune distinction, les pongées, corahs et tussors écrus, c'est-à-dire tous les tissus asiatiques, d'un droit de 9 francs le kilo au tarif général et de 6 francs au tarif minimum. Suivant nous, il serait nécessaire de revenir au régime antérieur à 1905, et de laisser entrer en France tous les tissus écrus d'origine asiatique, si on ne veut pas favoriser les marchés étrangers au détriment du nôtre, et cela sans aucun profit pour Lyon, qui ne peut fabriquer de produits analogues aux pongées et qui même, bien au contraire, voit ses imprimeurs ou façonniers perdre une partie de leurs affaires au profit de l'étranger.

L'apprentissage.

Le régime douanier dont l'influence est considérable sur la destinée de l'industrie soyeuse, n'est pas la seule question qui préoccupe à l'heure actuelle les fabricants et les commerçants et qui relève aussi de la compétence du législateur. Voilà déjà plusieurs années que l'on a signalé ce qu'on a appelé la crise de l'apprentissage, qui, si elle devait se prolonger, aurait comme résultat certain de priver l'industrie d'ouvriers habiles et amènerait forcément sa décadence.

Les causes, aujourd'hui, qui font qu'on ne forme plus d'apprentis sont diverses. Le développement du machinisme qui simplifie la besogne de l'ouvrier, la hâte qu'ont les parents de voir leurs enfants gagner un certain salaire dès qu'ils sont en place, enfin la réglementation du travail qui a obligé, depuis 1901, la plupart des patrons à se priver du service des enfants, telles sont les principales raisons, qui ont amené la suppression presque complète de l'apprentissage.

De ces trois causes, la principale est certainement la loi qui édicte la journée de dix heures dans les ateliers mixtes où il est employé en même temps des adultes et des enfants. C'est, en effet, afin de ne pas être obligés de réduire les heures de travail et, par suite, leur production, que les manufacturiers ont dû renoncer à accepter désormais des enfants dans leurs usines et à former des apprentis.

S'adressant à M. Cruppi, Ministre du Commerce, dont il reconnaissait la vive sollicitude pour notre industrie nationale, M. Ricois, lors du récent banquet de l'Association générale des tissus et matières textiles, lui signalait la gravité de cette crise et ses désastreuses conséquences :

« Nous voyons aujourd'hui, disait-il, quelles sont les conséquences économiques et sociales d'une loi, excellente en principe, mais dont on n'avait pas suffisamment prévu la répercussion : 600.000 enfants dans la rue au lieu d'être à l'usine et, de ce fait, une augmentation très sensible de la criminalité en France. »

Bien que la crise de l'apprentissage soit générale et qu'elle ait, comme l'indiquait M. Ricois, des conséquences sociales déplorables, elle apparaît plus grosse encore de dangers au point de vue économique, quand il s'agit d'une industrie comme celle de la soie, qui n'a pris en France le développement que l'on sait et n'a imposé ses produits à l'étranger que par la perfection et le goût de sa fabrication, qu'elle est dans lesquelles sont pour beaucoup l'habileté pro-

fessionnelle de l'ouvrier. L'organisation du travail à Saint-Etienne et à Lyon, où existent encore, en grand nombre, les ateliers de famille, qui ont été laissés en dehors des prescriptions de la loi, fait que ses conséquences funestes ont été un peu moins ressenties dans cette région que dans les autres. Mais, là où existe une usine, à Tours, à Roubaix, à Calais, à Amiens et aussi à Lyon, les apprentis se voient comme partout exclus des manufactures.

Du jour où l'industrie lyonnaise ne pourra plus compter sur ce collaborateur incomparable qui s'appelle le « *canut* », et où elle devra demander exclusivement à la machine ce qu'elle avait demandé jusqu'ici, partiellement du moins, à l'intelligence et au savoir de l'ouvrier, il ne faudra plus s'attendre à voir sortir de nos ateliers ces belles étoffes, d'un travail et d'un fini irréprochables, qui ont établi par le monde la réputation de la fabrique française.

Plus que toute autre, l'industrie de la soie souhaite donc qu'on porte au plus tôt remède à la crise de l'apprentissage. Elle sait, en effet, que son avenir dépend pour une bonne part de ce que sera l'ouvrier de demain.

Bien des moyens ont été proposés pour faire cesser le dangereux état de choses actuel. Le plus simple serait de reviser la loi du 30 mars 1900, de façon à permettre aux enfants, qui vagabondent maintenant par la rue, de rentrer à l'usine, où, en même temps qu'ils seront à l'abri des pernicieux contacts, ils apprendront leur métier.

Parmi les ouvriers, on considérerait comme une sorte de recul l'abrogation d'une loi, dans laquelle beaucoup d'entre eux ont vu une étape vers la réduction des heures de travail et par suite vers l'amélioration de leur sort. Aussi, ne faut-il pas songer à modifier le principe qui a été voté en 1900. Mais on pourrait certainement admettre une règle un peu moins absolue en ce qui concerne les ateliers mixtes. La chose sans doute n'est pas aisée, mais la science juridique bien connue de M. le Ministre du Commerce, jointe à la connaissance qu'il possède des nécessités de l'industrie, lui permettront assurément de trouver la solution désirée, en ramenant au travail tous les enfants qui, aujourd'hui abandonnés à eux-mêmes, risquent de s'enrôler dans la trop nombreuse armée du crime.

A ce moyen, il convient d'ajouter le développement de l'enseignement professionnel, qui est, depuis longtemps déjà, l'objet d'efforts persévérants, mais sur le caractère duquel on n'est pas encore parvenu à se mettre complètement d'accord.

Deux conceptions sont en présence : l'une consiste à donner exclusivement l'enseignement professionnel dans des écoles spéciales, l'autre à apprendre au jeune homme son métier à l'atelier et à compléter ses connaissances par des cours de perfectionnement professés le soir ou dans le milieu de la journée.

Sans prendre parti d'une manière absolue entre ces deux méthodes, qui ont chacune leurs avantages, nous craignons un peu que le but qu'elles poursuivent et qui est de donner à la généralité des travailleurs manuels le savoir professionnel qui leur permettra de gagner leur vie, ne soit pas entièrement rempli ni par l'un ni par l'autre de ces systèmes.

A l'école, on a justement reproché de former plutôt des contre-maîtres que des ouvriers. De plus, a-t-il été dit avec raison au Congrès de Bordeaux de 1895, où l'on étudia cette difficile question, « *on n'y reçoit pas de travail de commande; c'est un travail fictif, imaginaire, conventionnel, que l'on ne peut employer* ⁽¹⁾. »

Quant aux cours complémentaires, auxquels seraient astreints les apprentis qui travaillent à l'atelier, outre qu'ils offrent des difficultés invincibles d'application, lorsqu'on se trouve éloigné d'un centre, auront-ils toujours les effets qu'on en attend?

Comme l'a dit l'éminent président de la Chambre de Commerce de Lyon, M. Isaac, lorsque le Conseil Supérieur du Travail eut, en 1906, à donner son avis sur ce grave problème, « *tout le monde n'est pas apte à bénéficier de l'enseignement professionnel qui ne peut profiter qu'à une élite, non seulement à une élite intellectuelle, mais à une élite morale, à des jeunes gens ayant le sentiment de ce qu'ils peuvent faire et qui veulent le faire, à des jeunes gens qui ont de la ténacité, de la persévérance* ⁽²⁾. »

Aussi est-il permis de douter que l'enseignement professionnel, même généralisé, même rendu obligatoire, fasse cesser la crise de l'apprentissage. Il coûtera fort cher et ne profitera en réalité qu'à un petit nombre.

Nous préférierions, pour notre part, en dehors des modifications à apporter à la loi de 1900, qui a été la principale cause de la crise, une combinaison qui ferait reprendre aux syndicats professionnels les traditions des anciennes corporations, en leur confiant le soin de donner, aux apprentis, les connaissances techniques dont ils ont besoin. Si, en effet, les corporations par leur réglementation à outrance, par leur fâcheuse tendance à restreindre l'accès de la profession, ont eu de gros inconvénients pour le progrès industriel, elles n'en ont pas moins, en ce qui concerne l'apprentissage, appli-

1. J.-B. Paquier. *L'enseignement professionnel en France*. 1908, p. 244.

2. Conseil supérieur du travail 16^e session, novembre, 1906.

qué des règles assez sages, auxquelles on doit cette légion d'ouvriers expérimentés, dont nous admirons aujourd'hui encore les travaux. Pourquoi ne pas utiliser la force considérable dont disposent les syndicats ouvriers et patronaux et qu'ils ont malheureusement trop souvent employée à se combattre, pour la création d'un apprentissage réellement pratique, c'est-à-dire tenant compte des nécessités de chaque métier, ne visant pas trop haut, comme c'est malheureusement le défaut de toutes les écoles, capable de fournir une réserve d'artisans expérimentés? L'intérêt que l'État porte à la cause de l'enseignement professionnel se manifesterait avec plus d'efficacité par l'allocation de subventions aux organisations de cette nature, que par la construction d'écoles coûteuses d'un entretien extrêmement lourd, qui ne formeraient qu'un nombre relativement restreint d'ouvriers et ne résoudraient nullement la crise de l'apprentissage.

L'enseignement technique.

En ce qui a trait plus particulièrement à l'industrie de la soie, nous estimons que les écoles professionnelles ont leur utilité, parce qu'elles sont la pépinière où doivent se recruter les contre-mâîtres et les chefs d'atelier, mais elles sont insuffisantes à donner, « *l'apprentissage proprement dit* », aux jeunes gens dont les usines ne veulent plus; et c'est pourquoi, à côté d'elles, il y a tout un organisme nouveau à créer.

L'enseignement technique existe depuis longtemps déjà dans les centres où l'on fabrique la soie et, sous ce rapport, peu d'industries, sont aussi bien partagées. A Lyon, en dehors de l'École Centrale et de l'École de chimie industrielle, qui forment des ingénieurs et des chimistes, dont la fabrique et la teinture utilisent les connaissances scientifiques, en dehors aussi de l'École Supérieure de Commerce et de l'École Municipale de tissage, où se recrutent les chefs de maisons, il est donné un enseignement technique dans de nombreuses écoles, notamment à l'École La Martinière, à l'École La Salle, à l'École d'Enseignement professionnel.

A Saint-Étienne, il existe, depuis 1882, une l'École pratique d'industrie où on enseigne le tissage, l'ourdissage et la teinture; Saint-Chamond possède également une école semblable. Le complément de l'enseignement donné dans ces diverses écoles se trouve surtout dans les efficaces leçons de choses que reçoivent les élèves qui les fréquentent. Les visites répétées aux ateliers de tissage, de nou-

veautés, aux usines de tissages mécaniques, aux grands établissements de teintures et d'apprêts, d'impressions de moirage, etc... sont un des éléments les plus utiles de l'enseignement qui est donné à Lyon et qu'on ne pourrait donner que là.

Ce qui serait à souhaiter ce n'est pas tant l'ouverture d'écoles nouvelles que le développement de celles qui existent et qui ne comptent pas encore un nombre suffisant d'élèves. Dans sa très remarquable étude sur *l'Industrie de la soie à Lyon*, M. Henry Bertrand, qui occupe dans la fabrication des soieries une haute situation, qui donne à son opinion une autorité toute particulière, a formulé, au sujet de l'enseignement technique lyonnais, un vœu auquel nous nous rallierions volontiers. S'appuyant sur l'exemple de l'Italie, qui a fondé récemment un institut textile, il demande que « *toutes les faces de l'enseignement, École Municipale, École de Commerce, École des Beaux-Arts, Institut de Chimie, Musée, etc., aient entre elles une cohésion, une homogénéité aussi complètes que possible afin qu'elles constituent un Institut de la soie, digne de la capitale de la soierie* ⁽¹⁾. »

1. Henry Bertrand. *L'industrie de la soie à Lyon*, 1906, p. 51.

Il est aussi, en ce qui concerne l'industrie de la soie, un enseignement auquel il convient de donner tous nos soins, parce qu'il exerce une influence considérable sur la fabrication française, c'est celui du dessin et des beaux-arts.

Un lyonnais qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'abbé Bertholon, disait, dans un style quelque peu emphatique, mais qui n'en exprime pas moins une idée juste : « *N'oublie jamais, ô Lyon, que c'est à tes dessinateurs que tu dois en grande partie la prospérité de tes manufactures et que c'est à eux que tu es redevable de ces miracles de l'industrie que chaque jour, voit éclore en ton sein* ⁽²⁾. »

2. L'abbé Bertholon. *Étude sur le commerce et les manufactures de la ville de Lyon*, 1787.

Quand on se rappelle la merveilleuse pléiade d'artistes, qui ont fait la gloire de la fabrique lyonnaise, les Lebrun, les Revel, les Philippe de la Salle, les David, les Bony, qui ont donné aux produits français une supériorité incontestée sur ceux de l'étranger, on ne peut que souhaiter de voir Lyon revenir à ses anciennes traditions. Autrefois, nous l'avons vu, chaque fabricant avait son dessinateur qui composait les modèles qu'on devait mettre à exécution ; souvent même c'était son propre associé. Depuis une cinquantaine d'années,

1. On a calculé qu'à Paris le prix auquel revenait un élève était pour l'école Diderot de 1250 francs, pour Bernard Palissy de 435 francs, pour Dorian de 1240 francs, pour Estienne de 965 francs, pour Boulle de 1075 francs, pour Germain Pilon de 568 francs. (Voir le rapport de M. Pierre Morel au Conseil Municipal, 1906.

il s'est fondé des cabinets de dessin, où viennent s'approvisionner de modèles, suivant leurs goûts et leurs besoins, les divers fabricants. Cette pratique, qui a annihilé la personnalité du dessinateur, qui en a fait une sorte de détaillant faisant commerce de ses œuvres, a été déplorable pour l'art décoratif. Tout en tenant compte des besoins nouveaux de la consommation, qui s'est portée sur les articles bon marché, du goût du public qui a délaissé les riches façonnés pour les étoffes unies, il n'en est pas moins nécessaire que la fabrication française, chaque fois où elle aura recours pour l'ornementation de ses tissus à l'art du dessinateur, trouve en lui un collaborateur dont la science de composition, le sens artistique et l'originalité assurent sa suprématie.

L'enseignement du dessin demeure donc encore à l'heure actuelle, comme il l'était il y a un siècle et demi d'une nécessité absolue, Natalis Rondot, un des auteurs qui ont le mieux étudié et le mieux compris l'industrie française de la soie l'a dit avec raison : « *L'enseignement élevé et varié de l'art, l'étude des beautés éternelles de la créature, le constant effort vers le goût plus pur et un plus noble idéal, voilà les meilleures armes pour fortifier et défendre une position que trois siècles de suprématie ont rendu glorieuse.* »

Protection des Modèles.

D'autres questions, d'ordre économique et législatif, préoccupent à juste raison l'industrie et le commerce de la soie. Nous ne parlerons ni de celles qui ont trait aux relations du capital et du travail, ni de celles qui touchent à notre système d'impôt comme l'impôt sur le revenu, parce qu'elles ont un caractère trop général et trop irritant pour trouver place dans un Rapport aussi spécial que celui-ci.

Mais, puisque nous examinons les différents cas dans lesquels l'intervention de l'État peut avoir une influence sur la marche de cette industrie, on nous permettra de dire un mot de la protection qu'il conviendrait d'accorder aux articles de nouveauté, qui sont un des principaux éléments de prospérité de la place de Lyon et de celle de Paris.

Certains trafiquants, pour la plupart étrangers, ont imaginé un système aussi simple que peu délicat pour s'approprier le bénéfice du travail et du talent d'autrui. Dès que les fabricants ont créé un genre nouveau d'étoffe, ils se procurent les échantillons de ces tissus

et les font exécuter avec une matière première de qualité inférieure, ce qui leur permet de faire aisément concurrence au fabricant qui, le premier, a eu l'idée de ce tissu ou à la maison parisienne qui en a acheté le monopole.

Contre de pareilles pratiques, que condamne la stricte honnêteté, le fabricant comme le commerçant, sont à peu près désarmés. La loi du 18 mars 1806 protège bien les dessins de fabrique et permet à celui qui a déposé un échantillon du dessin, exécuté industriellement, dont il entend se réserver la propriété, au Secrétariat du Conseil de Prud'hommes, de poursuivre soit devant le Tribunal correctionnel, soit devant le Tribunal de Commerce, l'auteur de la contrefaçon. Mais toutes les nouveautés en tissus ne comportent pas un dessin, c'est-à-dire une combinaison de lignes, de formes et de couleurs. Souvent, il s'agira d'une étoffe unie dont la couleur et l'aspect seuls constitueront l'originalité. S'il en est ainsi, le créateur, auquel les essais de fabrication auront parfois coûté beaucoup de temps et de dépenses, sera complètement sans recours contre le contrefacteur.

De plus, alors même que le dessin copié aurait été déposé, le droit de poursuite n'appartient qu'au propriétaire, à celui qui a fait le dépôt. Le commerçant qui, en passant une grosse commande à un fabricant, s'est réservé l'exclusivité d'une nouveauté, sera sans droit à poursuivre ceux qui l'auront copiée, parce qu'il n'est pas propriétaire du dessin, tout au plus pourra-t-il, ce qu'il hésitera souvent à faire, recourir contre le fabricant. Et cependant, c'est lui qui éprouvera le tort le plus direct et le plus grave.

L'insuffisance de la législation pour réprimer la copie des nouveautés apparaît encore mieux quand il s'agit, non plus seulement d'un tissu, mais d'un modèle de robe ou de manteau créé par une maison de couture.

Il n'est pas douteux que la combinaison d'étoffes et de garnitures, l'agencement des lignes et des couleurs dont l'ensemble constitue un modèle, ne demande à celui qui l'a trouvé beaucoup de recherches et de frais. Aucun texte pourtant, dans notre législation, ne protège ces créations contre la copie de maisons voisines et de l'étranger. Le modèle de costume n'est pas brevetable, puisqu'il n'est pas à proprement parler, un produit industriel nouveau. Il ne peut non plus être assimilé à un dessin de fabrique, n'étant pas susceptible d'être reproduit industriellement. Tout au plus ceux qui, à chaque saison, sont dépouillés par de malhonnêtes concurrents, de leurs plus récentes créations, ont-ils la ressource dans certains cas où la

mauvaise foi est évidente, de poursuivre ceux-ci pour concurrence déloyale, c'est-à-dire de se servir contre eux du droit commun.

Il y a là, dans notre législation, une lacune qu'il serait nécessaire de combler. La ville de Paris est demeurée, en ce qui concerne les tissus et généralement le costume féminin, un énorme centre d'affaires, parce que c'est elle qui lance la Mode et qui fixe la nouveauté. Il serait équitable de conserver aux couturiers qui créent les modèles et qui sont de véritables artistes, un droit de priorité sur leur œuvre. Que ce droit n'ait pas une durée aussi longue que le brevet ou que le dessin de fabrique, nous le concevons, car la Mode est éphémère et il serait pour le moins inutile de conserver la propriété d'un modèle de robe pendant plus d'une année, mais qu'il soit consacré par un texte de loi, qui empêche les copieurs de s'approprier gratuitement l'œuvre d'autrui et qui défende notre marché parisien contre les entreprises malhonnêtes.

Orientation de la Fabrique.

Tels sont, dans l'ordre économique et législatif, les principaux vœux que l'on peut formuler dans l'intérêt de l'industrie des soieries. Il nous reste à indiquer dans quel sens doit s'orienter maintenant la fabrication pour conserver le rang qu'elle a jusqu'ici tenu dans le monde.

Les profonds changements introduits dans les mœurs et dans la Mode au cours du dernier siècle, changements qu'ont rendus indispensables les articles à bon marché, ont amené la création de grandes usines, sans lesquelles la production de ces étoffes à bas prix, serait impossible. Avec beaucoup de souplesse, l'industrie lyonnaise, pourtant habituée depuis plusieurs siècles aux beaux et riches articles et dont l'instrument de travail était l'atelier de famille, a transformé sa façon de faire et son organisation. Sur ce nouveau terrain qui pouvait paraître à première vue défavorable pour elle, elle a su tenir tête à ses rivales de Suisse et d'Allemagne. Il n'y a donc pas à innover de ce côté. Mais comme la lutte pour le bon marché est aussi active, comme la consommation se porte de plus en plus sur ces articles d'un jour, qu'on ne peut payer un gros prix, il convient de se tenir constamment au courant de toutes les améliorations susceptibles de diminuer les prix de revient.

Nous avons vu, en examinant notre production de soieries que les tissus mélangés, c'est-à-dire ceux qui se vendent bon marché, représentent en valeur près des deux cinquièmes de la production

totale. Si l'on considère que ces tissus *valent deux fois moins que ceux de soie pure* ⁽¹⁾, on en déduit que la quantité qui est fabriquée chaque année de ces étoffes à bas prix, dépasse de beaucoup celle des articles riches, qui autrefois étaient les seuls que demandait la consommation. Notre industrie doit donc tout faire pour conserver une clientèle qui, si elle achète moins cher, achète plus. Le seul moyen de résister à la concurrence internationale, qui s'est surtout portée sur les articles de grosse consommation, est de ne point laisser vieillir notre outillage et d'augmenter encore le nombre de nos métiers mécaniques, de façon à produire rapidement et économiquement.

Ce serait cependant une lourde erreur que de renoncer pour cela aux articles riches, qui ont fait la réputation de notre industrie. Dans tous les genres de fabrication, même dans ceux où nous sommes laissés distancer, comme chiffre d'affaires, par nos rivaux, la France a conservé une supériorité pour tout ce qui est objet de luxe. Les qualités d'invention, de fini et de goût, qui sont l'apanage de notre ouvrier, y trouvent leur emploi naturel et donnent à tout ce qui porte notre marque, un cachet particulier auquel ne se trompe pas la clientèle aisée. C'est ce qui fait, ainsi que nous l'avons remarqué, qu'en Angleterre nous exportons surtout des produits riches. En 1907, sur un chiffre total d'affaires de 166,000,000 de francs, on peut estimer à 110,000,000 de francs, c'est-à-dire aux trois quarts de notre exportation, les tissus de soie pure. Si aux États-Unis, malgré l'extraordinaire développement de l'industrie locale et malgré les énormes droits qui sont perçus par la douane, nous avons encore pu réaliser pour 84,000,000 d'affaires, c'est évidemment à nos articles riches que nous le devons.

Partout où l'acheteur veut un produit de première qualité, qu'il n'hésite pas à payer à sa valeur, nous sommes certains, comme c'est le cas dans les pays de race anglo-saxonne, de conserver une clientèle.

Cette production des articles de luxe, qui nous est commandée par le simple intérêt commercial, est de nature à exercer une influence favorable sur notre fabrication. C'est à elle, en effet, que nous devons de conserver un personnel d'élite, auquel ni les

1. Ainsi d'après les taux d'évaluation de la Commission des valeurs en douane pour 1907, les tissus de soie mélangée valent 36 francs le kilo, tandis que ceux de soie pure sont cotés 76 francs; les rubans de velours en soie mélangée, 47 francs, et ceux en soie pure, 125 francs.

machines, ni les capitaux ne peuvent suppléer. En outre la création de ces beaux modèles entretient dans les centres de fabrication un foyer artistique, dont se ressentent les tissus de moindre qualité qui gardent, eux aussi, un cachet de recherche et de bon goût.

Nous estimons donc que, pour demeurer vivace et prospère, l'industrie française de la soie doit combiner la production des tissus bon marché, d'un gros écoulement, et celle des tissus riches. A se livrer entièrement à la fabrication des soieries communes de grosse consommation, nous perdrons vite nos qualités naturelles et notre personnalité. Mais en nous confinant dans les articles de luxe, sans chercher à donner à notre industrie une base plus large, une activité plus constante, nous risquerions de ne plus être que des créateurs de modèles, des dessinateurs, que l'on copie, mais auxquels on n'achète pas.

Il importe aussi que la fabrication s'efforce de suivre de très près les goûts et les besoins de la consommation. Pour maintenir un étroit contact entre la clientèle qui achète les tissus de soie, et l'industriel qui les produit, il est indispensable que le commerce serve d'intermédiaire.

Plus près du consommateur que l'industriel, le commerçant est mieux que lui au courant de ses désirs. Il sait en outre ce qui peut ou ne peut pas être réalisé par le fabricant. Aussi, est-ce bien à tort que certains économistes ont condamné le rôle des commerçants, qu'ils ont dédaigneusement qualifiés de parasites. Si, pour quelques rares industries, dans lesquelles les types de produits sont nettement établis, l'intermédiaire est appelé à disparaître, pour le plus grand nombre il est et demeurera longtemps encore une nécessité.

C'est particulièrement le cas de la soierie, dont la prospérité repose justement sur le lien intime qui unit le commerce et l'industrie. Nous avons montré dans un précédent chapitre le rôle séculaire de Paris comme centre d'où partent chaque année les nouveautés qui constituent la Mode. Ces nouveautés, elles sont le fruit de la collaboration du fabricant de Lyon, de Saint-Étienne, de Roubaix, de Calais et du négociant de Paris. Ce dernier seul est en mesure de savoir, par ses relations journalières avec les grandes maisons de couture, sur quels genres de tissus devra se porter la consommation. Aussi, est-ce lui qui suggère au fabricant qui lui soumet ses idées les modifications qu'il faut apporter aux types établis, pour s'adapter au costume choisi par la Mode, qui, en un mot, le tient constamment en rapport avec la consommation. Obligé de surveiller de près son entreprise, de faire ses achats de matières premières, le fabricant de

soieries, qui est éloigné de Paris, n'a ni le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour suivre les évolutions capricieuses de la Mode. Livré à lui-même, il serait tenté de produire toujours les mêmes articles. Le commerçant est là pour le tenir en éveil, le forcer à renouveler ses modèles de tissus, lui communiquer ce feu sacré sans lequel il n'est pas d'industrie prospère. Voilà pourquoi, loin d'être en antagonisme, l'industrie et le commerce des soieries sont étroitement unis et ont le plus grand intérêt à le demeurer.

Le marché de Paris qui est, répétons-le, un élément de supériorité pour notre fabrique française de soierie, doit être maintenu là où il est. Ce serait une grave erreur que de vouloir, sous prétexte de décentralisation ou par amour-propre local, déposséder la capitale de ce rôle, qu'elle remplit depuis quatre siècles, de fournisseur pour la France et le monde entier des articles de soieries. Ce qu'elle vend, acquiert, pour ainsi dire, une plus-value, car elle impose sans discussion ses goûts et ses produits. Le jour où l'acheteur, et principalement l'acheteur étranger, devrait venir faire ses acquisitions à Lyon, à Saint-Étienne ou à Calais, il n'aurait plus dans les articles qu'il choisirait la même confiance, et le chiffre de ses commandes s'en ressentirait certainement. Ce qui se passe pour notre commerce maritime doit nous servir d'avertissement. Nous avons émietté nos efforts et nos ressources à entretenir une quantité de petits ports qui ne reçoivent pas de navires, alors que nos rivaux dépensaient des millions sur un seul point, à Anvers, à Gênes ou à Hambourg et recueillaient rapidement le fruit de leurs sacrifices ; nous avons pour les soieries un centre merveilleux de vente : conservons-le et cherchons simplement à le développer, par une organisation plus rationnelle, plus active de notre commerce d'exportation.

Notre Exportation.

Quel que soit le chiffre imposant de notre commerce extérieur de soieries, on peut, si l'on le veut fermement, l'augmenter encore.

Le procès de l'industriel et du commerçant français a été fait si souvent qu'il est devenu un lieu commun. On lui reproche de ne pas savoir vendre une marchandise qui, si on la faisait mieux connaître, serait préférée aux autres, d'ignorer les langues étrangères, de ne pas visiter suffisamment la clientèle, de vouloir imposer ses goûts et ses usages, de livrer en retard, etc., etc. Sans rechercher si tous ces griefs, qui, suivant la coutume particulière que nous avons de nous dénigrer nous-mêmes, reviennent constamment, sous la

plume des économistes, sont également fondés et si d'autres nations, représentées comme des modèles dont il faut s'inspirer, n'ont pas également leurs défauts, nous indiquerons simplement les moyens par lesquels la France peut espérer obtenir le développement de ses ventes de soieries à l'étranger.

De même que nous avons préconisé l'établissement de nouvelles écoles techniques pour former les industriels au courant de tous les progrès, de même nous souhaiterons de voir se répandre l'enseignement commercial, qui nous donnera des négociants instruits et habiles, aussi bien comme chefs de maisons que comme employés.

A cet égard, il y a encore beaucoup à faire. Nous possédons, il est vrai, un certain nombre d'écoles supérieures de commerce à Paris, au Havre, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Rouen, à Lille, à Nancy, à Montpellier, à Dijon, à Nantes, à Toulouse et à Alger; mais la plupart d'entre elles ayant été fondées postérieurement à 1889, dans le but presque unique de permettre aux jeunes gens qui les avaient fréquentées, de bénéficier de la loi militaire en ne faisant qu'une année de service, on se demande ce qu'elles vont devenir maintenant que la loi de 1905 a supprimé ces avantages. Leur nombre d'élèves n'a d'ailleurs jamais été considérable.

A côté de ces écoles, il y a encore les écoles primaires supérieures, qui ont une section commerciale et enfin les écoles pratiques. Les Chambres de Commerce, on doit le reconnaître, se sont, un peu partout, donné beaucoup de mal pour créer et répandre l'enseignement commercial; elles n'y ont jusqu'ici qu'assez difficilement réussi. La cause de cet échec doit être attribuée à l'insuffisance du personnel enseignant et peut-être aussi au manque de côté pratique des programmes. Quand on voit le succès remporté à Paris par certains cours privés, on est tenté de croire que notre enseignement officiel a jusqu'ici échoué, parce qu'il n'est pas ce qu'il devrait être. Une meilleure organisation de l'Enseignement commercial n'est pas chose impossible, et, sans compter avoir bientôt un nombre d'écoles et de cours complémentaires aussi nombreux et aussi fréquentés que l'Allemagne, on peut espérer qu'une ferme et énergique intervention de l'État, des villes et des Chambres de Commerce, viendrait donner à cet enseignement l'impulsion qui lui a jusqu'ici manqué.

Cela est absolument nécessaire, car nous ne pourrions conquérir les marchés étrangers qui nous échappent encore, qu'en ayant à notre disposition des agents au courant des usages du pays, connais-

sant sa langue, possédant, en un mot, le bagage scientifique qu'on ne peut acquérir que par des études spéciales.

C'est, en effet, par un contact étroit avec la clientèle étrangère, que notre commerce de soieries peut espérer trouver de nouveaux débouchés. Il faut maintenant aller chercher chez elle la clientèle, au lieu de l'attendre, comme autrefois, derrière son comptoir. Aussi, est-il nécessaire d'établir dans les centres de vente des dépôts qui soient tenus de préférence par des Français, et de mettre ces représentants à même de voyager dans la région où ils sont établis.

Sur ce point, tous les rapports de nos consuls à l'étranger sont d'accord pour signaler l'insuffisance de notre organisation commerciale. Alors que l'Allemagne inonde le monde de ses voyageurs, c'est à peine si on rencontre de temps en temps un représentant français.

Ce n'est évidemment pas à la légère que peuvent être organisées ces représentations à l'étranger : une étude sérieuse du marché et de ses débouchés doit précéder l'envoi d'un agent et l'installation d'un dépôt.

Bien qu'on ait parfois dit beaucoup de mal de notre personnel consulaire, le commerçant et l'industriel trouveront en lui, pour ce travail d'information, un auxiliaire précieux, toujours prêt à fournir les renseignements dont ils peuvent avoir besoin. Nos consulats à l'étranger sont, pour la plupart, à la hauteur de leur mission et lorsqu'on lit les utiles avis, les sagaces suggestions qui émanent de certains de ces agents et qu'on trouve dans leurs rapports, on regrette de les voir aussi mal écoutés et aussi mal jugés.

On a, depuis quelques années, créé dans les grands centres étrangers, de nouveaux agents, dont la fonction est exclusivement de favoriser le développement du commerce français. Ces agents, qu'on appelle des « *attachés commerciaux* » et qui sont choisis, soit parmi d'anciens négociants, soit parmi les sujets les plus brillants de notre haut enseignement commercial, ont déjà rendu et sont destinés à rendre de signalés services.

Aussi ne peut-on que féliciter M. Cruppi, Ministre du commerce, d'avoir récemment créé six postes nouveaux d'attachés commerciaux. Toutes les industries, et par conséquent l'industrie de la soie, ont le plus grand intérêt à suivre les indications de ces représentants, sur la compétence et sur l'activité desquels on peut compter.

RÉSUMÉ

Telles sont les principales conclusions que nous a suggérées cette étude impartiale de l'industrie soyeuse en France.

Nous les résumerons ainsi :

Au point de vue de l'organisation économique nous demandons :

1° *Que la sériciculture et la filature de la soie soient encouragées par d'autres moyens que le système des primes;*

2° *Que le tarif douanier maintienne la franchise des soies grèges et accorde l'exemption pour les filés de schappe, pour les filés de coton et pour les tissus de soie non similaires aux produits français.*

3° *Que la crise de l'apprentissage soit résolue par une révision de la loi de 1900 sur les heures de travail et par le développement de l'enseignement professionnel confié aux Syndicats patronaux et ouvriers;*

4° *Que l'enseignement du dessin et des beaux-arts soit vivement encouragé;*

5° *Qu'une loi vienne protéger plus efficacement les créations de l'industrie et les modèles de costumes.*

En ce qui concerne l'orientation à donner à l'industrie de la soie, nous pensons :

1° *Qu'il convient de maintenir la double production des articles riches et des articles bon marché de grosse consommation;*

2° *Que le commerce et l'industrie de la soie doivent demeurer étroitement unis;*

3° *Que le marché des soieries doit être maintenu à Paris.*

Enfin, relativement à l'extension de notre commerce avec l'étranger, nous souhaitons :

1° *Que l'enseignement commercial mieux compris et plus répandu permette l'organisation rationnelle et méthodique de notre représentation à l'étranger;*

2° *Que l'on crée dans les principaux centres de vente des dépôts tenus par des Français qui aillent visiter la clientèle;*

3° *Qu'on utilise mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici les conseils et les renseignements de nos consuls et de nos attachés commerciaux.*

Appendice

L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE

PRÈS nous être étendu, peut-être trop longuement au gré du lecteur, sur l'histoire de l'Industrie de la soie en France et avoir essayé de résumer les enseignements que comporte cette étude, on nous permettra de revenir au sujet même de ce Rapport, à « l'Exposition Franco-Britannique » de Londres, au succès de laquelle la classe 83, dans laquelle figuraient les soies et les tissus de soie, a contribué pour une bonne part.

Nous aurions désiré rendre à tous ceux qui ont exposé dans la section Française le juste hommage qui leur est dû et montrer par quelles qualités chacune des Maisons de Lyon, de Saint-Étienne et de Paris, qui avaient envoyé leurs produits à Londres, ont conquis les suffrages des nombreux visiteurs de cette belle manifestation. Mais nous empièterions ainsi sur le domaine de notre aimable et distingué collègue, M. Richard, qui a été spécialement chargé d'étudier et de décrire les diverses vitrines réservées à la soierie, et nous risquerions de répéter avec moins de savoir et de compétence ce qu'il a si justement dit.

Nous nous contenterons donc de retracer très rapidement les opérations du Comité d'organisation constitué à Paris pour

recueillir les adhésions des principales Maisons de la capitale, ainsi que les travaux du Jury, et d'indiquer en terminant quelle impression s'est dégagée pour nous de l'examen des divers produits exposés.

COMITÉ D'ORGANISATION

Les exposants de la classe 83 avaient été répartis en trois groupes distincts correspondant aux trois villes qui représentent l'industrie de la soie en France : Lyon, Saint-Étienne et Paris. Nous ne nous occuperons que du Comité parisien.

Ce Comité s'est constitué dans le commencement de 1907 et a nommé comme Président M. Anfrie, que sa qualité de Président de la Chambre Syndicale de l'Industrie et du Commerce Parisiens des Soieries et Rubans, désignait tout naturellement pour ce poste.

M. Anfrie, bien qu'il fût à la tête d'une importante Maison qui occupait tous ses instants, ne s'en est pas moins adonné à la tâche qui lui était confiée avec l'activité méthodique et l'esprit d'organisation que nous lui connaissions tous.

Nous avons eu malheureusement, en janvier 1908, à déplorer la perte de cet éminent collègue, qui est décédé avant d'avoir pu assister à la réussite d'une œuvre à la préparation de laquelle il avait si utilement collaboré. Il a été remplacé dans ses fonctions de Président par M. Bourgeois.

Dans les diverses réunions du Comité, on s'est efforcé de recueillir le plus grand nombre d'adhésions et nos collègues MM. Roubaudi, Bourgeois, Vergne et Bellanger ont bien voulu assumer la tâche ingrate de décider les principales Maisons parisiennes à prendre part à l'Exposition de Londres.

C'est grâce à leurs nombreuses démarches, qu'en dehors des trois Maisons qui avaient chacune leur vitrine particulière : les Maisons *Rolan Bart*, *Raimon*, *Vergne* et *Sauton*, a été organisée en participation une Exposition de la collectivité de la Chambre syndicale de l'Industrie et du Commerce Parisiens des Soieries et Rubans. Cette collectivité comprenait MM. Ach Frères; Rolan Bart; Bellanger et ses Fils; Bénédicte; Les Petits-Fils de Bourgeois; Blum Frères; Brach et Blum; Bradford et Journal; Delsal et Lejeune; Dreyfus; Dupont et Cie; Gaillot Guinot et Cie; Heymann; Jean Jardel Chabrier et Cie; Kahn et Kahn; Lebrun et Cie; Leger Henry et Cie; Levy Frères; Lorillon et Chevalier; Malher, Laval et Adam; Olivier et Cie; Poekes et Baumelin; Raimon; Rémond et Cie Ltd; Roubaudi et Fils; Veill et Cie; Vergne et Sauton.

Cette simple énumération suffit à montrer que les efforts du Comité n'ont pas été vains et que l'Industrie et le Commerce Parisiens des Soieries et Rubans se sont trouvés dignement représentés à Londres.

MM. Roubaudi, Bourgeois, Vergne et Bellanger ont assumé la tâche difficile de faire un choix, parmi les différentes maisons, de ce qu'ils pensaient représenter le plus dignement l'Industrie parisienne, parmi les étoffes, gazes, tulles ou rubans. Le Comité Parisien ne s'est d'ailleurs pas borné à recueillir des adhésions, il a collaboré, avec les Comités Lyonnais et Stéphanois, au bon aménagement des vitrines dans la partie du pavillon des Arts Décoratifs qui avait été réservée à la Classe 83.

JURY

Une place proportionnelle avait été réservée aux trois grands centres de production des soieries pour les Jurés Français. La liste des nominations a été la suivante :

LYON

MM. Th. Diederichs, Descher, Genin, Pelletier, Richard, Tronel.

SAINT-ÉTIENNE

MM. Balouzet, Colcombet, Giron.

PARIS

MM. Bourgeois, Brach, Picard, Raimon.

Les opérations ont commencé le 15 Septembre 1908, et après avoir assisté à une Assemblée plénière des jurés Français qui reçurent leurs insignes et à une autre Assemblée dans laquelle les jurés des deux nations ont été réunis sous la Présidence de Sir John A. Cockburn, le jury de la Classe 83 a constitué son bureau comme il est indiqué précédemment.

Aussitôt après, le jury a procédé à l'examen des divers produits exposés, et il a terminé ses opérations le 17 Septembre. Le jury du groupe 13 A, dont faisaient partie les soies et les tissus de soie, pouvait aussitôt se réunir pour procéder à la révision et à l'attri-

bution des récompenses, soumises pour ratification au jury supérieur.

Nous ne donnerons pas l'énumération des diverses récompenses qui ont été décernées aux exposants et dont la liste a été déjà publiée. Nous rappellerons seulement que parmi les *Hors Concours* figuraient sept maisons de Lyon, six de Saint-Étienne et quatre de Paris, et que, parmi les récompenses qui furent décernées, Lyon s'est vu accorder 15 Grands Prix, 5 Diplômes d'Honneur, 7 Médailles d'Or et 5 Médailles d'Argent; Saint-Étienne, 6 Grands Prix, 1 Diplôme d'Honneur et 5 Médailles d'Or, et qu'enfin Paris a obtenu 1 Grand Prix pour l'exposition collective de la Chambre Syndicale de l'Industrie et du Commerce Parisiens des Soieries et Rubans, 1 Grand Prix et 1 Médaille d'Or pour les expositions individuelles et particulières.

Il est inutile de dire que la meilleure entente n'a cessé d'exister entre tous les membres du jury, et que, tout en s'efforçant de faire prévaloir ses idées et ses préférences, chacun de nos collègues a fait preuve d'un esprit de conciliation et de courtoisie, qui a permis de se mettre rapidement d'accord sur l'attribution des récompenses.

IMPRESSION D'ENSEMBLE

L'Exposition Franco-Britannique, bien qu'elle ait été réservée aux seuls produits de la France et de la Grande-Bretagne, n'en a pas moins présenté un tableau très complet et très exact de la fabrication actuelle des soieries et constitué une instructive et concluante leçon de choses.

La tendance de plus en plus manifeste des industriels, guidés par la Mode, à produire des articles souples et teints en pièce en harmonie avec le costume moderne, tendance que nous nous sommes efforcé de faire ressortir au cours de ce rapport, y est apparue dans toute son évidence.

Parmi les remarquables spécimens qu'avaient envoyés les fabricants lyonnais, on ne voyait presque plus, sauf dans les étoffes d'ameublement, de ces riches façonnés, qui firent naguère leur réputation, mais bien plutôt des tissus légers, des satins, des crêpes, des gazes, des armures, d'une souplesse et d'un charme de coloris incomparables. Il n'est pas jusqu'au velours, l'opulent et solennel velours, qui n'ait lui aussi abandonné sa rigidité d'autrefois pour prendre une allure plus riante : on remarquait, en effet, dans plusieurs vitrines des velours en grande largeur, d'une souplesse et d'un charme incontestables.

Saint-Étienne était représenté par une infinie variété de rubans de

toutes espèces et de toutes nuances. A côté de quelques façonnés et de velours, se trouvaient une foule de rubans souples, dont les mille et mille coloris scintillants, savamment gradués, offraient à l'œil un tableau du plus séduisant effet.

Quant à l'Exposition parisienne, elle était bien l'image de l'industrie et du commerce de la grande ville, qui centralise toutes les sortes de tissus de soie et qui les approprie aux besoins de la Mode. En contemplant les vitrines dans lesquelles les maisons de la capitale avaient étalé, avec le goût dont elles sont coutumières, les brillantes étoffes dont la couture et la mode doivent s'emparer demain pour créer ces chefs-d'œuvre que se disputeront les femmes de tous les pays, il nous revenait en la mémoire une belle page d'Emile Zola, dans laquelle le puissant écrivain décrit les splendeurs de la soierie ⁽¹⁾ :

« Une exposition de soierie éclairait le hall d'un éclat d'aurore, comme un lever d'astre dans les teintes les plus délicates de la lumière, le rose pâle, le jaune tendre, le bleu limpide, toute l'écharpe flottante d'Iris. C'étaient des foulards d'une finesse de nuée, des surahs plus légers que les duvets envolés des arbres, des pékins satinés à la peau souple de vierge chinoise. Et il y avait encore des pongés du Japon, des tussors et des corahs des Indes, sans compter nos soies légères, les mille raies, les petits damiers, les semis de fleurs, tous les dessins de la fantaisie, qui faisaient songer à des dames en falbalas se promenant par des matinées de mai sous les grands arbres d'un parc. »

Il semble, en effet, que les Maisons parisiennes, parmi lesquelles un certain nombre ont des dépôts à Londres, aient tenu à honneur de bien prouver à nos voisins ce dont était capable notre industrie française de la soie.

Pour être équitable, nous devons reconnaître que l'industrie anglaise qui avait exposé dans différentes sections, a montré que, pour être beaucoup moins importante que naguère, elle n'avait point perdu ses glorieuses traditions et que certaines de ses maisons savaient donner à leurs produits le cachet de fini qui les recommande au choix des acheteurs. On a surtout remarqué les tissus pour cravates et les étoffes d'ameublement en velours et en brocart.

L'Inde aussi avait envoyé des fils de soie, qui dénotent les grands progrès accomplis dans cette région, et des tissus d'un joli effet qui attiraient également les regards.

1. Émile Zola. *Au Bonheur des Dames*.

Bien que l'Angleterre et la France soient, pour les soieries, depuis longtemps en rapport d'affaires, on peut affirmer que l'Exposition de 1908, où les représentants du commerce et de l'industrie des deux pays voisins ont eu l'occasion d'entrer en contact et d'apprécier leurs mérites respectifs, n'aura pas été inutile.

En même temps qu'elle aura contribué à développer nos relations économiques, elle aura resserré les liens de « *l'entente cordiale* », si utile pour la paix du monde et pour la grande cause de la civilisation.

ALBERT RAIMON.

Table des Matières.

INTRODUCTION. — Principal intérêt des Expositions.	I
CHAPITRE PREMIER. — Coup d'œil d'ensemble sur l'industrie de la soie.	3
<i>Statistiques comparées de production.</i>	4
<i>Les transformations de la Soie.</i>	6
<i>La sériciculture.</i>	6
Soie cultivée : ses origines.	7
Son introduction en France.	8
La maladie du ver à soie.	10
Les pays producteurs. — Statistiques.	11
La soie artificielle.	14
<i>La filature.</i>	18
Centres où se trouvent les filatures en France.	19
Schappe.	20
Principaux centres de filature.	21
Chine.	21
Japon.	21
Italie.	22
Indes.	22
<i>Le moulinage</i>	22
<i>La fabrication.</i>	24
Diverses étoffes de soie.	25
Principaux centres de fabrication.	26
Chine.	26
États-Unis.	27
Allemagne.	27
Inde.	27
Japon.	28
Suisse.	28
Italie.	28
Autriche	29
Angleterre.	29
France.	29

CHAPITRE II. — Origines de l'industrie de la Soie.	31
Les Coptes	33
L'art arabe	35
La Sicile	37
L'Italie	38
CHAPITRE III. — La Fabrique lyonnaise	43
Création de la fabrique par Louis XI.	44
François I ^{er} fondateur de la Fabrique.	46
Premiers statuts des tissutiers.	49
Sous Henri IV et sous Louis XIII	51
Colbert et la Fabrique.	53
La fin du règne de Louis XIV	55
L'art décoratif sous Louis XIV.	56
La Régence et Louis XV.	58
Turgot et les Corporations	62
L'art lyonnais au xviii ^e siècle.	63
La Révolution et l'Empire.	67
La Restauration et la Monarchie de Juillet.	74
Le Second Empire.	75
L'Industrie lyonnaise depuis 1870	79
Le marché des Soies.	82
Principales maisons.	83
<i>La Teinture.</i>	92
Les anciens règlements	92
Règlements des corporations.	93
La teinture moderne.	95
Principaux teinturiers de Lyon.	96
CHAPITRE IV. — Les autres centres de l'industrie des soieries.	99
Avignon.	101
Tours.	103
Nîmes.	113
Saint-Chamond.	117
Saint-Étienne.	121
Le Puy.	136
Troyes.	140
Calais.	141
Roubaix, Tourcoing, Amiens.	146
Autres villes.	148
CHAPITRE V. — PARIS. Son double rôle comme producteur et comme consommateur.	149
<i>La fabrication des soies et soieries à Paris.</i>	150
Premières corporations	151
Nouvelles communautés.	153
La manufacture de draps d'or et de soie créée par Henri V.	157
Les corporations au xvii ^e siècle.	158
La fabrique parisienne au xviii ^e siècle.	160
De la Révolution à nos jours.	163

CHAPITRE VI. — PARIS. Le commerce des soies et soieries.	169
La corporation des merciers.	170
Rapports entre les merciers de Paris et la fabrique de Lyon. . .	172
Le commerce de la soie au xvii ^e siècle.	175
Les marchands de soieries au xviii ^e siècle.	178
Le commerce de la Soierie au xix ^e siècle.	181
Commerce en gros et en détail.	190
Importation et produits accessoires.	192
CHAPITRE VII. — Paris et la Mode.	195
Aperçu de l'histoire du costume.	196
Le costume dans l'Antiquité.	197
De Clovis à Philippe de Valois.	198
La Renaissance.	200
Le xvii ^e siècle.	210
Le xviii ^e siècle.	217
De la Révolution à nos jours.	231
L'industrie de la Couture.	243
CHAPITRE VIII. — Rapports entre la France et l'Angleterre.	247
Régime prohibitif.	248
Le traité de 1786.	252
La première moitié du xix ^e siècle.	254
Le traité de 1860.	256
Notre commerce actuel avec l'Angleterre.	258
CHAPITRE IX. — Conclusions.	263
La sériculture et la filature.	263
Régime douanier.	265
L'apprentissage.	269
L'enseignement technique.	272
Protection des Modèles.	274
Orientation de la Fabrique.	276
Notre exportation.	279
Résumé.	281
APPENDICE. — L'Exposition franco-britannique	283
Comité d'organisation.	284
Jury (Lyon, Saint-Étienne, Paris).	285
Impression d'ensemble	286

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00199937 4

chm TS1646.G6L84
Rapport du jury, groupe XIII, classe 83: